COLLECTION MICHEL LÉVY

— 1 franc le volume —

1 franc 25 centimes à l'étranger

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

THÉATRE

XVIII

— COMÉDIES-VAUDEVILLES —

NEUVIÈME SÉRIE

La Grand'mère — Les Surprises

Geneviève ou la Jalousie paternelle

Rebecca

L'Image — Jeanne et Jeanneton

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1857

THÉATRE

DE

EUGÈNE SCRIBE

XVIII

LAGNY. — TYPOGRAPHIE DE VIALAT.

THÉATRE

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

XVIII

— COMÉDIES-VAUDEVILLES —

IX

LA GRAND'MÈRE — LES SURPRISES

REBECCA

L'IMAGE — JEANNE ET JEANNETON

GENEVIÈVE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1857

LA GRAND'MÈRE

OU

LES TROIS AMOURS

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 14 mars 1840.

PERSONNAGES

MADAME DE CHAVANNES.
ADINE, sa petite-fille.
M. DE BRESSON, ancien militaire.
AMÉDÉE, lieutenant de vaisseau.
DIDIER, jeune agent de change.
UN DOMESTIQUE.

La scène se passe à Paris dans l'hôtel de madame de Chavannes.

ACTE PREMIER.

Un salon. Porte au fond. Deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

DIDIER, tenant sous le bras une liasse de papiers et arrangeant sa cravate devant une glace.

Est-il étonnant!... vouloir que je le présente à madame de Chavannes, ma cliente... Je vais lui remettre sa lettre... elle fera ce qu'elle voudra... Voilà une cravate détestable. (Il continue à arranger sa cravate.)

BRESSON, entrant par la porte du fond et parlant à la cantonade.

Ces dames ne sont pas encore visibles... eh bien! j'attendrai... Ne vous inquiétez pas de moi, et surtout ne les dérangez pas... (Apercevant Didier.) Quelqu'un de la maison...

DIDIER, se retournant.

Un étranger!...

BRESSON.

J'aurais désiré parler à madame de Chavannes...

DIDIER.

Je l'attends.

BRESSON, *s'asseyant.*

Moi de même... Monsieur est son parent peut-être?

DIDIER.

Je suis son agent de change.

BRESSON.

Ah! agent de change...

DIDIER.

Voilà quinze jours que j'ai traité. Didier, successeur de M. Galuchard.

BRESSON.

Galuchard... mon ancien et vieil agent de change.

DIDIER.

Monsieur est mon client? j'en suis enchanté... Une charge superbe que j'ai achetée huit cent mille francs... tout compris...

BRESSON.

Moi aussi... à ce qu'il paraît!...

DIDIER.

Cela va sans dire...

BRESSON.

Et ma confiance... s'il vous plaît?

DIDIER.

Elle est de droit!... elle est inhérente à ma charge; et puis il ne faut pas croire que les jeunes agents de change n'entendent pas les affaires aussi bien que les anciens; vous verrez, Monsieur, que je ne néglige rien...

BRESSON.

Pas même l'art de mettre sa cravate.

DIDIER, *riant.*

Vous étiez là... vous m'avez vu... c'est vrai... Vous comprenez que pour payer huit cent mille francs quand on ne les a pas... il faut un mariage, un beau mariage; c'est ce que me répète ma mère, et cela exige une tenue continuelle : la cravate de chez Bodier et les gants jaunes... le matin au manége, et le soir au bal... Les affaires me donnent un mal affreux, à moi surtout qui suis un peu lourd, un peu gauche... et qui m'entends mieux à faire un report qu'une déclaration; mais il le faut! il me faut une dot de cinq cents à six cents pour le moins...

BRESSON, *étonné.*

Ah! c'est de rigueur...

DIDIER.

Tout le monde vous le dira... Trois cents pour un notaire, cinq cents pour un agent de change... c'est le tarif! il y avait une jeune personne charmante, une cousine, qui m'aurait convenu à merveille!... Nous nous adorions; mais que voulez-vous?... une femme de deux cents... pas possible; elle a été obligée d'épouser un avoué.

BRESSON.

Qui en a couru la chance!

DIDIER.

Comme nous la courons tous!... Des chances terribles... On ne nous plaint pas assez... il faut du courage dans notre état... et si nous n'avions pas là, pour nous dédommager, des clients... de bons clients...

BRESSON.

Je comprends maintenant pourquoi il faut que je sois le vôtre!

DIDIER.

Vrai... vous le devez... par délicatesse!... D'ailleurs, vous me jugerez, et je me flatte que vos affaires seront en bonnes mains....

BRESSON.

Eh bien! nous verrons... J'arrive de Rio-Janeiro avec des fonds à placer, et j'avais pensé à des propriétés.

DIDIER, vivement.

N'achetez pas!..

BRESSON.

C'est mauvais?

DIDIER.

Au contraire; c'est trop sûr, ça ne rapporte rien... achetez-moi des rentes.

BRESSON.

On parle de les rembourser...

DIDIER.

Les députés qui n'en ont pas, mais qui, en revanche, ont notre estime... car ils poussent à la vente et enrichissent les agents de change... témoin madame de Chavannes, qui, ce matin, m'a dit de vendre.

BRESSON.

Madame de Chavannes vend ses rentes?

DIDIER.

Pour payer les dettes de feu son mari!

BRESSON.

Il est donc mort? vous en êtes bien sûr?

DIDIER.

J'ai assisté à l'inventaire... il y a dix-huit mois...

BRESSON.

Et sa femme?

DIDIER.

Quoique séparée de biens, elle veut tout payer, de sorte que, liquidation faite, elle ne sera pas riche.

BRESSON, vivement.

Tant mieux!

DIDIER, étonné.

Comment, Monsieur! et qui donc êtes-vous?

BRESSON.

Son ami intime... celui de son mari... Ce pauvre Chavannes... il n'était pas fort, mais un grand nom.... un ancien noble!... L'empereur les aimait. . ce qui ne l'empêchait pas d'en faire de nouveaux... Moi, par exemple, simple housard, puis colonel, puis général, puis comte de l'empire... moi, Bresson... fils d'un maître de poste.

DIDIER.

Vous, Monsieur le comte?..

BRESSON.

C'est là mon origine... elle m'a porté bonheur; je devais réussir dans la cavalerie, et c'est dans une charge de mes housards que j'ai dégagé ce diable de Chavannes, qui s'était laissé cerner par les Autrichiens... et je lui ai même épargné un coup de sabre qui lui aurait fait du tort, car il était beau garçon.... Moi, c'est différent!.. Je ne risquais rien... au contraire... ça m'a embelli... Voilà comment nous avons fait connaissance... Et plus tard, à Erfurt... quand il m'a présenté à sa femme, quand je l'ai vue pour la première fois... Voilà de ces jours... de ces moments qu'on n'oublie pas...

DIDIER, avec finesse.

Je vous soupçonne, général, d'en avoir été amoureux.

BRESSON.

Cette malice!... voilà trente ans que je ne fais que ça... et je le dis à tout le monde... Mais alors, je me taisais... car il y avait là deux rivaux avec qui je ne pouvais pas me mesurer... deux empereurs... rien que cela... Oui, morbleu!... à Erfurt, tous les deux passaient leurs soirées chez elle... tous les deux

lui faisaient la cour, et ils n'ont rien obtenu... Elle a reçu de sang-froid, et sans s'émouvoir, les hommages de Napoléon, d'Alexandre et de bien d'autres... car c'était une vertu terrible et si aimable cependant; aussi je vous demande par quelle fatalité... moi, officier de fortune, sans usage du monde, sans éducation, j'allai tomber amoureux d'une femme chez qui se trouvaient réunis le bon ton et la grâce, la finesse de l'esprit, l'élégance des manières... C'était absurde... je me le disais... cela n'y faisait rien; et ne sachant à qui m'en prendre, ça me mettait dans des rages qui retombaient toujours sur l'ennemi. Voilà comment je suis devenu général..... par mauvaise humeur... C'est à elle que je le dois...

DIDIER.

En vérité!

BRESSON.

Oui, morbleu!.. partout j'ai fait mon chemin... excepté auprès d'elle! et le temps ne m'a point changé; je l'aime comme le premier jour... Je suis resté jeune de cœur... comme elle est restée jeune de tournure et de visage... du moins, il y a deux ans, quand je l'ai quittée...

DIDIER.

Vous la retrouverez de même, gracieuse et fraîche, malgré ses beaux cheveux blancs.

BRESSON.

Des roses sous la neige!.. Toujours le même âge... je m'en doutais!.. Elle s'arrête, et moi je vais toujours... et ce n'est pas ma faute!.. Et sa famille?..

DIDIER.

Il ne lui reste que sa petite-fille... mademoiselle Adine, qui est riche, celle-là! et qu'elle veut marier. Un beau parti.. pour un agent de change.

BRESSON, souriant.

Vous y pensez... mon gaillard!..

DIDIER.

Moi! je pense à tout... et si quelque parent... si quelque ami, général, donnait cette idée-là à madame de Chavannes... il ne serait pas impossible... C'est elle!..

BRESSON, se levant vivement.

Ah! mon Dieu! (Il se tient un peu à l'écart.)

SCÈNE II.

DIDIER, MADAME DE CHAVANNES, BRESSON.

MADAME DE CHAVANNES.

Bonjour, mon cher Didier... (Se retournant, et courant à Bresson en poussant un cri de surprise.) Ah ! vous ici !.. vous, général ! et depuis quand ?

BRESSON.

Débarqué avant-hier au Havre... arrivé ce matin à Paris.

MADAME DE CHAVANNES.

Votre première visite est pour moi... je vous en remercie.

BRESSON.

Vous êtes bien bonne... car je l'aurais voulu, que je n'aurais pas pu faire autrement... Mais les affaires avant tout... Voilà M. Didier qui veut vous parler; et moi, dans ce moment... je n'ai besoin que de vous voir! Ainsi ne vous gênez pas.

DIDIER.

C'est ce projet de liquidation que je veux vous soumettre... et puis, un ami... un camarade de collége arrivé depuis quelques jours à Paris, et qui, apprenant que j'avais l'honneur d'être votre agent de change, me supplia de le présenter chez vous.

MADAME DE CHAVANNES.

Vraiment!.. et quel est-il ?

DIDIER.

Cette lettre vous le fera connaître... Un officier... un jeune homme charmant.

BRESSON, se levant.

Un jeune homme !

MADAME DE CHAVANNES.

Présenté par vous... cela suffisait ! sa lettre est inutile... Demain, nous en causerons, ainsi que du projet de liquidation.

DIDIER, bas, à Bresson.

N'oubliez pas de parler pour moi.

BRESSON.

Soyez tranquille.

DIDIER.

Je cours à la Bourse. (Saluant.) Général... Madame. . (Il sort.)

SCÈNE III.

MADAME DE CHAVANNES, BRESSON.

BRESSON, *commençant avec un peu d'embarras.*

Il m'a l'air original, votre jeune agent de change... Du reste, un brave garçon !.. D'abord, il s'en va!.. c'est bien à lui. . et puis il m'a appris des choses que je savais... mais qui m'ont fait plaisir.

MADAME DE CHAVANNES.

Et lesquelles, mon ami ?

BRESSON.

Mon ami!.. voilà un mot de vous que je n'ai jamais pu entendre sans émotion... et pourtant il y a bien des années que vous me l'avez adressé pour la première fois.

MADAME DE CHAVANNES.

Oui, je vous vois encore, blessé et couvert de sang, me ramener mon mari que vous veniez de sauver !.. une belle action!

BRESSON.

Qui m'a coûté cher... C'est un des beaux traits de ma vie qui m'a fait le plus de tort... pas dans le moment... mais plus tard... quand je me suis avisé de vous aimer... quand je vous aurais disputée au monde entier... Mais tout cela, vous l'avez oublié... ou plutôt vous ne l'avez jamais vu...

MADAME DE CHAVANNES, *souriant.*

C'est égal... il y a des choses dont on ne s'aperçoit pas... mais dont on se souvient.

BRESSON.

Au moins, vous me rendez justice ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour me guérir.

MADAME DE CHAVANNES.

Vous vous êtes marié ?..

BRESSON.

Ou plutôt on m'a marié... Notre empereur, qui se mêlait de tout, me dit un jour : « Bresson, tu perds ton temps. — J'en ai à perdre. — Madame de Chavannes a un mari. — J'attendrai. — Et, en attendant, tu es le plus pauvre de mes généraux. — C'est votre faute. — C'est vrai ! aussi j'ai pensé à toi : je t'offre un million de dot... la fille d'un de nos fournisseurs. — Mais le père ? — Tu lui diras que je le veux. —

Mais la fille? — Je le veux. — Mais moi, sire? — Toi, tu m'obéiras... sinon, je te laisse à Paris, et nous allons sans toi nous faire tuer en Russie. » Que voulez-vous?.. le lendemain j'étais marié, et quinze jours après sur la route de Moscou... Une rude épreuve!

MADAME DE CHAVANNES.

Que cette campagne-là!

BRESSON.

Eh! non... je vous parle de mon mariage! Une femme avec laquelle il n'y avait ni paix ni trêve... il est vrai, qu'eût-elle été charmante, vous étiez toujours là... je comparais!.. Ce n'était pas sa faute... mais la vôtre... Enfin, la pauvre femme est morte, me laissant une fille qui est tout son portrait!.. Depuis, et à la Restauration, j'ai déposé l'épaulette!.. Associé avec mon beau-père, j'ai parcouru le Mexique et le Brésil, faisant fortune pour tuer le temps, et revenant en France, riche au moment où, par bonheur, vous ne l'êtes plus!

MADAME DE CHAVANNES.

Moi?...

BRESSON.

Oui... oui; ce n'est pas pour rien que j'ai causé une demi-heure avec votre agent de change. Je sais que M. de Chavannes, qui agissait en grand seigneur, a dissipé plus que son patrimoine... que vous voulez vendre le vôtre pour payer ses dettes; et moi, votre ami, je ne le souffrirai pas... Oui, Madame, mes biens sont à vous... disposez-en... et je vous dirai : Merci.

MADAME DE CHAVANNES.

Y pensez-vous?

BRESSON.

Ah! si vous êtes fière... c'est autre chose... si vous ne voulez rien accepter de mon amitié... tant pis pour vous... prenez-y garde! je vais me présenter comme mari.

MADAME DE CHAVANNES.

Vous!

BRESSON.

Voilà ce que vous y aurez gagné!... excepté que ce n'est plus moi qui vous rends un service... c'est vous, au contraire, à qui je devrai tout; mais, moi, je ne suis pas comme vous, je ne suis pas fier, je me résigne à la reconnaissance, et ma vie entière se passera à vous le prouver.

MADAME DE CHAVANNES.

Ah!... je ne sais comment vous remercier.

BRESSON.

En acceptant!...

MADAME DE CHAVANNES.

Je le voudrais... je vous le jure... mais je ne le peux.

BRESSON.

Vous ne le pouvez pas?

MADAME DE CHAVANNES, avec expansion.

Non, mon ami.

BRESSON, avec colère.

Ah! vous êtes une femme née pour mon tourment... une femme...

MADAME DE CHAVANNES, lui serrant la main.

Qui est votre meilleure amie, et qui, pour cela même, ne veut pas compromettre votre bonheur... car vous exigez d'elle un sentiment qu'elle ne peut vous donner...

BRESSON.

Vous me donnerez ce que vous pourrez...

MADAME DE CHAVANNES.

Vous seriez malheureux...

BRESSON.

Qu'est-ce que cela vous fait? si c'est mon bonheur!

MADAME DE CHAVANNES.

Vous auriez des regrets.

BRESSON.

Ça me regarde!

MADAME DE CHAVANNES.

Et moi aussi... moi, qui vous aime...

BRESSON.

Dites plutôt que vous n'aimez personne... que votre cœur froid et indifférent ignore ce que c'est qu'une passion violente et durable...

MADAME DE CHAVANNES, avec émotion.

Qu'en savez-vous?... qui vous dit que je n'ai point passé ma jeunesse à combattre et à vaincre; à me cacher à tous les yeux, à tromper tout le monde, et vous tout le premier?... Ah! je peux tout dire maintenant, j'en ai le droit, par malheur... Eh bien! oui... il a existé quelqu'un au monde qui a eu mes pensées, mon âme, ma vie tout entière, et il n'en a jamais rien su!... Il était jeune... il était brave... tout le

monde l'aimait... et il n'aimait que moi... Ami intime de mon mari, je le voyais tous les jours... et pour mieux cacher à ses yeux cet amour qui me consumait... il fallait affecter l'indifférence, l'éloignement, la haine... Oui, il a cru que je le haïssais... et j'ai été témoin de son désespoir qui doublait le mien. Enfin, et prête à succomber... j'ai voulu mettre entre nous une double barrière... je l'ai marié... je lui ai donné une femme jeune, riche, charmante... j'ai souri à leur union... j'ai fait des vœux pour leur bonheur... et vous croyez que je ne sais pas aimer!

BRESSON.

Je le crois!.. je le crois maintenant... et celui-là, quel est son nom?.. quel est-il?..

MADAME DE CHAVANNES.

Il est mort!..

BRESSON.

C'est bien heureux pour lui.

MADAME DE CHAVANNES.

Mort! Il y a bien longtemps de ce que je vous dis là... Bien des années se sont écoulées... bien des chagrins sont arrivés à mon aide pour affaiblir celui-là; mais rien n'a pu l'effacer entièrement... malgré moi, vous le voyez, je retrouve en vous le racontant des larmes que je croyais taries... En vain je suis libre... en vain la mort de mon mari me rend maîtresse de ma main... il y a là des souvenirs qui vivent dans mon cœur et m'empêchent d'en disposer!.. De ce côté-là, je ne suis pas veuve encore; c'est un engagement plus fort que les lois, que ma raison!.. que moi-même!.. Et maintenant, mon ami, croyez-vous que je sache aimer?

BRESSON.

Ah!.. que trop!.. que trop, mille fois!.. comme à l'ordinaire... vous avez raison! et moi, je n'ai rien à dire... mais si cependant un jour cela s'effaçait...

MADAME DE CHAVANNES, *vivement.*

Je vous le dirais!

BRESSON.

A la bonne heure... j'attendrai... c'est que voilà vingt ans que j'attends...

MADAME DE CHAVANNES, *avec bonté, et prenant sur la table le billet que lui a remis Didier.*

Eh bien! alors... quand on a attendu vingt ans...

BRESSON.

C'est juste... on peut bien encore... pourvu que vous me permettiez de vous en parler de temps en temps...

MADAME DE CHAVANNES.

Quand vous voudrez.

BRESSON.

Eh bien! parlons-en... ce matin... ce soir!

MADAME DE CHAVANNES, qui a lu le billet.

Ah! mon Dieu!...

BRESSON.

Qu'avez-vous donc?

MADAME DE CHAVANNES.

Rien... mais ce nom... cette signature...

BRESSON.

N'est-ce pas cette lettre que vous a remise votre agent de change, un jeune homme qui demande à vous être présenté?

MADAME DE CHAVANNES, se mettant à écrire.

Précisément.

BRESSON.

C'est tout simple, et vous voilà tout émue...

MADAME DE CHAVANNES.

Nullement... cela a rapport à une affaire que vous m'aviez fait oublier.... que j'ai promis d'examiner.... et dans ce moment...

BRESSON.

Je vous gêne...

MADAME DE CHAVANNES.

Oh! non!..

BRESSON.

Cela veut dire oui... Je m'en vais!

MADAME DE CHAVANNES.

Pas pour longtemps, j'espère... je vous ai dit que je passais ici la soirée... je compte sur vous. (Elle se lève et sonne.)

BRESSON.

Et vous avez parbleu bien raison...

MADAME DE CHAVANNES, à un domestique.

Cette lettre sur-le-champ... à son adresse... (Au général.) Je ferai votre piquet... nous causerons de votre fille... de son mariage...

BRESSON.

Et quant au nôtre, j'aurai de la patience... si vous me

promettez que personne ne sera plus heureux que moi...

MADAME DE CHAVANNES.

Je vous le jure...

BRESSON.

C'est toujours ça... Adieu... à ce soir. (Il sort.)

SCÈNE IV.

MADAME DE CHAVANNES, puis ADINE.

MADAME DE CHAVANNES, regardant Bresson qui s'éloigne.

Pauvre homme! un véritable ami que j'ai là!.. sa vue réveille en moi tous mes souvenirs de jeunesse... et quand il me quitte, il me semble voir le passé qui s'en va... (Se retournant et apercevant Adine qui entre.) Heureusement, voici l'avenir!.. voici ma petite-fille!.. Bonjour, mon enfant.

ADINE, tenant son ouvrage à la main.

Bonjour, ma bonne mère.

MADAME DE CHAVANNES, s'asseyant à droite.

Il y a bien longtemps que je ne t'ai vue.

ADINE.

C'est ce que je me disais... aussi j'arrive. Voulez-vous que je vous fasse de la musique... que je vous chante les romances que vous aimez?

MADAME DE CHAVANNES.

J'aime mieux causer avec toi...

ADINE.

Et moi aussi... vous avez toujours de bonnes idées. (S'asseyant.) Vous ne songez qu'à mes plaisirs...

MADAME DE CHAVANNES.

Mets-toi là... plus près... j'ai de grandes confidences à te faire.

ADINE, avec joie.

Des secrets!..

MADAME DE CHAVANNES.

Précisément!

ADINE.

Quel bonheur!.. le cœur me bat!..

MADAME DE CHAVANNES, après un instant de silence.

On ne dit jamais rien aux petites filles... c'est un tort!

ADINE.

C'est bien vrai! elles sont obligées de deviner.

MADAME DE CHAVANNES.

Et souvent tout de travers.

ADINE.

Vous voulez me parler du bal de ce soir.

MADAME DE CHAVANNES.

Du tout... je veux te parler de mariage...

ADINE, sautant sur sa chaise.

Ah! mon Dieu!

MADAME DE CHAVANNES.

Voilà que tu as peur...

ADINE.

Dame!.. vous ne me prévenez pas!

MADAME DE CHAVANNES.

Te voilà prévenue!..

ADINE, avec inquiétude

Eh bien! alors... parlez vite!.. vous avez un parti... vous avez quelqu'un.

MADAME DE CHAVANNES.

Personne!..

ADINE.

A la bonne heure!..

MADAME DE CHAVANNES.

Je veux te consulter... car, entre nous, il est très-difficile de te marier.

ADINE.

Vous croyez... il ne me semblait pas...

MADAME DE CHAVANNES.

D'abord... tu es très-riche... et il est à craindre qu'on ne t'épouse que pour ta fortune...

ADINE.

Ah! quelle idée!.. comment donc faire?

MADAME DE CHAVANNES.

Bien réfléchir... bien examiner avant de nous prononcer... cela me regarde...

ADINE.

Bon!.. c'est une peine de moins.

MADAME DE CHAVANNES.

Pour cela, c'est à toi de m'indiquer ceux qui, dans les réunions, dans les soirées, sont galants et assidus près de toi... ceux, en un mot, qui te font la cour.

ADINE.

Je comprends...

MADAME DE CHAVANNES.

Y en a-t-il?

ADINE.

Beaucoup! du moins en dansant avec moi... ils me donnent à entendre que je suis jolie... et comme ils le disent tous, il faut croire qu'il y a quelque chose de vrai.

MADAME DE CHAVANNES.

Et bien! ma chère enfant, parmi ceux-là, as-tu distingué quelqu'un?

ADINE.

Ce n'est pas aisé... ils dansent... ou plutôt ils marchent tous de même... ils ont le même esprit... les mêmes phrases... les mêmes gants jeunes... il n'y a pas de raison pour avoir de préférence...

MADAME DE CHAVANNES.

Tu ne peux cependant pas les choisir tous. Et d'abord, M. Didier, notre agent de change, j'ai remarqué que tu causais volontiers avec lui.

ADINE.

C'est vrai!..

MADAME DE CHAVANNES.

Il a donc de l'esprit?

ADINE.

Lui! le pauvre jeune homme, il n'y pense seulement pas!

MADAME DE CHAVANNES.

Il a donc un bon caractère?..

ADINE.

Je n'en sais rien! Mais il dit toujours du bien de ses amis... puis, il me parle de la Bourse... d'emprunts... de fin courant, cela m'instruit... Enfin, nous nous entendons très-bien... je l'aime beaucoup... mais je ne l'épouserai pas!..

MADAME DE CHAVANNES.

C'est bien!.. tu m'avais fait peur à ton tour... et je me rassure...

ADINE.

Pourquoi donc?

MADAME DE CHAVANNES.

Parce que.. parce que, je vois que, grâce au ciel, tu n'as encore choisi personne...

ADINE.

Mais, ma bonne maman, est-ce qu'il y a nécessité de ne choisir que parmi ceux qui sont ici?

MADAME DE CHAVANNES.

Comment cela?

ADINE.

Est-ce que les autres sont exclus du concours?

MADAME DE CHAVANNES.

Que veux-tu dire?.. Il y a donc quelqu'un que tu aurais distingué?

ADINE.

Je n'en sais rien! mais j'y pense toujours! et depuis mon voyage de Toulon...

MADAME DE CHAVANNES.

Comment... c'est l'an dernier, quand tu as été aux îles d'Hyères avec ta tante...

ADINE.

Oui, maman, et si vous voulez que je vous raconte...

MADAME DE CHAVANNES.

Certainement!... nous autres grand'mères ne sommes au monde que pour cela!... Tu es donc arrivée avec ta tante à Toulon...

ADINE.

Où son mari, le vice-amiral, est préfet maritime, et pendant deux mois que nous y sommes restées, il venait tous les soirs chez le préfet de jeunes officiers de marine qui étaient très-aimables... un surtout...

MADAME DE CHAVANNES, avec joie.

Amédée de Versigny...

ADINE.

Vous le connaissez!...

MADAME DE CHAVANNES.

Je ne l'ai pas encore vu!... mais je connaissais son père; c'est à ma recommandation que ta tante avait reçu le fils.... l'avait invité chez elle...

ADINE.

J'ai cru que c'était par hasard!

MADAME DE CHAVANNES.

Un hasard arrangé entre grands parents.

ADINE.

Et pourquoi donc?

MADAME DE CHAVANNES.

Amédée, qui maintenant a perdu tous les siens, se trouve bien jeune encore à la tête d'une immense fortune... C'est enfin ce qu'on appelle dans le monde un excellent parti, et sans avoir encore à ce sujet d'idées bien arrêtées... sachant qu'il était à Toulon à la même époque que toi, j'ai désiré que vous eussiez quelques occasions de vous rencontrer...

ADINE.

Et vous avez bien fait!.. c'est un si bon jeune homme! et dans toutes ses manières il y avait tant de bonhomie... tant de franchise... Toutes mes cousines l'adoraient et le lui disaient...

MADAME DE CHAVANNES.

Et toi?

ADINE.

Oh! moi!.. je ne le lui disais pas!..

MADAME DE CHAVANNES, vivement.

Est-ce qu'il te faisait la cour?.. Est-ce qu'il t'a adressé des mots de tendresse?

ADINE.

Jamais!.. il n'y songeait pas!.. il ne songeait qu'à ses études, à ses épaulettes de lieutenant, à sa frégate qui dans quelques jours devait mettre à la voile. Il nous parlait de son père...

MADAME DE CHAVANNES.

Son père?

ADINE.

Qui était tombé sur le champ de bataille, et qu'il voulait venger un jour... Et alors si vous aviez vu quelle expression animait tous ses traits, et ses yeux où brillaient quelques larmes... Oh! mon Dieu! comme les vôtres en ce moment...

MADAME DE CHAVANNES, se hâtant de les essuyer.

C'est que je t'écoute, et cela m'intéresse beaucoup.

ADINE.

N'est-ce pas?... Eh bien! ce n'est rien encore! voilà le plus intéressant. La veille du jour où la frégate devait quitter la rade, le préfet donnait un grand bal, et je ne sais pas pourquoi, je ne conçois pas qu'on danse un jour comme celui-là. J'étais triste, j'étais souffrante, je ne voulais pas paraître à cette soirée! « Oh! Mademoiselle, me dit Amédée, venez-y, venez, je vous en conjure, et cela portera bonheur à ceux qui

partent. — Alors, répondis-je, je m'efforcerai d'y aller! mais je ne danserai qu'une contredanse... rien qu'une... » Il demanda que ce fût avec lui, c'était tout naturel : il partait. Il me demanda aussi, avec la permission de ma tante, à m'offrir un bouquet de bal... Je vous raconte tout cela, parce que vous verrez tout à l'heure combien c'est important. Le soir arrive ; je m'étais trouvée mieux dans la journée, j'avais pu m'occuper de ma toilette, et il paraît qu'elle était très-jolie, très-élégante, que rien n'y manquait, excepté le bouquet... et j'attendais !... Le bal commence, point de fleurs, point de cavalier!... On venait m'inviter de tous les côtés, M. Amédée ne paraît pas; je refusais tout le monde, et quand j'aurais voulu accepter, je n'aurais pas pu, car je souffrais, j'avais la fièvre, j'étais près de pleurer, je me sentais mourir... Enfin, minuit sonne...

MADAME DE CHAVANNES.

Et il paraît?...

ADINE.

Du tout!... il ne paraît pas!... Le lendemain, de grand matin, sa frégate avait appareillé. . on l'apercevait en mer, toutes voiles dehors.

MADAME DE CHAVANNES.

Je conçois alors que tu sois fâchée contre lui.

ADINE, vivement.

Je ne le suis plus!

MADAME DE CHAVANNES.

Comment cela?

ADINE.

M. Didier parlait cet hiver d'un de ses camarades de collége dont il venait de recevoir des nouvelles, un lieutenant de frégate... j'écoute toujours quand il est question d'officiers de marine. Il lui était arrivé des aventures très-singulières; entre autres, à Toulon, la veille de son départ... en toilette de bal et un bouquet à la main, il s'était jeté à la mer pour sauver un mousse de son équipage qui se noyait dans le port...

MADAME DE CHAVANNES.

Est-il possible?

ADINE.

Je n'ai plus entendu le reste!.. J'étais si contente, si heureuse !.. et depuis ce moment-là, je donnerais tout au monde pour le revoir et pour lui demander pardon de l'avoir méconnu. Mais, par malheur, c'est un rêve!

MADAME DE CHAVANNES, souriant.

Qui peut se réaliser...

ADINE.

Et le moyen!.. puisqu'il est absent, puisqu'il est toujours sur sa frégate?..

MADAME DE CHAVANNES.

J'ai peut-être plus de pouvoir que tu ne crois; et si je voulais bien, je pourrais comme une fée le faire apparaître!

ADINE.

Lui?

MADAME DE CHAVANNES, souriant.

Lui et sa frégate... il ne me faudrait pour cela qu'un coup de baguette...

ADINE.

Alors, donnez-le donc!

SCÈNE V.

LES PRECÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. Amédée de Versigny!

ADINE, poussant un cri.

Ah!..

MADAME DE CHAVANNES, courant à elle, et avec intention.

Maladroite!.. tu t'es fait mal!..

ADINE, la comprenant.

Oui, maman, oui; mon pied a rencontré ce meuble...

MADAME DE CHAVANNES.

Je te disais bien de prendre garde. (Au domestique.) Priez M. Amédée de monter. (Le domestique sort. — A Adine.) Eh bien! eh bien! te voilà toute tremblante.

ADINE.

Oh! ne vous jouez pas de moi! Comment cela se fait-il?

MADAME DE CHAVANNES.

De la manière la plus simple et la moins romanesque. Sachant son arrivée à Paris, je cherchais quelque moyen adroit de l'attirer chez moi, lorsque lui-même a demandé à m'être présenté. Voilà toute ma magie...

ADINE.

Je vais donc le voir?

MADAME DE CHAVANNES.

Non pas! tu vas me faire le plaisir de nous laisser!..

ADINE.

Vous ne voulez pas que je reste avec vous?

MADAME DE CHAVANNES.

Tu sais si bien maîtriser tes émotions... tout à l'heure, devant ce domestique!.. Que serait-ce devant lui?.. Ainsi va-t'en!..

ADINE.

Qu'est-ce que je vais faire pendant ce temps-là? à quoi songer?

MADAME DE CHAVANNES.

A ta toilette pour ce soir...

ADINE.

C'est si ennuyeux!

MADAME DE CHAVANNES.

Mais cela occupe... C'est lui!.. va-t'en... va-t'en... (Adine sort en courant par la porte à gauche.)

SCÈNE VI.

MADAME DE CHAVANNES, AMÉDÉE.

MADAME DE CHAVANNES, le regardant.

Oui... oui... il y a bien quelques traits de son père; mais ce n'est pas lui!

AMÉDÉE, qui s'est approché et qui salue respectueusement.

C'est bien indiscret à moi, Madame, d'avoir sollicité sans aucun titre un honneur comme celui-là...

MADAME DE CHAVANNES, à part.

Un peu timide, un peu gauche!

AMÉDÉE.

Mais la reconnaissance m'en faisait un devoir.

MADAME DE CHAVANNES.

La reconnaissance!..

AMÉDÉE.

Oui, Madame, et ici mon embarras redouble... car je ne puis douter de toutes vos bontés, et je ne sais vraiment pas le moyen de les expliquer et surtout de les justifier. Partout, et grâce à vous, moi, pauvre jeune homme obscur et inconnu... j'ai trouvé bon accueil, bienveillance et protection...

MADAME DE CHAVANNES.

Que dites-vous, Monsieur?

AMÉDÉE.

N'espérez pas le nier; je le sais depuis peu, il est vrai, mais

j'en ai la preuve. A Toulon, c'est grâce à votre recommandation que j'ai été reçu chez le préfet et dans les meilleures maisons... et non-seulement dans notre pays, mais sous un ciel étranger, à Rio-Janeiro! Au moment où je débarque, je trouve là un Français qui avait l'air de m'attendre : le général Bresson, qui m'offre sa maison, sa table et sa bourse.

MADAME DE CHAVANNES.

Le général est si bon et si hospitalier...

AMÉDÉE.

Je le sais... mais il ne m'a pas laissé ignorer que c'était à la recommandation d'un de ses amis, d'un ami qu'il ne voulait pas nommer. Et ce n'est rien encore : à peine arrivé à Paris, je reçois une lettre du ministère de la marine, un avancement que je méritais peut-être, mais que je n'aurais osé demander .. Et là seulement j'apprends enfin que c'est vous qui avez sollicité pour moi ; que sur des attestations du préfet de Toulon et du général Bresson, vous avez fait valoir mes services, vanté ma conduite! Que sais-je enfin! C'est à vous que je dois tout, et vous sentez bien qu'il est impossible que cela se passe ainsi, que vous n'échapperez pas à ma reconnaissance; et quant aux bienfaits dont vous m'avez accablé...

MADAME DE CHAVANNES, riant.

Vous venez m'en demander raison ?

AMÉDÉE.

Oui, Madame.

MADAME DE CHAVANNES.

Vous l'aurez, et d'un seul mot. J'étais l'amie de votre famille, de votre père... Vous étiez bien jeune quand il est mort... et tant que votre mère a vécu, vous n'aviez besoin de l'amitié de personne... mais depuis...

AMÉDÉE.

Ah! Madame!..

MADAME DE CHAVANNES.

Il m'a semblé que je vous devais la mienne... et sans vous demander si vous la vouliez... je vous l'ai donnée.

AMÉDÉE.

Et si je l'avais toujours ignoré, si je ne l'avais pas découvert...

MADAME DE CHAVANNES.

Peu importait! (A part et levant les yeux au ciel.) Il y a quelqu'un qui l'aurait su!

AMÉDÉE, avec chaleur.

Madame, je ne suis qu'un marin qui s'entend mal à exprimer ce qu'il éprouve et qui connaît peu les usages du monde... mais, s'il y en a un qui permette de se faire tuer pour vous, c'est tout ce que je demande.

MADAME DE CHAVANNES.

Eh mais! je n'en demande pas tant, car je tiens à votre amitié, et je veux la conserver.

AMÉDÉE.

Elle est à vous à tout jamais, je le jure!

MADAME DE CHAVANNES, lui tendant la main.

Tenez parole, et nous serons quittes. Étranger à Paris, vous n'y connaissez que peu de monde?

AMÉDÉE.

Presque personne.

MADAME DE CHAVANNES.

Eh bien! quand vous aurez un instant à nous donner, vous trouverez ici quelque societé, des amis .. moi, d'abord, à qui vous devez quelque affection, et puis Adine, ma petite-fille, que vous avez vue à Toulon, et à qui vous devez une contredanse...

AMÉDÉE.

C'est vrai, Madame... et c'est bien mal à moi.

MADAME DE CHAVANNES, souriant.

Vous vous acquitterez, j'en suis sûre! Vous n'êtes pas homme à mourir insolvable! Enfin, agissez, je vous prie, sans façons, sans cérémonie, et, pendant tout le temps que vous resterez à Paris, regardez ma maison comme la vôtre.

AMÉDÉE, vivement.

Je ne la quitterai pas!

MADAME DE CHAVANNES.

Je ne suis pas si exigeante. Vous y viendrez quand vous aurez quelques chagrins ou quelques joies... et que vous aurez besoin d'un ami qui y prenne part. Vous pourrez me les confier!.. Je suis indulgente et surtout discrète.

AMÉDÉE, avec reconnaissance.

Ah! Madame!...

MADAME DE CHAVANNES.

Nous autres femmes, nous sommes de très-bonnes confidentes! L'habitude que nous avons prise de cacher nos secrets, nous permet aisément de garder ceux des autres...Vous

subirez en revanche quelques conseils, quelques sermons! il faut vous y attendre; je gronde les gens que j'aime... les autres, je les laisse faire!

AMÉDÉE.

J'ose me flatter que vous me gronderez!

MADAME DE CHAVANNES.

Cela ne vous effraye donc pas?

AMÉDÉE.

Au contraire! J'ignore comment cela s'est fait; je suis arrivé ici tout tremblant; en vous demandant, j'aurais presque désiré que vous ne fussiez pas visible... J'avais entendu si souvent parler de votre beauté, de votre esprit, de vos succès dans le monde... que tout cela me faisait peur! j'étais mal à mon aise!..

MADAME DE CHAVANNES.

Je l'ai bien vu... et maintenant...

AMÉDÉE.

Il me semble que je vous connais depuis longtemps, que je vous ai quittée hier...

MADAME DE CHAVANNES.

C'est très-bien, ce que vous me dites-là... et de plus c'est vrai; car hier j'étais avec vous, je pensais à votre situation, à votre avenir...

AMÉDÉE.

Ah! je n'ai plus rien à désirer... Il ne me manquait qu'une famille, et je l'ai trouvée ici!

MADAME DE CHAVANNES.

Cela vous suffira pendant quelque temps.... mais bientôt d'autres idées, d'autres projets, d'autres liens peut-être...

AMÉDÉE.

Jamais, Madame, jamais! je resterai comme je suis, je ne me marierai pas! j'y suis décidé!

MADAME DE CHAVANNES, à part, avec effroi.

Ah! mon Dieu! (Haut et d'un air riant.) Et pourquoi donc?

AMÉDÉE, avec embarras.

Pour des raisons très-graves.... pour des motifs.... que.... que...

MADAME DE CHAVANNES, vivement.

Que je ne vous demande pas. (A part.) Mais il faudra bien que de lui-même.... il me les dise... (Haut et souriant.) Je suis

persuadée de la sincérité de vos résolutions.... mais je ne le suis pas autant de votre fermeté à les tenir...

AMÉDÉE.

Qui vous le fait penser?

MADAME DE CHAVANNES.

Des raisons qui vous étonneraient beaucoup si je vous les disais...

AMÉDÉE.

Et lesquelles, de grâce?

MADAME DE CHAVANNES.

Mais, d'abord... votre caractère... que je connais...

AMÉDÉE, *vivement.*

Vous le connaissez?... et comment cela?

MADAME DE CHAVANNES, *gaiement.*

Ah! vous voilà intrigué! et vous allez vous croire au bal de l'Opéra! Pensez-vous donc, Monsieur, que je sois une femme assez légère, assez étourdie pour aimer les gens sans les connaître... pour les recommander à un ministre avant d'avoir pris sur eux des renseignements?...

AMÉDÉE, *étonné.*

Quoi! Madame...

MADAME DE CHAVANNES.

Et vous allez voir si ceux qu'on m'a donnés sont exacts.... D'abord, Monsieur, vous êtes franc et loyal, vous avez un bon cœur... mais une tête très-légère, qui s'exalte et se passionne aisément.

AMÉDÉE.

C'est possible!

MADAME DE CHAVANNES.

A peine sorti du collége, et pour avoir une seule fois entendu plaider un des premiers avocats de Paris, vous vouliez sur-le-champ embrasser la carrière du barreau.

AMÉDÉE.

C'est vrai!

MADAME DE CHAVANNES.

Puis à la suite d'une maladie terrible où Dupuytren vous a sauvé la vie... vous vouliez, dans votre enthousiasme, devenir médecin.

AMÉDÉE, *étonné.*

C'est vrai!

MADAME DE CHAVANNES.

Et vous le seriez peut-être, s'il ne vous était tombé sous la main la vie de Duguay-Trouin et de Tourville, ce qui vous a décidé à vous faire marin...

AMÉDÉE, stupéfait.

C'est ma foi vrai!.. et je n'en reviens pas! mais on a dû vous dire aussi que depuis trois ans, fidèle à l'état que j'avais embrassé...

MADAME DE CHAVANNES.

Vous y avez mis un zèle, une ardeur que vos chefs étaient obligés de modérer... vous passiez les nuits à l'étude et les jours à la manœuvre, vous auriez voulu à vous seul attaquer une frégate ennemie; aussi chacun vous rend justice... une fois dans la bonne route, rien ne vous arrête; mais si vous en preniez une mauvaise, ce serait très-dangereux.

AMÉDÉE.

Eh bien! ce que vous me dites-là m'effraye... car je sens que c'est très-juste... Souvent, malgré moi, je me laisse entraîner... tout en disant : ce n'est pas bien! Mais le moyen de résister ou de revenir sur ses pas... Ainsi, je vous le jure, cette passion, cet amour qui me tourmente et que je me reproche...

MADAME DE CHAVANNES, à part.

Grand Dieu!

AMÉDÉE.

Je ne voulais pas y céder!

MADAME DE CHAVANNES, s'efforçant de sourire.

Quoi! vraiment! une inclination! une folie!

AMÉDÉE.

Plût au ciel! mais c'est sérieux! c'est un premier amour, un attachement fatal, qui me rend si malheureux!

MADAME DE CHAVANNES, vivement.

Elle est mariée?

AMÉDÉE, d'un ton de reproche.

Quelle idée! moi porter le trouble, le déshonneur dans un ménage...

MADAME DE CHAVANNES.

C'est bien! votre père aurait parlé ainsi... mais alors, et si, comme je n'en doute point, cette jeune personne est digne de vous, qui vous arrête? vous êtes riche, vous êtes libre.... offrez-lui votre main.

AMÉDÉE, avec embarras.

Ah! c'est qu'il y a des obstacles!...

MADAME DE CHAVANNES.

Qu'on peut surmonter!.. (Avec franchise.) Il faut aimer ses amis pour eux-mêmes, et dès qu'il s'agit de votre bonheur, parlez! Si mon amitié, si mes conseils....

AMÉDÉE.

Non... non! c'est trop de bontés mille fois... Non pas qu'elle ne mérite tous les hommages.... mais il y a entre nous le monde et ses préjugés!

MADAME DE CHAVANNES, à part.

Ah! mon Dieu!... qu'est-ce que cela peut être?

AMÉDÉE.

Et d'un autre côté, je voudrais rompre, que je ne le pourrais pas! Elle en mourrait!

MADAME DE CHAVANNES.

Vous croyez!

AMÉDÉE.

Elle se tuerait! elle me l'a dit! et plutôt que de m'exposer à des remords éternels, j'aime mieux être malheureux et me conduire en honnête homme!... je serai fidèle à mes serments, je ne me marierai pas, je sacrifierai mon avenir... Mais pardon, pardon, Madame; je ne conçois pas comment j'ai pu vous faire un tel aveu... Je ne le voulais pas, et il m'est échappé... Tout ce charme irrésistible qui vous entoure avait, malgré moi, attiré ma confiance!...

MADAME DE CHAVANNES.

Eh bien! donnez-la-moi tout entière!... Achevez!

AMÉDÉE.

Cela me serait impossible!... Je vous en supplie, ne m'interrogez pas!

MADAME DE CHAVANNES.

Un mot seulement!... Si votre père vivait, vous approuverait-il?

AMÉDÉE, baissant les yeux.

Je... je ne le crois pas!

MADAME DE CHAVANNES, avec dignité.

Vous aviez raison, nous n'en parlerons plus! mais nous parlerons de votre père, des projets qu'il formait sur vous, de ses espérances... et quand vous viendrez me voir... si vous venez...

AMÉDÉE.

Ah! maintenant plus que jamais!... car il me semble que j'ai besoin de vos conseils... Ici, je respire, je me crois en sûreté...

MADAME DE CHAVANNES.

Alors, venez!

AMÉDÉE.

Tous les jours... si vous le voulez bien.

MADAME DE CHAVANNES.

Moi! je ne demande pas mieux!... Mais, vous le permettra-t-on?

AMÉDÉE.

Ah! Madame!... je suis désespéré! car j'aurais donné tout au monde pour mériter votre estime, et je vois que je l'ai perdue.

MADAME DE CHAVANNES.

Ce serait bien mal récompenser votre confiance et votre franchise... Ne vous ai-je pas dit que j'étais indulgente pour mes amis et pour leurs erreurs? Adieu, Amédée! à bientôt!...

AMÉDÉE.

J'ai reçu pour ce soir une invitation du ministre de la marine...

MADAME DE CHAVANNES.

Il faut y aller!

AMÉDÉE.

Vous y verrai-je?

MADAME DE CHAVANNES.

Je ne crois pas... Je suis un peu souffrante... Madame de Nerville, ma nièce, veut bien se charger de ma petite-fille... Je saurai par elle des nouvelles de la soirée, et des vôtres! (Amédée la salue et sort.)

SCÈNE VII.

MADAME DE CHAVANNES, seule et le regardant sortir.

Quel dommage! Il ne faut plus y penser! il ne peut épouser Adine! pauvre enfant!... Mais si ce n'est pour elle, c'est pour lui-même qu'il faut le sauver... Ou l'amitié n'est qu'un vain mot, ou je ne peux le laisser ainsi courir à sa perte... car je devine aisément quelle espèce d'attachement a pu le subjuguer. Jeune, sans expérience, avec un caractère aussi prompt

à se passionner, il s'est persuadé qu'il était amoureux, et que par honneur, par délicatesse, il devait continuer à l'être... mais il ne l'est pas! c'est évident! D'abord, et grâce au ciel, il est son maître; point de grands-parents, point d'obstacles qui s'opposent à cette inclination... elle ne saurait durer; aussi je me garderai bien de la combattre ou de lui en parler... il vaut mieux, peu à peu et sans qu'il s'en doute, lui offrir des comparaisons qui, bientôt, tourneront à notre avantage; car, après tout, j'en suis sûre, Adine, ma petite-fille, est plus jeune, plus aimable, plus jolie... Ah ! ce n'est pas une raison... à son âge on manque de tact et d'adresse... Eh bien ! ne suis-je pas là pour la guider, pour la conseiller? Le motif est si louable : être coquette pour une bonne action... on l'est si souvent pour rien!... Oui, oui, ne perdons pas courage... veillons sur elle, et surtout sur lui!... je le dois! Pendant qu'il était là, je l'ai promis à son père... que je croyais revoir et entendre... mais quelle différence! son père était mieux, bien mieux... d'abord, il plaçait mieux ses inclinations, et ensuite...

SCÈNE VIII.

ADINE, MADAME DE CHAVANNES.

ADINE, entr'ouvrant la porte à gauche.

Eh bien! il est parti?...

MADAME DE CHAVANNES.

Oui, mon enfant!...

ADINE, vivement.

Vous l'avez vu... vous lui avez parlé! N'est-ce pas qu'il est bien, qu'il est aimable, et surtout raisonnable et sage comme une demoiselle?...

MADAME DE CHAVANNES.

Certainement...

ADINE, avec impatience.

Dites-moi donc alors qu'il vous plaît, que vous en êtes contente...

MADAME DE CHAVANNES, froidement.

Pour moi... oui! pour toi, c'est différent!

ADINE.

Comment cela?

MADAME DE CHAVANNES.

Tu te le représentais comme un héros de roman, un être idéal, un être à part!... et il n'en est rien; c'est un fort brave jeune homme...

ADINE, appuyant.

Qui est parfait!...

MADAME DE CHAVANNES.

Non, mon enfant. Il a quelques défauts, et beaucoup de bonnes qualités... il est, en un mot, comme tous les jeunes gens à leur entrée dans le monde, susceptibles du bien ou du mal, selon la direction qu'on leur imprime; et je suis persuadée que si Amédée est entouré de vrais amis, de gens raisonnables, s'il voit la bonne société...

ADINE.

La vôtre?...

MADAME DE CHAVANNES.

Il viendra tous les jours... il me l'a promis.

ADINE.

Vous voyez!...

MADAME DE CHAVANNES.

Je suis persuadée que ce sera un honnête homme, un bon mari... qui saura un jour t'apprécier, et qui finira par t'aimer...

ADINE, étonnée.

Comment, qui finira...

MADAME DE CHAVANNES.

Oui, mon enfant... car, jusqu'à présent, il n'a pas encore commencé...

ADINE.

Qu'est-ce que vous me dites là?

MADAME DE CHAVANNES.

La vérité!... Avant tout, je dois te l'apprendre... Qui te la ferait connaître, si ce n'est moi? Eh bien!... eh bien!... qu'as-tu donc?... te voilà tremblante... ma pauvre fille... tu l'aimes donc bien?...

ADINE.

Plus que je ne peux vous dire... et je n'y survivrai pas.

MADAME DE CHAVANNES.

Si, mon enfant...

ADINE.

Non, maman... je vous le jure!...

MADAME DE CHAVANNES.

Allons, de la raison! du courage!

ADINE, pleurant.

Je n'en ai plus! C'est si mal à lui de ne pas m'aimer...

MADAME DE CHAVANNES.

Cela peut venir.

ADINE, essuyant ses pleurs.

Vous croyez!... et comment cela?....

MADAME DE CHAVANNES.

Il te connaît à peine... il y a un an qu'il ne t'a vue...

ADINE.

C'est vrai!...

MADAME DE CHAVANNES.

Depuis ce temps, tu es bien embellie.

ADINE.

C'est ce que je me disais ce matin!

MADAME DE CHAVANNES.

Et puis, tu as un bon cœur, un bon caractère, une foule de bonnes qualités.

ADINE, avec impatience.

Cela ne se voit pas.

MADAME DE CHAVANNES.

Peut-être!.. Il y a moyen de les faire valoir, de paraître à son avantage... il n'est pas défendu de plaire.

ADINE.

Certainement... Mais, pour plaire, comment faire?

MADAME DE CHAVANNES, souriant.

Comment?

ADINE, d'un air suppliant.

Oui!... c'est à vous que je le demanderai!...

MADAME DE CHAVANNES, souriant.

Je n'ai pas de mémoire... Pour toi, cependant, je tâcherai de me rappeler; et d'abord, ce soir, à ce bal... où tu dois aller... (La regardant.) Voilà une coiffure qui ne te va pas du tout; nous la changerons.

ADINE.

Oui, maman...

MADAME DE CHAVANNES.

Il y sera aussi.

ADINE.

Vous faites bien de me le dire... je danserai de mon mieux...

MADAME DE CHAVANNES.

Non, vraiment... comme à l'ordinaire... avec simplicité...

ADINE.

Je ne danserai qu'avec lui.

MADAME DE CHAVANNES.

Garde-t'en bien... ne fais pas plus attention à lui qu'à un autre... peut-être même un peu moins!.. Ce n'est pas lui qui doit te trouver aimable... c'est tout le monde... afin que tout le monde le lui dise.

ADINE.

Il faudra donc, en dansant, faire des frais, avoir de l'esprit! Et en avoir exprès... c'est terrible!.. Avec les autres, c'est possible... mais, lui, s'il me parle...

MADAME DE CHAVANNES.

Point de recherche, point d'affectation... du naturel.

ADINE.

C'est aisé, quand on n'y pense pas; mais si je tâche d'en avoir, je n'en aurai plus! Et si je me trouble... si vous n'êtes plus là pour venir à mon aide, et que mon embarras lui apprenne ce qu'il faudrait lui taire?.. Non, non, c'est trop difficile... je ne pourrai jamais. Avant, je ne dis pas; mais maintenant, et avec l'idée de lui plaire... je ne parviendrai qu'à lui paraître sotte, maussade, insupportable. Il me prendra en aversion... et, alors, je n'aurai plus qu'à mourir de chagrin.

MADAME DE CHAVANNES, à part.

Elle a raison; elle n'y entendra jamais rien! Pour séduire, il faut du calme, du sang-froid... on n'en a plus quand on aime... Et j'allais remettre en ses mains des armes trop dangereuses pour qui ne sait pas s'en servir!

ADINE.

Eh bien! vous ne me répondez pas! Que dois-je faire?

MADAME DE CHAVANNES.

Rien, mon enfant, absolument rien... que de te montrer, pour prouver à M. Amédée qu'il n'a pas le sens commun! C'est déjà un assez bon argument à employer; et, pour le reste, je m'en charge : tu n'iras pas seule à ce bal, je t'y mènerai.

ADINE, avec joie.

Vous, qui vouliez passer la soirée ici...

MADAME DE CHAVANNES.

Je me sacrifie! (Gaiement.) J'ai idée que je m'y amuserai!.. que j'y servirai utilement tes intérêts!..

ADINE.

Ah! que vous êtes bonne!

MADAME DE CHAVANNES.

Et avant peu, je l'espère...

SCÈNE IX.

ADINE, MADAME DE CHAVANNES, BRESSON.

BRESSON.

Me voilà!..

MADAME DE CHAVANNES.

Ah! c'est vous, mon ami!

BRESSON.

Moi-même, qui viens passer ici la soirée et faire mon piquet...

MADAME DE CHAVANNES.

C'est impossible... nous sortons pour affaires!

ADINE, avec joie.

Ma bonne maman va au bal.

BRESSON.

Au bal?..

MADAME DE CHAVANNES.

J'y suis obligée... chez le ministre de la marine, qui sera ravi de vous voir... Nous vous emmenons. (Un domestique entre, prend une table à jeu qui est près de la fenêtre, la place au milieu du salon, et y pose des flambeaux.)

BRESSON.

Moi!..

MADAME DE CHAVANNES.

Sans doute... Vous serez témoin de mes conquêtes... si j'en fais; mais, pour cela, il faut s'occuper de sa toilette... Je vous laisse avec ma petite-fille, qui est déjà prête, et qui vous tiendra compagnie.

BRESSON.

Et mon piquet?..

MADAME DE CHAVANNES.

Elle le sait très-bien... elle l'a appris pour moi. Ainsi, mon ami, ne vous impatientez pas!

ADINE, près de la table où elle va s'asseoir.

Je suis à vos ordres, général.

BRESSON, s'asseyant.

C'est moi qui suis aux vôtres... La petite-fille au piquet! la grand'mère au bal!.. Je ne m'y reconnais plus. (Il s'assied vis-à-vis Adine, à la table à droite; madame de Chavannes sort par la porte à gauche.)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE CHAVANNES, coiffée en cheveux et en robe blanche du matin très-élégante; BRESSON.

BRESSON, avec humeur.

Enfin, ce matin, on peut vous parler, car hier soir, à ce bal, il y avait cercle autour de vous!

MADAME DE CHAVANNES.

Cela vous fâche?

BRESSON.

Certainement! impossible de vous aborder! c'est tout au plus si l'on pouvait de loin apercevoir votre toilette que tout le monde trouvait charmante.

MADAME DE CHAVANNES.

Vraiment!

BRESSON, avec humeur.

Et où je n'ai trouvé, moi, rien de remarquable!

MADAME DE CHAVANNES.

C'est précisément ce qu'il fallait; et vous ne pouviez pas me faire un compliment plus adroit! car, dans cette toilette qui m'a coûté une demi-heure de méditation, il y avait tout un problème à résoudre, une juste limite à saisir, une transition entre le passé et le présent...

BRESSON.

Tant de choses dans un habillement de femme! (Regardant son négligé du matin.) Et dans celui-ci, que je trouve très-bien, y a-t-il aussi quelque idée profonde?

MADAME DE CHAVANNES, souriant.

Peut-être n'est-ce pas sans dessein que j'ai tâché ce matin

de cacher quelques années, et de faire oublier mes cheveux blancs; mais vous autres hommes, vous ne voyez rien!..

BRESSON.

Vous croyez ça!.. eh bien! j'ai fait hier des observations dont, en ami, je dois vous faire part! Vous n'y prenez pas garde! ce n'est plus de l'amabilité! c'est de la coquetterie! Vous n'étiez pas ainsi autrefois, vous n'aviez pas ce désir de plaire, ce besoin d'hommages!.. et vous devez être satisfaite, ils ne vous ont pas manqué! ce jeune homme est resté là presque toute la soirée... toute la nuit derrière votre chaise!

MADAME DE CHAVANNES.

Je dois convenir qu'il a été rempli de soins et d'attentions!

BRESSON.

Je crois bien! au lieu de danser le galop, il a préféré causer avec vous!

MADAME DE CHAVANNES.

S'il aime mieux les paroles que la musique...

BRESSON.

Enfin, Madame, c'est se compromettre.

MADAME DE CHAVANNES.

Oui, si je n'avais été aimable qu'avec lui... mais il me semble qu'avec tout le monde, à commencer par le ministre...

BRESSON.

Parbleu!.. si vous croyez que cela m'ait fait plaisir...

MADAME DE CHAVANNES.

De quoi alors vous plaignez-vous, et d'où viennent vos alarmes? ma réputation est faite... il n'y a pas de danger...

BRESSON.

Pas de danger pour vous, certainement... mais il peut y en avoir pour d'autres, pour ce jeune homme.

MADAME DE CHAVANNES.

Quelle idée!

BRESSON.

Se voir accueilli et distingué par une femme que tout le monde entoure d'hommmages et d'adorations, il y a de quoi séduire, tourner une jeune tête... de meilleures que la sienne n'y résisteraient pas; j'ai bien vu l'effet que cela produisait sur lui.

MADAME DE CHAVANNES.

Vous vous êtes abusé!..

BRESSON.

J'en suis sûr!

MADAME DE CHAVANNES.

Et quelle preuve?

BRESSON.

Ah! il vous faut des preuves... eh bien! il m'a fait ses confidences, car je l'ai connu beaucoup, ce jeune homme.

MADAME DE CHAVANNES.

Oui, je le sais... au Brésil.

BRESSON.

Où je l'ai reçu autrefois à votre recommandation; je l'aimais, je l'ai toujours trouvé très-bien, très-convenable jusqu'à hier soir... il est venu à moi les yeux brillants et animés... « N'est-ce pas, général, elle est charmante? quelle grâce, quel esprit et quel éclat! » et moi, sans vouloir le contredire, je cherchais à modérer son enthousiasme.

MADAME DE CHAVANNES, avec reproche.

Et pourquoi donc, s'il vous plaît?

BRESSON, embarrassé.

Parce que... parce qu'il parlait trop haut!.. « De toutes les femmes qui sont ici, disait-il, c'est celle que je préfère ; et je ne suis pas le seul, car tout à l'heure, devant moi, on est venu l'inviter. »

MADAME DE CHAVANNES.

C'est vrai ! un danseur égaré qui se trompait.

BRESSON.

« Et elle est si bonne, ajoutait-il, je lui dois tant de reconnaissance... Tenez, général, je voudrais me battre pour elle, comprenez-vous?.. » Je comprenais très-bien ! On est venu dans ce moment lui proposer de jouer... ah! bien oui, il était trop occupé, il a refusé!.. mais le côté perdant s'adressait toujours à lui : « Amédée, cinq napoléons, dix, quinze... » Il avait de l'or plein sa poche, et pariait sans compter... il vous regardait toujours! Enfin un étourdi, un extravagant qui, cédant à l'influence du premier mouvement, agit d'abord, réfléchit après; et il n'en faut pas davantage, j'espère, pour vous prouver...

MADAME DE CHAVANNES, souriant.

Que vous êtes bien maladroit, mon cher ami; car enfin, sans le vouloir, vous me le rendez intéressant, ce jeune homme.

BRESSON.

Moi!..

MADAME DE CHAVANNES.

Sans doute!

BRESSON.

Si ce n'est que cela!.. attendez... j'en ai appris bien d'autres en causant ce matin avec Didier, mon agent de change et son camarade de collége ; c'est par les camarades de collége que l'on connaît la jeunesse... (En confidence.) Notre ami Amédée a une passion!..

MADAME DE CHAVANNES.

Je le sais!

BRESSON.

Qu'il avait faite à Bordeaux et qu'il a retrouvée à Paris, une grisette qui le trompe, et qui joue les grands sentiments pour se faire épouser... car il a une très-belle fortune, ce garçon-là, dont il peut disposer, et qui ne durera pas longtemps du train dont il y va.

MADAME DE CHAVANNES.

En vérité!..

BRESSON.

Il prête à tous ses amis, c'est-à-dire à tout le monde ; et de peur qu'il ne lui arrive de mauvaises idées ou qu'il ne tombe en mauvaises mains, vous devriez me seconder dans mes anciens projets; j'avais pensé à ma fille Paméla dont je ne sais que faire... une fille à marier.

MADAME DE CHAVANNES, à part.

Et lui aussi... (Haut.) Est-elle jolie?

BRESSON.

Oui, si on regarde sa dot qui est superbe... du reste, cette chère enfant, elle a une épaule un peu... ce n'est pas sa faute, ni la mienne... car enfin je ne suis pas beau, mais je suis droit, je suis bien fait... du reste, et maintenant qu'on redresse la taille... c'est moins que rien, et pour peu que vous m'aidiez de votre influence.

MADAME DE CHAVANNES, souriant.

Je le voudrais... mais je dois vous avouer franchement que j'ai sur lui d'autres vues.

BRESSON.

Et lesquelles?..

MADAME DE CHAVANNES.

Je ne peux pas encore les dire...

BRESSON.

Et pourquoi donc ?

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Amédée !

BRESSON.

Comment, déjà!.. avant midi ! j'espère que vous ne le recevrez pas?

MADAME DE CHAVANNES.

Si vraiment... qu'il entre.

BRESSON.

Est-ce que par hasard vous l'attendiez ?

MADAME DE CHAVANNES.

Non... Mais j'étais sûre qu'il viendrait! (A Bresson qui fait un mouvement d'impatience.) Bientôt, mon cher ami, bientôt, je n'aurai plus de secrets pour vous... Vous aurai-je à dîner?..

BRESSON.

J'allais vous le demander ?

MADAME DE CHAVANNES.

Et vous faites bien !..

BRESSON.

Me permettez-vous de vous amener Paméla ?

MADAME DE CHAVANNES.

Je vous en prie en grâce... (A part.) Nous gagnerons cent pour cent à son voisinage !

BRESSON.

Vous êtes trop bonne !..

AMÉDÉE, entrant.

Madame... général...

BRESSON.

Je vous salue, Monsieur. (Il salue brusquement Amédée, et sort par le fond.)

SCÈNE II.

MADAME DE CHAVANNES, AMÉDÉE.

AMÉDÉE.

Il me tardait, Madame, d'apprendre de vos nouvelles, et de savoir si vous n'étiez pas bien fatiguée de vos succès d'hier.

MADAME DE CHAVANNES.

Mes succès ! vous êtes bien bon !

AMÉDÉE.

Au fait, vous devez y être habituée, et c'est mon étonnement seul qui aurait droit de paraître extraordinaire... mais d'abord, je ne m'attendais pas à vous rencontrer; vous m'aviez annoncé que vous ne sortiriez pas; et quand j'ai vu une espèce de mouvement dans le bal, quand j'ai vu tous les yeux se tourner du même côté et que je vous ai reconnue, jugez de mon bonheur, qu'augmentait encore la surprise... dès ce moment je n'ai plus été seul, et le bal m'a paru charmant.

MADAME DE CHAVANNES.

C'est qu'en effet il était fort brillant... il y avait de très-jolies femmes.

AMÉDÉE, la regardant.

Oui, Madame...

MADAME DE CHAVANNES.

De jeunes femmes.

AMÉDÉE, la regardant toujours.

C'est ce que je me disais!

MADAME DE CHAVANNES.

Et puis je vous dois des remercîments; vous avez fait danser ma petite-fille!

AMÉDÉE.

Qui était accablée d'invitations; et c'est à vous sans doute que j'ai dû un tour de faveur... dont j'ai senti tout le prix... car nous n'avons fait que causer de vous... j'admirais comme elle cette estime générale et profonde qui vous environnait!.. Je conçois que par des talents supérieurs ou par le rang dont il brille, un homme puisse produire dans le monde un pareil effet... mais une femme! cela suppose chez elle tant de vertus, un mérite si constant et si bien apprécié...

MADAME DE CHAVANNES.

Mon cher Amédée, je n'aime pas la flatterie.

AMÉDÉE.

Aussi n'en est-ce pas!.. et si je vous racontais tout ce que j'ai entendu, toutes les observations que j'ai faites.

MADAME DE CHAVANNES.

En vérité... vous avez eu le temps et le loisir d'observer? Tant mieux! voilà déjà qui me rassure pour vous.

AMÉDÉE.

En quoi donc?

MADAME DE CHAVANNES.

C'est une amélioration dans votre état... car un cœur bien épris vous laisse insensible et distrait au milieu du monde, ne vous permet de rien voir, de rien remarquer.

AMÉDÉE.

Ah! Madame! ne me rappelez pas de pareils souvenirs; vous m'aviez promis de les oublier, et si vous saviez combien je suis malheureux de cette confidence... surtout depuis hier soir...

MADAME DE CHAVANNES.

Et pourquoi?

AMÉDÉE.

Que voulez-vous? ayant de bonne heure perdu tous mes parents, jeté à bord d'un vaisseau, au milieu de marins, mes camarades, il fallait bien, sous peine de m'exposer à leurs railleries... prendre un peu de leurs manières, de leurs mœurs qui ne sympathisaient pas trop avec les miennes... mais n'importe, je l'ai fait... je m'y suis habitué, je ne connaissais plus d'autre société ni d'autres plaisirs; mais hier, transporté tout à coup dans ce monde élégant, distingué et poli, me retrouvant au milieu de la bonne compagnie, il me semblait rentrer chez moi; et comme un exilé qui revient, je regardais, j'admirais... j'étais heureux! Ce bon ton, ces bonnes manières, ce charme qui ne se donne point, mais qui naît de lui-même et qui se gagne parfois... je retrouvais tout cela en vous écoutant.

MADAME DE CHAVANNES.

Vous étiez disposé à voir tout en beau!

AMÉDÉE.

Et par un rapprochement bien singulier, hier, pendant cette conversation qui faisait oublier les heures, je songeais en moi-même à ce que me disait autrefois mon père quand il me parlait...

MADAME DE CHAVANNES, vivement.

De qui donc?

AMÉDÉE.

D'une femme, d'un ange... dont il nous traçait un portrait si gracieux et si séduisant que je ne pouvais y croire!... C'est en vous voyant qu'il m'a paru possible, et que je l'ai compris!

MADAME DE CHAVANNES, avec émotion.

Ah! il vous a parlé d'une femme... qu'il vous a nommée...

AMÉDÉE.

Jamais!..

MADAME DE CHAVANNES.

Mais il vous en parlait!..

AMÉDÉE.

Très-souvent!.. devant moi et devant ma mère, qui lui devait son bonheur, son mariage, et tous les deux la bénissaient... Mais ce n'est pas d'elle qu'il s'agit, c'est de vous! Et à ce bal, quand se pressaient autour de votre fauteuil tous ces hommes que distinguaient ou leurs titres ou leur mérite, et que je les voyais honorés d'un sourire ou fiers d'un regard que vous laissiez tomber sur eux... je me disais : Quel rêve! quel avenir de bonheur!.. Si un pareil guide était donné à ma jeunesse! S'il m'était permis, comme à une divinité protectrice, de lui vouer un culte assidu et un attachement éternel!..

MADAME DE CHAVANNES.

Enfant que vous êtes!.. quelle folie est la vôtre! et combien je vous punirais, si j'acceptais ce dévouement sans bornes que vous m'offrez!

AMÉDÉE.

Jamais! car il y a là un cœur prêt à vous obéir et qui serait trop heureux d'exécuter vos ordres.

MADAME DE CHAVANNES.

Je n'en ai point à vous donner, heureusement pour vous... car il en est qui peut-être vous embarrasseraient beaucoup! .

AMÉDÉE.

Aucun, Madame, aucun! Parlez, exigez!.. quels qu'ils puissent être, je serai prêt à tous les sacrifices.

MADAME DE CHAVANNES, avec intention.

Il en est que l'amitié la plus vraie n'a pas le droit d'exiger... mais qu'elle ne peut s'empêcher de désirer ardemment.

AMÉDÉE, vivement.

Et ce désir seul est une loi pour moi...

MADAME DE CHAVANNES.

Prenez garde! prenez garde!.. réfléchissez auparavant... n'écoutez pas, selon votre coutume, le premier mouvement qui toujours vous entraîne! et qu'une résolution sage et sen-

sée ne soit pas exécutée par vous comme le serait une folie!

AMÉDÉE.

Mais c'est la raison elle-même, que votre voix vient enfin de me faire entendre; c'est la raison qui depuis longtemps me conseillait de rompre des liens dont je rougissais, dont j'étais honteux et qui faisaient mon malheur... Mais que voulez-vous? on s'habitue à être malheureux, on se façonne à ce joug comme à tout autre... et pour le briser... il faut de la force, du courage... c'est là ce qui me manquait... et vous me l'avez donné... Que ne ferais-je point pour acquérir votre estime, pour être digne de vous?.. car vous m'avez promis...

MADAME DE CHAVANNES,

Bien peu de chose... aussi j'espère mieux encore pour vous et pour votre bonheur... ce soin-là du moins désormais me regarde... car je crois vous avoir dit que mon amitié n'oubliait rien et tenait compte de tout ce qu'on faisait pour elle! (Amédée baise la main de madame de Chavannes et sort au moment où entre Adine qu'il salue.)

SCÈNE III.

ADINE, MADAME DE CHAVANNES.

MADAME DE CHAVANNES, se retournant et apercevant Adine.

Ah! te voilà! arrive vite! Amédée sort d'ici; tout va bien! et voici déjà un grand pas de fait!

ADINE, froidement.

Vous êtes bien bonne et je vous en remercie... mais c'est tout à fait inutile!

MADAME DE CHAVANNES, étonnée.

Pourquoi donc?

ADINE.

Attendu que je n'aime plus du tout M. Amédée!..

MADAME DE CHAVANNES.

Ah! mon Dieu!.. déjà! et qui a produit ce changement d'idée?.. sans doute des motifs graves...

ADINE.

Très-graves!..

MADAME DE CHAVANNES.

Est-ce qu'hier, à ce bal, il aurait dansé plus souvent avec d'autres qu'avec toi?

ADINE.

Oh! mon Dieu non!.. je l'observais du coin de l'œil... il ́était très-bien... il était avec vous, il ne vous a presque pas quittée et j'étais tranquille, parce qu'avec vous il n'y a pas de danger...

MADAME DE CHAVANNES.

Je te remercie.

ADINE.

Il m'a invitée plusieurs fois à danser... et je n'ai accepté qu'une seule... ce n'était pas sa faute... j'étais toujours engagée... ce qui me faisait de la peine et en même temps quelque satisfaction, parce qu'il aura pu voir qu'il y avait foule!.. mais à la dernière contredanse où j'avais pour cavalier M. Didier... il m'a parlé de son ami... c'était tout naturel... il était là... en face de nous!.. et comme il avait un air pensif et préoccupé. Qu'a-t-il donc? lui demandai-je. —Ne faites pas attention, me répondit-il en riant... il rêve à ses amours. — Ses amours... Vous sentez alors qu'afin d'en savoir davantage j'ai pris un air dégagé et indifférent qui ne pouvait donner aucun soupçon...

MADAME DE CHAVANNES.

Je m'en rapporte bien à toi et à ton adresse!

ADINE.

Eh! oui, me dit-il... une passion... comme tous les officiers de marine... et dans ce moment il y avait une maudite contredanse... un chassé huit qui était si bruyant que l'on pouvait à peine s'entendre... J'avais une envie de parler, et il fallait danser... la mesure était là qui vous pressait... et le cornet à piston qui dominait toutes les voix!.. Quelle vilaine invention!.. Vous m'achèverez cette histoire, lui dis-je... pendant qu'il me reconduisait à ma place : « Non pas, parce que nous autres jeunes gens nous sommes discrets entre nous... » Mais vous comprenez bien qu'il ne m'en fallait pas davantage... parce que M. Didier, à qui je rends justice, n'a pas assez d'esprit pour inventer des histoires pareilles... il est si bon enfant!..

MADAME DE CHAVANNES.

Et si bavard!.. de quoi se mêle-t-il?

ADINE.

Il m'a rendu un grand service! parce qu'enfin M. Amédée était bien le maître de ne pas m'aimer... de n'aimer per-

sonne... et quand vous me l'avez appris, vous avez bien vu que cela ne me faisait rien... que je ne lui en voulais pas... Mais en aimer une autre... c'est là ce que je ne pardonne pas... en aimer une autre!..

MADAME DE CHAVANNES.

Eh! mon Dieu... déjà peut-être ne l'aime-t-il plus.

ADINE.

Et qu'est-ce que cela fait? est-ce qu'on peut épouser quelqu'un qui avant son mariage a aimé une autre que sa femme?.. est-ce que cela s'est vu?..

MADAME DE CHAVANNES.

Ma chère enfant...

ADINE.

Moi, d'abord, je ne le pourrais pas... surtout quand il a eu une passion... car c'est le terme dont on s'est servi... et quelle est-elle cette passion?.. pour qui l'a-t-il éprouvée?..

MADAME DE CHAVANNES.

Est-ce que je le sais?.. peut-être pour toi!

ADINE.

Pour moi!.. quand il vous a dit à vous-même...

MADAME DE CHAVANNES.

Il ne m'a rien dit... il a été discret... mais avec M. Didier, son camarade... peut-être l'a-t-il été moins...

ADINE.

Vous croyez!..

MADAME DE CHAVANNES.

Je l'ignore... mais ce que je te demande en grâce, c'est d'éviter à l'avenir de pareilles conversations... de t'en rapporter à moi... et non à M. Didier...

ADINE.

Je l'aime bien mieux... et dès que vous me répondez...

MADAME DE CHAVANNES.

Je ne réponds encore de rien... mais je puis t'assurer, et j'espère que tu auras confiance en moi, que je suis très-contente de M. Amédée; qu'il ne faut que de la patience... et que s'il n'a pas encore pour toi une grande passion... .

ADINE.

Quand il voudra!.. je ne suis pas exigeante...

MADAME DE CHAVANNES.

Aucune autre, dans ce moment du moins.

ADINE.

Voilà tout ce que je demande...

SCÈNE IV.

ADINE, MADAME DE CHAVANNES, BRESSON.

BRESSON, entrant d'un air effaré.

Eh bien! Madame, voici de belles nouvelles... et si c'est là le secret que vous me réserviez... j'aurais pu attendre... rien ne pressait...

MADAME DE CHAVANNES.

Qu'avez-vous donc?

BRESSON.

Je viens de voir M. Amédée...

ADINE, à part.

Amédée...

BRESSON.

Je l'ai rencontré dans la rue... il vous quittait...

MADAME DE CHAVANNES, vivement.

C'est bien! nous allons en causer... (A Adine.) Donne des ordres pour le dîner, car nous avons aujourd'hui le général et mademoiselle Paméla, sa fille... puis d'autres personnes encore... tu comprends...

ADINE.

Oui, maman... ne vous inquiétez de rien; je tâcherai de vous remplacer... et je reviendrai dessiner là... au petit salon. (Elle sort par la porte à droite.)

SCÈNE V.

MADAME DE CHAVANNES, BRESSON.

MADAME DE CHAVANNES.

Eh bien! qu'est-ce donc, général? vous arrivez là soudain avec un air effaré qui semble crier au feu!

BRESSON.

On crie au feu!.. quand il y a le feu!.. et il y est!.. Je vous disais bien ce matin qu'avec vos amabilités et vos coquetteries... ça ne pouvait pas manquer d'arriver!.. il est amoureux... amoureux fou... ça va vite avec ces têtes-là!.. Il me rencontre... me saute au cou... « Général... c'est fini!.. je n'hésite plus!.. je vais rompre avec Herminie... »

MADAME DE CHAVANNES.

Herminie!.. qu'est-ce que c'est que cela?

BRESSON.

Est-ce que je sais?.. est-ce que je connais mademoiselle Herminie?.. Elle le veut, elle l'exige... a-t-il continué, et je suis trop heureux de lui obéir... je n'aime plus désormais que la vertu et la bonne société... Adieu, Herminie... je cours chez mon agent de change... car il faut des égards... des consolations... un coupon de rentes... n'est-ce pas, général? Enfin un flux de paroles et d'idées où je n'ai rien compris, sinon que la tête... n'y était plus... absence totale!

MADAME DE CHAVANNES.

Et c'est là ce qui vous effraye!.. des extravagances, que quelques mots de raison auront bientôt calmées! Laissez-le faire... nous verrons après...

BRESSON.

Le laisser faire...

MADAME DE CHAVANNES.

Sans doute... car l'intention est bonne...

BRESSON.

Si ce n'était que celle-là... certainement... mais il y en a bien d'autres... d'autres encore que vous ne pouvez soupçonner... que vous ne devinerez jamais... l'intention la plus folle... c'est-à-dire la plus raisonnable... mais en même temps la plus extraordinaire, la plus étourdissante... et quand vous la connaîtrez, vous ferez comme moi, vous vous récrierez... vous direz que cela n'est pas... et cependant cela est.

MADAME DE CHAVANNES, avec impatience.

Et dites donc tout de suite!...

BRESSON.

Il veut vous épouser!

MADAME DE CHAVANNES, riant.

Ah!.. vraiment!.. et qui a pu lui donner une idée comme celle-là?

BRESSON, avec humeur.

Eh! parbleu! c'est moi!

MADAME DE CHAVANNES.

Vous, général...

BRESSON.

Eh! oui... car il n'y pensait pas... il avait d'autres idées... des idées de jeune homme... car à ces messieurs... ce n'est

pas l'amour-propre qui leur manque... Et sans qu'il me l'exprimât clairement... je voyais bien que par la suite... avec le temps... il espérait... et je lui dis : Halte-là!.. halte-là, jeune homme... vous ne connaissez pas la femme dont vous parlez... une femme qui a refusé d'autres hommages que les vôtres... une femme digne de toute l'admiration, de tous les respects, et que tout le monde enfin serait trop heureux d'épouser. — Ah! vous avez raison, s'est-il écrié... quelle idée... quelle bonne idée vous me donnez là... c'est le seul moyen de passer toutes mes soirées auprès d'elle! Quelle maison agréable, quelle société charmante... et cætera, et cætera... Là-dessus, sa tête se monte... il forme en un instant mille plans et mille projets... qu'on ne pouvait ni suivre, ni interrompre... et sans m'écouter, il me quitte en courant pour rejoindre son notaire...

MADAME DE CHAVANNES, se levant.

M'épouser! c'est aussi par trop fort ; je ne voulais pas que cela en vînt jusque-là!...

BRESSON.

Et jusqu'où vouliez-vous donc... s'il vous plaît?

MADAME DE CHAVANNES.

Calmez-vous... je vous expliquerai mes projets... il le faut bien pour que vous m'aidiez... car je ne puis me confier qu'à vous seul... et tout serait perdu..! si ma petite-fille se doutait... Silence, la voici..,

SCÈNE VI.

BRESSON, MADAME DE CHAVANNES, ADINE.

ADINE, bas, à madame de Chavannes, avec joie.

Vous aviez raison, ma mère; tout va bien... tout va à merveille!...

MADAME DE CHAVANNES, à part.

Joliment! (Haut.) Qui te l'a dit?

ADINE.

M. Didier...

MADAME DE CHAVANNES.

Encore lui... il est donc partout?

ADINE.

Il est là dans le petit salon... où il venait d'arriver... et où il mettait en ordre des papiers qu'il vous apporte... Moi je ne lui demandais rien... vous me l'aviez défendu! c'est lui qui

m'a dit à demi voix et d'un air goguenard : « Amédée sort de chez moi... il s'agit de bien autre chose en ce moment... » Et moi j'ai dit tout uniment : « Qu'est-ce donc? » Il était impossible de ne pas dire : « Qu'est-ce donc? » et il m'a répondu : « Il est question d'un mariage. — Où donc? — Ici. »

BRESSON, à Madame de Chavannes.

Vous l'entendez!

ADINE.

Alors, j'ai balbutié... je suis devenue toute rouge...

BRESSON, voulant détromper Adine.

Qu'est-ce qu'elle dit?

MADAME DE CHAVANNES, l'interrompant vivement.

Silence !

ADINE.

Dans ce moment, la porte s'ouvre... c'est Amédée... (Se reprenant.) c'est M. Amédée qui entrait... et toute déconcertée, je l'ai salué à la hâte, lui disant que j'allais vous prévenir de l'arrivée de ces messieurs... et ils sont là, ils causent...

MADAME DE CHAVANNES.

Eh bien! c'est bon!.. ils attendront... (A Bresson.) Venez, mon ami... venez... (A Adine.) Toi, mon enfant, rentre dans ton appartement... (Elle sort avec Bresson par la porte à gauche.)

SCÈNE VII.

ADINE, s'en allant.

Oui, maman... (Regardant à droite.) C'est dommage! mais c'est égal... je suis contente... je suis heureuse... je peux m'en aller... Non pas, car les voilà... ça ne serait pas honnête; et maintenant, d'ailleurs, que je sais tout!..(Elle se met dans le coin, à gauche, à sa tapisserie.)

SCÈNE VIII.

ADINE, DIDIER, AMÉDÉE.

AMÉDÉE, causant à demi voix avec Didier, et entrant par la porte à droite, sans apercevoir Adine qui est à gauche.

Oui, mon ami, je suis libre, tout est fini, et bien plus heureusement que je ne croyais... Pauvre Herminie!...

DIDIER.

Elle a un peu pleuré?

AMÉDÉE.

Du tout! en voyant mon air triste, elle s'est mise à rire... moi aussi! Jamais rupture ne s'est faite plus gaiement... je ne croyais pas qu'il fût si facile de se quitter bons amis...

DIDIER.

Et le petit coupon de rentes de douze cents francs est accepté?

AMÉDÉE.

Fort gentiment... sans façon... sans cérémonie... entre amis... cela m'a touché... Et pour le reste de mes projets... tu as vu mon notaire, qui est le tien?...

DIDIER.

Oui, mon ami! il s'occupe de ton contrat! un contrat sublime!... Ses clercs pleuraient en l'écrivant...

AMÉDÉE.

Et comme nous en sommes convenus, il viendra tantôt l'apporter à madame de Chavannes et le lui soumettre?

DIDIER.

Oui, mon ami.

AMÉDÉE.

Mais comme il n'y a encore rien de fait, silence, ici, avec tout le monde...

DIDIER.

Excepté...

AMÉDÉE.

Personne! ou je te retire mon amitié...

DIDIER.

Mais, cependant...

AMÉDÉE.

Ma clientèle...

DIDIER.

C'est différent... je me tairai!... (Se retournant et apercevant Adine.) Ah!... c'est mademoiselle Adine... elle est si occupée qu'elle ne nous a pas vus... Elle est jolie, n'est-ce pas?

AMÉDÉE.

Charmante!.. elle ressemble à sa mère!

DIDIER.

Le général Bresson a déjà parlé pour moi... et si tu veux aussi me seconder...

AMÉDÉE.

Sois donc tranquille... je n'aurai qu'un mot à dire... et puis si

tu n'es pas assez riche... je suis là, je te prêterai pour payer ta charge.

DIDIER.

O généreux ami!..

ADINE, à part.

Qu'est-ce qu'ils ont donc à parler bas? (Elle se léve et feignant de les apercevoir.) Ah ! mon Dieu! ces Messieurs...

AMÉDÉE.

Qui se sont lassés d'attendre et de ne pas vous voir...

ADINE.

Ma mère était à causer avec le général... elle y est encore... mais elle ne tardera pas à paraître, car elle sait que vous êtes ici...

DIDIER.

Nous ne sommes pas pressés...

AMÉDÉE.

Surtout, si vous nous restez...

ADINE.

Je crains de vous gêner... vous avez à parler affaires...

AMÉDEE.

Pas du tout... je venais, au contraire, proposer une partie de plaisir à madame de Chavannes et à vous... J'ai appris, hier soir, au bal, par madame de Nerville, votre cousine, que j'avais vue à Toulon, et avec qui j'ai renouvelé connaissance, qu'il y avait, ce matin, une course au bois de Boulogne...

DIDIER.

C'est vrai!.. un pari très-intéressant... Miss Annette contre Taglioni... et de là une course au clocher...

AMÉDÉE.

Tu sais cela... toi?...

DIDIER.

Certainement! je suis abonné au journal des Haras!.. Il faut cela, quand on est agent de change, quand on a comme moi, des clients... élevés! des clients à cheval... Voilà pourquoi je vais au manége... et au bois de Boulogne... On est flatté d'avoir un agent de change qui monte à cheval!

ADINE, riant.

Les affaires vont bien plus vite!

DIDIER, bas, à Amédée.

Elle a de l'esprit, n'est-ce pas?

AMÉDÉE.

Madame de Nerville, qui va à cette course, me proposait une place dans sa calèche... elle en avait même deux... J'ai bien mieux aimé qu'elle vous les offrît, et j'ai pensé que si vous vouliez me permettre d'accompagner votre voiture....

DIDIER.

En écuyer cavalcadour...

AMÉDÉE.

Ce serait très-agréable pour moi!

ADINE.

Et pour nous aussi... une très-bonne idée que vous avez eue... je suis sûre que ma bonne maman y consentira... elle fait tout ce que je veux... Et puis la matinée est superbe.....

DIDIER.

Il y aura un monde fou! j'en suis.

AMÉDÉE.

A merveille!.. tu verras mon cheval... il est charmant, il fera de l'effet...

DIDIER.

Et toi aussi... parce qu'un marin qui monte à cheval, c'est déjà assez phénomène...

ADINE.

Pas plus qu'un financier...

DIDIER.

C'est ce que nous verrons... nous jouterons...

AMÉDÉE, vivement.

Volontiers... je parie vingt-cinq louis...

DIDIER.

Je les tiens... Ces dames seront juges de la course...

ADINE, sautant de joie.

Quel bonheur... comme nous allons nous amuser!...

DIDIER.

Je suis sûr de gagner!... je tiens l'officier de marine... (Chantant.)

Le roi des mers ne m'échappera pas.

SCÈNE IX.

ADINE, BRESSON, MADAME DE CHAVANNES, habillée comme au premier acte, AMÉDÉE, DIDIER.

ADINE, courant en sautant au-devant de madame de Chavannes.

C'est ma mère!

BRESSON, donnant le bras à madame de Chavannes.

Maintenant que je suis au fait... soyez tranquille... ne craignez pas de vous appuyer! je suis là pour cela.

ADINE.

Oh! mon Dieu, ma bonne maman, comme vous avez l'air souffrant!

MADAME DE CHAVANNES, s'asseyant et portant sa main à sa tête.

Je souffre, en effet, et beaucoup.

ADINE.

Serait-ce votre migraine?

MADAME DE CHAVANNES.

Je ne m'en vantais pas! et je vous le cachais à tous, pour ne pas vous inquiéter... Mais c'est tout simple... tout naturel... il faut s'y attendre! Bonjour, Amédée, bonjour, mon cher Didier; nous ne pourrons pas parler affaires, ce matin, comme je l'espérais...

DIDIER.

Il faut bien vous en garder!

AMÉDÉE.

Il vaut mieux vous distraire...

ADINE.

Certainement...

AMÉDÉE.

Il faut prendre l'air... il faut sortir...

DIDIER.

C'est ce qu'il y a de plus raisonnable....

MADAME DE CHAVANNES.

Non... j'aime mieux rester chez moi!

ADINE, bas, à Amédée, avec effroi.

Ah! mon Dieu!..

AMÉDÉE, de même.

Comment faire?

MADAME DE CHAVANNES.

Cela se passera dans mon fauteuil... avec du calme et du repos. Nous ferons un piquet, n'est-ce pas, général?..

BRESSON.

C'est un beau jeu!..

AMÉDÉE.

Oui, mais le matin...

MADAME DE CHAVANNES.

Cela n'y fait rien!.. je le jouerais toute la journée... Le jouez-vous, Amédée?

AMÉDÉE.

Non, Madame!...

MADAME DE CHAVANNES.

C'est un grand tort... Il faut l'apprendre... nous le faisons ici tous les soirs, et nous vous admettrons à notre partie... à moins que vous ne préfériez le whist...

AMÉDÉE.

Je ne le connais pas non plus.

MADAME DE CHAVANNES.

Mais, mon cher ami, votre éducation a été horriblement négligée, et vous aurez besoin d'études sérieuses... Je vous mettrai entre les mains du vieux commandeur de Sauvecour, un dilettante du whist, un professeur! il a joué avec M. de Talleyrand, c'est tout dire! Et au bout de deux ou trois mois de leçons un peu assidues...

BRESSON.

Vous pouvez bien en mettre quatre!

AMÉDÉE, à part.

Miséricorde!

MADAME DE CHAVANNES.

Mettons-en quatre! Vous verrez, mon jeune ami, que nos plaisirs graves et sérieux en valent bien d'autres! une fois que vous y serez... vous ne pourrez plus nous quitter.

BRESSON.

C'est bien plus attrayant que vos soirées à la mode!

MADAME DE CHAVANNES.

Où, pour ma part, je n'irai jamais!

ADINE.

Vous y allez cependant, et très-souvent!

MADAME DE CHAVANNES.

Pour toi, ma chère enfant, à cause de toi! jusqu'à ce que tu sois mariée... Mais comme j'espère que cela ne tardera pas...

DIDIER, bas, à Amédée.

Tu l'entends!

MADAME DE CHAVANNES, avec intention, et regardant Amédée.

Il me sera permis alors d'adopter des occupations plus conformes à mes goûts, de rechercher ce bonheur sédentaire qui

consiste dans le repos, dans un petit cercle de vieux amis qui, étrangers au reste du monde, se comprennent entre eux et vivent des mêmes souvenirs.

BRESSON.

Voilà ce que nous aimons !

MADAME DE CHAVANNES.

Toi, pendant ce temps, tu iras tous les soirs avec ton mari à l'Opéra, au concert, au bal !

DIDIER.

Certainement !

MADAME DE CHAVANNES.

A chacun ses plaisirs ! c'est trop juste !

ADINE, avec embarras.

Je suis bien de votre avis... (Bas, à Amédée.) Aidez-moi donc un peu...

AMÉDÉE, de même.

Je n'ose plus lui en parler.

DIDIER, de même.

Et pourtant l'heure avance.

MADAME DE CHAVANNES, les regardant.

Qu'avez-vous donc, mes enfants ?

ADINE.

Rien, bonne maman. (S'approchant d'elle.) Quand je serai mariée, pourrai-je aller au bois de Boulogne... voir les courses de chevaux ?

MADAME DE CHAVANNES.

Sans contredit...

ADINE.

Mais d'ici là, et tant que je n'aurai pas de mari... c'est vous qui m'y conduirez... n'est-il pas vrai?

MADAME DE CHAVANNES.

Oui, certes !

ADINE.

Eh bien ! il se présente aujourd'hui pour vous une belle occasion...

MADAME DE CHAVANNES.

Et laquelle ?

ADINE, à Amédée.

Parlez maintenant, Messieurs, cela vous regarde !

DIDIER, bas, à Amédée.

Est-elle gentille !

AMÉDÉE.

C'est que je voulais vous prévenir de la part de madame de Nerville...

MADAME DE CHAVANNES.

Je sais... elle vient de m'écrire qu'à deux heures elle serait à ma porte.

ADINE.

Et les voilà bientôt !..

BRESSON.

Pas encore...

ADINE.

Si... si...

MADAME DE CHAVANNES.

Aussi, je suis désolée de ne pouvoir sortir.

ADINE.

Mais vous le pouvez... Demandez à ces Messieurs... ils ne voudraient pas vous tromper, ni moi non plus ; vous vous portez à merveille... vous êtes charmante...

AMÉDÉE.

C'est notre avis !

BRESSON.

Et moi je pense comme la jeunesse...

ADINE.

Et dans une bonne calèche... par un beau soleil... et puis, ces Messieurs nous accompagneront à cheval... ils ont un pari dont nous serons témoins... ce sera charmant ; cela m'amusera et ça vous fera du bien.

MADAME DE CHAVANNES.

Vous croyez donc que je puis m'exposer au grand air sans danger ?..

TOUS, avec joie.

Pas le moindre... au contraire.

MADAME DE CHAVANNES.

Vous me faites plaisir... non pour le bois de Boulogne, cela m'est impossible... j'avais d'autres engagements plus importants...

ADINE ET AMÉDÉE.

Ah ! mon Dieu !

MADAME DE CHAVANNES.

J'avais promis à un nouveau prédicateur que je protége... à l'abbé de Gervault, d'aller aujourd'hui l'entendre à Saint-

Thomas-d'Aquin... et j'étais désolée d'y manquer... Mais dès que vous m'assurez tous que ma santé me permet de sortir...

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Madame de Nerville fait dire à ces dames qu'elle les attend en bas dans sa voiture...

ADINE.

C'est bien la peine!

AMÉDÉE, avec un peu de dépit.

Quel dommage!..

MADAME DE CHAVANNES, à Adine.

Eh! pourquoi donc, mon enfant?.. je ne veux pas que mon absence te prive du plaisir que tu te promettais... tu seras très-bien avec ta cousine.

ADINE, avec joie.

Quoi!.. vous consentez?..

MADAME DE CHAVANNES.

Sans hésiter! Et puisqu'elle nous offrait deux places, le général prendra la mienne et sera son cavalier...

BRESSON.

Moi?..

MADAME DE CHAVANNES.

Je ne vous propose pas d'être le mien... vous n'aimez pas les sermons... ce n'est point dans vos habitudes... Amédée me donnera le bras...

ADINE.

O ciel!..

AMÉDÉE, avec embarras.

Certainement, Madame... c'est avec grand plaisir!

MADAME DE CHAVANNES.

Il m'a promis d'être à mes ordres... et avec lui, j'en use sans façons...

BRESSON, à demi voix.

J'aime mieux Saint-Thomas-d'Aquin.

MADAME DE CHAVANNES, à qui on apporte son chapeau, son châle et un livre de prières.

Vous n'avez pas le choix.

ADINE, à part.

Au lieu de le laisser venir avec nous... il m'aurait fait la cour... Les grand'mères sont maladroites!

DIDIER, bas, à Amédée.

Une si belle partie!

AMÉDÉE, avec impatience.

Est-ce que je peux refuser? Mets-toi à ma place.

DIDIER.

Non pas!..

AMÉDÉE.

Il n'y a qu'une chose qui me fâche... c'est mon cheval anglais que j'ai dit d'amener ici...

DIDIER.

Sois tranquille... je le monterai.

MADAME DE CHAVANNES, qui, pendant ce temps, a mis son chapeau et son châle.

Allons, partez... il sera trop tard... Général, votre bras à ma fille... Amédée, le vôtre...

AMÉDÉE.

Oui, Madame... (Donnant le bras à madame de Chavannes, et parlant à Didier.) Prends bien garde, il est très-vif... aie la main légère...

DIDIER.

N'aie donc pas peur...

ADINE, tenant le bras de Bresson.

Adieu, monsieur Amédée...

MADAME DE CHAVANNES, à Amédée, lui donnant son livre de prières.

Voulez-vous bien vous charger de mon livre?

AMÉDÉE, le prenant.

Avec plaisir... (Il donne son bras à madame de Chavannes, tient de la main droite son livre de messe, et dit, en regardant Bresson, Adine et Didier, qui s'éloignent.) Vont-ils s'amuser!..

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE CHAVANNES, puis BRESSON.

MADAME DE CHAVANNES, seule, et réfléchissant.

Pauvre enfant!.. elle pleure!.. Je lui ai fait du chagrin! et

elle ne m'en veut pas!.. et elle obéit sans murmure!.. Quel trésor pour un mari !

BRESSON, paraissant à la porte du fond, qu'il entr'ouvre, et s'avançant sur la pointe du pied.

Eh bien! quelles nouvelles?

MADAME DE CHAVANNES, se retournant, et gaiement.

Venez donc, général.

BRESSON.

Je suis tout fier d'une conspiration... cela ne m'est jamais arrivé! et d'une conspiration sous vos ordres!.. Que se passe-t-il? Où en sommes-nous? Vous n'étiez pas encore de retour quand nous avons ramené mademoiselle Adine, et vous êtes restés à Saint-Thomas-d'Aquin plus longtemps que nous au bois de Boulogne.

MADAME DE CHAVANNES.

Oh! j'ai fait durer le plaisir longtemps! près de trois heures!

BRESSON.

Miséricorde!

MADAME DE CHAVANNES.

Si vous aviez vu ce pauvre jeune homme assis près de moi, dans une immobilité et un recueillement qu'il a soutenus longtemps avec un courage digne d'un meilleur sort... puis, de guerre lasse et perdant patience, regardant les voûtes de l'église, comptant les cierges, analysant les boiseries, se penchant pour entrevoir les traits de quelques dévotes, nos voisines, et arrêté dans ses découvertes par des voiles impitoyables ou des chapeaux en promontoire; enfin, son embarras, son malaise, que trahissaient malgré lui des bâillements plus ou moins bien interceptés; cela formait l'ennui le plus divertissant! et, pour comble de bonheur, il semblait que le prédicateur lui-même voulût me seconder! il a été assommant!

BRESSON, riant.

Sans être du complot!

MADAME DE CHAVANNES.

Sans être du complot!.. Aussi, l'amour de ce pauvre Amédée n'en reviendra pas!

BRESSON.

Vous croyez?

MADAME DE CHAVANNES.

La recette est infaillible! Un amant vous pardonnerait peut-

être de le tromper... mais de l'ennuyer... jamais! Et ce n'est rien encore! à la sortie de l'église, trois jeunes gens de ses amis, des officiers comme lui, s'arrêtent au moment où nous montions en voiture... ils aperçoivent Amédée, tenant sous son bras mon livre de prières, et Thisbé, ma petite chienne anglaise!.. L'effet a été magique! Leur salut malin, leur sourire moqueur et la rougeur subite de mon jeune écuyer, m'ont prouvé que le coup avait porté, que le ridicule était à ses yeux un crime plus grand encore que l'ennui; et, quand nous sommes remontés en voiture, il cherchait en vain à cacher son humeur; il m'écoutait à peine, il n'était plus à la conversation; il est vrai, et vous vous en doutez bien, que je la ramenais toujours avec art sur des sujets qui lui rappelaient sa mésaventure... Aussi la route lui paraissait longue, il lui tardait d'arriver. Il a respiré plus à l'aise quand on a ouvert les portes de l'hôtel, et moi, profitant sans pitié de mes avantages, je l'ai invité à dîner aujourd'hui, en lui recommandant de venir de bonne heure... Je l'exige!

BRESSON.

Et pourquoi donc?

MADAME DE CHAVANNES.

L'exigence, mon cher ami, l'exigence est d'un effet rapide et immanquable! il n'y a pas d'amour qui puisse y résister!.. Voilà, je l'espère, de la grandeur d'âme, de l'héroïsme!.. Il n'y a qu'une mère capable d'un pareil sacrifice... Oui, Monsieur, on ne renonce pas aisément aux adorations, même à celles dont on ne sait que faire; à plus forte raison, quand il s'agit de changer des déclarations d'amour en déclarations de guerre... car, si je continue ainsi, avant peu il me détestera.

BRESSON.

Vous croyez?

MADAME DE CHAVANNES.

J'en réponds.

BRESSON, avec satisfaction.

J'ai peur que vous ne puissiez y parvenir.

MADAME DE CHAVANNES.

Même si je le veux?..

BRESSON.

Vous pouvez tout, excepté cela!.. et je ne serai tout à fait tranquille que lorsque je le verrai amoureux fou de mademoiselle Adine.

MADAME DE CHAVANNES.

Nous y arriverons... je l'espère !

BRESSON.

Et par quels moyens ?

MADAME DE CHAVANNES.

Cela me regarde ! et si vous voulez me seconder un peu pour marier ma petite-fille, je vous promets à mon tour de marier la vôtre... C'est trop juste... j'ai un parti pour elle !

BRESSON.

Me voici à vos ordres !.. Que faut-il faire ?

MADAME DE CHAVANNES.

Obéir d'abord à tout ce que je demanderai.

BRESSON.

C'est dit.

MADAME DE CHAVANNES.

Quelque absurde que ce soit...

BRESSON.

C'est convenu.

MADAME DE CHAVANNES.

Que vous le compreniez ou non....

BRESSON.

Je n'ai pas besoin de comprendre !...

MADAME DE CHAVANNES.

Ensuite, et dans toutes les occasions, dire du bien de ma petite-fille.

BRESSON.

C'est facile !

MADAME DE CHAVANNES.

Et du mal de moi.

BRESSON.

Je ne pourrai jamais !

MADAME DE CHAVANNES.

Quand c'est moi qui vous le demande !...

BRESSON.

Ça ne suffit pas... encore faut-il qu'il y ait moyen... qu'il y ait quelques sujets.

MADAME DE CHAVANNES.

Oh ! soyez tranquille... je vous en donnerai ! Silence !... c'est M. Amédée.

SCÈNE II.

MADAME DE CHAVANNES, BRESSON, AMÉDÉE.

MADAME DE CHAVANNES, avec un peu d'aigreur.

Vous vous faites bien attendre, Monsieur; j'aurais voulu, avant le dîner, vous demander votre bras pour faire quelques visites... Je vous l'avais dit... vous l'avez oublié... Je ne vous en ferai pas de reproches... vous aviez d'autres occupations, sans doute!

AMÉDÉE.

Mais non, Madame!... il y a plus de trois quarts d'heure que je suis ici!

MADAME DE CHAVANNES.

Alors, c'était trop tôt!

AMÉDÉE.

On m'a dit que vous étiez à votre toilette, et j'ai attendu là... (Montrant la porte à droite.) dans le salon!... car pour ce qui est de mon exactitude...

MADAME DE CHAVANNES.

L'exactitude consiste à arriver à propos; et il était impossible de choisir plus mal son moment!

AMÉDÉE, déconcerté.

C'est ce que j'ai vu, Madame! (Bas, à Bresson.) Est-ce qu'elle a quelquefois des caprices?

BRESSON, se récriant.

Elle! (Madame de Chavannes le pousse et il ajoute à demi voix :) Toujours!

AMÉDÉE.

Du reste, Madame, j'ai trouvé au salon mademoiselle Adine!

BRESSON, avec satisfaction.

Ah!

MADAME DE CHAVANNES, à demi voix.

Je venais de l'y envoyer. (Haut, à Amédée.) Je crains qu'elle ne vous ait tenu une assez maussade compagnie!... elle était d'une humeur!...

AMÉDÉE.

Je n'ai pas vu cela, Madame! elle était fort aimable; et cependant... elle avait les yeux rouges... elle avait pleuré!

MADAME DE CHAVANNES.

Ce n'est rien... une petite scène que nous venions d'avoir ensemble!

BRESSON, étonné.

Est-il possible!... vous qui jam... (Il rencontre un regard de madame de Chavannes; il se reprend et continue d'un air de reproche.) Je veux dire... encore... comment, Madame, encore!

MADAME DE CHAVANNES.

Eh bien! oui... je vous avais promis de prendre sur moi, mais elle m'a contrariée... impatientée... nos discussions ordinaires ont recommencé... Cela m'impressionne... cela m'exalte... cela me donne sur les nerfs!... Et vous savez combien je suis à plaindre... Je ne peux pas me mettre en colère sans avoir une migraine!

AMÉDÉE, timidement.

Et Madame est sujette aux migraines?...

BRESSON.

Deux ou trois fois par jour.

AMÉDÉE, à part, pendant ce temps.

Ce que c'est que de voir les personnes dans l'intimité!... Au premier coup d'œil on ne se serait jamais douté...

MADAME DE CHAVANNES, à Amédée.

Et pendant les trois quarts d'heure que vous êtes resté au salon, mademoiselle Adine n'a pu résister au plaisir de vous raconter ses chagrins?

AMÉDÉE.

Non, Madame!. . c'est moi qui ai eu l'indiscrétion de lui demander... d'insister... et, touchée de l'intérêt, de l'amitié que je lui témoignais... elle s'est mise à fondre en larmes... et m'a tout dit.

MADAME DE CHAVANNES, bas à Bresson.

C'est ce que j'espérais!

AMÉDÉE.

Votre conversation de tout à l'heure... les projets que vous aviez sur elle.... l'intention formelle où vous étiez de la marier sur-le-champ!...

MADAME DE CHAVANNDS, avec ironie.

Et, en chevalier généreux, prêt à secourir les opprimés, vous vous êtes promis de défendre cette victime de la tyrannie contre des parents injustes et barbares?..

AMÉDÉE.

Eh non! Madame!

MADAME DE CHAVANNES, de même.

De la soustraire à leurs coups?

AMÉDÉE, avec impatience.

Eh non! Madame!.. (Bas à Bresson.) Car elle m'impatiente et me donnerait aussi.... la migraine! (Haut.) Je me suis promis, me rappelant la bienveillance que vous avez daigné me témoigner, de vous raconter seulement ce dont j'avais été témoin .. et de m'en rapporter après cela à votre prudence et et surtout à votre cœur.

BRESSON.

C'est bien!...

MADAME DE CHAVANNES.

Démarche pleine de tact et de jugement... à laquelle je répondrai en peu de mots. Il est aisé, Monsieur, d'accuser et de blâmer des parents, (Geste négatif d'Amédée.) car vous me blâmez, vous me trouvez tyrannique, ridicule, odieuse...

AMÉDÉE.

Moi!... Madame!

MADAME DE CHAVANNES.

Cela doit être... et je m'y attends!.. Vous ne pouvez connaître les motifs qui me font agir.. motifs que tout le monde ignore, et que je veux bien vous confier à vous, Monsieur!... persuadée qu'alors vous serez de mon avis, et que vous voudrez bien employer, près d'Adine, votre crédit.

AMÉDÉE.

Mais, je n'en ai aucun...

MADAME DE CHAVANNES.

Beaucoup, au contraire!.... vous l'avez encouragée, consolée ; vous avez pris part à ses peines, peut-être à ses larmes..., et des gens qui ont pleuré ensemble s'entendent si vite...

AMÉDÉE, bas, à Bresson.

C'est inconcevable comme elle m'agace et me prend sur les nerfs!.. quand elle le ferait exprès...

BRESSON, de même.

Elle en est bien capable.

MADAME DE CHAVANNES.

Je vous dirai donc en confidence, Monsieur, que j'ai cru, depuis quelque temps, remarquer en ma petite-fille un attachement secret et profond!...

AMÉDÉE, avec émotion.

Que me dites-vous là?

MADAME DE CHAVANNES, continuant.

Pour une personne qui ne peut pas l'épouser, qui est engagée, qui aime ailleurs!

AMÉDÉE.

Ce n'est pas possible.

MADAME DE CHAVANNES.

Cela est, cependant; et alors pour détourner ses idées, pour leur donner une autre direction, pour assurer son bonheur, j'ai fait choix d'un époux riche, estimé, qui réunit toutes les qualités... et, pour vous le prouver, il suffira de vous le nommer. (Montrant Bresson.) C'est Monsieur.

AMÉDÉE.

Ah! mon Dieu!..

BRESSON.

Mais, Madame!...

MADAME DE CHAVANNES, bas, à Bresson.

Silence! je le veux!

BRESSON, bas.

Mais c'est absurde!..

MADAME DE CHAVANNES, bas.

Raison de plus! (Haut et paraissant discuter.) Eh bien! oui, Monsieur, où est le mal?..Vous ne vouliez pas que ce mariage fût connu encore; mais un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'importe? (A Amédée.) Maintenant, vous savez tout, vous voilà aussi dans notre confidence, et vous pouvez adresser vos félicitations à Monsieur.

AMÉDÉE, avec embarras.

Certainement... Monsieur... je vous fais mes compliments sur un mariage... aussi extraordinaire.

MADAME DE CHAVANNES.

Oui, je crois que personne ne s'y attendait.

BRESSON, à part.

Pas même moi!...

MADAME DE CHAVANNES.

J'avais d'abord pensé à votre ami... M. Didier...

AMÉDÉE.

Est-il possible!...

MADAME DE CHAVANNES.

Il est jeune, il est aimable... et puis il est agent de change...

Mais Monsieur s'est présenté... monsieur le comte Bresson, et avec son nom et sa fortune, il n'y avait pas à hésiter!..

AMÉDÉE, à part.

Qu'est-ce que cette pauvre jeune fille a donc fait à sa grand'-mère?.. elle lui en veut, c'est sûr!.. Il y a comme ça des haines de famille!.. mais ça ne se passera pas ainsi... c'est impossible!...

MADAME DE CHAVANNES, bas à Bresson

Eh bien!... qu'en dites-vous? Croyez-vous qu'il me déteste?

BRESSON, de même.

Grâce au ciel... ça commence...

AMÉDÉE, bas à Bresson.

Monsieur... il faut que je vous parle. . à vous... à vous seul...

MADAME DE CHAVANNES.

Hein?... qu'est-ce?...

BRESSON, bas.

Rien!.. C'est une affaire qui m'arrive...

MADAME DE CHAVANNES, de même.

Ah! mon Dieu!... je reste, alors...

BRESSON, de même.

N'ayez donc pas peur... allez... laissez-moi faire...

MADAME DE CHAVANNES, de même.

Je compte sur vous...

BRESSON.

Soyez tranquille. (Madame de Chavannes sort par la porte à gauche.)

SCÈNE III.

BRESSON, AMÉDÉE.

BRESSON, à part, gaiement.

Les mariages m'ont toujours porté malheur. (Haut.) Eh bien! Monsieur, parlez.

AMÉDÉE, avec embarras.

Eh bien! général... je voulais... je venais...

BRESSON.

Eh, morbleu!... allez droit au but .. vous venez me chercher querelle?

AMÉDÉE.

Moi!... à qui vous avez rendu tant de services! moi!...

jeune homme inconnu, m'attaquer à vous! une des gloires de notre pays! c'est un honneur qu'on serait fier d'accepter; mais pour le demander, il faut avoir des droits... et je n'en ai aucun... pas même celui de défendre cette jeune fille; et c'est dans votre intérêt à vous, dans celui de la raison, que je me permets, général, des observations...

BRESSON.

Que je suis prêt à entendre!... car vous êtes un brave jeune homme!... et de plus honnête et poli, ce qui n'est pas le défaut de la jeunesse actuelle! ainsi, parlez!... Vous dites donc que ce mariage...

AMÉDÉE.

Me semble pour vous...

BRESSON.

Dites franchement...

AMÉDÉE.

Me semble... peu convenable!

BRESSON.

C'est possible!... C'est-à-dire que, selon vous, M. Didier aurait mieux convenu...

AMÉDÉE.

Non pas par son mérite... mais par son âge!... car, au vôtre, général, à soixante ans vouloir épouser une fille de dix-sept.

BRESSON.

Et pourquoi pas?... vous qui parlez, vous vouliez bien, vous me l'avez dit, épouser à vingt-cinq...

AMÉDÉE, vivement.

Quelle différence!...

BRESSON.

Il me semble qu'elle est tout à mon avantage... Une jeune personne charmante que tout le monde admire!... Hier soir, à ce bal, chacun s'empressait autour d'elle, tant elle a de grâce et de charme... Vous étiez occupé de sa mère... vous n'y avez pas fait attention!

AMÉDÉE.

Si fait... si fait!... ça n'empêche pas!...

BRESSON.

Je ne vous parle pas de sa fortune qui est superbe, de sa famille qui est puissante, considérée... tout cela est indépendant de son mérite; mais je vous parlerai de son caractère

qui est charmant, de son cœur si bon, si affectueux! et de son esprit... car elle en a!...

AMÉDÉE.

Je le sais bien, et depuis longtemps!... car, si je vous disais qu'à Toulon, le premier jour que je l'ai vue!... Mais depuis... tant d'autres idées... qui en étaient si loin... qui ne la valaient pas... et tout à l'heure dans ce salon... en causant avec elle... il semblait...

BRESSON, avec chaleur.

Que vous étiez de mon avis... car c'est un ange... c'est un trésor...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, ADINE.

BRESSON, continuant.

Tenez... tenez... la voici... regardez vous-même... comme elle est jolie... regardez donc!

AMÉDÉE.

Et parbleu!.. je le vois bien!..

BRESSON, avec chaleur.

Et vous ne voulez pas qu'on l'aime?

AMÉDÉE.

Mais si, vraiment!

BRESSON, avec chaleur.

Vous ne concevez pas qu'on veuille en faire sa femme, sa compagne, son amie?..

AMÉDÉE, de même.

Si, général!.. mais pas vous!

ADINE, s'avançant vivement.

Comment!.. ce mari qu'on me destinait...

AMÉDÉE.

C'est le général!

BRESSON.

Oui, mon enfant... c'est moi!.. (La regardant.) Eh bien! qu'avez-vous donc?..

AMÉDÉE, effrayé.

Elle se trouve mal!

ADINE, revenant à elle.

Du tout!.. mais la surprise... l'émotion...

AMÉDÉE, bas à Bresson.

Eh bien! qu'en dites-vous?

BRESSON.

Que je ne m'y connais guère... mais que ça ressemble bien à un refus!

ADINE, vivement.

Non, Monsieur; ma mère ne peut vouloir que mon bonheur, et, soumise à sa volonté... j'obéirai.

BRESSON, effrayé.

Ah ! mon Dieu !.. Pensez-vous bien à ce que vous dites?

ADINE.

Oui, Monsieur... dussé-je en mourir.

BRESSON.

Et moi, je ne le veux pas... je ne le souffrirai pas!

AMÉDÉE, vivement.

Ah! j'en étais sûr... vous êtes un galant homme, un homme d'honneur, vous refusez!.. vous renoncez à sa main...

BRESSON.

Permettez ! permettez!.. Et ma parole!.. et ce que j'ai promis à sa mère...

AMÉDÉE.

Vous vous dégagerez!

BRESSON.

Ce n'est pas facile ; et si vous étiez à ma place!..

AMÉDÉE, vivement.

Plût au ciel !..

BRESSON, de même.

Et pourquoi?..

AMÉDÉE, avec embarras.

Pourquoi?.. pourquoi?.. Parce que quand on le veut bien... quand on a une volonté ferme et du caractère...

BRESSON.

Il faut donc en avoir?..

ADINE.

Dame!.. si c'est possible...

BRESSON.

Et vous m'aiderez... me seconderez?..

AMÉDÉE.

Nous vous le promettons...

ADINE.

Nous serons tous deux pour vous... c'est-à-dire... contre vous...

BRESSON.

A merveille!.. avec de tels alliés, je n'ai plus peur... nous voilà trois!..

AMÉDÉE.

Contre une!.. (Bas à Bresson.) Contre cette mère que je déteste!

BRESSON, vivement et avec joie.

Vrai?.. allons... allons... Eh bien!.. je vais essayer...

AMÉDÉE.

C'est cela .. général...

BRESSON.

Vous êtes un brave garçon que j'estime, que j'aime... Soyez tranquille!

AMÉDÉE ET ADINE.

C'est ça! c'est ça!.. du courage... du courage, général. (Il sort par la porte à gauche.)

SCÈNE V.

AMÉDÉE, ADINE.

ADINE.

Ah! s'il ne m'épouse pas!.. comme je vais l'aimer!.. qu'il est bon! qu'il est aimable!.. et vous aussi!.. Et combien me voilà honteuse maintenant d'avoir pleuré tout à l'heure devant vous!.. Il faut m'excuser... ma pauvre tête n'y était plus!.. et je vous demande pardon de mes confidences, de mes pleurs et de l'amitié que je vous ai montrée... j'avais tant de chagrin!..

AMÉDÉE.

Je le bénis maintenant, puisqu'il m'a valu la confiance et l'amitié d'une sœur!

ADINE.

D'une sœur!.. Oui vous avez raison, c'est bien le mot.

AMÉDÉE.

Aussi, quel bonheur pour moi, si nous pouvons réussir!... si je peux faire rompre ce mariage...

ADINE, naïvement.

Ah!.. si jamais je peux vous rendre le même service!... croyez, Monsieur, que ma reconnaissance...

AMÉDÉE.

Ah! ne vous occupez pas de moi... mon bonheur n'est plus

possible... mais le vôtre, du moins... et si par mon crédit auprès du général et auprès de votre mère, je puis les décider à un autre choix...

ADINE.

Pourquoi donc ?

AMÉDÉE.

Je pensais que c'était vous rendre service...

ADINE.

Et vous pensiez fort mal... Je ne veux rien... je ne demande rien... que de rester libre... de rester comme je suis... Dites-le bien à ma mère... Dites-le à tout le monde...

AMÉDÉE.

Il n'est donc pas vrai, comme on me l'a assuré, qu'il est quelqu'un que vous préférez... que vous aimez ?..

ADINE, vivement.

Ce n'est pas vrai !.. ce n'est pas vrai !.. Qui vous l'a dit?

AMÉDÉE.

Votre mère elle-même.

ADINE, naïvement.

Est-ce indiscret à elle !

AMÉDÉE.

C'est donc la vérité?

ADINE, avec embarras.

Non, Monsieur... tout le monde peut se tromper... ma bonne maman toute la première... (Avec inquiétude.) Et j'espère, au moins, qu'elle ne vous a pas nommé la personne?..

AMÉDÉE.

Nullement... puisque je vous la demande... puisque vous seule la connaissez... et cette personne... mérite-t-elle votre amitié ?

ADINE.

Peut-être... car je ne sais pas seulement si elle m'aime... elle ne me l'a jamais dit!

AMÉDÉE.

Ah! il ne l'ose pas! il se reconnaît si peu digne d'un tel bien... Mais si au prix de sa vie entière, il voulait expier ses torts et mériter son pardon... Répondez, répondez... pourrait-il l'obtenir ?

ADINE.

Mais, dame!.. cela dépend de lui... si, comme le prétend M. Didier... il n'a point de passion...

AMÉDÉE, troublé.

O ciel !... (Vivement.) Une seule!.. c'est la première!.. c'est la seule véritable, et qui dure toujours!..

ADINE, écoutant.

Taisez-vous donc!... on parle dans la chambre de ma mère!...

AMÉDÉE, de même.

Oui... j'entends sa voix... celle du général...

ADINE.

Une autre personne... encore qui vient d'arriver...

AMÉDÉE.

Je reconnais... c'est mon notaire...

ADINE, avec joie.

Il parle de contrat.

AMÉDÉE, s'éloignant et à part.

Ah! mon Dieu!.. celui que je lui avais recommandé, ce matin, d'apporter ici à madame de Chavannes! et pour elle!.. Je n'y pensais plus... je l'avais oublié!...

ADINE.

Qu'y a-t-il donc?.. Est-ce que cela va mal?...

AMÉDÉE.

Du tout!.. (A part.) Ce maudit contrat que je voudrais ravoir au prix de tout mon sang... Mais déjà, sans doute, elle l'a lu... elle sait tout... Et que va-t-on penser de moi?.. Que va dire sa petite-fille, dont un instant j'ai voulu devenir le grand-père!...

ADINE, toujours près de la porte.

Mais, tenez-vous donc tranquille... on ne peut plus rien entendre...

AMÉDÉE.

Me voilà perdu... abîmé... couvert de ridicule aux yeux de ces deux femmes... tout le monde...

ADINE.

C'est ma mère!..

AMÉDÉE, voulant s'enfuir.

C'est fait de moi!

ADINE, le retenant.

Eh bien! Monsieur, vous vous enfuyez?... Vous qui étiez si brave!... restez donc!... car je tremble de peur!...

AMÉDÉE.

Et moi, de rage; je n'ai plus qu'à me brûler la cervelle... C'est le seul moyen d'éviter un éclat.

SCÈNE VI.

ADINE, MADAME DE CHAVANNES, AMÉDÉE, BRESSON.

MADAME DE CHAVANNES, *entrant lentement et se plaçant entre eux deux.*

Voici un événement auquel j'étais loin de m'attendre, et que vous ne croirez jamais!

AMÉDÉE, *détournant la tête.*

Nous y voilà!

ADINE, *timidement.*

Qu'y a-t-il donc?

MADAME DE CHAVANNES.

Le général qui refuse!

BRESSON, *bas, à Adine.*

J'ai tenu ma parole.

ADINE, *à part.*

Ah! l'excellent homme!

MADAME DE CHAVANNES.

Il m'a parlé en faveur de Didier. (*A Amédée.*) Votre ami... que vous protégez à ce qu'il dit.

AMÉDÉE, *vivement et regardant Adine.*

Parce que je pensais... parce que je croyais...

ADINE, *de même.*

Oui, ma bonne maman, Monsieur se trompait... il sait bien, maintenant, que je ne veux pas encore me marier.

MADAME DE CHAVANNES.

Bien vrai?...

AMÉDÉE.

Oui, Madame, Mademoiselle me le disait tout à l'heure.

MADAME DE CHAVANNES, *gravement.*

C'est fâcheux!.. nous aurions fait les deux noces ensemble.

AMÉDÉE.

O ciel!

ADINE, *avec émotion.*

Comment, les deux noces?

MADAME DE CHAVANNES.

Eh! oui, sans doute, M. Amédée se marie, il épouse une personne qu'il aime... qu'il adore!

ADINE, *avec joie.*

Est-il possible?

MADAME DE CHAVANNES.

Et à qui il donne tous ses biens... C'est du moins ce que m'a dit son notaire en me remettant, ce contrat que M. Amédée veut absolument soumettre à mes conseils et à ceux de mes amis.

ADINE, vivement.

Et vous l'avez lu?

MADAME DE CHAVANNES, montrant le papier qui est cacheté.

Pas encore. (Faisant le geste de rompre le cachet.) Mais nous allons, ici, avec le général, et en famille...

AMÉDÉE.

Non, Madame... non, de grâce, ne le regardez pas... Je voudrais en ce moment...

MADAME DE CHAVANNES, avec malice.

Y faire peut-être des changements?

ADINE.

Pourquoi donc?..

AMÉDÉE, avec embarras.

Oui, Madame, un changement important...

MADAME DE CHAVANNES.

Nous le ferons ensemble.

ADINE, vivement.

Certainement, certainement... (A madame de Chavannes qui lit tout bas.) Eh bien donc?..

MADAME DE CHAVANNES, lisant.

C'est très-délicat, très-généreux... il donne tous ses biens à sa future.

ADINE.

Et cette future... son nom?..

MADAME DE CHAVANNES, avec malice.

Je ne peux pas lire... Ah! dame je n'ai pas, comme toi, mes yeux de quinze ans.

ADINE, à part.

Dieu!.. quelle patience!

MADAME DE CHAVANNES, avec intention.

Et puis, quand il écrivait ce nom, il ne voyait pas sans doute... ou il voyait mal. (Prenant son lorgnon.) Mais, maintenant, cela devient plus clair... et l'on peut facilement voir le nom de celle qu'il aime.

ADINE.

Et c'est...

MADAME DE CHAVANNES.

Toi, mon enfant.

ADINE.

Ah! je m'en doutais bien. (Amédée a poussé un cri et est tombé à genoux devant le fauteuil de madame de Chavannes; Adine, de son côté, en fait autant.)

AMÉDÉE.

Grâce et pardon!

MADAME DE CHAVANNES, assise entre eux deux.

C'est bien!.. voilà votre vraie place, à genoux près de mon grand fauteuil. (Les regardant quelque temps en silence.) Enfants que vous êtes, nous avez-vous donné assez de mal, à moi (Montrant Bresson.) et à Monsieur!

BRESSON, s'essuyant le front.

J'en suis tout en nage.

MADAME DE CHAVANNES.

Et tout cela pour vous amener là...

ADINE ET AMÉDÉE.

Que dites-vous?

MADAME DE CHAVANNES, étendant ses mains sur leur tête.

Que votre grand'mère vous bénit. (A Amédée, l'amenant au bord du théâtre, et à voix basse.) Eh bien! Monsieur, êtes-vous content du changement que j'ai fait?

AMÉDÉE.

Est-il possible!.. vous consentez?..

MADAME DE CHAVANNES.

Pas maintenant, mais dans trois ou quatre mois. (A Amédée qui fait un geste d'impatience, et l'amenant au bord du théâtre et à voix basse.) Car, de bon compte, mon cher ami, voici trois amours en vingt-quatre heures; c'est conforme aux règles d'Aristote, mais non à celles d'un bon ménage.

AMÉDÉE.

Ah! maintenant, c'est pour toujours!

MADAME DE CHAVANNES.

J'aime à le croire... car, cette fois du moins, toutes les convenances se trouvent réunies... Mais, pour plus de sûreté, nous attendrons.

BRESSON.

Trois mois, quand ils s'aiment...

MADAME DE CHAVANNES, à demi voix.

Raison de plus; ils s'adoreront!

ADINE.

Il n'a donc jamais aimé que moi?..

MADAME DE CHAVANNES, regardant Amédée en riant.

Certainement!

BRESSON.

Et ce pauvre Didier... qui, après tout, est un excellent garçon?

MADAME DE CHAVANNES.

Je lui ai tout dit, et j'ai pour lui en vue maintenant un autre mariage qui réussira peut-être.

BRESSON.

Comment cela?..

SCÈNE VII.

AMÉDÉE, ADINE, MADAME DE CHAVANNES, BRESSON, DIDIER.

DIDIER, vêtu en noir, et s'avançant près de Bresson qu'il salue.

Je viens, Monsieur, et sous les auspices de madame de Chavannes, vous demander en mariage mademoiselle Paméla, votre fille, dont les vertus me conviennent à merveille.

BRESSON, lui tendant la main.

Monsieur, c'est moi qui me trouve très-heureux et très-honoré... (Bas à madame de Chavannes.) Vous lui avez dit l'inconvénient?..

MADAME DE CHAVANNES, de même.

Oui, général, ainsi que la dot... et tout lui convient.

BRESSON, de même.

A merveille!

DIDIER, à part.

Ma charge est payée!

BRESSON.

Ma tâche est remplie!

MADAME DE CHAVANNES, entre ses enfants, et leur prenant les mains.

La mienne aussi!

FIN DE LA GRAND'MÈRE.

j'avais envie de me mettre à ma fenêtre et de peindre, mais je n'ai rien ici : ni toile, ni pinceaux, ni palette... » Et aujourd'hui en s'éveillant, elle va trouver au pied de son lit une superbe boîte à couleurs en vermeil!... tout cela d'un goût exquis! C'est à confondre! et moi-même qui suis dans le secret, je suis tentée de vous croire un peu sorcier.

M. DE GOURNAY, froidement.

Peut-être bien!

JULIE.

C'est hier soir seulement que je vous ai rendu compte de la conversation que je venais d'entendre du cabinet de toilette de Mademoiselle... et comment se peut-il qu'en quelques heures?...

M. DE GOURNAY, froidement.

C'est grâce à un talisman que j'ai.

JULIE, avec curiosité.

Vous avez un talisman?

M. DE GOURNAY.

Que je porte toujours sur moi, renfermé dans un petit filet de soie.

JULIE.

En vérité?

M. DE GOURNAY, le lui donnant.

Vois plutôt...

JULIE.

Ah!... une bourse... de l'or...

M. DE GOURNAY.

Muni d'un talisman semblable, Picard, mon valet de chambre, garçon intelligent et discret, est parti hier soir en poste. Il faut trois heures et demie pour aller de Meaux à Paris... rue du Coq-Saint-Honoré, chez Alphonse Giroux... autant pour revenir... et de grand matin, la voiture était sous la remise, Picard dans son lit, et notre présent dans la chambre de ta maîtresse... Voilà toute ma sorcellerie.

JULIE, lui rendant la bourse.

Je comprends...

M. DE GOURNAY.

Non... garde le talisman, pour que tu puisses juger par toi-même de sa vertu.

JULES.

Cette vertu-là me fait trembler pour la mienne... Mais enfin,

Monsieur, à quoi bon vous donner tant de peines? Vous êtes libre, garçon... vous avez... (Regardant la bourse.) d'excellentes qualités et des biens immenses...

M. DE GOURNAY.

Ancien administrateur des Messageries, c'est tout dire!

JULIE.

Eh bien! Monsieur, quand on a été administrateur des Messageries, on va plus vite que cela! on va au fait et l'on dit: « Je vous aime, voici ma main et ma fortune; acceptez-vous? » Et si j'étais de ma maîtresse, j'accepterais tout de suite.

M. DE GOURNAY.

Toi, peut-être... parce que tu es une fille de sens et de jugement.

JULIE.

Monsieur est bien bon.

M. DE GOURNAY.

Mais mademoiselle Mathilde, ta maîtresse, est une fille qui ne ressemble à aucune autre. Elle est riche et ne dépend que de sa grand'mère, ou plutôt elle ne dépend que d'elle-même, attendu qu'elle aura bientôt vingt et un ans, et malgré cela, elle n'est pas encore mariée... elle refuse tous les partis.

JULIE.

Cela doit vous donner de l'espoir.

M. DE GOURNAY.

C'est selon... Elle a une tête vive, ardente et romanesque qui la jette toujours dans le monde idéal et lui fait détester le monde réel et positif. Or, il n'y a rien de plus positif au monde que mes quarante ans. Je les ai!

JULIE.

On disait trente-neuf.

M. DE GOURNAY.

Des flatteurs!... Picard, mon valet de chambre, qui, au jour de l'an, me rajeunit toujours pour avoir ses étrennes... Enfin, à la rigueur, on peut cacher son âge, mais on ne cache pas sa figure; elle est là!...

JULIE.

Et elle est bien!

M. DE GOURNAY.

Certainement... pour toi et pour moi, pour ce que j'en fais... Mais pour ta maîtresse, c'est différent... Elle m'a souvent confié, car elle m'aime beaucoup, que, dans ses idées de jeune fille, elle rêvait toujours un ange gardien qui sans cesse

veillait sur elle... un être invisible... aérien... une espèce de sylphe... Tu comprends alors qu'en me proposant pour mari... je n'étais pas en harmonie avec ses illusions. C'était tout perdre!... Il fallait, par des transitions adroites, arriver peu à peu à son cœur en parlant à son imagination; en l'entourant chaque jour de mystérieuses et galantes surprises, je lui donne l'envie de voir et de connaître cet amant anonyme...

JULIE.

Dont elle s'occupe sans cesse.

M. DE GOURNAY.

Tant mieux! pendant ce temps-là, elle ne s'occupe pas d'un autre! (A demi voix.) C'est là ce qui lui a fait refuser jusqu'ici tous les prétendants. L'inconnu les tient tous en échec, et quand le moment sera venu...

Air du vaudeville de *l'Apothicaire.*

Quand elle saura que c'est moi
Qui, depuis une année entière,
M'impose ainsi l'unique loi
De la servir et de lui plaire,
Son cœur noble et reconnaissant,
Touché d'une flamme aussi pure,
En pensant à mon dévoûment,
Peut-être oublîra ma figure.

JULIE, avec émotion.

Oui... Monsieur... oui, vous êtes un aimable homme... qui méritez d'être aimé. Mais, en attendant, cela vous donne bien du mal.

M. DE GOURNAY.

Du tout! j'adore les surprises. J'ai passé ma vie à en faire; j'aime à jouir de la curiosité ou de l'étonnement général. Il y a une espèce de supériorité qui vous flatte, à posséder seul le mot d'une énigme ou d'un secret, à diriger à volonté les événements, pour arriver tout à coup à un dénoûment à effet. . C'est mon bonheur, c'est ma passion, et ça m'a toujours réussi... excepté une fois... il y a un an. Imagine-toi qu'en ma qualité de vieux garçon j'ai des parents qui m'adorent, et, pendant mon dernier voyage aux Pyrénées, voilà qu'un beau matin...

Air de *Ma Tante Aurore.*

Tous les journaux viennent m'apprendre
Que depuis huit jours je suis mort!

Je me tais ! heureux de surprendre
De bons parents qui m'aiment fort.
Je pars !.. j'arrive à ma campagne,
Et je trouve ces chers amis
Qui, gaîment, sablaient mon champagne ;
De douleur, ils étaient tous gris...
Et c'est moi... moi, qui fus surpris ;
Oui, c'est moi qui fus bien surpris.
Oui, je fus surpris.

JULIE.

Je le crois bien.

M. DE GOURNAY.

C'est même là... ce qui m'a décidé à me marier, et m'a fait penser à mademoiselle Mathilde, que j'espère bien, grâce à toi, enlever à tous mes rivaux ! Qu'y a-t-il de nouveau pour aujourd'hui ?

JULIE.

Que Mademoiselle est désolée ! Vous savez que nous devions avoir tantôt un concert...

M. DE GOURNAY, soupirant.

Oui, vraiment !.. des dilettanti, des cantatrices de salon !..

JULIE.

Ah ! ce n'est pas le plus terrible... ce qui manque à ces dames, et ce qu'on a cherché vainement, c'est un accompagnateur pour tenir le piano.

M. DE GOURNAY.

Comment ! dans le département de Seine-et-Marne il n'y a pas...

JULIE.

Non, Monsieur, et Mademoiselle disait : « Ah ! si mon inconnu était là... il viendrait à mon aide !

M. DE GOURNAY.

Diable ! diable ! voilà qui est difficile !.. (On entend le bruit d'une sonnette.)

JULIE.

On sonne chez Mademoiselle.

M. DE GOURNAY, avec joie.

C'est l'effet qui commence... va vite !.. (Julie sort.)

GASTON, à part, en entrant.

On m'a dit que je la trouverais ici...

M. DE GOURNAY, *regardant vers le fond.*

Qui vient là? quel est ce jeune homme? Eh mais!.. en croirai-je mes yeux?

SCÈNE II.

M. DE GOURNAY. GASTON.

GASTON, *poussant un cri de surprise.*

Ah! monsieur de Gournay... c'est vous que je cherchais.

M. DE GOURNAY.

Mon cher ami, mon cher Gaston, sois le bienvenu! Par quel bon hasard es-tu venu me relancer jusqu'ici?

GASTON.

Deux fois, je me suis présenté à votre hôtel, à Paris; on ignorait où vous étiez.

M. DE GOURNAY, *d'un air mystérieux.*

Je ne dis jamais ce que je fais, ni ce que je deviens!

GASTON.

Je ne savais où vous rejoindre, lorsque hier soir, très-tard, passant près du Louvre, j'aperçois votre valet de chambre qui sortait de chez Alphonse Giroux.

M. DE GOURNAY.

Veux-tu te taire!.. Ne parle pas de cela ici!

GASTON, *vivement.*

Je n'en dirai pas un mot! mais je l'ai tant supplié, qu'il m'a avoué que vous étiez à quelques lieues de Meaux, au château de Salbris.

M. DE GOURNAY.

Chez une vieille dame de mes amies qui est ici avec sa petite-fille... une charmante personne... Mais toi, mon garçon, pourquoi désirais-tu me voir?

GASTON.

Pour vous faire mes adieux.

M. DE GOURNAY.

Tu quittes Paris, toi, un peintre, un artiste?

GASTON.

Oui, Monsieur.

M. DE GOURNAY.

Quand déjà tu étais lancé?

GASTON.

Grâce à vous... à votre amitié!.. mais je sens que maintenant je ne ferais plus rien.

M. DE GOURNAY.

Et pourquoi cela ?

GASTON.

J'aimerais mieux ne pas vous le dire.

M. DE GOURNAY, vivement.

Allons donc!

GASTON.

Eh bien! Monsieur, eh bien! mon cher bienfaiteur, je ne peux pas y tenir... j'en perds la tête, je suis amoureux...

M. DE GOURNAY.

Il n'y a pas de mal! tu n'es pas le seul... Nous pourrons arranger cela! T'es-tu déclaré ?

GASTON.

A peine si j'ai osé lui parler... car je n'ai dansé qu'une fois avec elle...

M. DE GOURNAY.

Qu'une fois!.. c'est bien peu...

GASTON, timidement.

Oui... mais c'était la polka.

M. DE GOURNAY.

C'est différent... cela compte double.

GASTON.

Aussi, depuis... je l'ai suivie au bal, au spectacle... j'ai passé des heures entières à la regarder, et puis, quand l'hiver a été passé, ne la rencontrant plus à Paris, et ne sachant où la retrouver, le désespoir et le découragement se sont emparés de moi... je voulais me tuer...

M. DE GOURNAY, avec colère.

Il ne manquait plus que cela !

GASTON.

Mais j'ai pensé à vous, Monsieur, à vous à qui je devais tant... votre souvenir m'a arrêté...

M. DE GOURNAY.

Voilà qui est mieux!

GASTON.

Je me suis dit : Je m'en irai ; je quitterai la France.

M. DE GOURNAY.

Je t'en empêcherai bien.

GASTON.

Impossible, Monsieur, impossible... Songez donc qu'elle a de la fortune, un nom, de la naissance... et moi rien!..

M. DE GOURNAY.

Écoute-moi : te rappelles-tu, il y a deux ans, à Enghien, cette fête sur l'eau, ces barques pavoisées, cette surprise que je voulais faire à des dames où je manquai de me noyer?.. C'était une affaire faite, moi et ma fortune, nous allions au fond sans toi... oui, morbleu! toi qui étais là à dessiner en artiste... toi qui ne me connaissais pas, toi qui ne savais pas même nager...

GASTON.

Permettez...

M. DE GOURNAY.

Pas mieux que moi... car tu étais sans connaissance quand je t'ai fait transporter dans la maison de mon fermier.

GASTON.

Et ce qui est arrivé depuis, croyez-vous que je l'aie oublié?.. Quel cœur généreux et bizarre!... ne pas me dire qui vous étiez... vivre avec moi en ami, en camarade, en artiste... et un jour, au bord du lac...

M. DE GOURNAY.

A l'endroit même où tu m'avais sauvé!

GASTON.

Cette jolie maison où nous entrons et que j'admirais!.. A qui est-elle?.. A toi, m'avez-vous dit... Et, à l'instant, mes amis qui m'entourent... un dîner qui nous attendait, un orchestre dans les jardins... c'était féerique, c'était magique... c'était un conte des *Mille et une Nuits*.

M. DE GOURNAY, *se frottant les mains.*

N'est-il pas vrai!.. le sultan Haroun-al-Raschild! Eh bien! Monsieur, eh bien! ingrat que vous êtes, pourquoi désespérer du ciel et ne pas attendre de lui un nouveau miracle? Moi, d'abord, si je peux trouver, pour t'unir à ta passion, quelque coup imprévu, quelque dénoûment qui tombe des nues, je suis là!

GASTON.

Ah! c'est trop de bontés!

M. DE GOURNAY.

Ce n'est pas pour toi... c'est pour moi... pour mon agrément personnel et pour ma santé... ça m'est nécessaire... Quant à ta fortune, je m'en charge, parce que tu es un brave garçon que j'estime, et dont je suis sûr... Je n'en dirai pas autant de tous mes amis!.. j'en ai beaucoup... qui ne m'ai-

ment guère... et j'ai de plus beaucoup de parents qui ne m'aiment pas... ils n'aiment que mon vin de Champagne... Aussi, les gaillards, je vais leur donner l'occasion d'en boire... j'ai l'idée de me marier!

GASTON, souriant.

Vraiment!

M. DE GOURNAY.

Première surprise... tu vois... toi-même!.. J'aurai ensuite trois, quatre, cinq enfants... autant de surprises que je leur ménage... Et comme je ne veux pas en avoir le démenti, si ce mariage n'a pas lieu... je t'adopte!

GASTON.

Moi!..

M. DE GOURNAY.

AIR d'*Aristippe*.

Pour te laisser après moi l'opulence,
C'est le moyen de tout régler.

GASTON.

Y pensez-vous?

M. DE GOURNAY.

Ah! c'est une imprudence!
J'aurais dû ne pas t'en parler,
Pour te causer encore une surprise...
Mais celle-là... j'espère, est encor loin...
Et le seul point dont je me formalise,
C'est de ne pas en être le témoin...
De ne pouvoir en être le témoin!

GASTON.

Ah! Monsieur...

M. DE GOURNAY.

Ainsi, tu ne pars pas... j'ai besoin de toi et de tes talents... Tu excelles dans tous les arts... tu es bien heureux! Peintre et musicien!

GASTON.

Musicien!.. qui est-ce qui ne l'est pas maintenant?

M. DE GOURNAY.

Moi, d'abord! mais, grâce à toi, nous allons produire à nous deux des effets étonnants... Tu me feras des dessins, des transparents, des devises... Et puis, je t'ai entendu accompagner sur le piano à livre ouvert.

GASTON.

Des romances... des cavatines...

M. DE GOURNAY.

C'est ce qu'il nous faut. Écoute-moi bien : tu vas te présenter à ces dames comme un accompagnateur qui arrive de Paris... envoyé...

GASTON.

Par qui?

M. DE GOURNAY.

Par un inconnu.

GASTON.

Un inconnu ! J'entends... Fidèle à votre habitude... encore quelque surprise que vous préparez à ces dames.

M. DE GOURNAY.

Oui, mon garçon! cela ne t'oblige à rien qu'à voir de jolies femmes et à passer une soirée agréable. A propos, tu n'as pas rencontré en route un feu d'artifice que je fais venir de Paris?

GASTON.

Non, Monsieur!

M. DE GOURNAY.

Ce sera pour ce soir... dans ces bosquets... Pif! paf! des fusées, des pétards...

AIR : *L'amour emporte sur ses ailes* (PUITS D'AMOUR).

Si je n'inventai pas la poudre,
Du moins je sais bien m'en servir;
D'autres lancent avec la foudre
Le trépas... et moi le plaisir!
Dans l'air je veux qu'elle jaillisse
Pour charmer et tromper les yeux!

GASTON, souriant.

Et vous n'employez l'artifice
Que pour rendre les gens heureux!

ENSEMBLE.

On peut employer l'artifice...
Quand c'est pour faire des heureux.

M. DE GOURNAY.

Chut! on vient... Entre dans ce salon, et amuse-toi à lire ou à dessiner... jusqu'au moment où l'on te dira de paraître; et surtout n'aie pas l'air de me connaître.

SCÈNE III.

M. DE GOURNAY, puis MADAME DE SALBRIS, et MATHILDE.

M. DE GOURNAY, à part.

Ce sont ces dames. (Il s'assied dans un fauteuil.)

MATHILDE.

Oui, ma bonne maman, c'est vous! j'en suis sûre.

MADAME DE SALBRIS.

Tu n'as pas le sens commun.

MATHILDE.

C'est à vous seule que j'ai parlé de cette boîte de peinture... Nous étions en tête-à-tête... et à moins que vous n'ayez raconté notre conversation à quelqu'un...

MADAME DE SALBRIS.

A personne au monde!

MATHILDE.

Alors c'est vous... c'est évident!

MADAME DE SALBRIS.

Non, cent fois non... pour mille raisons! D'abord, je suis une femme d'ordre et d'économie, qui entends mieux l'emploi de mon argent... et puis, nous vivons dans un siècle positif et réel, qui n'a rien de romanesque... et je suis comme mon siècle!

Air : *De sommeiller encor, ma chère.*

Je n'ai jamais eu grande estime
Pour les héros mystérieux.
Et pour ce Monsieur anonyme,
Qui se dérobe à tous les yeux,
Qu'il dise son nom, qu'on le sache,
Sinon je m'en vais augurer
Qu'une figure qui se cache
A des raisons pour ne pas se montrer.

M. DE GOURNAY.

C'est agréable!.. (S'avançant.) Hum! hum!.,

MATHILDE.

Ah! Monsieur, vous étiez là?

M. DE GOURNAY.

Et je n'osais vous interrompre... vous voyant si animée...

MATHILDE, vivement.

On le serait à moins!.. Encore une surprise, et celle-là est si étonnante... si jolie... vous la verrez... Et ce qui confond

ma raison, c'est que je trouve cela ce matin auprès de mon lit, en m'éveillant... et que ma femme de chambre, que j'ai interrogée, n'a vu entrer personne.

M. DE GOURNAY.

C'est bien singulier!

MATHILDE.

Et bien inquiétant!.. On peut donc s'introduire la nuit dans ma chambre... sans que je m'en aperçoive... sans que je le sache!.. et je vais toujours être dans des transes mortelles... On se croit seule... on ne l'est pas... Cela fait trembler!

M. DE GOURNAY, *gravement.*

Il y a de quoi... et à votre place, je ne serais pas rassurée...

MADAME DE SALBRIS.

Aussi, dorénavant, je ne vous laisserai plus seule dans votre chambre...

MATHILDE, *vivement.*

Oh! non, ma bonne maman... Oh! non.

MADAME DE SALBRIS.

Et pourquoi cela?

MATHILDE.

Si ça allait l'empêcher...

MADAME DE SALBRIS, *sévèrement.*

Mathilde, y pensez-vous?...

MATHILDE.

Eh! oui vraiment... j'ai idée que c'est un sylphe, ou une sylphide... car jusqu'à présent... rien ne nous dit positivement... (*Souriant.*) Cependant je crois que ce n'est pas une sylphide.

M. DE GOURNAY.

Et je pense comme vous!...

MATHILDE.

N'est-ce pas?... Une femme n'y mettrait pas cette persévérance... et cette discrétion.

MADAME DE SALBRIS.

Ma fille!...

MATHILDE.

Oui, ma bonne maman, oui... (*A M. de Gournay.*) Songez donc que voilà près d'un an... Oui, mon ami, depuis l'autre hiver... Vous n'étiez pas à Paris lorsque cela a commencé... et si je vous racontais tout ce qu'il y avait d'ingénieux, de délicat...

de mystérieux dans ces surprises... Il n'y a qu'une chose qui m'étonne... il ne m'a jamais fait de vers...

M. DE GOURNAY.

Ah! mon Dieu!

MATHILDE.

Et, en conscience... il devrait bien... (Élevant la voix.) Je les aime beaucoup!

M. DE GOURNAY, à part.

Moi qui n'ai jamais fait que de la prose... J'en commanderai à Gaston.

MATHILDE.

A cela près, il semble deviner mes désirs et lire dans ma pensée... et dès que je suis seule... je tressaille... j'ai peur... espérant toujours le voir paraître.

AIR : *Si ça t'arrive encore.*

Dans le moindre souffle du vent
Je crois toujours sentir sa trace,
Et je crois même que souvent
Le soir je lui parle à voix basse :
Hier encor je le suppliais
De se faire connaître.

M. DE GOURNAY.

Et lui, vous répond-il?

MATHILDE.

Jamais,
Mais il m'entend peut-être.
Non, vraiment, il ne répond jamais,
Mais il m'entend peut-être.

MADAME DE SALBRIS, à M. de Gournay.

Elle est folle!... (A Mathilde.) Oui, vous êtes folle! et celui qui s'amuse ainsi à vos dépens, connaissait bien sans doute votre tête exaltée et romanesque, car depuis un an, elle n'a plus qu'une occupation, qu'une idée... elle ne rêve qu'à cet inconnu... Hier soir encore, ce rhume de cerveau que nous avons... que j'ai gagné dans le parc... c'était pour penser à lui par un ciel orageux... car elle y pense le jour, elle y pense la nuit... et je le dis à vous qui êtes notre ancien ami, je crois en vérité qu'elle l'aime.

M. DE GOURNAY, avec joie.

Est-il possible?... (A part.) C'est ce que je voulais!

ma raison, c'est que je trouve cela ce matin auprès de mon lit, en m'éveillant... et que ma femme de chambre, que j'ai interrogée, n'a vu entrer personne.

M. DE GOURNAY.

C'est bien singulier!

MATHILDE.

Et bien inquiétant!.. On peut donc s'introduire la nuit dans ma chambre... sans que je m'en aperçoive... sans que je le sache!.. et je vais toujours être dans des transes mortelles... On se croit seule... on ne l'est pas... Cela fait trembler!

M. DE GOURNAY, gravement.

Il y a de quoi... et à votre place, je ne serais pas rassurée...

MADAME DE SALBRIS.

Aussi, dorénavant, je ne vous laisserai plus seule dans votre chambre...

MATHILDE, vivement.

Oh! non, ma bonne maman... Oh! non.

MADAME DE SALBRIS.

Et pourquoi cela?

MATHILDE.

Si ça allait l'empêcher...

MADAME DE SALBRIS, sévèrement.

Mathilde, y pensez-vous?...

MATHILDE.

Eh! oui vraiment... j'ai idée que c'est un sylphe, ou une sylphide... car jusqu'à présent... rien ne nous dit positivement... (Souriant.) Cependant je crois que ce n'est pas une sylphide.

M. DE GOURNAY.

Et je pense comme vous!...

MATHILDE.

N'est-ce pas?... Une femme n'y mettrait pas cette persévérance... et cette discrétion.

MADAME DE SALBRIS.

Ma fille!...

MATHILDE.

Oui, ma bonne maman, oui... (A M. de Gournay.) Songez donc que voilà près d'un an... Oui, mon ami, depuis l'autre hiver... Vous n'étiez pas à Paris lorsque cela a commencé... et si je vous racontais tout ce qu'il y avait d'ingénieux, de délicat...

de mystérieux dans ces surprises... Il n'y a qu'une chose qui m'étonne... il ne m'a jamais fait de vers...

M. DE GOURNAY.

Ah! mon Dieu!

MATHILDE.

Et, en conscience... il devrait bien... (Élevant la voix.) Je les aime beaucoup!

M. DE GOURNAY, à part.

Moi qui n'ai jamais fait que de la prose... J'en commanderai à Gaston.

MATHILDE.

A cela près, il semble deviner mes désirs et lire dans ma pensée... et dès que je suis seule... je tressaille... j'ai peur... espérant toujours le voir paraître.

AIR : *Si ça t'arrive encore.*

Dans le moindre souffle du vent
Je crois toujours sentir sa trace,
Et je crois même que souvent
Le soir je lui parle à voix basse :
Hier encor je le suppliais
De se faire connaître.

M. DE GOURNAY.

Et lui, vous répond-il?

MATHILDE.

Jamais,
Mais il m'entend peut-être.
Non, vraiment, il ne répond jamais,
Mais il m'entend peut-être.

MADAME DE SALBRIS, à M. de Gournay.

Elle est folle!... (A Mathilde.) Oui, vous êtes folle! et celui qui s'amuse ainsi à vos dépens, connaissait bien sans doute votre tête exaltée et romanesque, car depuis un an, elle n'a plus qu'une occupation, qu'une idée... elle ne rêve qu'à cet inconnu... Hier soir encore, ce rhume de cerveau que nous avons... que j'ai gagné dans le parc... c'était pour penser à lui par un ciel orageux... car elle y pense le jour, elle y pense la nuit... et je le dis à vous qui êtes notre ancien ami, je crois en vérité qu'elle l'aime.

M. DE GOURNAY, avec joie.

Est-il possible?... (A part.) C'est que je voulais!

MATHILDE, vivement.

Oh! non... non, ma mère... on ne peut vous dire cela, mais cela pique si vivement ma curiosité... que souvent je n'en dors pas... et à force de chercher qui cela peut être... j'en ai la fièvre... (S'animant.) J'en ai mal à la tête... car il n'y a pas d'exemple d'une obstination pareille. Je n'ai jamais été au bal de l'Opéra...

MADAME DE SALBRIS.

Je le crois bien!...

MATHILDE.

Mais on dit qu'après y avoir intrigué les gens, on finit par se montrer ou par décliner son nom.

M. DE GOURNAY, riant.

On dit : « Je suis Oreste... ou bien Agamemnon... »

MATHILDE.

Vous riez!

M. DE GOURNAY.

C'est que vous êtes très-amusante.

MATHILDE.

Ah! vous ne savez pas ce qu'est chez nous un désir curieux, un désir de savoir ce qu'on ignore... Moi, d'abord, je le dis franchement... je ne sais pas ce que je donnerais pour connaître cet inconnu... pour le voir un instant.

M. DE GOURNAY.

Cela viendra... j'en suis persuadé!

MATHILDE.

Vous croyez?

MADAME DE SALBRIS.

Plus tôt que tu ne crois!... et je te dirai son nom si tu veux, car je sais qui.

M. DE GOURNAY, effrayé et à part.

Ah! mon Dieu!

MATHILDE, vivement.

Est-il possible... Ah! ma bonne maman, si vous saviez combien je vous aimerais... Parlez vite!

MADAME DE SALBRIS.

Te souviens-tu que, l'automne dernier, M. de Bonneval, qui venait d'acheter une terre voisine, me fit, par un de ses parents, demander ma petite-fille en mariage?

MATHILDE.

C'est vrai!

MADAME DE SALBRIS.

Un parti sortable... Trois fermes, deux mille arpents de bois qui sont contigus avec les miens, cela convenait fort...

MATHILDE.

A vous... mais pas à moi qui ne voulais pas me marier!

MADAME DE SALBRIS.

Cela n'empêchait pas les égards et les procédés; on en doit toujours aux gens qui vous demandent en mariage...

M. DE GOURNAY, souriant.

Et qui ont deux mille arpents de bois.

MADAME DE SALBRIS.

Ce n'est pas l'avis de Mademoiselle; car elle ne voulut pas même le voir, et le pauvre jeune homme ne put pas obtenir d'elle d'être reçu chez nous pour faire sa cour.

MATHILDE, avec impatience.

Eh bien! ma mère?...

MADAME DE SALBRIS.

Eh bien! ma fille... je suis persuadée que c'est lui...

MATHILDE.

Est-il possible!...

MADAME DE SALBRIS.

Oui, d'après votre défense, n'osant se présenter ouvertement, cherche tous les moyens de parler à votre cœur ou à votre imagination... moyens qui, tout indirects qu'ils sont... finissent toujours par compromettre une jeune personne.

MATHILDE.

M. de Bonneval?... on m'avait dit qu'il était avare.

M. DE GOURNAY.

Et à moi qu'il était très-laid...

MADAME DE SALBRIS.

Je ne le connais pas.

M. DE GOURNAY.

Et que c'était un sot...

MADAME DE SALBRIS.

On fait toujours cette réputation-là aux gens riches.

MATHILDE.

Il est de fait qu'il ne la mérite pas, si c'est lui...

M. DE GOURNAY.

Oui... si c'est lui... mais j'en doute!...

MADAME DE SALBRIS.

Et moi, j'en suis certaine... Aussi il est temps que cela fi-

nisse... Je trouverai bien moyen de le voir et de lui dire nettement qu'il ait à cesser de pareilles manières d'agir...

M. DE GOURNAY.

Et vous ferez fort bien! (A part.) La scène sera gaie.

MATHILDE.

Oui, ma bonne maman... Mais cependant... si ce n'était pas lui?...

MADAME DE SALBRIS.

Alors... alors...

AIR : *Des maris ont tort.*

Comme il vous obéit sans cesse,
Il faut répéter hautement
Que ceci vous déplaît, vous blesse...
Il n'y viendra plus!

MATHILDE.

Si vraiment!
Contre sa magique science,
A quoi servent ces vains détours?
(A part.)
S'il devine ce que je pense,
Il est sûr qu'il viendra toujours!

(On entend dans le salon à gauche un prélude de piano.)

Écoutez donc?...

M. DE GOURNAY.

On touche du piano au salon!...

MATHILDE.

Et fort bien!...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JULIE, sortant du salon à gauche, et retournant la tête.

MADAME DE SALBRIS, à Julie.

Qu'est-ce que cela signifie, Mademoiselle?

JULIE.

Ma foi, Madame, vous devez le savoir mieux que moi!... Je viens, en traversant le salon, d'apercevoir un beau jeune homme qui n'était jamais venu ici, et qui arrive, dit-il, de Paris à l'instant même... pour tenir le piano!...

MATHILDE, poussant un cri.

Ah!... je comprends!...

MADAME DE SALBRIS.

Vous êtes bien habile...

MATHILDE.

Ne vous rappelez-vous pas que ce matin je me désolais de ce que notre concert de ce soir ne pouvait avoir lieu... faute d'un accompagnateur?...

M. DE GOURNAY.

Eh bien?...

MATHILDE.

Eh bien!... il m'aura entendue... ou devinée...

MADAME DE SALBRIS.

Qui?...

MATHILDE.

Lui!... ma grand'mère... lui!... qui est toujours là, près de moi... le plus aimable des sylphes... (M. de Gournay se retourne pour se frotter les mains avec satisfaction.)

MADAME DE SALBRIS.

Elle en perdra la tête! (A Julie.) Qui nous a envoyé ce jeune homme? qui lui a dit de venir?...

JULIE.

Un inconnu... à ce qu'il prétend...

MATHILDE.

Quand je vous le disais!... Vous le voyez bien!...

M. DE GOURNAY, riant.

Décidément c'est Ilbondocani!...

MATHILDE, riant.

Oui... oui... Et ma bonne maman est Lémaïde, la mère du calife, qui n'y comprend rien...

JULIE, bas, à M. de Gournay.

Ni moi non plus... car il n'y a pas une heure que je vous ai dit...

M. DE GOURNAY.

Écoute donc... il faut bien aussi pour toi quelques surprises...

MATHILDE, gaiement.

Nous aurons donc un concert magique... aérien... Il faut prévenir ces dames que rien n'est décommandé... et, de plus, envoyer des invitations à tous les châteaux voisins!...

M. DE GOURNAY.

Si je puis vous aider comme secrétaire...

MATHILDE.

J'y compte bien... (Vivement.) Ah!... mon Dieu!... si, à la faveur de cette fête... il allait s'introduire auprès de nous...

M. DE GOURNAY, à part.

Oh! quelle idée!... (Haut.) Cela vous effraye?

MATHILDE.

Sans doute... j'en suis toute tremblante... Pas de robe nouvelle, pas de fleurs, pas de garniture à la mode... Il va me trouver affreuse!... (Se dirigeant vers sa chambre, qui est à droite.) Et impossible, d'ici à ce soir... d'improviser une parure...

M. DE GOURNAY, d'un air railleur.

Peut-être à la ville de Meaux... on pourrait...

JULIE.

Ou bien, en arrangeant votre garniture de camélias...

MATHILDE.

Non, Mademoiselle, ça ne se peut pas... (Elle se dirige vers sa chambre, qu'elle ouvre; elle pousse un cri et reste immobile sur le seuil de la porte.) Ah!

MADAME DE SALBRIS.

Qu'est-ce donc?...

MATHILDE, montrant de la main dans la chambre.

Là... là... sur mon divan... cette délicieuse toilette... cette garniture de marguerites... Venez donc voir!

M. DE GOURNAY ET JULIE.

C'est ma foi vrai!...

AIR nouveau de M. HORMILLE.

ENSEMBLE.

MADAME DE SALBRIS.

O mystère étonnant
Qui double ma colère;
C'est affreux, révoltant,
Et même inconvenant!

MATHILDE.

O mystère étonnant
Qui fâche ma grand'mère;
O mystère étonnant
Que je trouve charmant!

M. DE GOURNAY ET JULIE.

O mystère étonnant
Qui trouble la grand'mère;
O mystère étonnant.

(Montrant Mathilde.)
Qu'elle trouve charmant!

MADAME DE SALBRIS.

C'est d'une inconvenance extrême!..

MATHILDE.

Mais on peut toujours l'admirer...
Moi, je me risque...
(Elle va à la porte.)

JULIE.

Moi, de même...

MATHILDE.

Et ne pas vouloir se montrer!..

M. DE GOURNAY.

Oui, de son devoir il s'écarte
En n'osant à vos yeux s'offrir!

JULIE.

Mais on peut bien ne pas venir,
(Montrant le présent qui est dans la chambre à droite.)
Lorsqu'on envoie ainsi sa carte!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(Après le morceau, Mathilde, M. de Gournay et Julie entrent à gauche, dans la chambre où sont les parures.)

SCÈNE V.

MADAME DE SALBRIS, seule.

On dira ce qu'on voudra, je suis toujours pour mon opinion première, c'est M. de Bonneval, parce que, nous autres, nous avons un tact... que n'ont point ces jeunes têtes... Aussi je ne leur ai point parlé de l'idée que j'ai eue ce matin, mais il faut absolument que nous fassions connaissance et qu'il se présente par la grande porte... parce que les amours à deux battants ne sont point dangereux! (S'approchant de la porte à gauche qui est celle du salon.) Ah! c'est notre jeune musicien... Il tire un album de sa poche... Il va dessiner... (A haute voix.) Monsieur... Monsieur! pourrais-je vous parler? Très-bien... il pose son album sur la table... il vient!...

SCÈNE VI.

GASTON, sortant de la porte à gauche; MADAME DE SALBRIS, descendant au bord du théâtre; MATHILDE, sortant de la porte à droite.

MATHILDE, entrant.

C'est d'un goût exquis!

GASTON, entrant de l'autre côté.

Me voici à vos ordres, Madame. (Apercevant Mathilde, il pousse un cri.) Ah!

MATHILDE.

Qu'est-ce donc?

GASTON, à part.

C'est elle... je la retrouve!

MADAME DE SALBRIS, à Mathilde.

C'est ce jeune homme... ce musicien qui vient pour le concert de ce soir.

GASTON, à part, avec joie.

Ah! M. de Gournay n'a que de bonnes idées! (Haut, en cherchant à cacher son émotion.) Certainement... j'étais loin de m'attendre... c'est-à-dire... je savais bien... (A part.) Remettons-nous.

MADAME DE SALBRIS, bas, à Mathilde.

Il paraît troublé à votre aspect... regardez-le donc!

MATHILDE, de même.

C'est vrai!

MADAME DE SALBRIS, de même.

Ce n'est pas un musicien.

MATHILDE, de même.

Vous croyez?..

MADAME DE SALBRIS, de même.

C'est mieux que cela!

MATHILDE, de même.

Eh! qui donc?..

MADAME DE SALBRIS, de même.

Je m'en doute... mais nous le saurons.

MATHILDE, haut, après avoir regardé Gaston.

Il me semble que ce n'est pas la première fois que j'ai le plaisir de voir Monsieur... Au bal... cet hiver...

GASTON, vivement.

Chez madame de Simiane.

MATHILDE.

Ailleurs encore.

GASTON.

Quoi! Mademoiselle ne l'a pas oublié...

MADAME DE SALBRIS.

Et vous ignoriez que vous deviez rencontrer ici ma petite-fille?

GASTON.

Oui, Madame... l'on m'avait dit au château de Salbris... et j'étais loin de me douter que Mademoiselle habitât près de vous.

MATHILDE, d'un air railleur.

Ce qui me paraît fort extraordinaire, c'est qu'un homme que vous ne connaissez pas... car vous ne le connaissez pas...

GASTON.

Non, Mademoiselle.

MATHILDE, de même.

Vous ait ainsi envoyé vers nous et que vous ayez accepté.

GASTON.

Pourquoi pas?.. on m'a dit : Vous verrez un château superbe, une société très-aimable, des femmes charmantes... et jusqu'ici je dois convenir que cet inconnu est un honnête homme qui ne m'a pas trompé... et puis il s'agissait d'un concert où il fallait faire une partie... et moi, artiste, moi qui adore la musique...

MATHILDE.

Ah! Monsieur est artiste?

GASTON.

Oui, Mademoiselle...

MADAME DE SALBRIS, bas, à sa nièce.

Ce n'est pas vrai!

MATHILDE, à Gaston.

Artiste amateur, à ce que je suppose, et fort riche?..

GASTON.

Non, Mademoiselle, je n'ai presque rien ; mais je ne me plains pas... je suis heureux... (Regardant Mathilde.) aujourd'hui du moins...

MADAME DE SALBRIS, bas, à Mathilde.

Comprends-tu?

MATHILDE, de même.

Oui, je crois qu'il y a quelque chose! (Haut.) Oserais-je, Monsieur, vous demander quel est votre nom?..

GASTON.

Gaston !..

MADAME DE SALBRIS, bas, à Mathilde.

Un nom supposé.

MATHILDE.

Il y a un jeune peintre de ce nom... un peintre distingué... qui commence une belle réputation.

GASTON, troublé.

C'est... c'est moi, Mademoiselle.

MATHILDE, souriant.

En vérité !

MADAME DE SALBRIS, bas, à sa nièce.

Il ment très-bien !

MATHILDE, souriant.

Vous disiez d'abord que vous étiez musicien ?

GASTON.

Cela n'empêche pas... j'ai toujours cultivé et aimé la musique... dans ce moment, plus que jamais... puisque je puis être utile à ces dames... et si elles veulent que nous répétions les morceaux de ce soir...

MATHILDE.

Je craindrais d'abuser de votre complaisance...

GASTON, vivement.

Ordonnez de moi ! commandez ! je serais si reconnaissant de vous obéir !

MATHILDE.

Tenez, Monsieur, regardez-moi bien en face, et dites-moi franchement... êtes-vous bien sûr d'être un peintre, un musicien ?..

GASTON.

Mais oui, Mademoiselle !.. Il y a un piano au salon... A moins que vous ne préfériez cette guitare...

MATHILDE.

Monsieur accompagne aussi sur la guitare ?

GASTON.

Oui, Mademoiselle.

MADAME DE SALBRIS, bas, à sa nièce.

C'est ça !.. en héros espagnol !.. Je n'en crois pas un mot.

MATHILDE.

Ni moi non plus... (A part.) ou du moins ce serait dommage !

SCÈNE VII.

MATHILDE et MADAME DE SALBRIS, à droite; M. DE GOURNAY, entrant par le fond; GASTON, à gauche, accordant la guitare.

M. DE GOURNAY.

Toutes vos invitations sont parties, deux jockeis à cheval...

MATHILDE, à voix basse.

Silence!.. Nous sommes sur la trace...

M. DE GOURNAY.

En vérité?

MADAME DE SALBRIS.

C'est moi qui ai tout découvert.

M. DE GOURNAY.

Vous êtes si adroite!

MATHILDE.

Tenez, regardez ce jeune homme qui accorde cette guitare... ma grand'mère a idée que c'est l'inconnu.

M. DE GOURNAY, riant.

Bravo!.. Ce n'est donc plus M. de Bonneval?..

MADAME DE SALBRIS.

Cela n'empêche pas!.. C'est peut-être lui aussi.

M. DE GOURNAY.

Ce Monsieur que votre petite-fille ne peut pas souffrir?

MADAME DE SALBRIS.

Lui-même!

M. DE GOURNAY, à part.

Très-bien!.. (Haut.) Eh bien! Madame, je serais assez de votre avis. Qu'est-ce qu'il dit?

MATHILDE.

Qu'on le nomme Gaston...

MADAME DE SALBRIS.

Il dit qu'il est musicien et peintre... mais ce n'est pas vrai. (Gaston fait résonner la guitare qu'il accorde.)

M. DE GOURNAY.

C'est faux!.. c'est faux... et je pense comme vous : il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela. Je vais causer un peu avec lui, et je suis sûr qu'il se coupera... Laissez-moi faire... (Les dames s'éloignent un instant et remontent le théâtre en se promenant; M. de Gournay s'approche de Gaston, qui s'occupe toujours de la guitare.)

GASTON, levant les yeux et apercevant M. de Gournay.

Ah! Monsieur, si vous saviez...

M. DE GOURNAY.

Je sais tout... On te prend pour un imbécile des environs.

GASTON.

Est-il possible!..

M. DE GOURNAY.

C'est bien plus drôle... Un monsieur de Bonneval, un voisin, affreux, à ce qu'il paraît, et qu'on déteste.

GASTON.

O ciel!

M. DE GOURNAY.

Sois tranquille... ça ne durera pas. Il me faut des vers... des vers où tu diras que l'inconnu n'est pas M. de Bonneval... Alors, nouveau désappointement, nouvelle surprise... C'est charmant!

GASTON.

Des vers...

M. DE GOURNAY.

Oui, c'est une commande qu'on m'a faite.

GASTON.

Des vers... Et dans quel genre?

M. DE GOURNAY.

Dans le genre amoureux, passionnés, brûlants; c'est pour celle que j'aime, mademoiselle Mathilde.

GASTON, à part.

Grand Dieu!

M. DE GOURNAY.

Celle que j'épouse... Tu ne l'as pas deviné?

GASTON, troublé.

Quoi! la petite-fille de madame de...

M. DE GOURNAY.

Certainement... Tu croyais peut-être que c'était la grand'-mère!.. Aurai-je mes vers?..

GASTON, pouvant se soutenir à peine.

Oui, Monsieur. (A part.) Ah! c'est fait de moi... Par bonheur je n'ai rien dit, et il ne saura jamais rien! (M. de Gournay remonte vers les dames.)

MATHILDE.

Eh bien?

M. DE GOURNAY.

Eh bien! je ne sais pas si c'est l'inconnu, mais je partage

l'idée de Madame. (Montrant madame de Salbris.) Je suis sûr que c'est M. de Bonneval, quoiqu'il n'en convienne pas.

MATHILDE.

Ah! que c'est impatientant!

M. DE GOURNAY.

Quoiqu'il soutienne toujours qu'il est artiste... qu'il est peintre...

MADAME DE SALBRIS.

Lui!.. un peintre!..

M. DE GOURNAY.

Il ne l'est pas plus que moi!..

MATHILDE.

Ah! j'imagine un moyen... qui le forcera bien à avouer sa ruse... (Traversant le théâtre et s'approchant de Gaston, qui est plongé dans ses réflexions, et qui ne la voit pas.) Monsieur Gaston... (Gaston ne l'entend pas et ne répond pas. Se retournant du côté de madame de Salbris.) C'est étonnant, par exemple... qu'on ne réponde pas à son nom... Il l'aura déjà oublié... (Parlant plus haut.) Monsieur Gaston...

GASTON, tressaillant.

Qu'est-ce, Mademoiselle?

MATHILDE.

Vous qui êtes peintre, et peintre distingué... on n'a jamais fait mon portrait... et si vous vouliez...

GASTON, troublé.

Moi!..

MATHILDE.

Le mien ou celui de ma grand'mère... à votre choix... Mais je tiendrais à ce que ce fût ici même... à l'instant. (A Julie, qui entre à gauche.) Julie, apporte-nous un livret, un album; il y en a là, dans le salon... (Julie sort.)

M. DE GOURNAY, à part.

Cela va l'empêcher de faire mes vers!

MATHILDE, bas, à sa tante.

Quel changement dans ses traits!..

MADAME DE SALBRIS.

Je le vois bien!

GASTON.

Je craindrais d'abuser de vos moments.

MATHILDE.

Du tout... une esquisse au crayon. (Allant à Julie, qui rentre, lui

prenant l'album qu'elle tient dans les mains, et s'approchant de Gaston
Tenez, Monsieur.

GASTON, à part.

Mon album !..

MATHILDE, ouvrant l'album et indiquant une page du doigt.

Là, à cet endroit... mon portrait... Ah! mon Dieu!

TOUS.

Quoi donc?

MATHILDE.

Il y est déjà !

MADAME DE SALBRIS.

Et parfaitement ressemblant...

MATHILDE, regardant une autre feuille.

Et là encore... coiffée en fleurs... et plus loin... cette autre en robe de bal... partout moi!

M. DE GOURNAY.

Est-il possible!.. (A Gaston, à demi voix.) Sais-tu ce que cela signifie!

GASTON, de même.

Non, Monsieur!

M. DE GOURNAY.

Ce n'est pas toi!..

GASTON, de même, en cherchant à cacher son trouble.

Arrivé depuis une demi-heure, je n'aurais jamais eu le temps...

M. DE GOURNAY.

C'est juste! Qui diable ça peut-il être?

JULIE, bas, à M. de Gournay

C'est vous, Monsieur?

M. DE GOURNAY.

Du tout.

JULIE, de même.

Encore une surprise.

M. DE GOURNAY.

Laisse-moi donc... (A part.) Ah çà! moi qui en faisais à tout le monde.

AIR : *Vive la Magie* (Cagliostro, premier acte).

M. DE GOURNAY.

Nouvelle surprise
Qui me scandalise.

Qui donc s'en avise,
Et prend mon emploi?
Je saurai connaître
L'amant ou le traître
Qui se permet d'ètre
Plus adroit que moi!

MATHILDE.

Nouvelle surprise!
Que, dans ma franchise,
Gaîment j'autorise.
(Regardant le portrait.)
C'est moi! c'est bien moi!
Mais qui peut-il ètre?
J'aurais peur, peut-être,
S'il allait paraître
Soudain devant moi!

MADAME DE SALBRIS.

Nouvelle surprise
Qui me scandalise.
Ah! s'il se déguise,
Je saurai pourquoi.
Par un coup de maître,
Je saurai peut-être
Le faire apparaître
Ici devant moi!

JULIE, bas, à M. de Gournay.

Nouvelle surprise.
Tout vous favorise,
Tout à votre guise
Réussit, je croi!
C'est un coup de maître,
Faites-vous connaître,
Et demain peut-ètre,
Vous aurez sa foi.

GASTON.

Que Dieu me conduise!
Que sa main maîtrise
Ce feu qui s'attise
Et qui brûle en moi!
Je ne puis, sans être
Un ingrat, un traître,
Le laisser paraître!..
Mon Dieu! soutiens-moi

JULIE, à Mathilde.

Et votre toilette ?..

MATHILDE, feuilletant toujours l'album.

Ah ! c'est vrai, je l'oubliais.
Dieu ! qu'ai-je vu !.. des vers !

M. DE GOURNAY, stupéfait.

Des vers !

MATHILDE.

J'en demandais !
L'inconnu m'obéit...

M. DE GOURNAY.

Quoi ! de la poésie !
Voyons...

GASTON, à part.

Je suis perdu !

M. DE GOURNAY.

Voyons ?..

MATHILDE, fermant l'album.

Je ne puis les montrer... du moins par modestie.

TOUS, excepté Gaston.

Ah ! c'est inconcevable... et pour bonnes raisons,
Il faut tout observer.

MADAME DE SALBRIS, à part.

Nous verrons !

M. DE GOURNAY.

Nous verrons !

ENSEMBLE.

Nouvelle surprise, etc.

(Mathilde entre avec Julie dans l'appartement à gauche. — M. de Gournay sort par le fond ; — Gaston veut le suivre ; madame de Salbris le retient par la main.)

SCÈNE VIII.

MADAME DE SALBRIS, GASTON.

MADAME DE SALBRIS.

Un instant, mon beau Monsieur, vous ne nous quitterez pas ainsi. Je n'ai pas voulu, devant ma petite-fille, devant sa femme de chambre, devant tout le monde enfin, amener une reconnaissance... Je ne suis pas pour les dénouements devant témoins... je tiens à ce que tout se passe en famille... et il n'est plus temps de feindre... je vous ai reconnu.

GASTON.

Moi, Madame!

MADAME DE SALBRIS.

Cet album est à vous.

GASTON, avec effroi.

O ciel!...

MADAME DE SALBRIS.

Je vous ai vu là, dans ce salon... le sortir de votre poche.

GASTON, avec effroi.

Taisez-vous! (A part.) Que dirait mon bienfaiteur? (Haut.) De grâce, taisez-vous!

MADAME DE SALBRIS.

C'est donc vrai?

GASTON.

Eh bien! oui... mais si vous en parlez... je me brûle la cervelle.

MADAME DE SALBRIS, avec effroi.

Malheureux jeune homme! (Avec bonté.) Vous êtes donc bien amoureux?... Écoutez-moi, mon cher Bonneval.

GASTON, vivement.

Permettez... je ne le suis pas.

MADAME DE SALBRIS, à voix haute.

Alors... je vais tout dire.

GASTON.

Je le suis... je le suis!... (A part.) O mon Dieu!... comment sortir de là?

MADAME DE SALBRIS.

Vous êtes un extravagant, qui vous êtes donné bien de la peine pour rien. Si vous vous étiez entendu avec moi, ce mariage serait déjà fait.

GASTON.

Ce mariage...

MADAME DE SALBRIS.

Me convient sous tous les rapports... et depuis que Mathilde vous a vu, j'ai idée qu'elle est de mon avis.

GASTON, vivement.

Est-il possible?... quel bonheur! (Se reprenant.) Non... non... je suis le plus malheureux des hommes... être obligé de fuir, de me cacher!...

MADAME DE SALBRIS.

Et pourquoi donc? tous ces mystères-là n'ont déjà duré que

trop longtemps... Aussi l'invitation que vous avez reçue ce matin, à votre château, venait de moi, parce que je veux avant tout qu'on s'explique et qu'on se déclare.

GASTON.

Jamais!

MADAME DE SALBRIS.

Quelle obstination... (Lui prenant la main.) Non! quelle timidité... car il tremble, ce pauvre jeune homme... (A demi voix.) Faut-il donc vous répéter que j'ai lu dans son cœur, et que sans se l'avouer à elle-même... Mathilde vous aime déjà?

GASTON, poussant un cri de joie.

Ah! c'en est trop!... (Revenant à lui.) C'est fini... je m'en vais.

MADAME DE SALBRIS, le retenant.

Pour revenir! Songez-y bien, dans une demi-heure, vous vous présenterez ici sous votre vrai nom...

GASTON, avec impatience.

Eh! Madame!...

MADAME DE SALBRIS, vivement.

Jusque-là je vous promets de garder encore le silence... mais pas plus tard, dans une demi-heure, ou sinon je vous dénonce!

GASTON, à part.

Ah! dans une demi-heure, je serai loin de ces lieux, où l'honneur me défend de rester! Courons prévenir M. de Gournay et partons... (Regardant par la porte du fond à droite.) C'est lui... non... impossible... il est avec elle!... Ah! je le verrai plus tard.

MADAME DE SALBRIS.

Monsieur... Monsieur...

GASTON.

J'obéis, Madame, il le faut!... (Il sort vivement par la gauche.)

SCÈNE IX.

MADAME DE SALBRIS, MATHILDE ET M. DE GOURNAY, entrant par le fond à droite.

MADAME DE SALBRIS, regardant sortir Gaston.

En voilà un qui est bien amoureux, car il en perd la tête.

MATHILDE, causant avec M. de Gournay.

Ainsi, Monsieur, vous avez donc des renseignements!

M. DE GOURNAY.

Oui, sans doute!... des ouvriers, que j'ai interrogés, prétendent avoir vu ce matin un homme... un jeune homme...

MATHILDE, vivement.

Un jeune homme!...

M. DE GOURNAY.

Rôder autour des murs du parc!... Dans quelles intentions?... c'est parbleu ce que je saurai!

MADAME DE SALBRIS, gravement.

Et ce que je sais... car je l'ai vu... je lui ai parlé.

MATHILDE.

A l'inconnu?

MADAME DE SALBRIS.

A lui-même!

M. DE GOURNAY.

Il y en a donc un?

MATHILDE.

Est-ce que vous en doutiez?

M. DE GOURNAY.

Un autre encore?...

MATHILDE.

Eh! non; c'est le même... toujours le même.

MADAME DE SALBRIS.

Celui qui accablait Mathilde de surprises... qui, ce matin, lui a envoyé ce chevalet, et tout à l'heure encore cette robe de bal.

M. DE GOURNAY.

Quoi! c'est lui... il vous l'a dit?

MADAME DE SALBRIS.

Il est convenu de tout... il a tout avoué...

M. DE GOURNAY.

Voilà qui est fort... et je ne m'attendais pas à celle-là!

MATHILDE.

Quel est son nom?

MADAME DE SALBRIS, gravement.

Je ne peux encore vous le dire. (Geste d'impatience de Malthide et de M. de Gournay.) Permettez donc... j'ai aussi mes mystères... chacun son tour! J'ai juré de garder le silence et de lui laisser le plaisir de se faire connaître.

MATHILDE.

Alors qu'il ne tarde pas... Je n'ai plus de patience...

M. DE GOURNAY.

Ni moi non plus, car, en fait de surprises, en voilà une!...

MATHILDE, à M. de Gournay.

N'est-ce pas?... on n'y tient plus... c'est agaçant... ça vous donne la fièvre.

M. DE GOURNAY.

La fièvre chaude!...

MATHILDE.

A la bonne heure!... vous voilà comme moi! vous qui vous moquiez toujours de mes colères et de mes impatiences. (A madame de Salbris.) Et sera-ce bien long?

MADAME DE SALBRIS.

Il viendra aujourd'hui même...

MATHILDE.

Aujourd'hui?...

MADAME DE SALBRIS.

Ce soir.

M. DE GOURNAY, avec colère.

Ce soir?

MADAME DE SALBRIS.

Il me l'a promis.

MATHILDE.

Ah! voilà le cœur qui me bat!... et je crois que j'aimerais mieux ne pas le voir!... (A madame de Salbris.) Est-il bien? A-t-il bonne façon? Moi j'ai là d'avance une idée... et je voudrais savoir... s'il y ressemble...

MADAME DE SALBRIS.

Tout ce que je peux dire, c'est qu'il est très-aimable, très-riche, et surtout amoureux à faire pitié...

MATHILDE, à part.

Pauvre jeune homme!

MADAME DE SALBRIS.

Ou à faire plaisir... comme vous voudrez!... Ne m'en demandez pas davantage.

MATHILDE.

Ah! que c'est contrariant!... Voyez-vous, ma mère, j'aurais mieux aimé que vous ne dissiez rien... ou bien dites-moi tout... ma bonne petite maman... je vous en prie... Comment doit-il venir ici? par quel coup de théâtre, quel effet magique, sous quelle forme?... J'aurai moins peur si je suis prévenue!

MADAME DE SALBRIS, gravement.

Il se présentera sous la forme de quelqu'un que j'ai invité à passer la soirée.

M. DE GOURNAY.

Il a reçu une invitation?

MADAME DE SALBRIS.

Écrite de ma main! Et quant à la magie qu'il emploiera... la voici... — On entendra tout à coup... tenez... comme dans ce moment... une voiture entrer dans la cour.

MATHILDE, écoutant.

Ah! mon Dieu! serait-ce lui?

M. DE GOURNAY, à part.

S'il monte... je le fais sauter par la fenêtre.

MADAME DE SALBRIS, continuant.

Les portes du salon s'ouvriront, et un de nos gens viendra tout uniment annoncer...

SCÈNE X.

LES MÊMES, JULIE.

JULIE.

Madame... Madame... quelqu'un que vous n'attendiez pas, et qui n'est jamais venu ici.

TOUS.

Qui donc?

JULIE.

M. de Bonneval! (Elle entre dans le salon à gauche.)

MATHILDE, qui a couru à la fenêtre pour le voir, pousse un cri.

Voyons... Ah!...

MADAME DE SALBRIS.

Qu'a-t-elle donc?

MATHILDE, hors d'elle-même et tombant sur un fauteuil.

Il est là... il traverse la cour...

MADAME DE SALBRIS, courant à la fenêtre, regarde, pousse aussi un cri et tombe sur un autre fauteuil.

Ah!..

M. DE GOURNAY.

Et elle aussi... De plus fort en plus fort...

MADAME DE SALBRIS, à part.

Ce n'est pas lui!.. Qu'est-ce que ça veut dire? qu'est-ce que ça signifie?.. Et moi qui l'ai invité... Que va-t-il penser?.. (A

sa fille.) Ce que c'est aussi que vos mystères, vos surprises ; si je m'en mêle jamais...

JULIE, rentrant avec une bougie qu'elle pose sur la table.

Mais, Madame... le voilà qui entre au salon...

MADAME DE SALBRIS.

Ah! courons le recevoir! (Elle se précipite dans l'appartement à gauche, et, au moment où se referme la porte, on l'entend dire :) Enchantée, Monsieur, de l'honneur que vous nous faites, etc.

SCÈNE XI.

MATHILDE, toujours assise ; JULIE, M. DE GOURNAY.

JULIE, s'approchant de Mathilde.

Est-ce que Mademoiselle ne va pas aussi au salon ?

MATHILDE, sèchement.

Non, Mademoiselle.

JULIE.

Toutes ces dames y sont déjà descendues.

MATHILDE, de même.

Peu m'importe !

JULIE.

C'est étonnant que Mademoiselle n'ait pas envie de voir M. de Bonneval.

MATHILDE.

Ah!.. je l'ai vu... et de reste... Il est affreux !

M. DE GOURNAY.

Je respire... (Bas, à Julie.) J'ai eu peur un moment. Ce monsieur de Bonneval, qui est un fat, s'était laissé attribuer tout ce que nous avons fait.

JULIE, à voix basse.

En vérité !

M. DE GOURNAY, de même.

Il l'avait pris sur son compte.

JULIE, de même.

Par bonheur, il n'est pas redoutable.

M. DE GOURNAY.

Et je crois le moment excellent pour amener une reconnaissance définitive.

JULIE.

Je le crois aussi.

M. DE GOURNAY.

On ne vaut que par la comparaison... Tiens... (Lui donnant un billet.) voici qui préparera mon entrée, remets-lui ce billet. (Julie fait un mouvement pour donner le billet à Mathilde.) Non... pas ainsi, pas tout bonnement comme un facteur.

JULIE.

Et... comment ?..

M. DE GOURNAY.

Cherche un moyen... un moyen... Hum ! (Ne trouvant pas de terme assez extraordinaire, il fait un geste qui signifie enlevé!) Je serai là quand il le faudra.

JULIE.

C'est bien !

M. DE GOURNAY.

Je vais prévenir mes gens... qui sont arrivés, et au signal que je donnerai... (Faisant le geste de frapper des mains.) le feu d'artifice, le bouquet final et le dénoûment à effet! (Il sort sur la pointe des pieds.)

(Toute la fin de cette scène s'est dite à voix basse et près des portes du fond, pendant que Mathilde est assise sur le devant du théâtre dans un fauteuil, et la tête appuyée sur sa main.)

SCÈNE XII.

MATHILDE, assise à droite du théâtre, près de la table; JULIE, s'approchant d'elle doucement.

JULIE.

Mademoiselle... Mademoiselle !

MATHILDE.

Quoi donc ?

JULIE, tenant à la main la lettre qu'elle cache.

Que dira-t-on si vous restez ici ?

MATHILDE.

On dira que je souffre, que je suis malade, et c'est la vérité. (Portant la main à son cœur.) Oui... oui... je souffre beaucoup... Je rentre dans ma chambre et n'en sortirai pas.

JULIE.

Quel dommage! Mademoiselle était si jolie avec ces fleurs.

MATHILDE.

Elles viennent de M. de Bonneval, je n'en veux plus.

JULIE.

Puisque vous les aviez acceptées...

MATHILDE.

Quand elles venaient... d'un inconnu. (Cherchant à détacher son bouquet.) Parce que... un inconnu... c'est... tout ce qu'on voudra... mais maintenant qu'il s'est fait connaître...

JULIE.

Bien maladroitement.

MATHILDE.

A coup sûr!

JULIE.

Il y avait si longtemps qu'il se cachait.

MATHILDE, lui donnant son bouquet.

Il fallait continuer! Il y a des gens qui commencent bien et qui finissent mal.

JULIE, tirant de sa poche une petite lettre et poussant un cri.

Ah! mon Dieu! qu'ai-je vu?

MATHILDE.

Quoi donc?

JULIE.

Dans ce bouquet... une lettre.

MATHILDE, avec colère.

Quelle inconvenance!.. Tant mieux... tant mieux. Une occasion de se fâcher et de renvoyer ce monsieur de Bonneval. (Prenant le lettre et lisant.) « On vous abuse, Mademoiselle, je vous jure que je ne suis pas M. de Bonneval. » (Poussant un cri.) Ah!

JULIE.

Qu'est-ce que cela?

MATHILDE.

Rien... rien! (A part.) J'en étais sûre? (Continuant.) « Si vous tenez à me connaître, je serai ce soir à huit heures dans le petit salon. » C'est ici! (Reprenant.) « Mais je ne puis paraître que dans la solitude et l'obscurité... Éloignez donc tous les indiscrets, car la vue seule d'un étranger me ferait fuir... et, si vous consentez à me recevoir, daignez porter à votre côté ce bouquet. » (Poussant un cri et reprenant le bouquet que Julie venait de jeter sur la table à droite.) Ah! (Elle l'attache vivement à son côté.)

JULIE.

Mademoiselle connaît-elle enfin? (On entend dans le salon à gauche un air de danse; l'air du *Code noir*, au second acte.)

MATHILDE, vivement.

Non!.. non!.. Écoute donc... Qu'est-ce que c'est?

JULIE.

Ce sont ces dames qui dansent avant le concert, et en vous attendant...

MATHILDE, passant à gauche du théâtre, à côté du salon.

Oui... tu as raison... mon absence serait remarquée... Rentre... toi, ma bonne Julie... On aura besoin de toi là bas... Va-t'en! va-t'en!..

Air du *Code noir.*

MATHILDE.

Oui... là-bas on te désire...

JULIE, à part, à droite du théâtre.

A notre sylphe allons dire
Qu'il ne peut plus différer!

MATHILDE, relisant le billet à gauche du théâtre.

Enfin, il va se montrer!

JULIE.

Et qu'avec impatience
On l'attend en ce moment!
Si toutefois, quand j'y pense,
C'est bien lui que l'on attend!

ENSEMBLE.

MATHILDE.

Il va venir,
Je sens mon cœur d'avance tressaillir!
Encore un peu,
Et l'inconnu va paraître en ce lieu!
Adieu!

JULIE.

Il va venir,
Et son roman, grâce au ciel, va finir;
Encore un peu,
Et son amour enfin aura beau jeu!
Adieu!

(Sur l'air de contredanse qui reprend, Julie sort par le fond, et Mathilde, qui avait fait quelques pas jusqu'à la porte du salon, revient au bord du théâtre.)

SCÈNE XIII.

MATHILDE, seule, portant la main à son cœur et regardant autour d'elle.

J'ai peur!.. Oh! oui... oui... j'ai beau faire... je le sens là .. et, je puis le dire ici... car il ne m'entendra pas... (A voix basse.) Je l'aime!.. (Se retournant avec frayeur.) Est-ce lui?.. non... il ne vient pas... *Éloignez tous les indiscrets*... Je l'ai fait... me voilà seule... et puisqu'il aime la *solitude*... Il est vrai qu'il a dit aussi et *l'obscurité*... (Montrant la bougie qui est sur la table.) Mais... je n'ose pas! Oh! non.

SCÈNE XIV.

MATHILDE, sur le devant du théâtre; M. DE GOURNAY, entrant par la porte du fond sur la pointe du pied.

Elle m'attend, à ce que m'a dit Julie... Voici le moment décisif... avançons!

MATHILDE.

Je l'entends... on marche... c'est lui, sans doute,.. (A part.) Eh non!.. c'est M. de Gournay... quel contre-temps... que vient-il faire ici? et l'autre qui va venir, ça l'empêchera...

M. DE GOURNAY.

Qu'avez-vous donc, ma chère Mathilde? Quel trouble... quelle agitation...

MATHILDE.

C'est vrai!.. et j'aime mieux tout vous confier, à vous qui êtes notre ami, notre meilleur ami... Aussi bien, il m'est impossible de cacher mon émotion et ma joie... (En confidence.) Il va venir!..

M. DE GOURNAY.

Qui donc?

MATHILDE.

L'inconnu... ici... ce soir, à huit heures.

M. DE GOURNAY, avec malice.

Peut-être est-il déjà arrivé?

MATHILDE.

Oh! non!.. Il veut qu'il n'y ait personne, et tant que vous serez là, il ne viendra pas!

M. DE GOURNAY.

Vous croyez?

MATHILDE.

Oui, vraiment... (Lui faisant signe de s'éloigner.) Ainsi...

M. DE GOURNAY.

Oui; mais, dites-moi, est-ce que vous ne soupçonnez pas un peu?..

MATHILDE, en confidence.

Si!.. j'ai une idée! et si je me trompais, je crois que j'en mourrais... (A demi voix.) Un beau jeune homme, tout jeune...

M. DE GOURNAY, à part.

Ah! mon Dieu!

MATHILDE.

Des yeux mélancoliques... des cheveux noirs.

M. DE GOURNAY, portant la main à sa chevelure qui commence à grisonner.

Par exemple!..

MATHILDE.

Taisez-vous!.. on a marché... c'est lui, sans doute!.. Partez, mon ami! partez vite... Il faut que personne ne l'aperçoive.

M. DE GOURNAY, à part.

Je serais pourtant curieux de le voir. (Mathilde, qui est près de la table, souffle vivement la bougie.) Eh bien! obscurité complète?.. c'est juste!.. je le lui avais demandé dans ma lettre... mais du moins, je pourrai l'entendre... (Bas, à Mathilde.) Adieu... adieu... je m'en vais.

MATHILDE, lui serrant la main avec reconnaissance.

Merci!..

M. DE GOURNAY, à part.

Il n'y a pas de quoi!

SCÈNE XV.

Il fait une nuit complète. — M. DE GOURNAY, qui a fait quelques pas pour s'éloigner, revient et reste près de la table, à droite. — MATHILDE est debout, de l'autre côté de la table. — GASTON entre par le fond. — L'orchestre joue en sourdine l'air du *Comte Ory*, de Rossini :

D'amour et d'espérance
Je sens battre mon cœur!

GASTON, à part.

Point de lumière!.. C'est dans cet appartement cependant qu'on m'a dit avoir vu entrer tout à l'heure M. de Gournay, que je cherche.

MATHILDE, à part, et tremblante.

Ah! le cœur me bat... d'une force... (Gaston s'avance à tâtons, rencontre Mathilde, qui tressaille.) Ah! mon Dieu!

GASTON, à part.

Qui est là?.. (Lui prenant la main.) Cette main... (A voix haute et avec surprise.) Celle d'une femme!

MATHILDE, poussant un cri.

C'est lui!.. (Elle chancelle, prête à perdre connaissance.)

GASTON, la soutenant.

O ciel!.. Mathilde! Mathilde!

M. DE GOURNAY, à part.

La voix de Gaston!.. Ah! traître!.. tu me le paieras!

GASTON.

Là!.. dans mes bras... sur mon cœur... tout ce que j'aime!.. Elle se trouve mal!.. Quelqu'un!.. du secours!..

MATHILDE, revenant à elle.

Non!.. non!.. Tout ce que vous aimez... dites-vous?

GASTON.

Ah! mon trouble et ma frayeur m'ont trahi... Pardon, Mademoiselle, pardon... je ne suis pas ce que vous croyez... je n'ai pas le rang, la fortune qu'on me suppose...

MATHILDE.

Eh! qui donc êtes-vous?

GASTON.

Quelqu'un qui ne peut vous aimer... et qui ne peut vous le dire... sous peine d'être un ingrat.

MATHILDE.

Mais vous le serez encore plus, Monsieur, si vous ne m'aimez pas!

GASTON, tombant à ses pieds.

Ah! c'est trop de bonheur pour un coupable. (Se relevant brusquement.) Adieu... adieu!..

MATHILDE.

Ah!..

GASTON, avec désespoir.

Il le faut... car je ne puis rester sans trahir mon ami, mon bienfaiteur... le meilleur des hommes.

M. DE GOURNAY, à part.

C'est mieux!.. c'est mieux!..

GASTON.

Et votre main, pour laquelle je donnerais ma vie, me serait

offerte en ce moment... que je vous dirais : Ce n'est pas moi... c'est lui qui en est digne.

M. DE GOURNAY, à part, et essuyant une larme.

Mieux... mieux encore! et cela mérite récompense! (Il frappe dans ses mains.) Partez! (On entend dans le jardin une détonation d'artifice. On aperçoit, par la croisée du fond, les jardins qui sont tout à coup illuminés, et un orchestre bruyant se fait entendre.)

CHOEUR, en dehors.

AIR : *Vive, vive l'Italie.*

Vive ! vive les surprises,
C'est le bonheur ici-bas ;
Les faveurs les plus exquises
Sont celles qu'on n'attend pas!

MATHILDE ET GASTON, effrayés.

Ah! qu'entends-je?

SCÈNE XVI.

MATHILDE, GASTON, M. DE GOURNAY, paraissant au milieu du théâtre; MADAME DE SALBRIS ET JULIE, accourant par la porte à droite, avec de la lumière.

MADAME DE SALBRIS ET JULIE.

Qu'est-ce?.. qu'y a-t-il?..

M. DE GOURNAY.

Mademoiselle Mathilde, votre petite-fille, qui épouse Gaston, mon ami, et mon fils d'adoption...

GASTON, hors de lui.

O ciel!.. est-il possible ?

M. DE GOURNAY, lui frappant sur l'épaule.

Une surprise à laquelle tu ne t'attendais pas... mon gaillard !

MADAME DE SALBRIS.

Vous le connaissez donc ?

MATHILDE.

Il était donc venu ici de votre aveu ?

M. DE GOURNAY.

Par mon ordre.

GASTON.

Et cet amour que je voulais vous cacher, vous l'avez deviné?

M. DE GOURNAY.

Depuis longtemps... Aussi personne ici, je m'en flatte, ne s'attendait à ce qui arrive. (A part.) Pas même moi! (Haut.) Mais, tu le sais, de l'étonnant, de l'imprévu... voilà ce que je veux... voilà ce que j'aime!

JULIE.

Comment! Monsieur, et à moi-même qui étais votre confidente; c'était donc aussi une surprise que vous vouliez me faire?

M. DE GOURNAY.

Oui, mon enfant. (A part.) Mais ce sera la dernière.

CHŒUR.

Vive! vive les surprises,
C'est le bonheur ici-bas;
Les faveurs les plus exquises
Sont celles qu'on n'attend pas!

MATHILDE, au public.

Air: *Il m'en souvient, longtemps ce jour.*

Des jours qui nous sont réservés
De vous dépend la destinée;
Naguère encor, vous le savez,
De notre salle abandonnée
Les échos, hélas! étaient sourds,
Les places n'étaient jamais prises!
Messieurs, venez-nous tous les jours...
Nous vous permettons les *surprises*,
Oui, Messieurs, venez tous les jours,
Et nous bénirons les surprises.

FIN DE LES SURPRISES.

REBECCA

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 2 décembre 1844.

PERSONNAGES

FÉDÉRIC, marquis de Palavicini.
ASCANIO DEL DONGO.
PEPITO, porte-clés dans la citadelle.
REBECCA, fille d'un orfèvre de la ville de Parme.
GIANINA, nièce du concierge de la citadelle.

La scène se passe dans la ville de Parme. — Dans la citadelle au premier acte.

ACTE PREMIER.

La plate-forme d'un donjon où les prisonniers prennent l'air. Le fond du théâtre, coupé en forme circulaire, offre des embrasures et des créneaux par lesquels on peut voir du haut de la tour dans la ville. Sur les deux premiers plans, à droite et à gauche, des chambres de prisonniers, avec des barreaux au-dessus de la porte. A droite, un corridor qui conduit à d'autres chambres. A gauche, un escalier par lequel on descend aux étages inférieurs. A droite, une niche où est une petite statue de pierre.

SCÈNE PREMIÈRE.

LES PRISONNIERS, ASCANIO, puis FÉDÉRIC.

(Au lever du rideau, plusieurs prisonniers se promènent sur la plate-forme ou regardent par dessus les créneaux du fond; quelques-uns lisent. Ascanio, sur le premier plan, joue aux échecs sur le coin d'une table avec un prisonnier, tandis qu'un autre dessine sur l'autre bout de la table.)

CHOEUR.

AIR : *Les chagrins, arrière!* (SIRÈNE.)

Vive, en cette vie,
La philosophie!
Par elle, en tous lieux,
On sait être heureux!
Son pouvoir suprême
Fait, en prison même,
Trouver la gaîté
Et rêver la liberté!

ASCANIO.

Échec à la dame!.. je suis vainqueur!

LE PRISONNIER.

Pas encore, seigneur Ascanio; je pare l'échec en prenant la tour!

ASCANIO.

Parbleu! prenez-la, si vous voulez!.. et celle-ci avec... j'ai assez de tours comme ça... Dieu, que c'est ennuyeux une prison!

LE PRISONNIER.

Vous ne faites que d'arriver.

ASCANIO.

C'est égal... il y a toujours longtemps qu'on y est. (Apercevant Fédéric qui vient de sortir de la chambre à droite, n° 1, il se lève brusquement.) Ah! le jeune marquis de Palavicini!

LE PRISONNIER.

Et notre partie?

ASCANIO.

Je vous la donne gagnée! (Il serre la main de Fédéric.)

FÉDÉRIC.

Ascanio del Dongo!.. le fils du grand-veneur!.. le cousin du premier ministre... vous aussi en prison!

ASCANIO.

Tout le monde y est... c'est bon genre... Quel bonheur de se rencontrer!

FÉDÉRIC.

J'aimerais mieux pour vous que ce fût ailleurs... Y a-t-il longtemps que vous êtes des nôtres?

ASCANIO.

Depuis huit jours!.. J'étais d'abord dans un autre donjon... j'ai obtenu par protection d'être transféré dans la tourelle des prisonniers d'État... Pour moi, qui ne suis qu'un étudiant, c'est bien de l'honneur!

FÉDÉRIC, souriant.

Dites-nous ce qui se passe dans notre duché de Parme et de Plaisance... car ici nous ne recevons pas de journaux.

ASCANIO.

Voici les nouvelles les plus fraîches... celles de la semaine dernière... Notre nouveau duc, le prince régnant, voit toujours des libéraux et des carbonari... partout... jusque dans sa chambre à coucher... et l'on dit que tous les soirs le ministre

de la police fait en personne une visite officielle sous le lit de Son Altesse.

FÉDÉRIC.

Air de *Favart*.

Ces princes-là sont fort habiles,
De père en fils, tous gens d'esprit!
Mais ils veulent dormir tranquilles.
Voilà comment, au moindre bruit,
De leur main, qu'à peine ils soulèvent,
Ils signent l'exil... souvent mieux!
Puis... ils se rendorment!.. et rêvent
Que leurs sujets vivent heureux!

ASCANIO.

C'est ainsi que sous le règne précédent, votre père, le seul homme d'État que nous ayons jamais eu...

FÉDÉRIC.

A été condamné comme libéral!

ASCANIO.

Ainsi que vous... Et sans votre jeunesse qui vous a valu un sursis...

FÉDÉRIC.

Oui... ce n'est que différé!

ASCANIO.

Allons donc!

FÉDÉRIC.

Peu m'importe, je vous le jure... car je tiens peu à la vie.

ASCANIO.

Bah! à vingt-cinq ans!.. Vous ne serez pas toujours en prison...et la vie est belle!

FÉDÉRIC.

Pour vous, Ascanio; pas pour moi, qui n'ai déjà plus d'illusions et ne crois plus à rien!.. Songez donc à ce que j'ai déjà vu... à la position où je me suis trouvé!..

ASCANIO.

Oui... joli cavalier, jeune, riche et fils d'un ministre!.. tout le monde vous faisait la cour... même les dames... vous ne voyiez autour de vous que des amis.

FÉDÉRIC.

Oui; mais mon père est tombé... tout le monde nous a oubliés... ou trahis!.. Moi, c'est tout simple, je me méritais ni

un souvenir, ni un regret... mais mon père, le marquis de Palavicini, qui n'avait fait que du bien au pays, qui avait défendu jusqu'au dernier moment ses droits et ses libertés... s'est vu, au jour du danger, abandonné de tous... et il a marché au supplice sans qu'un bras s'élevât pour le défendre ou une voix pour le plaindre!.. Ah! pardon!.. je sais qu'au milieu de la foule silencieuse un cri s'est fait entendre : Vive Palavicini!.. C'était vous, Ascanio, et je ne l'oublierai jamais.

ASCANIO.

Oui, je m'étais peut-être mis là un peu trop en avant; mais, grâce à ma famille, dont les opinions rétrogrades sont connues, on m'a traité comme un étourdi... un écolier sans conséquence !

FÉDÉRIC.

Ce n'est donc point les suites de cette affaire qui vous amènent à la citadelle de Parme?

ASCANIO.

Non, vraiment.

FÉDÉRIC.

Ah! tant mieux!

ASCANIO.

C'est un débat intérieur... une affaire de famille... Pour laisser à mon frère aîné les titres et la fortune de la maison del Dongo, on avait décidé que je renoncerais au monde... Moi, j'avais décidé le contraire... et je vais vous dire pourquoi... (A demi voix.) c'est que je suis amoureux!

FÉDÉRIC.

Un premier amour?

ASCANIO.

Non, le second... au moins; car, en sortant de l'université, j'avais adoré la comtesse de Lipari... une coquette qui s'est moquée de moi... vous en savez quelque chose... ce qui m'a guéri sur-le-champ... Je ne comprends pas les passions malheureuses... je ne peux aimer que quand on m'aime! et cette fois...

FÉDÉRIC, souriant.

Vous êtes bien amoureux!

ASCANIO, gaiement.

Je m'en vante... C'est-à-dire non... je ne m'en vante pas... mais c'est comme je vous le dis.

FÉDÉRIC.

Une autre grande dame?

ASCANIO.

Du tout!.. une beauté bien plus piquante et mille fois plus précieuse que l'or et les diamants dont elle est entourée... d'habitude... C'est la fille d'un orfèvre... la fille unique de maître Issachar.

FÉDÉRIC.

Issachar... à la place Maggiore... C'était notre joaillier, et je connais sa fille, la petite Rebecca, à qui j'achetais de temps en temps.

ASCANIO.

C'est vrai! c'est vrai! car à son comptoir où j'allais tous les jours, nous parlions souvent de vous... comme de la pluie et du beau temps!

FÉDÉRIC, *souriant.*

Vous êtes bien bon!.. et vous vous étiez déclaré?..

ASCANIO.

Pas encore!.. parce que son père avait des idées singulières... Ces juifs sont si bizarres!.. il avait deviné mon amour et m'avait fermé sa porte, en me déclarant que l'on n'entrait chez lui que par le mariage.

FÉDÉRIC.

Ce qui vous rappela à la raison?

ASCANIO.

Au contraire... ça me la fit perdre totalement... et j'osai, dans ma folie, parler à la famille del Dongo des prétentions de la famille Issachar... A l'idée seule du moindre contact entre les deux maisons... indignation de la mienne, refus... de vingt-cinq pieds de haut... et défense de penser désormais à la belle juive... Ce qui fit que, dès le soir même, je lui écrivis en toutes lettres mon amour... lui offrant, moi, le chevalier Ascanio del Dongo, cadet de bonne maison, mon nom, ma légitime et un mariage secret, le soir, à neuf heures, à l'église Notre-Dame del Bambino.

FÉDÉRIC.

Quoi! sérieusement?..

ASCANIO.

Ce fut mon gouverneur, le vénérable Golgotha, un homme sûr, qui remit lui-même ce billet à Rebecca... et me rapporta sa réponse... que voici; je l'ai toujours là... Tenez, lisez!

FÉDÉRIC, lisant.

« Je devrais vous refuser si je n'écoutais que la raison; mais raisonne-t-on quand on aime?.. A ce soir... à neuf heures ! »

ASCANIO, avec enthousiasme.

C'est divin!.. c'est délicieux!..

FÉDÉRIC, froidement.

C'est un billet qui ressemble à tous les autres... comparez-le à ceux que vous avez reçus...

ASCANIO, naïvement.

C'est le premier!

FÉDÉRIC.

Ah! je ne m'étonne plus... et ne vous demande pas si vous fûtes exact au rendez-vous.

ASCANIO.

J'y étais à huit heures... et je me promenais depuis un siècle sous le portail de l'église enveloppé dans mon manteau .. quand, au lieu de Rebecca que j'attendais... je me vois entouré par une troupe de spadassins que je n'attendais pas... et sans me faire aucun mal...

Air de *Marianne.*

D'un voile on me couvre la tête :
« En avant! partez, postillon ! »
La voiture roule et s'arrête
Sous la voûte de ce donjon.
O destinée!
Quand l'hyménée
Va nous lier,
Être fait prisonnier!

FÉDÉRIC, souriant.

Prison nouvelle!

ASCANIO.

J'aimais mieux celle
Dont Rebecca devait être geôlier!
Mais, par cette mesure atroce,
Mes parents se vengeaient, je croi,
De n'avoir pas été par moi
Invités à ma noce!

Aussi, maintenant, c'est entre nous un défi... une guerre à mort... J'ai juré, déclaré, signifié aux del Dongo que j'épouserais Rebecca... et son père et toute la synagogue... ou que je me tuerais...

FÉDÉRIC.

Vous voulez rire?

ASCANIO.

Non... je me tuerai... pour leur apprendre!.. Car je ne vous ai pas dit qu'afin de punir Issachar, mon futur beau-père, de l'appui qu'il était censé avoir prêté à nos amours... on l'a fait passer pour un carbonaro... pour un libéral!

FÉDÉRIC.

Est-ce que vraiment?...

ASCANIO.

Du tout!.. c'est un orfèvre!.. pas autre chose... Mais, en attendant... il est ici... sous clé, à la citadelle... et je cherche encore qui a conduit tout cela.

FÉDÉRIC.

Je vous le dirai si vous voulez... c'est votre gouverneur, le vénérable Golgotha.

ASCANIO.

Mon professeur!.. un ami qui m'est tout dévoué!...

FÉDÉRIC.

On m'a assuré que c'était un homme capable de tout... pour de l'argent.

ASCANIO.

Je n'en avais pas et n'en ai jamais eu... Ainsi vous voyez bien!... (Bruit au dehors.) Ah! voilà déjà l'heure de la promenade qui est terminée.

FÉDÉRIC.

C'est notre geôlier.

SCÈNE II.

LES MÊMES PEPITO.

PEPITO.

Non, Messieurs... Le père Gennaro, le geôlier en chef, a la goutte, et c'est moi, Pepito, le premier porte-clés, qui suis admis par intérim à l'honneur...

ASCANIO.

De nous enfermer.

PEPITO.

Vous excuserez si je ne m'y prends pas trop bien... quand on n'a pas l'habitude... mais avec le temps...

FÉDÉRIC, riant.

C'est agréable!

PEPITO.

Enfin, je ferai de mon mieux!.. et, Dieu aidant, nous tâcherons... (Leur montrant le corridor à gauche.) Si ces Messieurs veulent se donner la peine d'entrer!.. voici l'heure.

ASCANIO.

Déjà!

PEPITO.

C'est la consigne... une demi-heure le matin... et tantôt, pour le repas, les prisonniers peuvent se promener sur cette terrasse, et communiquer ensemble pendant une heure et demie, total : deux heures par jour de grand air.

FÉDÉRIC.

On nous le mesure.

ASCANIO.

Tu ne pourrais pas doubler la dose?.. Que diable! le grand air... ça ne coûte rien à l'administration...

PEPITO, avec effroi.

Air du *Verre.*

O ciel! taisez-vous, Monseigneur!

ASCANIO.

Quel vertige vient de te prendre?

PEPITO.

Ah! pour vous je tremble de peur,
Car si l'on allait vous entendre!..

ASCANIO.

Ne crains rien!.. pour bonne raison,
Ma langue peut être indiscrète :
Ayant l'honneur d'être en prison,
Je n'ai pas peur que l'on m'y mette.

PEPITO.

Allons, Messieurs, allons, rentrons.

ASCANIO.

A tantôt, mon cher marquis!

CHŒUR.

Vive, en cette vie,
La philosophie!
Par elle, en tous lieux,
On sait être heureux!
Son pouvoir suprême

Fait, en prison même,
Trouver la gaîté
Et rêver la liberté!

(Ils descendent tous par l'escalier à gauche; Fédéric, qui est resté le dernier, est encore en scène.)

PEPITO, fermant la porte du corridor à gauche.

Ah! mon Dieu! et mademoiselle Rebecca... à laquelle je ne songeais plus... elle a une permission pour venir voir son père... qui est là, dans ce corridor.

FEDÉRIC.

La fille d'Issachar?

PEPITO.

Oui, Monseigneur.

FÉDÉRIC.

Il fallait donc la faire entrer plus tôt... ce pauvre Ascanio aurait été enchanté. (Pepito a été, pendant ce temps, ouvrir la porte du corridor de droite.)

SCÈNE III.

PEPITO, GIANINA, REBECCA, FÉDÉRIC.

GIANINA.

Suivez-moi, Signora... ces corridors-là me connaissent... je suis de la maison.

FÉDÉRIC.

La nièce du geôlier...

GIANINA.

Hélas! oui... et c'est surtout depuis que mon oncle vous a pour locataire, que je suis désolée qu'il ait cette vilaine place-là.

FÉDÉRIC.

Vous êtes bien bonne!.. (S'adressant à Rebecca qu'il salue avec bonté.) Mademoiselle vient pour voir son père?

REBECCA, troublée.

Oui... oui, Monseigneur...

GIANINA.

Qu'ils lui ont enlevé! (Bas à Fédéric.) Heureusement que tout va mal!.. ça ne peut pas durer... On parle d'émeute... de renversement... (Pepito, qui, depuis le commencement de la scène, est resté immobile à regarder Gianina, laisse tomber en ce moment son trous-

seau de clés, et sort de sa rêverie. — Gianina, effrayée.) Ah! mon Dieu!.. est-ce que ça commence?

PEPITO.

C'est moi... qui étais là à vous regarder, que j'en oubliais... mes clés et mes prisonniers.

FÉDÉRIC, à Pepito.

Rassure-toi... je rentre.

REBECCA, vivement.

Déjà... (Elle s'arrête et baisse les yeux.)

FÉDÉRIC.

Adieu, Mademoiselle. Croyez, quel que soit mon sort, que votre père et vous, avez en moi un véritable ami.

REBECCA, troublée et le suivant des yeux.

Oui... oui, Monseigneur...

PEPITO, refermant la porte de la chambre nº 1, où vient d'entrer Fédéric.

Ah! et le permis de Mademoiselle? (Il laisse à la serrure son trousseau de clés, et va à Rebecca, qui tire de sa poche un papier et le présente à Pepito sans cesser de regarder la porte nº 1. — Pepito.) Je vais le faire viser... je le rapporte, et vous conduis près de votre père. (Il fait quelques pas pour sortir.) Et mon trousseau que j'oubliais! (Il va reprendre son trousseau de clés à la porte de la prison de Fédéric.)

GIANINA.

Qu'est-ce qu'il fait? qu'est-ce qu'il fait?..

PEPITO.

Tenez, Gianina, vous ne devriez jamais vous présenter à moi quand je suis dans l'exercice de mes fonctions... aujourd'hui surtout que je commande en chef... Ça me trouble... je ne sais plus ce que je fais!

AIR : *Je voulais bien* (FRA DIAVOLO).

Je suis plus malheureux que ceux
Que je tiens ici sous ma chaîne!
Leur peine est moindre que la mienne,
Je suis pris et pincé mieux qu'eux!
J' suis amoureux ! j' suis amoureux !
Oui, je le suis de telle sorte,
Que quelquefois j'ouvre la porte
Au lieu de la fermer sur eux!
Qu' les prisonniers sont donc heureux

Quand les geôliers sont amoureux!
Que les prisonniers sont heureux
Quand les geôliers sont amoureux!..

(On entend du bruit du côté du corridor à gauche. — Pepito crie :)

J'y vais!

(Se retournant vers Gianina.)

J' suis amoureux!

(Il s'élance par le corridor à gauche et disparait.)

SCÈNE IV.

GIANINA, REBECCA.

(Rebecca, pendant la scène précédente, est toujours restée immobile, les yeux fixés du côté de la chambre nº 1.)

GIANINA.

Eh bien! pas un mot... Il a été pour vous... bon et affectueux... et vous n'avez trouvé à lui dire... que « Oui... oui... Monseigneur... »

REBECCA.

Tu as raison... Il va me prendre pour une sotte... une idiote... ou, ce qui est plus terrible encore, pour une ingrate!.. Mais, que veux-tu, rien qu'à sa vue, à sa voix, mes yeux se troublent, ma tête se perd, le cœur me manque! Tiens, tu le vois bien, je ne sais plus où j'en suis...

GIANINA.

Mam'selle! Mam'selle! remettez-vous... si on venait à se douter...

REBECCA.

Il n'y a que toi au monde... toi seule, Gianina... à qui je l'ai dit, et encore, parce que tu t'en es aperçue!

GIANINA.

Je vous aurais bien défiée de me le cacher... moi qui vous connais... moi qui, pendant cinq années, ne vous ai pas quittée... Oui, je serais morte alors de faim et de misère... si vous n'aviez recueilli dans votre boutique une pauvre fille de votre âge dont vous avez fait votre amie! Et depuis deux ans que mon oncle a ici une place et m'a prise avec lui, je n'ai pas encore pu m'acquitter envers vous!..

REBECCA.

Y penses-tu?

GIANINA.

Vous me permettrez bien alors de vous payer en amitié et en dévouement... car moi, c'est vous! c'est une sœur!

REBECCA.

Je le sais... je le sais...

GIANINA.

Aussi, à votre trouble... à votre embarras... je l'ai vu tout de suite :

Air : *Ses yeux disent tout le contraire.*

Votre père n'est pas, hélas!
Le seul ici qui vous amène!
Pour un père on n'hésite pas
A montrer sa crainte ou sa peine!
L' seul avantage, en pareil cas,
C'est qu'au moins tout haut l'on soupire;
Mais le plus grand chagrin, n'est-c' pas?
C'est celui qu'on n'ose pas dire!

REBECCA.

C'est vrai!.. c'est vrai...

GIANINA.

Eh bien! alors... dites-moi tout... et apprenez-moi comment cet amour-là est arrivé?

REBECCA.

Je ne l'ai jamais su... car, lorsque je m'en suis aperçue... c'était déjà fait!.. Tout ce que je me rappelle, c'est qu'un dimanche, pendant que nos ouvriers travaillaient, le peuple s'était amassé devant la boutique en criant : A bas les juifs!.. Un jeune homme, qui passait par là, voulut calmer les furieux, et quoique atteint assez grièvement d'une pierre... là, à l'épaule, il finit par leur faire entendre raison, et mon père supplia notre défenseur, qui était blessé, d'entrer un instant dans notre boutique... Il avait un air si simple, si doux et si distingué... il recevait nos soins avec tant de reconnaissance, qu'on aurait dit que c'était lui qui était l'obligé... On pansa sa blessure... ce fut moi!.. et ma main tremblait... tremblait... Enfin, sans nous dire son nom... il partit... Ce fut fini... il n'en fut plus question...

GIANINA.

En vérité?

REBECCA.

C'est-à-dire... et je ne sais pourquoi, j'avais idée, à la manière dont il nous avait parlé de commerce, que c'était le fils d'un négociant ou d'un banquier, et je me disais : Un négociant et un orfévre... il n'est pas impossible que. . ça s'est vu... c'est convenable... Enfin, je pensais à cela tous les jours... lorsque, à la fin de la semaine, mon père reçut une commande d'orfévrerie et de bijoux pour le premier ministre d'alors, le marquis de Palavicini... et nous nous rendîmes à son hôtel. Oh! que c'était beau et majestueux!.. les riches appartements... quel nombreux domestique!.. et puis deux ou trois antichambres qu'il nous fallut traverser... des habits dorés, chamarrés; je croyais que c'était encore de la livrée... c'étaient des courtisans... Enfin, nous entrâmes dans un petit boudoir... Ah! je crois le voir encore, et je me le rappellerai toujours!.. Une porte s'ouvrit... et je vis paraître le marquis de Palavacini... le ministre!

GIANINA.

Qui était, dit-on, superbe!

REBECCA.

Oh! je ne le vis pas... je ne vis rien!.. parce qu'à côté de lui était un beau jeune homme à qui il disait : Mon fils!.. C'était lui... notre inconnu... notre défenseur!.. Je sentis un nuage obscurcir mes yeux, et mes genoux fléchir... C'en était fait de tous mes rêves!

GIANINA.

Eh bien ?..

REBECCA.

Eh bien! depuis ce jour, mon père eut la pratique du ministre... et de plusieurs autres riches maisons de la cour... Fédéric... M. Fédéric venait lui-même assez souvent chez nous... acheter des bijoux... c'était toujours à moi qu'il s'adressait.

GIANINA.

Et cela vous faisait plaisir?..

REBECCA, avec dépit.

Au contraire!.. Il achetait toujours des colliers... des bracelets... des parures de femme... Et un soir que j'étais avec mon père au spectacle, à une place bien modeste... et cachée dans la foule, je vois, dans une belle première loge, celle du ministre, la plus jolie femme de la cour, la plus élégante et

en même temps la plus coquette, la comtesse de Lipari... Il était là, auprès d'elle... la regardant avec une expression d'orgueil... de bonheur... de tendresse !.. et elle portait une rivière en diamants que M. Fédéric m'avait achetée quelques jours auparavant... Depuis ce soir-là, je le détestai... je ne le regardais plus... je lui parlais à peine et je tâchais de n'y plus penser...

GIANINA.

Ah!

REBECCA.

Seulement, il y avait un petit jeune homme de grande maison, le jeune Ascanio del Dongo, qui venait aussi acheter... à crédit... Il était lié avec le fils du ministre... et, malgré moi... je le faisais parler sur M. Fédéric... et sur la comtesse de Lipari... que lui, Ascanio, ne pouvait pas souffrir! C'était un bon jeune homme, qui me racontait des choses qui me faisaient bien du chagrin! C'est égal!.. j'avais du plaisir à avoir de la peine! Ça m'aidait à l'oublier, et voilà, puisque tu veux le savoir, comment cet amour-là est venu et comment il est parti.

GIANINA.

Oh! parti!.. Mais, dites-moi, Mademoiselle, quand le marquis de Palavicini et son fils furent condamnés ?..

REBECCA.

Oh! quelle indignité!.. trahis, abandonnés de tous, même de cette comtesse de Lipari... Oh ! alors, j'oubliai tout... mon amour revint... Mais c'était bien!.. c'était juste... il était malheureux! Si j'avais été homme, j'aurais voulu conspirer... j'aurais voulu une émeute... un soulèvement pour le délivrer... enfin, vois-tu...

GIANINA.

Est-il possible! vous, Mam'selle, d'ordinaire si timide et si calme?

REBECCA.

Oh! dès qu'il s'agit de lui!.. Écoute ce que j'ai appris hier d'une de nos pratiques qui est membre du conseil... Mon père, pour qui je l'implorais, ne court, m'a-t-il dit, aucun danger... Arrêté comme carbonaro, aucune charge ne s'élève contre lui, et sous quelques jours il sera mis en liberté... D'ici là, je pourrai le voir, aujourd'hui, demain, tous les jours !

GIANINA.

Quel bonheur !

REBECCA.

Oui... Mais quant au jeune marquis de Palavicini... la mort de son père l'a rendu l'idole du peuple et le point de ralliement des libéraux... C'est, malgré sa jeunesse, un chef de parti dangereux... On regrette de l'avoir épargné... et, pour ôter tout prétexte aux émeutes et aux complots... on est décidé à un exemple...

GIANINA.

On n'osera pas !

REBECCA.

Ils oseront tout... ils ont si peur!

GIANINA.

Et vous?..

REBECCA.

Je ne te parle pas de moi... je ne lui survivrai pas...

GIANINA.

Que dites-vous?

REBECCA.

Ne t'effraye pas! je suis calme... j'ai du sang-froid... Il y avait dans notre caisse dix mille ducats... j'en ai pris cinq mille... je les ai là, en billets de banque... J'en puis disposer: la moitié de notre fortune vient de ma mère... et m'appartient.

GIANINA.

Quoi ! Mam'selle, vous oseriez?..

REBECCA, avec exaltation.

Ah! ce n'est rien que cela, et pour lui j'ai fait bien plus encore.

GIANINA.

Plus encore?

REBECCA.

Ni lui ni mon père n'en sauront jamais rien... Dieu seul...

GIANINA.

Ah!.. Qu'est-ce que c'est donc ?

REBECCA.

Tais-toi... tais-toi!.. Où en étais-je?.. Ah !.. Je me suis dit : J'irai trouver Gianina, ma sœur, mon amie; avec cet argent elle gagnera quelque garde, quelque geôlier qui, aujourd'hui ou

demain, fera évader Fédéric... Voilà mon espoir, je n'en ai pas d'autre... Me suis-je trompée? (Elle lui remet une bourse.)

GIANINA.

Non... non... Et pour moi du moins... je suis trop heureuse... car voilà l'occasion que je demandais... de m'acquitter envers vous. Aujourd'hui, justement, mon oncle Gennaro a remis ses clefs et sa surveillance à quelqu'un...

REBECCA, vivement.

Quelqu'un?..

GIANINA, baissant les yeux.

Sur qui j'aurais bien quelque pouvoir.

Air de *Voltaire chez Ninon.*

Je crois bien qu'il m'obéirait
Si je voulais être obéie!
Pour ça...

REBECCA.

Que faut-il?

GIANINA.

Il faudrait
L'aimer un peu!

REBECCA.

Je t'en supplie!
Fais, pour moi, qu'il soit adoré.

GIANINA.

Qui, moi! Mam'selle... que je l'aime?

REBECCA.

Aime-le... je te le rendrai!..

GIANINA.

Il me le rendra bien lui-même!

SCÈNE V.

Les mêmes, PEPITO, sortant du corridor à gauche.

PEPITO, à Rebecca.

Tout est en ordre... et vous pouvez, signora, vous rendre près de votre père... (Montrant la gauche.) Là... dans ce corridor... (Criant près de la porte.) Pietro, conduisez la signora au n° 17. (Rebecca sort par la porte à gauche, après avoir serré la main de Gianina.)

GIANINA.

Pourquoi ne la conduis-tu pas toi-même?

PEPITO.

Vous me le demandez?.. Pour rester un instant avec vous... Vous comprendriez ça, Mam'selle, si vous m'aimiez seulement un peu... Mais vous ne pouvez pas, ça vous est impossible!

GIANINA.

Qui sait?

PEPITO, avec joie.

Qu'est-ce que vous me dites là?

GIANINA.

Que tu es un brave et honnête garçon... qui n'as qu'un défaut...

PEPITO.

Que ça?..

GIANINA.

C'est d'avoir peur... toujours... et de tout.

PEPITO, avec tendresse.

Ça n'est pas un mal, Mam'selle. Si j'ai peur de tout... j'aurai peur de déplaire à ma femme!..

GIANINA, désarmée.

C'est mieux, ce que tu dis là! Et, vrai, Pepito, si mon oncle voulait...

PEPITO.

Mais vous savez bien qu'il ne veut pas! attendu que je n'ai rien... et qu'il lui faut, avant tout, un neveu qui ait de la fortune! Aussi, pour en trouver une, je me jetterais du haut en bas de la citadelle...

GIANINA.

Bien vrai?..

PEPITO.

Ah! vrai! vrai! car je vous aime, voyez-vous, plus que ma vie!

GIANINA.

C'est bien, c'est comme ça qu'il faut aimer... Et s'il ne tenait qu'à toi de m'épouser, en gagnant à l'instant un capital de cinq mille ducats?

PEPITO.

Ah!..

GIANINA.

Chut!..

PEPITO.

Et pour cela que faut-il faire?

GIANINA.

Une bonne action! sauver un innocent... un homme d'honheur!..

PEPITO.

C'est dit!

GIANINA.

Le jeune marquis de Palavicini...

PEPITO, à part.

O ciel! (Haut et tremblant.) Chut!

GIANINA.

Eh bien?

PEPITO.

Eh bien!.. et si on était découvert?

GIANINA.

On ne te découvrira pas... Tu as les clefs de toutes les portes... c'est toi qui surveilles les autres surveillants... C'est toi qui, le soir, fais la dernière ronde...

PEPITO.

Je le sais bien... mais c'est égal!.. On risque beaucoup, on risque tout...

GIANINA.

Eh bien! et toi qui voulais mourir pour moi... toi qui m'aimes plus que ta vie... tu me l'as dit?

PEPITO.

C'est vrai!.. c'est vrai!.. on dit ça!.. Mais c'est que de quitter la vie...

GIANINA.

Ça t'effraye?

PEPITO.

Du tout... ça m'est bien égal!.. Et si ce n'était que cela... Mais ça m'empêchera de vous épouser.

GIANINA.

Mais si tu réussis... ce qui est certain, songes-y donc, Pepito, une bonne action dont la récompense est là... (Montrant son gousset.) et là... (Montrant son cœur.) Et si un jour le marquis de Palavicini revient au pouvoir... voilà notre fortune assurée... des honneurs... des places... Et puis... et puis... (Avec coquetterie.) je t'aimerai!

PEPITO, avec transport.

C'est vrai! c'est vrai... une dot aujourd'hui, vous ensuite... vous surtout...

GIANINA.

Eh bien ?..

PEPITO.

Et bien! Mam'selle... eh bien! ma chère Gianina...

GIANINA, vivement.

Eh bien?

PEPITO.

Eh bien!.. (On entend un son de cloche. — Avec effroi.) Qu'est-ce que c'est que ça!.. Le tocsin d'alarme!.. Est-ce qu'on aurait déjà découvert quelque chose?..

GIANINA.

Et non! c'est le premier coup pour le déjeuner des prisonniers... Je vais m'en occuper... Dépêche-toi... il n'y a pas de temps à perdre! (Elle sort par la porte à droite.)

SCÈNE VI.

PEPITO, seul.

Ah! ce n'est pas le temps que je crains de perdre!.. (Se frottant la tête.) c'est autre chose... Mais elle a raison... hâtons-nous, sans raisonner et sans réfléchir... car si on réfléchissait... (Regardant sur la table à gauche le papier et le crayon laissés par le prisonnier qui dessinait.) Ah! ce crayon du prisonnier qui dessinait. (Écrivant en tremblant.) « Un ami inconnu... » (Parlant.) Inconnu!.. c'est adroit... J'aime mieux que lui-même ne sache pas quel est son sauveur.. . Si ça tournait mal, il ne pourrait rien dire... Quitte à se faire connaître plus tard... si ça tourne bien.. (Achevant d'écrire.) « Expose pour vous ses jours... Ce soir, à huit heures, tenez-vous prêt... Si vous êtes décidé... mettez pendant la promenade du déjeuner votre réponse derrière la petite statue de pierre. » (Il roule le papier autour du crayon et le jette entre les barreaux qui sont au-dessus du nº 1.) Je lui jette ce crayon... pour qu'il puisse me répondre... (Poussant un cri d'effroi en entendant encore sonner la cloche.) Ah! non... c'est le second coup... Cette cloche-là me fera mourir... et d'ici à ce soir, Dieu sait ce qui peut arriver... Ce n'est pas vivre que d'être d'un complot... (Bruit au dehors.) et si c'était à recommencer... Et mes prisonniers que j'oublie... (Il va ouvrir la porte du corridor à gauche, puis celle à droite. — Ascanio et plusieurs prisonniers entrent en scène.)

CHŒUR.

AIR : *Des jours de la jeunesse* (PART DU DIABLE).

Profitons de la vie,
Sans croire au lendemain
Au présent je me fie,
Car lui seul est certain!

(Pendant ce chœur, Ascanio et les prisonniers s'asseyent autour de différentes tables. Des valets de la prison apportent des tasses et du pain qu'ils placent sur les tables. Parait, par la porte à droite, Gianina tenant à la main une grande cafetière et un pot au lait. C'est quand tout le monde est placé que Pepito va, en tremblant, ouvrir la porte nº 1.)

SCÈNE VII.

PEPITO, ASCANIO, FÉDÉRIC, GIANINA.

(Fédéric va se placer près d'Ascanio; il a son chapeau sur la tête et il est prêt à s'asseoir à la table. Il va déposer son chapeau près de la niche de la petite statue de pierre à droite; et, tournant le dos à ses compagnons, il cache derrière la madone un papier qu'il a tiré de son gousset. — Tout cela s'est exécuté sur le chœur précédent. — Pepito, qui est à l'autre extrémité du théâtre, à gauche, l'examine avec inquiétude.)

PEPITO, qui a suivi de l'œil tous les mouvements de Fédéric.

C'est sa réponse! (Il s'approche de la statue de pierre et, au moment où personne ne le regarde, il s'aisit le papier.) Je la tiens!

ASCANIO, à gauche, à Gianina qui lui verse du café.

Merci, ma gentille Hébé!

GIANINA.

On voit bien que ce sont des prisonniers d'État, et des gens riches! tous les matins du café!..

ASCANIO.

Oh! du café! tu le vantes!... (Gianina, tenant toujours sa cafetière à la main, s'approche de Pepito.

GIANINA, à voix basse.

Eh bien!.. tout est-il disposé?..

PETITO, de même, vivement et avec terreur.

C'est fait!.. c'est fait!.. mais ne parlez pas... ne me regardez pas... On pourrait se douter... de quelque chose.

GIANINA, à demi voix.

C'est qu'il y a du bruit dans la ville... On bat le rappel... (Se retournant vers les prisonniers à qui elle va verser.) Voilà, Messieurs, de la crème excellente.

PEPITO, effrayé et à part.

Ah! mon Dieu! ça n'est pas au moment où l'on va redoubler de surveillance que l'on peut tenter une entreprise pareille!.. et pour ma part je... (Jetant les yeux sur le papier qu'il vient de dérouler d'une main.) Que vois-je?.. (Lisant.) « Ma vie, telle qu'elle est désormais, ne vaut pas la peine que, pour la sauver, j'expose celle d'un ami... Je le remercie et refuse, résigné à la mort que j'attends... » Est-il possible!.. il refuse... il refuse pour ne pas m'exposer... Ah! l'honnête homme! le brave homme!.. je donnerais pour lui ma vie... (Se reprenant vivement.) Non... mais tout, excepté cela! (Il serre le papier dans sa poche. Apercevant un soldat qui entre.) Dieu! un soldat!.. (A part.) Il m'a fait une peur!.. (Le soldat lui présente une lettre.) Une lettre pour un prisonnier... qui est bien protégé, celui-là!

TOUS, avec empressement.

Pour moi?

PEPITO.

Non, non... pour le seigneur Ascanio del Dongo.

ASCANIO, qui s'est levé de table et qui a couru près de Pepito.) L'écriture de ma mère!

PEPITO.

C'est égal! je dois voir, avant tout, si elle ne renferme rien de contraire à la sûreté de l'État.

ASCANIO, avec colère.

Par exemple!

PEPITO.

C'est la consigne... Sinon, je serai obligé de la renvoyer cachetée!

ASCANIO.

Allons donc, et puisqu'il le faut... lis!

PEPITO, lisant.

« Mon cher enfant, je n'existe plus depuis que vous êtes en prison... J'ai déjà obtenu de votre père qu'on vous laisserait prendre l'uniforme...»

ASCANIO.

Ah! mon excellente mère...

PEPITO.

« Quand à votre désir insensé de vous marier, on y accéderait encore, malgré votre jeunesse, s'il y avait possibilité ou même prétexte à notre consentement. Mais, réfléchissez!.. Quelles que soient les qualités que je me plais à lui reconnaître,

une jeune fille qui n'a ni naissance, ni titres, ni fortune, ne peut épouser un del Dongo! (S'attendrissant en lisant.) Et si vous m'aimez, mon fils, autant que je vous aime, faites-moi ce sacrifice. »

ASCANIO.

Ah! ma mère!

PEPITO, avec attendrissement.

Faites-lui ce sacrifice, Monsieur...

ASCANIO, à Pepito.

Achève donc.

PEPITO.

« J'attends avec impatience votre réponse, que mon messager me rapportera. »

ASCANIO.

J'y cours.

PEPITO.

« Les choses sont ici, du reste, dans un tel état d'exaspération, que le ministre a dû conseiller au prince un dernier et terrible exemple!.. Il a signé ce matin... » Ah! mon Dieu!..

ASCANIO, qui est revenu sur ses pas et qui veut prendre la lettre.

Qu'est-ce donc?..

PEPITO, troublé.

Rien... rien... ce n'est pas lisible...

FÉDÉRIC, qui est toujours assis près de la table, lui arrachant la lettre.

Allons donc! (Achevant de lire.) « Il a signé ce matin l'arrêt de mort du jeune marquis de Palavicini... qui sera exécuté ce soir à dix heures... » (Lui rendant la lettre.) L'écriture est superbe!.. (A Ascanio, lui présentant sa tasse.) Je vous demanderai une seconde tasse de café. (Tous les prisonniers font un mouvement. Pepito leur fait signe de ne pas avancer et de laisser seuls les deux jeunes gens; tous se retirent. Gianina est sortie par la porte à gauche, après l'entrée du soldat, emportant dans un panier les tasses des prisonniers qui se sont levés de table. Pepito sort par la porte à droite, et les deux jeunes gens restent seuls, Ascanio debout et tenant encore la lettre qu'il froisse entre ses mains, et Fédéric achevant tranquillement son déjeuner.)

SCÈNE VIII.

ASCANIO, FÉDÉRIC.

ASCANIO, avec désespoir.

Ah! c'est une horreur!.. Et ne pouvoir le sauver... (Levant

les yeux vers Fédéric.) Mais j'admire votre tranquillité et votre sang-froid... En vérité, on ne croirait jamais que c'est de vous qu'il s'agit!

FÉDÉRIC.

Que voulez-vous, Ascanio... Si j'étais comme vous plein d'illusions et d'espérance, si j'aimais... si j'étais aimé, surtout!.. j'aurais peut-être quelques regrets... mais depuis la mort de mon père, je ne tiens plus à la vie, je ne tiens plus à rien... Ce n'est pas de la philosophie... c'est de l'ennui!..

ASCANIO.

Ah! vous avez beau dire, je ne m'en consolerai jamais!

FÉDÉRIC.

Vous avez tort! il ne tenait qu'à moi de me sauver...

ASCANIO, vivement.

Que dites-vous?

FÉDÉRIC.

J'ignore d'où vient cette offre généreuse... mais on m'a proposé ce matin de favoriser mon évasion... Je n'ai pas voulu!..

ASCANIO.

Quoi! vous pouviez vivre encore!..

FÉDÉRIC.

A quoi bon?.. Si près de finir, ça ne vaut pas la peine de recommencer... J'ai refusé, vous dis-je! (Geste d'Ascanio.) Et n'insistez pas, chevalier! c'est fini maintenant! Heureux, au moment du départ, de serrer la main d'un ami...

ASCANIO, avec désespoir.

Vous ne partirez pas seul!

FÉDÉRIC.

Allons donc!

ASCANIO.

Je vous accompagnerai... j'y suis décidé! Car, d'après cette lettre, vous le voyez, ils conviennent tous qu'elle est charmante, qu'elle a tous les talents, toutes les vertus... mais elle n'a ni titres, ni naissance, aucun prétexte, comme ils disent, pour consentir à ce mariage!

FÉDÉRIC.

Vraiment?.. Et si, moi qui n'ai ni parent, ni ami... je vous laisse toute ma fortune?..

ASCANIO, lui sautant au cou.

Ah!.. (S'arrachant de ses bras.) Eh bien!.. non! c'est inutile...

La fortune que vous me donneriez ne lui donnerait, à elle, ni titres, ni noblesse... ce serait toujours Rebecca, la fille de l'orfévre... Et mes nobles aïeux...

FÉDÉRIC, *souriant.*

Diable!.. Savez-vous que vous êtes difficile à marier?...

ASCANIO.

Ah!.. je le sais bien!

FÉDÉRIC, *vivement.*

Et nous n'avons pas de temps à perdre!.. Il faudrait se hâter... Il faut... Ah! tenez!..

ASCANIO.

Quoi donc?..

FÉDÉRIC.

Si dans une heure, par exemple, si, dans l'instant, j'offre à la fille d'Issachar ma main, mon nom et mon titre?..

ASCANIO, *étonné.*

Que dites-vous?

FÉDÉRIC, *gaiement.*

Je dis qu'avant ce soir elle sera veuve... et que, demain, la jeune marquise de Palavicini, héritière d'un nom superbe et d'un million de rente, pourra, sans trop blesser la susceptibilité posthume de vos aïeux, épouser un del Dongo... ou, du moins, ce sera, et au delà, le prétexte que demandait votre mère...

ASCANIO.

Non, non!.. je ne puis accepter ainsi le prix de votre sang!

FÉDÉRIC.

Vain scrupule!.. Vous accepterez, non pas pour vous, mais pour elle, qui vous aime! pour son père que vous avez fait mettre sous les verrous, et que vous rendrez à la liberté...

ASCANIO.

Mais... Monsieur...

FÉDÉRIC.

Et silence avec tous!.. Mari pour quelques heures et par intérim, je prêterais au ridicule, et quand on va mourir et que chacun vous regarde... il faut tâcher de jouer son rôle avec noblesse.

ASCANIO.

Air de *Téniers.*

A cette idée... ah! je ne puis me faire!
Non, je ne puis y consentir...

FÉDÉRIC.

Eh bien,
Allez répondre à votre mère;
Je ne vous demande plus rien :
L'amitié, qui n'est pas suspecte,
Veille sur vous... Oui, je le veux ainsi!
Et vous savez que toujours on respecte
Les volontés dernières d'un ami!
Oui, le dernier vœu d'un ami...

(Sur la ritournelle de l'air, Ascanio sort par la porte à droite, pendant que Gianina et Rebecca entrent par la porte à gauche.)

SCÈNE IX.

GIANINA, REBECCA, FÉDÉRIC.

FÉDÉRIC.

Allons, et quoi qu'il en dise...

REBECCA, causant avec Gianina.

Il sera sauvé, tu me le promets?..

GIANINA.

Pepito s'en charge... et dès ce soir...

REBECCA.

Ah! c'est tout ce que je demande au ciel! Tais-toi... c'est lui!.. (Avec joie et le lui montrant.) C'est lui!..

FÉDÉRIC.

Mademoiselle... j'aurais à vous parler...

REBECCA.

A moi?..

FÉDÉRIC.

D'une importante affaire... qui peut-être va vous rendre bien malheureuse... Mais le malheur, je l'espère, sera de peu de durée...

REBECCA.

Je m'y résignerai sans me plaindre, Monsieur, s'il ne doit pas atteindre ceux que j'aime... s'il épargne mon père.

FÉDÉRIC.

C'est un moyen de le sauver... de le rendre à la liberté...

REBECCA.

On m'avait assuré qu'aucun danger ne le menaçait... Il y en a donc que j'ignorais?.. et de plus grands encore!.. Parlez, Monsieur, parlez! que faut-il faire?.. J'ai de la force... du

courage... rien ne m'effrayera... Tous les sacrifices, tous les tourments qui me seront imposés, je m'y soumets... j'y consens d'avance...

FÉDÉRIC.

Eh bien! donc... Mais, quelque inattendue... quelque terrible que soit ma proposition, promettez-moi de ne pas m'en demander les motifs... Vous ne pouvez les connaître aujourd'hui... Demain... peut-être... et d'ici là, croyez seulement qu'il faut des raisons bien graves pour que je vienne ainsi, contre toutes les convenances, vous faire une offre pareille.

REBECCA.

Vous m'effrayez beaucoup, Monsieur... Qu'est-ce donc ?..

FÉDÉRIC.

C'est de m'épouser...

REBECCA, pousse un cri et tombe à moitié évanouie dans les bras de Gianina.

Ah!

GIANINA.

Mam'selle!.. Mam'selle... revenez à vous !..

FÉDÉRIC, à part, la regardant.

J'en étais sûr!.. Ascanio a raison... il est aimé!.. et l'idée seule d'une autre union...

REBECCA.

Vous, Monseigneur!.. vous... le marquis de Palavicini... Ce n'est pas possible... je ne suis qu'une fille du peuple...

FÉDÉRIC.

Peu m'importe!..

REBECCA.

La fille d'un orfévre... et, plus encore, songez-y bien, Monseigneur... la fille d'un juif... Issachar, mon père, est un juif.

FÉDÉRIC, à part et la regardant.

Ah! si Ascanio était là... il serait content!.. La pauvre fille fait tout ce qu'elle peut pour se défendre... (Haut, avec bonté.) Je sais tout cela, mon enfant, et cela ne m'empêche pas de vous dire : Voulez-vous m'épouser... à l'instant ?

REBECCA.

A l'instant?...

FÉDÉRIC.

Oui, vraiment.

REBECCA.

Moi?..

FÉDÉRIC.

Oui, sans doute... A moins... que, de votre part, un obstacle invincible...

REBECCA, vivement.

Non, Monseigneur, non!.. Mon père avant tout!.. et dès qu'il s'agit de le sauver...

FEDÉRIC, lui prenant la main.

Ah!.. c'est bien, mon enfant, c'est bien! vous avez là un noble et généreux sentiment dont vous serez récompensée...

REBECCA, avec émotion.

Ah! je le suis déjà... Comment, Monsieur...

FÉDÉRIC.

Adieu!.. Pendant près d'une heure encore les prisonniers peuvent communiquer entre eux. Je vais parler à votre père... (Il la salue et sort.) Adieu!

SCÈNE X.

GIANINA, REBECCA.

REBECCA.

Ah! je suis folle... ce n'est pas possible... c'est un rêve... et je crains de m'éveiller... Ta main, Gianina! ta main... (Elle la lui serre.) Non, je ne dors pas... c'est bien lui qui était là... qui vient de me parler...

GIANINA.

Eh oui!.. c'était lui... dont vous aviez l'air de ne pas vouloir...

REBECCA.

Ah! je te jure que si!..

AIR : *Que peut-on demander de plus* (Vaudeville de OUI ET NON.)

Mais juge de mon embarras!
D'où vient ce bonheur?.. je l'ignore.
D'abord... je ne comprenais pas...
Et je ne comprends pas encore!

GIANINA.

Ce sera tout c' que vous voudrez.
Pour ma part je suis moins craintive;
Quand l' bonheur frappe, on dit. Entrez!
Sans d'mander comment il arrive!

Moi, d'abord, je lui aurais sauté au cou... je lui aurais dit : Je vous aime, je vous ai toujours aimé!

REBECCA.

Y penses-tu?..

GIANINA.

Tiens! ça valait mieux que de rester immobile et muette comme vous l'avez fait.

REBECCA.

Je ne voyais rien... je n'entendais rien ! le sang me portait à la tête, avec des battements... (Portant la main à son cœur.) et là surtout!.. Mais rassure-toi... dès que je ne suis pas morte de joie sur le coup, il n'y a plus de danger! Et conçois-tu mon bonheur?.. quand il était riche et puissant... je ne pouvais rien lui donner... il n'avait pas besoin de moi!.. Mais ici, dans la prison, ou dans l'exil... je peux l'entourer de mon amour et de mes soins!.. C'est ma dot, à moi!.. Et ce soir... cette évasion... je partirai avec lui... les dangers qu'il court ne m'effrayent plus... je les partagerai!

GIANINA, la contrefaisant.

Ta, ta, ta, ta! Ah! vous partez maintenant... et pour tout le temps perdu... ça va bien! nous v'là au pair!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, PEPITO, sortant du corridor à gauche.

PEPITO.

Mam'selle!.. Mam'selle!.. votre père vous demande.

REBECCA, tremblante.

Ah!

PEPITO.

Il a avec lui M. le marquis... lequel a l'air joliment pressé... Je ne sais pas de quoi...

GIANINA, souriant.

Vraiment! (Regardant Rebecca qui s'appuie sur elle avec émotion.) Eh bien! est-ce que ça va vous reprendre?

REBECCA.

Non... non... j'y vais... Adieu! (Gianina conduit Rebecca jusqu'au corridor à gauche, et revient vers Pepito.)

GIANINA.

Quel bonheur!

PEPITO.

Vous avez l'air bien joyeux, Mam'selle?

GIANINA.

Et toi, bien triste!..

PEPITO.

C'est que ce pauvre jeune homme, M. le marquis, m'a prié de lui envoyer sur-le-champ... l'aumônier de la prison... ce que j'ai fait... parce qu'il y a ordre d'envoyer l'aumônier aux prisonniers dès qu'ils le demandent... Ça vous fait rire, Mam'selle?

GIANINA.

Eh oui!.. car c'est pour se marier...

PEPITO.

Lui?

GIANINA.

Oui, dans un instant il va être marié!

PEPITO.

Ça n'est pas possible!.. puisqu'on assure qu'il va mourir.

GIANINA.

Qui te l'a dit?

PEPITO.

C'est certain!.. le prince a signé! Et ce soir, à dix heures...

GIANINA.

A cette heure-là, grâce au ciel... il sera parti...

PEPITO.

Comment, parti?..

GIANINA.

Tu as tout préparé pour sa fuite?..

PEPITO.

Certainement! et quelque danger qu'il y eût pour moi... les clefs... le petit escalier dans le roc que seul je connais... tout était préparé...

GIANINA, avec joie.

Très-bien! tu es un brave garçon que j'aime...

PEPITO.

Mais c'est que...

GIANINA.

Quoi donc?

PEPITO.

Il ne veut pas!

GIANINA.

Comment! il ne veut pas?

PEPITO.

Chut!.. écoutez...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ASCANIO.

ASCANIO, entrant vivement.

Vous n'entendez pas... ce bruit au dehors?..

PEPITO, écoutant.

Et si vraiment... le bruit du tambour. (Bas, à Gianina.) C'est quelque émeute, et dans un moment pareil, impossible de songer à une évasion.

GIANINA.

Qu'importe! on essaye toujours.

ASCANIO, qui a été regarder au fond.

Du haut de la tour, on remarque dans la ville un mouvement inusité...

GIANINA.

Des troupes sous les armes... Du peuple qui court dans les rues.

ASCANIO.

Des groupes qui se forment autour de la citadelle...

GIANINA, à Pepito.

Toi qui peux sortir... vois donc ce que c'est...

PEPITO.

Pardi! on craint quelque soulèvement et on aura avancé l'heure...

GIANINA, le poussant vers la porte à droite.

N'importe!.. va donc!.. (Il sort par la porte à droite.)

SCÈNE XIII.

FÉDÉRIC, sortant du corridor à gauche, pendant ces derniers mots; ASCANIO, GIANINA.

GIANINA.

Avancer l'heure!.. ah! ce n'est pas possible!

FÉDÉRIC.

Si, mes amis!.. c'est probable, par prudence. (Gaiement et bas à Ascanio.) Et vous voyez que j'ai bien fait de ne pas vous écouter, et de me presser...

ASCANIO.

Comment, Monsieur?..

FÉDÉRIC.

Tout est terminé... un bon mariage bien en règle... et tous mes biens et titres assurés, après moi, à la marquis de Palavicini.

ASCANIO, avec désespoir.

Ah! Monsieur..: Monsieur!..

FÉDÉRIC, lui serrant la main.

Silence!

GIANINA.

Comment, Monsieur...

FÉDÉDIC, se retournant vers Gianina, qui a passé de l'autre côté.

Tiens, ma bonne Gianina, garde cette bague... elle te vient d'un ami, et tu la porteras le jour de ton mariage... (S'approchant d'Ascanio, et à demi voix, pendant que Gianina a été s'asseoir près de la table, à gauche, en cachant ses yeux dans son mouchoir.) Quant à vous, Ascanio, je ne vous donne rien... je vous laisse tout ce qui peut vous rendre heureux! C'est une digne et noble fille qui vous aime... et, pour la décider à m'épouser... il n'a pas fallu moins que le salut de son père.... Vous lui demanderez pardon pour moi de la peur que je lui ai faite et des chagrins que je lui aurai causés en ménage... Grâce au ciel, ils n'auront pas été longs!.. (Se retournant.) Eh bien! Gianina, tu pleures!.. et vous aussi, Ascanio... Allons, mes amis, du courage, et félicitez-moi, au contraire...

AIR : *Ne vois-tu pas, jeune imprudente.*

Oui, voyageur impatient,
Ce départ va bientôt me rendre
Mon père qui, parti devant,
Là-haut dès longtemps doit m'attendre.
Je vais, loin d'un joug détesté,
Près de vous trouver, ô mon père!
Le bonheur et la liberté
Que je n'ai pu trouver sur terre!

GIANINA ET ASCANIO, écoutant.

Le bruit redouble!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, PEPITO, entrant tout essoufflé.

ASCANIO, à Pepito.

Qu'est-ce que cela signifie?

GIANINA.

Parle donc! parle!.. Qu'est-ce cela veut dire?

PEPITO, reprenant haleine.

Ça veut dire que... depuis ce matin... tout est en combustion... tout se dispose pour... une émeute...

TOUS.

O ciel!

PEPITO.

De sorte que, dans la rue, j'ai trouvé tout le monde qui courait... s'embrassait et se félicitait.

TOUS.

Qu'y a-t-il donc?

PEPITO.

C'est justement ce que j'ai demandé à un vieux monsieur en noir... un magistrat que j'ai arrêté par son habit... Il y a, m'a-t-il dit, il y a que l'on finit par où l'on aurait dû commencer... Notre prince, qui avait suivi jusqu'ici le système de son père... voyant que ça ne produisait que des révoltes, veut essayer un peu de système opposé.

TOUS.

Est-il possible?

PEPITO.

Il paraît que tout est changé, a-t-il continué, et l'on met à la tête du gouvernement ceux qu'on proscrivait hier... à commencer par le marquis de Palavicini.

TOUS, poussant un cri.

Ah!

PEPITO ET GIANINA.

Il vivra!

ASCANIO, sautant au cou de Fédéric.

Sauvé! sauvé!.. mon ami!.. mon frère!.. (S'arrachant de ses bras.) Ah! mon Dieu!.. (L'amenant au bord du théâtre, pendant que Petito et Gianina vont au fond, au-devant des prisonniers qui entrent en foule.) Et ma femme!.. qui est maintenant la vôtre...

FÉDÉRIC, avec effroi.

O ciel! c'est vrai!..

ASCANIO, frappant du pied.

Suis-je assez malheureux!

FÉDÉRIC, avec impatience.

Et moi, donc! qui, pour obliger un ami... Mais vous comprenez bien que je ne resterai pas dans une position pareille.

ASCANIO.

Mais que pouvons-nous faire?

FÉDÉRIC.

Eh! parbleu! demander dès demain la rupture de ce mariage! et il faudra bien que je l'obtienne... ou sinon...

ASCANIO.

Je respire! Mais d'ici là...

FÉDÉRIC.

D'ici là Rebecca ne sera pour moi que la femme d'un ami...

GIANINA, qui pendant ce temps a causé bas avec les prisonniers qui sont au fond du théâtre.

Eh oui! vraiment... il revient au pouvoir...

TOUS.

Est-ce possible?..

PEPITO.

C'est sûr! (Montrant un officier qui vient d'entrer et auquel il a été parler.) Voilà un officier du prince qui lui apporte sa mise en liberté... et l'invitation de se rendre à l'instant, avec lui, au palais.

FÉDÉRIC, à l'officier, après avoir lu le papier.

Je vous suis, Monsieur.

GIANINA, qui a été regarder du haut de la tour.

Et tout le peuple qui l'attend en bas... avec des bannières et des cris de joie... Les entendez-vous?

Air : *La trompette guerrière* (Robert).

Quelle double victoire,
Et pour lui quel beau jour!
La puissance et la gloire,
Le bonheur et l'amour!

FÉDÉRIC, à Ascanio.

Ce soir vous serez libre, ainsi que mon beau-père.
(A Gianina.)
Dis-lui qu'à mon hôtel il suive Rebecca;
Moi, je vais au palais.

GIANINA.

La chose est singulière,
Quel drôle de mari... sans sa femme il s'en va!

ENSEMBLE.

PEPITO ET GIANINA.

Quelle double victoire,

Et pour lui quel beau jour!
La puissance et la gloire,
Le bonheur et l'amour!

ASCANIO.

Ah! pour lui quelle gloire!
Pour moi quel triste jour!
(Regardant Fédéric.)
Mais en lui je veux croire...
Ainsi qu'en son amour!

FÉDÉRIC, regardant Ascanio.

C'est œuvre méritoire
De combler son amour,
Et c'est la seule gloire
Que je veux en ce jour!

(Fédéric sort par la porte à droite. — On entend, au dehors, des hourras et des acclamations. — Ascanio, Gianina, Pepito et les prisonniers saluent Fédéric, qui s'éloigne.)

ACTE II.

Un riche boudoir dans l'hôtel Palavicini. — Porte au fond, deux portes latérales. A gauche, un guéridon et un rouet.

SCÈNE PREMIÈRE.

REBECCA est seule, assise dans un grand fauteuil; deux bougies à moitié brûlées sont placées sur une table à droite.

A lui!.. pour toujours!.. et depuis hier soir me voilà dans son palais... dans ce boudoir!.. Oh! je l'ai reconnu tout de suite : oui, c'est celui où je suis venue pour la première fois il y a un an avec mon père, le marchand joaillier qui venait pour vendre au riche seigneur... et moi, m'avançant derrière lui en baissant les yeux, j'osais à peine entrer dans ce lieu dont aujourd'hui je suis la maîtresse... Car je suis chez moi... (Avec joie et à demi voix.) et mieux encore! chez lui!.. Et, lorsque hier ses gens, sa livrée... tout ce monde me saluait en m'appelant : Madame la marquise, j'étais si heureuse, qu'ils m'ont peut-être crue fière... Ils se trompaient... C'est que : Madame la marquise... (Avec joie.) Madame la marquise!.. ça veut dire sa femme! Comment ça s'est-il fait?.. je n'en sais

rien encore... Il m'avait défendu de le lui demander... Et puis, à peine si je l'ai vu depuis qu'il est mon mari! car mon mari... j'aime ce mot-là... mon mari était au palais, près du grand-duc, et il est rentré me dire que le Conseil le retiendrait dehors une partie de la nuit. (S'approchant de la table à gauche et s'asseyant.)

Air : *Ne vous trahissez pas tous deux* (Lestocq.)

Mais la nuit s'avance déjà!
On va le retenir jusqu'à
L'aurore!
Les ministres, ça fait frémir,
Ne peuvent donc pas à loisir
Dormir!
Mais leurs femmes... c'est différent...
Je sens que le sommeil me prend...
Je vois ses traits... chers à mon cœur...
Rêver à lui... c'est le bonheur...
Encore!
O doux sommeil... merci... merci...
Absent... tu me rends un mari
Chéri!

SCÈNE II.

FÉDÉRIC, sortant de la porte à gauche; REBECCA, endormie.

FÉDÉRIC.

Jamais nuit ne m'a paru aussi longue! Et tant d'événements m'ont agité depuis hier, qu'il m'est impossible de... (Apercevant Rebecca.) Ah! mon Dieu! Rebecca ici, dans ce fauteuil! Elle n'est donc pas rentrée dans son appartement...

REBECCA, dormant.

Je t'aime!

FÉDÉRIC, écoutant.

Elle parle en dormant!

REBECCA, de même.

Je t'aime!.. et depuis si longtemps...

FÉDÉRIC.

Elle rêve à Ascanio!.. Pauvre enfant!.. J'ai déjà, hier soir, adressé ma demande en nullité au souverain Chapitre et au cardinal-légat qui en est le président... Il m'a assuré que la décision ne pouvait être douteuse! Et en effet, union entre

un catholique et une juive, il n'en faut pas davantage aux yeux du Saint-Siége. Et si je ne puis plus, comme je le voulais, faire épouser ma veuve à Ascanio, je la lui rendrai du moins libre et pure!.. je l'ai juré!..

REBECCA, *dormant.*

Fédéric!..

FÉDÉRIC.

Mon nom!

REBECCA, *de même.*

Fédéric!.. à lui!.. toujours à lui!..

FÉDÉRIC, *vivement.*

Toujours! Non, non, qu'elle se rassure!.. ce ne sera pas pour longtemps; demain, je l'espère bien... Et, d'ici là... quelque ennuyeux que ce soit, je vais tout lui dire... (*Il fait quelques pas et s'arrête près du fauteuil.*) Elle dort si bien!.. et la réveiller pour lui donner des explications qui, après tout, ne sont pour moi ni faciles, ni agréables!.. Ascanio s'en chargera, c'est bien le moins!.. Je veux seulement qu'à son réveil elle trouve le bonheur... là! (*Montrant la table à droite.*) Je vais lui écrire tout uniment la vérité... Que je ne l'aime pas, que je ne l'ai jamais aimée... et que ce matin, dans quelques heures, tous nos liens seront rompus! (*Il se met à la table à droite et écrit.*)

REBECCA, *à gauche.*

Fédéric!.. (*S'éveillant et regardant autour d'elle.*) Ah! c'est lui!..

FÉDÉRIC, *à la table.*

La voilà réveillée!.. N'importe!.. achevons!.. (*Il continue à écrire.*)

REBECCA, *s'approchant de lui.*

Vous voilà donc de retour, Monsieur!

FÉDÉRIC, *écrivant.*

A l'instant même... et je reviens avec des nouvelles qui vous feront plaisir!

REBECCA.

Si elles vous en font, à vous!

FÉDÉRIC.

A moi? (*Cessant d'écrire et la regardant, à part.*) Il n'est pas à plaindre, le chevalier, et je conçois sa folie!.. Je n'avais jamais fait attention à cette petite Rebecca... Elle est charmante avec ces nouveaux habits... elle a des manières nobles, distinguées.. La fille de l'orfévre a l'air d'être née marquise!

REBECCA, étonné.

Comme vous me regardez, Monseigneur!

FÉDÉRIC, souriant.

Eh! mais... n'est-il pas permis de regarder...

REBECCA.

Sa femme!.. si vraiment!..

FÉDÉRIC, à part et se levant.

Surtout quand elle doit l'être pour si peu de temps! (Haut.) Je vous disais donc, mon enfant, que je me suis occupé du chevalier Ascanio del Dongo... Il est libre depuis hier soir!

REBECCA, tranquillement.

Tant mieux! j'en suis enchantée!

FÉDÉRIC, la regardant avec malice.

Vous me dites cela bien froidement... On m'a cependant assuré qu'il vous avait aimée... un peu...

REBECCA, naïvement.

Oh! beaucoup!.. Il venait très-souvent chez mon père.

FÉDÉRIC.

Et on le dit si aimable, qu'il devait vous plaire!

REBECCA.

A moi!.. non.

FÉDÉRIC, d'un air d'incrédulité.

En vérité?

REBECCA, tranquillement.

Jamais.

FÉDÉRIC, à part.

Au fait, elle n'est pas obligée de me l'avouer... (Haut.) Je connaissais ses goûts et ses idées, j'ai fait accueillir la demande qu'il faisait d'une sous-lieutenance... j'en avais le pouvoir, car je reviens du palais où, malgré mes refus, fondés sur mon inexpérience et ma jeunesse, il m'a fallu accepter la part de puissance que l'on m'offrait... Vous allez me trouver bien faible ou bien ambitieux?

REBECCA.

Non, vraiment... car le pouvoir ne présente en ce moment que des difficultés, des haines ou des périls!.. l'accepter est d'un homme de cœur et d'un honnête homme!

FÉDÉRIC, avec satisfaction.

Vraiment!

REBECCA.

Il est toujours permis de se retirer quand tout va bien et qu'il n'y a plus de danger!

FÉDÉRIC, lui prenant la main.

C'est ce que je me suis dit.

REBECCA.

C'est très-bien, Monseigneur... c'est bien!

FÉDÉRIC, à part, la regardant.

Allons, Ascanio aura là une femme de bon conseil!.. Du jugement!.. de nobles sentiments!.. ça ne se trouve pas tous les jours, même chez les duchesses... (Haut à Rebecca.) Ainsi donc, mon enfant, vous ne concevez pas qu'on aime les titres et les honneurs?

REBECCA.

Il y a des gens à qui cela est nécessaire... mais vous, Monseigneur, vous n'en avez pas besoin pour être honoré... et aimé! (Baissant les yeux.) C'est ce qu'ils disent tous!..

FÉDÉRIC.

Est-ce aussi votre pensée?

REBECCA.

Il serait bien étonnant que votre femme ne fût pas de l'avis de tout le monde!

FÉDÉRIC.

Et moi je dis, Rebecca, que les titres et les honneurs, vous les méritez mieux que personne...

REBECCA.

Moins je serai en vue, plus je me croirai à ma place... Une plus modeste m'eût sans doute mieux convenu... (Souriant.) mais telle qu'elle est... c'est égal... il faut bien se résigner...

FÉDÉRIC.

Oui, je le sais, résignée à me consacrer votre vie...

REBECCA.

C'était déjà fait! et depuis longtemps.

FÉDÉRIC.

Que dites-vous?

REBECCA.

Me croyez-vous donc une ingrate?.. N'est-ce pas vous qui nous avez défendus et protégés?.. n'est-ce pas vous qui m'avez rendu mon père?.. Vous pouvez oublier vos bienfaits... mais pour moi... (Montrant son cœur.) ils seront toujours là! et croyez que ma reconnaissance, mon amitié, mon...

FÉDÉRIC.

Merci, mon enfant, merci!.. (A part.) Il ne lui manquait plus que cela... un bon cœur!.. En vérité, Ascanio est trop heureux! et l'on aurait soi-même un choix à faire, qu'on ne pourrait demander ni espérer rien de mieux.

REBECCA, s'approchant de lui.

Qu'avez-vous donc?..

FÉDÉRIC.

C'est qu'en vous écoutant, en vous regardant... j'oubliais une lettre que j'ai commencée!

REBECCA, avec joie.

En vérité?

FÉDÉRIC.

Une lettre qui m'avait semblé d'abord la plus aisée du monde à écrire, et qui me paraît maintenant beaucoup plus difficile.

REBECCA.

Allons donc!.. est-ce que rien est difficile pour vous?..

FÉDÉRIC, lentement et la regardant.

J'y aurai quelque mérite, je vous le jure... et peut-être, s'il ne tenait qu'à moi... mais j'ai promis, j'ai donné ma parole.

REBECCA, vivement.

Il faut la tenir, Monseigneur! (Doucement et s'approchant de lui.) Si je pouvais vous y aider...

FÉDÉRIC, vivement.

Non... au contraire!

REBECCA.

Je comprends! c'est quelque secret d'État!..

FÉDÉRIC.

Oui... oui, un travail important!

REBECCA.

Et vous craignez ma curiosité?.. Rassurez-vous!.. je ne suis pas du tout curieuse?.. Mais je pourrais vous gêner et je me retire!

FÉDÉRIC, la retenant.

Non pas! restez, je vous prie... (A part.) Pour le peu de temps que cela doit durer... (Haut.) Ne me privez pas de votre présence... A moins que vous n'ayez peur de vous ennuyer...

REBECCA.

Je ne m'ennuie jamais!

FÉDÉRIC, à part.

Une qualité de plus!..

REBECCA, montrant la porte à gauche.

Cette nuit, j'ai vu là un rouet.

FÉDÉRIC.

Celui de ma mère, que je conserve.

REBECCA, courant le chercher.

Un meuble de famille... tant mieux!

FÉDÉRIC, à part, la regardant.

C'est inconcevable!.. elle n'a pas l'air d'être malheureuse! ou plutôt, comme elle le disait tout à l'heure, résignée à son sort, elle s'y soumet. (Avec un soupir.) Allons, achevons cette lettre! (Il se remet à écrire ; pendant ce temps, Rebecca a été chercher le rouet et une chaise, et revient se placer tout à côté de Fédéric. — Fédéric, levant les yeux et regardant quelque temps en silence Rebecca qui file avec beaucoup d'attention.) Une jolie nuit de noce!

REBECCA.

Air : *Je possède un réduit obscur.*

PREMIER COUPLET.

Oui, votre mère était, dit-on,
Des vertus le modèle.
Et ce meuble, dans son salon,
Est presque une leçon!
A mes yeux il rappelle
Que le travail fidèle
Doit aujourd'hui, comme jadis,
Habiter mon logis!

(Fédéric cesse d'écrire, se lève et la regarde.)

DEUXIÈME COUPLET.

Pour vous la gloire!.. et, Dieu merci!
Pour moi plus douces chaînes :
A l'État se doit mon mari,
Moi, je me dois à lui!
Je ne veux que ses peines,
Elles seront les miennes!
Et quand le malheur reviendra,
Je serai toujours là!

FÉDÉRIC, debout et la regardant toujours.

Air : *C'en est fait, je me risque* (Part du Diable).

Si naïve et si belle, à la voir, à l'entendre,
(Portant la main à son cœur.)
Quel sentiment vient ici m'agiter?..

De ce charme inconnu je ne puis me défendre
Non, non, non, non, je n'y puis résister...
(Fédéric fait un pas vers Rebecca, puis s'arrête.)

ENSEMBLE.

FÉDÉRIC.

Qu'ai-je dit? quoi! j'oublie
Ma parole et l'honneur!
L'honneur veut que je fuie
Ce charme séducteur.
Grand Dieu! quelle est ma peine!
Ce trésor que je voi,
Cette femme est la mienne;
Si je veux, c'est à moi!
A moi!

REBECCA.

Oui, je suis son amie,
A moi seule est son cœur.
O bonheur de ma vie!
O moment enchanteur!
Ah! je respire à peine,
Mais ce n'est plus d'effroi!
Sa main presse la mienne,
Il m'aime, je le voi,
Je le voi.

FÉDÉRIC, sa rapprochant d'elle.

Le bonheur qui t'est dû je saurai te le rendre,
En tous les temps sur moi tu peux compter.
Oui, crois-en ma promesse et l'ami le plus tendre...
Ah! je n'y puis plus résister...
Non... je n'y puis plus résister.
(Il la presse sur son cœur et l'embrasse, puis s'éloigne d'elle vivement.)

ENSEMBLE.

FÉDÉRIC.

Qu'ai-je fait? quoi! j'oublie
Ma parole et l'honneur?
Il faut donc que je fuie
Ce charme séducteur.
Fuyons! car j'oublîrais mon serment et l'honneur!

REBECCA, à part.

Oui, je suis son amie,
A moi seule est son cœur,

O bonheur de ma vie !
O moment enchanteur !
En lui seul est ma vie ainsi que mon bonheur.
(Fédéric s'élance par la porte à gauche et disparaît.)

SCÈNE III.

REBECCA, seule et le regardant sortir.

Parti!.. C'est égal!.. il m'aime, j'en suis sûre; mais il y a quelque chose qu'il voulait m'avouer... et il n'osait pas! C'est comme moi !.. je n'ai jamais pu lui dire que je l'aimais de toute mon âme, que je l'avais toujours aimé !.. Ça allait venir quand il s'en est allé!.. Pourquoi s'en est-il allé?.. et aussi brusquement?.. sans même achever ce rapport... ce travail si important!.. (S'approchant de la table.) Si je regardais où il en est resté!.. rien que pour voir! (S'arrêtant.) Oh! non... c'est un secret d'État... et je lui ai dit que je n'étais pas curieuse... (S'approchant de la table en détournant la tête et emportant le rouct.) C'est vrai... je ne suis pas du tout curieuse... Qui vient là?.. Ah! mon Dieu! il est jour depuis longtemps.

SCÈNE IV.

REBECCA, UN LAQUAIS, en grande livrée.

(Le laquais s'approche de la table où brûlent encore les bougies, il les éteint, les emporte, et, en se retournant, aperçoit Rebecca.)

LE LAQUAIS, avec étonnement.

Madame la marquise! (A part, avec malice.) Déjà levée! et déjà dans son boudoir... je ne m'y attendais pas! (Haut.) Je viens prendre les ordres de Madame...

REBECCA.

Je n'en ai pas à donner... Prenez ceux de Monsieur...

LE LAQUAIS.

Une jeune fille demandait à parler à Madame... j'ai dit que Madame n'était pas visible et ne recevait pas de si bon matin.

REBECCA.

Eh! pourquoi donc?.. quel est son nom?

LE LAQUAIS.

Gianina!..

REBECCA, à part.

Quel bonheur!

LE LAQUAIS.

Gianina Pepito.

REBECCA.

Pepito?.. Comment!.. est-ce qu'elle aussi serait mariée?.. Qu'elle entre! qu'elle entre... (Le laquais va à la porte et fait signe à Gianina d'entrer... Rebecca court au-devant d'elle.) C'est donc toi... te voilà!

GIANINA.

Oui, madame la marquise.

REBECCA.

Ah! marquise, pas pour toi! (Au laquais, d'un air poli.) Laissez-nous, Monsieur, je vous prie.

GIANINA, de même.

Oui... si ça ne vous gêne pas... ça nous fera plaisir. (Le laquais s'incline et sort.)

SCÈNE V.

GIANINA, REBECCA.

REBECCA.

Tu es donc mariée?

GIANINA.

Comme vous, depuis hier!.. Nous n'avons pas perdu de temps. Quand mon oncle a vu les cinq mille ducats que Pepito possédait, grâce à vous! il a dit oui... (Baissant les yeux.) Dame! moi, je n'ai pas dit non... et cela a été fait tout de suite... ça n'est pas long en Italie... en un instant on se trouve bénits... et unis!.. Allez, mes enfants! Mais ça ne m'a pas fait oublier la promesse que je m'étais faite de venir ici de bon matin.

REBECCA.

Pour me voir?..

GIANINA.

Et pour savoir!.. Aussi me v'là... Voyons, dites-moi vite ce qui est arrivé depuis que je vous ai quittée?..

REBECCA.

Il y a... que je suis ravie, enchantée, et heureuse!

GIANINA.

C'est comme moi...

REBECCA.

D'abord, je suis arrivée ici avec mon père.

GIANINA.

Je le sais bien.

REBECCA.

Parce que mon mari était au palais... et on m'a reçue comme une princesse... comme une reine !

GIANINA.

C'est juste... Et après?

REBECCA.

Et puis, on m'a menée là... (Montrant la porte à droite.) dans ma chambre à coucher... Tu la verras... on y est comme dans une châsse... de la soie bleue et de la dorure du haut en bas.

GIANINA.

C'est gentil!.. Et après?

REBECCA.

Un balcon en marbre donnant sur un jardin délicieux... et ce jardin donne sur un autre, celui de l'hôtel del Dongo... Nous sommes voisins !

GIANINA.

C'est drôle !.. Après?

REBECCA.

Mais j'ai mieux aimé rester ici... parce que c'est ce boudoir... tu sais... ce boudoir dont je t'ai parlé...

GIANINA.

Je sais! je sais!.. Et après?

REBECCA.

On nous y a servi à souper, avec mon père, qui est resté à causer avec moi, et qui s'est retiré au moment où l'on a annoncé M. le marquis.

GIANINA, avec satisfaction.

Ah!.. Et bien?

REBECCA.

Il était superbe! en grand habit de cour... qui lui allait si bien! et il m'a dit, avec une voix pleine de douceur : Pardon, mon enfant, des affaires d'État me retiendront dehors une partie de la nuit...

GIANINA, étonné.

Tiens!..

REBECCA.

Et il est parti en me disant : Rentrez dans votre appartement et dormez! Ah bien oui!.. j'ai bien mieux aimé l'attendre... là, dans ce fauteuil.

GIANINA, *d'un air de mécontentement.*

Tiens!..

REBECCA.

Et il était bien tard quand il est rentré!

GIANINA, *avec joie.*

Ah!.. Eh bien?

REBECCA.

Il avait un travail très-important et très-pressé, et il s'est mis à son bureau.

GIANINA, *d'un air de reproche.*

Tiens!..

REBECCA.

Et moi, j'ai pris mon rouet... que voilà!

GIANINA, *stupéfaite.*

Bah!...

REBECCA.

Mais, au lieu de travailler... il s'est mis à me regarder...

GIANINA, *avec contentement.*

Ah!.. eh bien?

REBECCA.

Et à me dire les choses les plus gracieuses du monde... d'un air si tendre et si troublé...

GIANINA, *vivement.*

Eh bien?..

REBECCA.

Et comme il causait... là, tout près... je crois qu'il m'a embrassée...

GIANINA, *respirant avec satisfaction.*

Ah! enfin!.. Eh bien?

REBECCA.

Eh bien! eh bien!.. il m'a quittée et il est parti!

GIANINA, *étonnée.*

Encore?..

REBECCA.

Qu'est-ce que tu as donc?

GIANINA.

Rien! (*A part.*) Il paraît que c'est comme ça chez les ministres.

REBECCA.

Et toi, Gianina?

GIANINA.

Ah! dame... moi je n'ai pas eu de réception de reine ni de princesse... ni des appartements tendus en soie et en or, et Pepito n'est pas un grand seigneur... mais... mais il est très-aimable... très-aimable!

REBECCA.

Je crois bien! il n'a que cela qui l'occupe!.. Il n'a pas comme mon mari des travaux importants, des rapports... (Montrant le papier qui est resté sur la table à droite.) comme celui-ci... à écrire toute la nuit.

GIANINA, qui est près de la table, prenant vivement le papier et le parcourant des yeux.

Un rapport! (Jetant un coup d'œil.) Ah! mon Dieu!..

REBECCA, de loin.

Ne lis pas! ne lis pas!.. C'est un secret d'État! C'est donc bien terrible! car te voilà toute tremblante!.. J'ai eu bien raison de ne pas regarder!

GIANINA.

Oui, sans doute. (A part.) Elle en serait morte!

REBECCA.

Mais, puisque le mal est fait, dis-moi ce qu'il y a? (Pendant que Rebecca remonte le théâtre pour voir si personne n'écoute.)

GIANINA, traversant le théâtre et passant à gauche en déchirant le papier, dont elle met les morceaux dans sa poche.

Ce qu'il y a?.. (A part.) Vouloir dès ce matin rompre son mariage, parce qu'elle aime Ascanio!

REBECCA, revenant près d'elle.

Eh bien! tu dis donc?

GIANINA.

Je dis... qu'il se trompe! que ce n'est pas possible!.. et que, s'il y a quelqu'un au monde dont je répondrais autant que de moi... et plus encore peut-être, c'est... (En ce moment la porte à droite s'entr'ouvre, et l'on voit Ascanio qui passe la tête. Il n'est pas vu de Rebecca, qui lui tourne le dos; mais Gianina, qui est en face de lui, l'aperçoit, et poussant un cri perçant.) Ah! (Au cri de Gianina, Ascanio rentre dans la chambre à droite.)

REBECCA.

Qu'as-tu donc?..

GIANINA, portant la main à ses yeux.

C'est à confondre!.. c'est à ne pas croire!

SCÈNE VI.

REBECCA, GIANINA, FÉDÉRIC, sortant de la porte à gauche.

FÉDÉRIC, vivement.

Ce cri que j'ai entendu!.. Qu'y a-t-il? quel danger? Est-ce vous, Rebecca?..

REBECCA.

Non, Monsieur... rassurez-vous, je n'ai rien...

FÉDÉRIC, d'un air affectueux.

Dites-vous vrai?

REBECCA.

Je vous remercie... de votre inquiétude et de votre bonté!.. C'est Gianina, ma compagne, ou plutôt la signora Pepito, que je vous présente, car elle est mariée à Pepito, votre ancien geôlier.

FÉDÉRIC, avec impatience.

Eh bien... Gianina?...

REBECCA.

Prise de je ne sais quelle frayeur, elle s'est mise à crier tout à coup et sans motif.

GIANINA, à part.

Sans motif... J'en tremble encore!.. (On entend dans la chambre à droite tomber un meuble.)

GIANINA, avec effroi.

O ciel!

FÉDÉRIC.

Avez-vous entendu?

REBECCA, d'un air indifférent.

Oui, là dans ma chambre à coucher! (A Gianina.) N'est-ce pas?

GIANINA, effrayée.

Non, non, je n'ai rien entendu du tout!

REBECCA, de même.

Si vraiment! le bruit d'un meuble qu'on renversait!

FÉDÉRIC, sans y faire attention.

Une de vos femmes, sans doute!

GIANINA, vivement.

Oui... oui, c'est cela même... une de vos femmes!

REBECCA, tranquillement.

Non, aucune n'est entrée.

GIANINA, à part.

Elle est maladroite!

FÉDÉRIC.

En tout cas, nous allons voir...

GIANINA.

Mais... s'il y avait quelque danger... quelque conspirateur...

FÉDÉRIC.

Allons donc ! rien à craindre!.. (Fédéric est entré dans la chambre à droite.)

SCÈNE VII.

GIANINA, REBECCA.

GIANINA, avec désespoir.

C'en est fait! tout est perdu!

REBECCA, naïvement.

Et! pourquoi donc?..

GIANINA.

Pourquoi?.. Comment!.. quand votre mari, et qui avait déjà des idées... va trouver caché, à cette heure-ci, dans votre chambre à coucher...

REBECCA.

Qui donc?

GIANINA.

Le petit Ascanio!

REBECCA, riant.

Ascanio... Tu perds la tête!

GIANINA.

Je l'ai vu tout à l'heure... vu!..

REBECCA, haussant les épaules.

Allons donc! ce n'est pas possible.

GIANINA.

Mais je l'ai vu!

REBECCA.

Tais-toi! C'est Fédéric!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FÉDÉRIC, sortant de la chambre à droite.

FÉDÉRIC, à part.

L'imprudent!..

REBECCA, courant au-devant de lui.

Eh bien! Monsieur?

FÉDÉRIC, froidement.

Eh bien!.. nous nous trompions... Il n'y avait personne.

GIANINA, étonnée.

Personne!..

FÉDÉRIC.

J'ai tout visité, je n'ai rien vu.

GIANINA.

Ah!.. si Monsieur n'a rien vu...

FÉDÉRIC.

Absolument rien.

REBECCA.

Quand je te le disais!..

GIANINA, bas à Rebecca.

C'est égal... il est jaloux!..

REBECCA.

Lui! allons donc!..

GIANINA.

D'Ascanio!.. J'en ai les preuves!

REBECCA.

Si ce n'est que ça... je me charge de le détromper...

GIANINA.

Mais...

REBECCA.

Va, va, j'en réponds...

GIANINA.

Ah!.. dès que Madame en répond... (A part, en sortant.) C'est égal, c'est bien étonnant tout de même! (Elle sort. Toute la fin de cette scène s'est dite à droite, à demi voix, pendant que Fédéric est assis à gauche dans un fauteuil, plongé dans ses réflexions. — Rebecca a fait signe à Gianina de sortir par la porte à droite.)

SCÈNE IX.

FÉDÉRIC, toujours assis; REBECCA, revenant lentement du fond du théâtre vers Fédéric, qu'elle examine avec attention.

FÉDÉRIC, à part.

Risquer de la compromettre et ne pas croire à ma parole!.. Pour l'honneur de celle qui doit lui apprartenir, je l'ai

engagé à repartir par où il était venu, par le balcon qui donne sur nos jardins, et personne ne l'a vu! Mais je ne sais pourquoi, en le trouvant là... dans la chambre de ma femme... ou plutôt de la sienne... je n'ai pu me défendre d'un mouvement de...

REBECCA.

Monsieur... j'ai à vous parler...

FÉDÉRIC.

En vérité?..

REBECCA.

Et à vous gronder...

FÉDÉRIC.

Moi?..

REBECCA.

Oui... car je pense qu'entre mari et femme, quand on a quelque chose l'un contre l'autre, il faut se le dire tout de suite, tout de suite!

FÉDÉRIC, froidement.

Par ce moyen-là, vous ferez toujours bon ménage...

REBECCA, avec tendresse.

N'est-ce pas?

FÉDÉRIC.

Eh bien, donc?

REBECCA, timidement.

Eh bien! ce n'est pas moi... c'est Gianina qui prétend que vous êtes jaloux...

FÉDÉRIC.

Jaloux!

REBECCA, avec tendresse.

Ça n'est pas vrai, n'est-ce pas?.. ce n'est pas possible!

FÉDÉRIC, avec émotion.

Moi, jaloux!.. eh! de qui donc?..

REBECCA, le regardant en souriant.

Ah! à la manière dont vous dites ce mot-là... il y a quelque chose... Oui, jaloux d'Ascanio, parce que je vous ai raconté tantôt qu'il venait souvent chez mon père!.. Mais il n'était pas dangereux, je vous le jure... mes pensées n'étaient pas là...

FÉDÉRIC

Tenez, mon enfant, ne prenez pas la peine de vous justi-

fier... je vous crois... je suis même persuadé que vous ignoriez ce matin son imprudente visite.

REBECCA, vivement.

O ciel! c'est donc vrai?.. il aurait osé!.. Et qui a pu l'y autoriser?..

FÉDÉRIC.

Vous le saurez tout à l'heure, car j'ai engagé Ascanio à courir à la chancellerie épiscopale, où l'acte qu'il attend doit être expédié maintenant.

REBECCA.

Qu'est-ce que cela signifie?..

FÉDÉRIC.

Que c'était le meilleur moyen de répondre à d'injustes soupçons. (Voyant s'ouvrir la porte du fond.) Voici, je pense, qui vous expliquera tout.

SCÈNE X.

REBECCA, ASCANIO, FÉDÉRIC.

ASCANIO, courant à Fédéric.

Ah! mon ami, je ne sais comment vous remercier, car je sors du palais Farnèse, où l'on m'a remis ce paquet pour vous et pour madame la marquise. (Le présentant à Rebecca.)

REBECCA, prenant le paquet.

Les armes du Saint-Siége!.. (Déchirant le paquet dont elle jette l'enveloppe sur le guéridon à gauche et lisant.) « D'après l'arrêt de ce jour, rendu par le Chapitre suprême et le cardinal-légat... »

ASCANIO.

Oui vraiment... lisez!..

REBECCA, parcourant quelques lignes à voix basse.

« Mariage entre un catholique et une juive, annulé et rompu à tout jamais! »

ASCANIO, avec joie.

A jamais!

REBECCA, se frottant les yeux.

Je me trompe, sans doute!..

ASCANIO, de même.

Non, non, lisez...

REBECCA, parcourant encore le parchemin.

« Sur la demande de M. le marquis de Palavicini... » (S'ap-

puyant sur le guéridon à gauche, où elle pose le parchemin.) Ah! c'est vous... monsieur le marquis, vous qui avez demandé?..

FÉDÉRIC.

Oui, Madame, c'est moi!

ASCANIO.

Noble et généreux ami, qui hier n'avait contracté ce mariage que pour vous laisser, après lui, un titre et un nom nécessaires à notre bonheur...

REBECCA, avec la plus grande émotion.

Quoi! ce n'était point par amour!..

ASCANIO, vivement.

Rassurez-vous! il n'y pensait même pas... Il vous connaissait à peine, et, fidèle à sa parole, il s'est empressé de rompre des nœuds à tous les deux pénibles...

REBECCA, à part, avec désespoir, et tombant assise près du guéridon.

Ah!..

ASCANIO.

Et, libre maintenant, rien ne vous empêche de donner votre main à celui que vous aimez!

REBECCA, avec fierté et se relevant.

Mais je n'aime personne, Monsieur, et ne vous ai jamais aimé!

ASCANIO ET FÉDÉRIC.

Qu'entends-je!

REBECCA.

Et je vous demanderai maintenant, moi, pauvre fille que tout le monde abandonne, et qui n'ai plus d'autre bien que mon honneur, qui a pu vous autoriser à vous introduire ce matin dans un appartement qui était alors le mien?.. et de quel droit?..

ASCANIO.

Du droit que vous m'aviez donné vous-même, en acceptant autrefois le mariage secret que je vous proposais, et, s'il faut vous le rappeler, ce billet écrit de votre main...

REBECCA, regarde le papier, et le lui rend, en lui disant froidement.

Ce billet n'est pas de moi!.. Ce n'est pas là mon écriture!.. vous pouvez vous en assurer...

FÉDÉRIC, étonné.

Que dites-vous?

REBECCA, avec dignité.

Quant à cet acte qui sépare à jamais le chrétien de la juive,

connaissant la manière dont ce mariage s'est fait, c'est moi qui en aurais sollicité la rupture, si vous ne m'aviez prévenue!.. Il me rend, grâce au ciel, ma liberté, et le premier usage que j'en veux faire est de sortir de ce palais où je n'ai plus le droit de rester !.. Veuillez faire avertir mon père !

AIR : *Pour moi, pour mon père* (DIAMANTS DE LA COURONNE. — Trio du troisième acte.)

ENSEMBLE.

REBECCA, à part.

O honte nouvelle,
Que tout me révèle !
Fortune cruelle,
Qui viens m'abuser !
(Haut.)
Le nœud qui nous lie
Pesait sur ma vie,
Et ma seule envie
Est de le briser !

FÉDÉRIC.

Je rêvais pour elle
Chaîne douce et belle;
Une erreur nouvelle
Vient nous abuser!
Le nœud qui nous lie
Pesait sur sa vie,
Et sa seule envie
Est de le briser!

ASCANIO.

Dédaigné par elle,
O sort infidèle !
Fortune cruelle,
Qui viens m'abuser !
Bonheur que j'envie,
Bonheur de ma vie,
Ta main ennemie
Vient de le briser!

ASCANIO.

Ce billet n'est pas d'elle!.. et de qui donc vient-il? Ah! vous aviez deviné hier, c'est mon gouverneur qui, pour m'attirer dans le piége... Je cours lui faire tout avouer.., ou l'assommer !

ENSEMBLE.

REBECCA.

O honte nouvelle,
Que tout me révèle !
Fortune cruelle,
Qui viens m'abuser, etc.

FÉDÉRIC.

Je rêvais pour elle
Chaîne douce et belle ;
Une erreur cruelle
Vient nous abuser, etc.

ASCANIO.

Dédaigné par elle,
O sort infidèle !
Fortune cruelle,
Qui viens m'abuser, etc.

(Rebecca sort par la porte à gauche et Ascanio par celle du fond.)

SCÈNE XI.

FÉDÉRIC, seul, rêvant.

Elle n'aime pas Ascanio !.. elle n'aime personne, a-t-elle dit... et cependant, cette nuit, pendant son sommeil, à qui pensait-elle, en disant : Je t'aime !.. Et tout à l'heure encore près de moi, son émotion... Allons, quelle folie !.. me voilà aussi absurde, aussi présomptueux qu'Ascanio... moi, homme raisonnable !.. ou qui du moins devrais l'être !.. (Voyant entrer un laquais.) Qui vient là ?

LE LAQUAIS.

Quelqu'un demande à parler à Monseigneur.

FÉDÉRIC.

Je n'y suis pour personne !

LE LAQUAIS.

Il insiste et dit que son nom est Pepito.

FÉDÉRIC.

Pepito ! attends !.. Le mari de Gianina !.. et Gianina est l'amie, la confidente peut-être de Rebecca... Fais entrer Pepito !.. Lui seul, entends-tu bien ?.. (Le laquais sort, et Fédéric va s'asseoir près du guéridon.) Car enfin, ce divorce si aisément obtenu n'est peut-être pas impossible à révoquer. Le cardinal m'est dévoué, et son empressement même le prouve !.. (Prenant

les papiers qui sont restés sur le guéridon à gauche, et retirant une lettre qui est restée dans l'enveloppe.) « Je vous envoie, mon cher marquis, signé de moi et du souverain Chapitre, l'acte de séparation que vous sollicitez avec tant d'instance... Votre sécurité peut être désormais complète; car dans nos lois, comme dans la loi française, ceux que le divorce a une fois séparés ne peuvent plus jamais être réunis!.. » (S'arrêtant et froissant la lettre.) Définitif!.. irrévocable!.. Allons, éloignons des rêves insensés... (Se retournant, et apercevant Pepito, qui entre en saluant.) C'est toi, Pepito!.. qui t'amène?

SCÈNE XII.

FÉDÉRIC, PEPITO.

PEPITO, le saluant.

Je viens, Monseigneur, vous apporter mes félicitations au sujet de votre mariage!

FÉDÉRIC, à part.

Ça se trouve bien!

PEPITO.

Je ne suis pas le seul! Ils disent tous : « Il y a bien des grands seigneurs libéraux, qui ne le sont qu'en paroles; mais celui-là, c'est différent! il épouse la fille d'un marchand!.. il fait alliance avec le peuple... et le peuple est pour lui... Vive le marquis et la marquise! »

FÉDÉRIC.

C'est bon... c'est bon!..

PEPITO.

Oh! je vous réponds que ce mariage-là vous fera un honneur infini!

FÉDÉRIC, à part, et souriant avec ironie.

Ça se trouve à merveille, et mon divorce va produire alor un excellent effet. (Haut.) Eh bien! qu'est-ce qui t'amène? qu'est-ce que tu veux?

PEPITO.

Ce que je veux?

Air de l'*Écu de six francs.*

Dans cette prison je me damne!
Geôlier! c'est un métier d'enfer...
Et dans les octrois ou la douane
Je veux une place en plein air. (*bis.*)

Pour me changer, faut qu'on m' la donne...
Queu bonheur d' pouvoir respirer,
Et d'empècher les gens d'entrer,
Moi qui n' laissais sortir personne !

Et alors je venais...

FÉDERIC.

Mais, pour obtenir une place, il faut des titres, et je ne vois pas les tiens.

PEPITO.

Vous ne les voyez pas! je le crois bien!.. Je ne suis pas de ceux qui se vantent et qui disent : J ai fait ci... j'ai fait ça!.. Moi, au milieu des dangers les plus horribles... qui vous menaçaient...

FÉDÉRIC, vivement.

Eh bien?..

PEPITO.

Je me suis tu!.. j'ai gardé le silence... mais aujourd'hui je ne crains pas de le dire... c'est moi que... j'ai tout bravé pour vous! Hier, ce billet que vous avez reçu... à travers vos barreaux...

FÉDÉRIC.

Quoi!.. c'est toi... dont le courage et le désintéressement...

PEPITO.

Oui, sans doute... Je ne vous ai rien demandé pour ça, vous le savez!.. Vous me direz que j'avais touché cinq mille ducats, avec quoi j'ai épousé Gianina... Je ne dis pas non... mais de vous je n'ai rien reçu encore!.. et voilà pourquoi je venais...

FÉDÉRIC, avec émotion.

Mais ces cinq mille ducats... pour me délivrer... qui te les avait donnés ?

PEPITO.

Ça... je ne puis pas le dire... mais peu importe!

FÉDÉRIC, vivement.

Comment!.. peu importe!.. Je n'ai peut-être qu'un ami, qu'un seul ami au monde, et je ne le connaîtrais pas! Parle! dis-moi son nom?

PEPITO.

Je ne le peux pas.

FÉDÉRIC.

Et pourquoi?

PEPITO.

Parce que je ne le sais pas! vrai, Monseigneur, je ne le sais pas!

FÉDÉRIC.

Tu me trompes!.. et si tu t'obstines à te taire, n'attends rien de moi!

PEPITO, à voix haute.

V'là qui est injuste! car enfin quand on ne sait pas...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, GIANINA, sortant de la porte à droite.

GIANINA, à part.

Qu'y a-t-il donc?

FÉDÉRIC, sans voir Gianina et continuant à menacer Pepito.

Bien plus, pour avoir trahi ton devoir et t'être laissé séduire, je t'envoie ce soir coucher en prison!

GIANINA, s'avançant vivement.

Eh bien! par exemple! coucher en prison!.. lui, mon ami!.. et pourquoi, s'il vous plaît?

FÉDÉRIC.

Parce qu'il refuse de parler!

PEPITO.

Sur ce que je ne sais pas!

GIANINA.

Qu'est-ce que ça fait? parle toujours!

PEPITO.

Sur ces cinq mille ducats... que toi seule... connais!

FÉDÉRIC, vivement, et s'adressant à Gianina.

Est-il vrai, Gianina, tu connaîtrais?..

GIANINA, riant.

C'est selon!.. Monseigneur a-t-il toujours des idées sur le petit Ascanio?

FÉDÉRIC, avec impatience.

A quoi bon?.. et quel rapport?

GIANINA, de même.

Croit-il encore que l'on pense à lui?

FÉDÉRIC, de même.

Eh non!.. je viens d'avoir ici même la preuve du contraire...

GIANINA, à demi voix.

Je le crois bien!.. Car avant d'être votre femme, celui qu'on aimait, celui qu'on a toujours aimé... c'est vous, Monseigneur.

FÉDÉRIC, hors de lui.

Que dis-tu ?

GIANINA.

Oui, certainement... Tenez, moi, j'avais du bon vouloir pour Pepito, la preuve, c'est que... vous voyez! mais jamais ça n'a été à ce point-là...

PEPITO.

Comment, madame Pepito?..

GIANINA.

Je m'en serais bien gardée, car la pauvre fille en perdait la tête, car elle en était folle, Monsieur!..

FÉDÉRIC.

Est-il possible !

GIANINA.

Dame!.. tant que vous avez été riche et puissant, personne ne s'en est douté... pas même moi! mais quand vous avez été malheureux, quand vous avez été en prison... elle a manqué en mourir!.. et si elle n'a donné que cinq mille ducats pour vous délivrer...

FÉDÉRIC.

C'était elle!..

GIANINA.

C'est qu'elle n'avait pas davantage... sans cela...

FÉDÉRIC, à part, avec désespoir.

C'est elle!.. et séparés pour jamais!

GIANINA.

Oui, c'est elle qui vous aime plus que sa vie. Écoutez, Monsieur, écoutez-moi bien : si vous aviez le cœur de lui faire de la peine, elle en mourrait, voyez-vous, sans se plaindre et sans rien dire... Ça ne s'rait pas comme moi... (A Pepito.) Ah bien oui!.. on m'entendrait... (Regardant Fédéric qui vient de se diriger vers la table.) Eh bien! qu'a-t-il donc ?

FÉDÉRIC, à part.

Séparés pour jamais!..

PEPITO, le regardant.

Il se trouve mal!..

GIANINA, de même.

Il pleure!.. de joie, sans doute, et de ce que je lui dis là!.. (Allant à lui.) N'est-ce pas, Monseigneur, ça vous fait plaisir?

PEPITO.

D'avoir, comme moi, une femme si charmante et si bonne?

GIANINA.

Une femme qui vous aime tant!

FÉDÉRIC, assis près de la table.

C'est bien... laissez-moi!.. (A part.) Ah! je n'en étais pas digne!.. Mais elle ne voudra maintenant ni me voir ni m'entendre... (Haut.) Gianina, écoute... tu vas lui demander... non, tu vas seulement lui dire...

GIANINA.

M'est avis que vous ferez mieux de lui dire vous-même... car la voici.

FÉDÉRIC, se levant vivement.

O ciel!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, REBECCA, sortant de la porte à gauche. Elle entre lentement, lève les yeux, aperçoit Fédéric et fait un pas pour sortir. Fédéric la prévient et se met devant la porte du fond, et Rebecca court se réfugier près de Gianina. — Les acteurs sont dans l'ordre suivant : Pepito, Fédéric, Rebecca, Gianina.)

REBECCA, tremblante.

Que me voulez-vous, Monsieur?

FÉDÉRIC.

Rien!.. pas même implorer mon pardon; mais vous voir encore une fois!

REBECCA, avec dignité.

Je ne vous comprends pas, Monsieur!

FÉDÉRIC, qui s'est relevé.

Eh! puis-je comprendre moi-même tout ce qui s'est passé dans mon cœur?.. Hier... je ne connaissais pas le trésor que je cédais à un autre. Mais depuis... vous ne me croirez pas, Rebecca, et c'est pourtant la vérité... depuis, j'aurais donné ma vie pour être aimé de vous...

REBECCA, qui l'a écouté avec joie.

Que dit-il?

GIANINA.

Eh bien! qu'est-ce qui lui manque donc?

FÉDÉRIC.

AIR : *Ne vois-tu pas, jeune imprudente.*

Et j'ai repoussé pour toujours,
J'ai méconnu ce bien suprême!
Et ces nœuds, charme de mes jours,
Ont été brisés par moi-même !
Ah! puisqu'à tout jamais le sort
Détruit le rêve qui m'enivre,
Je pars... Pourquoi vivrais-je encor
Quand pour vous je ne peux plus vivre ?

(Il fait quelques pas pour sortir.)

REBECCA, vivement.

Fédéric, restez!.. restez!.. (Fédéric redescend le théâtre. — Rebecca, avec émotion.) Vous m'aimez donc ?

FÉDÉRIC.

Je n'ai plus le droit de vous le dire!

REBECCA.

Et si je puis d'un mot... mais tantôt, je serais morte plutôt que de le prononcer... si je puis d'un mot rendre nulle leur nullité...

FÉDÉRIC, reprenant vivement l'acte de divorce qui est resté sur le guéridon à gauche.

Que dites-vous ?

REBECCA.

Oui, Monsieur, reprenez ce vilain acte que je ne veux pas regarder, et lisez vous-même!.. Comment y a-t-il là... au milieu de la page?

FÉDÉRIC, prenant le papier d'une main tremblante.

« Déclarons ce mariage nul pour avoir été contracté entre un chrétien et une juive. »

PEPITO ET GIANINA, poussant un cri et redescendant le théâtre.

O ciel!

REBECCA, à Fédéric.

Depuis le jour où vous et votre père alliez être condamnés... il y a de cela un an! moi qui toute ma vie avais été séparée de vous... je ne voulus pas l'être encore par delà le tombeau... et sans en parler à personne des miens, pas même à mon père...

GIANINA.

Eh bien?

REBECCA.

J'ai couru en secret abjurer ma croyance.

FÉDÉRIC, poussant un cri de joie, et la pressant sur son cœur.

Ah! est-il vrai! toi, Rebecca, avoir embrassé notre croyance!..

GIANINA.

C'est bien! c'est la bonne!

REBECCA.

Je l'ignore... (S'adressant à Fédéric.) Mais c'est la tienne!

FIN DE REBECCA.

L'IMAGE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

En société avec M. T. Sauvage

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 17 avril 1845.

PERSONNAGES

LE BARON DE KÉRANDAL, banquier.
LÉOPOLD, jeune peintre.
PIERRE MAUCLERC, paysan breton.
MADELEINE, paysanne.

En Bretagne, dans le château de Kérandal non loin de la mer.

Une salle basse d'un vieux château. — Porte au fond. — Portes latérales. — Grandes croisées donnant sur des bouquets de bois, au travers desquels on aperçoit la mer, dans le lointain.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON, en costume de chasse, LÉOPOLD, un album à la main; ils entrent par le fond.

LE BARON.

C'est vous, Léopold!.. vous que je retrouve au fond de la Bretagne!...

LÉOPOLD.

Moi-même, mon cher baron... car je crois que vous êtes baron?...

LE BARON.

Comme tout le monde!.. pour mon plaisir et pour mon argent! Banquier, voilà le solide, le nécessaire! Baron...

LÉOPOLD.

Le superflu.

LE BARON.

La baronnie de Kérandal... une propriété superbe!... J'ai lu ça, un matin, dans mon journal, au coin de mon feu, à Paris... située en Bretagne, au bord de la mer... douze cents arpents!...

LÉOPOLD.

Une vue superbe.

LE BARON.

Trois mille francs d'impositions ; j'ai acheté ! Et j'y viens...

LÉOPOLD.

Pour la chasse.

LE BARON.

Et pour les élections... Ils n'ont rien dans ce pays... pas de députés !

LÉOPOLD.

Et vous vous mettez sur les rangs ?

LE BARON.

Vous l'avez dit... de malheureux paysans, sans moyens, sans éducation, sans esprit et que je tiens...

LÉOPOLD.

A représenter... à la Chambre.

LE BARON.

Je m'en crois digne !.. Tout le monde me l'assure ; et j'allais ce matin, mon fusil sur l'épaule, cherchant des perdreaux et des phrases à effet pour mon premier discours... quand, tout à coup... ô rencontre imprévue et pittoresque !... j'aperçois, sur la pointe d'un rocher, un peintre, son album à la main, dessinant un de mes points de vue...

LÉOPOLD.

Sans votre permission... C'était moi.

LE BARON.

Ce jeune artiste que m'avait recommandé la petite marquise de Brevannes, ma parente... Et, je dois en convenir :

Air de *Voltaire chez Ninon.*

Vous avez fait, moi, je suis franc,
Un portrait charmant de ma femme.

LÉOPOLD, modestement.

Monsieur... il était ressemblant !

LE BARON.

Mais, et c'est là que je vous blâme,
Sombre, misanthrope et bourru,
De visites vous êtes chiche !
Et l'on ne vous a plus revu...
Vous êtes donc devenu riche !
Seriez-vous donc devenu riche ?

LÉOPOLD.

Au contraire!.. Mes capitaux se composent de deux billets de cinq cents francs; c'est tout ce que j'ai pour visiter l'Europe, en commençant par la Bretagne.

LE BARON.

Pourquoi donc alors me négligiez-vous? Que diable! je vous l'ai dit... je suis baron, je suis banquier... je suis bon enfant... En fréquentant les gens riches, on a l'air de l'être, et souvent ça vous aide à le devenir! La baronne, ma femme, qui vous estime beaucoup, vous a envoyé cet hiver plusieurs invitations...

LÉOPOLD.

Je l'en remercie... et vous aussi.

LE BARON.

Ça m'aurait fait plaisir de vous avoir... parce qu'un peintre... un artiste... ça fait bien dans un salon... Les arts... et la banque, vous comprenez... Mais il paraît que vous n'allez nulle part.

LÉOPOLD.

C'est vrai!

LE BARON.

Et je ne vous ai vu à Paris que dans une seule maison... Il y a près de deux ans... ma foi!.. C'était au faubourg Saint-Germain, chez cette petite marquise de Brevannes, une femme délicieuse, ravissante... (A Léopold, qui tressaille.) Qu'avez-vous donc?

LÉOPOLD.

Rien, Monsieur, rien... (Avec intérêt.) Vous la connaissiez beaucoup?

LE BARON.

Nous étions alliés... parents éloignés, par ma femme... Et, dans le peu que je l'ai vue... il est vrai que je suis un amateur... je me rappelle lui avoir fait une déclaration...

LÉOPOLD.

Vous, Monsieur!

LE BARON.

Qui l'a fait éclater de rire... parole d'honneur!.. Tout le monde l'adorait, excepté son mari... Un sabreur, un libertin, un joueur! qui aurait mangé à lui seul, toute son immense fortune... Il avait commencé... Et l'on dit même que, lors-

qu'elle refusait de signer et de s'engager pour lui, il levait la cravache sur elle.

LÉOPOLD.

Et vous l'avez souffert!.. vous, ses parents, ses amis! (A part.) Ah! si je l'avais su! ah! si j'avais été alors à Paris... (Haut, avec colère.) Son mari, voyez-vous, son mari...

LE BARON.

Eh bien?

LÉOPOLD.

En arrivant de Rome... j'ai couru à son hôtel... Il n'y était plus... Parti!..

LE BARON.

A Calcutta, rien que cela! Et que lui vouliez-vous, mon cher?

LÉOPOLD, avec rage.

Le tuer... (Se reprenant.) Pour des raisons personnelles... et particulières...

LE BARON.

C'est différent.

LÉOPOLD.

Mais patience... il reviendra! et je le tuerai, vous dis-je!

LE BARON.

Je vous en défie.

LÉOPOLD.

Moi!..

LE BARON.

Je vous en défie!

LÉOPOLD.

Et pourquoi?

LE BARON.

Parce qu'il est mort... en duel... On a été sur vos brisées!

LÉOPOLD, stupéfait.

Mort! lui!.. le marquis!..

LE BARON.

Il n'y a pas à en douter... C'est son adversaire, dont je suis le banquier, son adversaire lui-même qui me l'a écrit... J'ai reçu la lettre hier, et le journal de ce matin publie la nouvelle... Voyez plutôt. (Lui remettant le journal et lui indiquant le passage qu'il lit avec lui.) « A Calcutta, où il était allé pour refaire sa fortune... Tué en duel... depuis plus d'un an... à la suite d'une scène de jeu!.. »

LÉOPOLD, lui rendant le journal, que le baron jette sur la table à droite.

C'est vrai... c'est vrai... Il aura donc impunément outragé et torturé sa pauvre femme!..

LE BARON.

Ah çà! mon cher... c'est donc pour la marquise... une reconnaissance?...

LÉOPOLD.

Qui ne finira qu'avec moi. Je lui dois tout! Pauvre et inconnu... sans appui... sans protecteur... je mourais de faim dans mon sixième étage...

LE BARON.

Parbleu! il fallait bien vous faire connaître.

LÉOPOLD.

Et comment? On avait refusé à l'exposition mon premier ouvrage... J'avais la fièvre, le délire... et dans ma fureur, j'avais déchiré la toile de mon tableau avec un couteau que j'allais tourner contre moi-même... lorsqu'on frappe à ma porte... et je vois une jeune dame suivie d'un domestique en livrée!.. De la mansarde voisine, où elle venait de porter des secours, elle m'avait entendu sans doute, car, d'une voix douce et bienveillante, elle me dit : « Vous êtes peintre, Monsieur? — Oui, Madame. — Je viens vous commander un tableau. Courage! allons, du courage! » Je ne sais ce que je devins, ni ce que je lui répondis... Je crois seulement que, de surprise, je tombai à ses pieds. Mais, le lendemain, je courus à son hôtel, où ce luxe qui l'environnait, ces glaces, ces peintures, ces riches étoffes d'or et de soie, frappèrent à peine mes yeux; je ne voyais qu'elle... Ange pour la bonté, elle l'était encore par les traits... ces traits qu'on eût adorés seulement comme peintre... et je l'étais... Ah! mieux encore déjà!

AIR de *Lantara.*

Dans ces lieux, à sa voix fidèles,
Tous les talents venaient se rassembler;
Et contre ses peines cruelles,
On la voyait auprès d'elle appeler,
Pour oublier et pour se consoler,
Les arts, dont l'ascendant suprême
Ou dont le pouvoir enchanteur
Ajoute encore un charme au bonheur même,
Dérobe une larme au malheur.

LE BARON.

Et votre tableau... celui qu'elle vous avait commandé?

LÉOPOLD.

Il fut reçu... celui-là ; il eut les honneurs de l'exposition... Tout le monde en fit l'éloge... Peu m'importait... Mais elle! elle le trouva bien... Elle le plaça dans son boudoir... sous ses yeux! Ah! ce jour-là fut le plus heureux de ma vie! Ce fut le seul... Je sentais bien que j'avais besoin de voir l'Italie et d'étudier les grands maîtres... Mais un tel voyage... m'était impossible... Elle m'avait deviné sans doute... car je reçus d'elle une lettre, c'est la seule que je possède... « Voici, me disait-elle, de quoi faire un voyage de deux ans en Italie... On se disputera un jour vos tableaux... Moi, qui spécule, je m'y prends d'avance et vous achète les deux premiers. Courage, Léopold!.. Ce nom-là porte bonheur en peinture. Vous partez pauvre et inconnu comme Léopold Robert! vous reviendrez comme lui. » Ah! elle avait raison de me le citer... Je n'avais pas son génie; mais, comme lui, j'avais dans le cœur une de ces passions dont on ne guérit pas; comme lui, mes regards s'étaient élevés trop haut, et, en proie à un amour insensé, je me disais comme lui : La gloire expiera tout! Aussi je travaillais avec ardeur, avec succès... avec quelque talent... Oui, oui, j'en aurais eu... ils le disaient tous... Et moi, je sentais que, pour éclore, ce talent n'avait besoin que de son regard... Je revenais à Paris, heureux de la revoir... et le coup le plus imprévu, le plus fatal!.. J'apprends que, depuis plusieurs mois... tant de jeunesse... de fraîcheur... de beauté... Ah! Monsieur... c'est horrible!

LE BARON.

Et! oui... sans doute... en 1832... ce fléau qui ne respectait rien! et subitement... en quelques heures... avant qu'on ait eu le temps de nous écrire... car aucun de ses parents n'était à Paris... pas même son mari... qui, alors, buvait et chassait dans ses terres!

LÉOPOLD.

Et ce mari!.. ce mari! Ah! pour ma vengeance... il devait mourir plus tard.

LE BARON.

Ou plus tôt... avant sa femme, par exemple... pour la laisser libre et heureuse... Mais il y a des gens qui ne sa-

vent rien faire à propos! Et la marquise savait-elle au moins à quel point vous l'aimiez?

LÉOPOLD.

Elle ne s'en doutait même pas! Jamais je n'aurais osé le dire, ni à elle... ni à personne au monde. Et si aujourd'hui je vous fais un tel aveu, c'est qu'elle n'est plus... c'est que parler d'elle est le seul bonheur que j'éprouve. Je n'en ai pas d'autre... Il ne me reste rien... pas même son image!

AIR d'*Aristippe*.

Quand, sur ma toile et d'une main craintive,
Je veux tracer ses traits... de souvenir...
Son ombre, hélas! m'échappe... fugitive,
Et je ne puis la retenir...
Sous mes pinceaux je ne puis la saisir.
Portrait chéri, muet et doux langage,
Souvenir d'elle, espoir de ma douleur,
Je vous demande en vain... et son image
N'existe plus que dans mon cœur!

LE BARON.

N'est-ce que cela, mon pauvre garçon?.. Eh bien! si je vous donnais le plaisir de la voir encore...

LÉOPOLD.

Vous... monsieur le baron!

LE BARON.

Et non pas en peinture!

LÉOPOLD.

Vous voulez rire de moi!

LE BARON.

Nullement! Je suis ici depuis deux jours, et hier matin, j'ai aperçu une jeune fille du village, Madeleine, une espèce de petite niaise, une vachère, une laitière, dont la ressemblance avec la marquise est prodigieuse.

LÉOPOLD.

Ce n'est pas possible!

LE BARON.

Non pas que ce soit absolument la même chose... mais, dans l'air... dans l'ensemble de la figure... il y a tant d'analogie, qu'en l'apercevant je n'ai pu m'empêcher de dire : Ah! mon Dieu!.. Je l'ai dit trois fois.

LÉOPOLD.

Et comment expliquer une telle bizarrerie... un tel jeu du hasard?..

LE BARON.

D'une manière très-naturelle, et sans être un savant... je ne suis pas de l'Académie des sciences, Dieu merci!.. mais je me suis rappelé que le vicomte d'Auray, père de la marquise, avait fait, en 1815, la guerre de la Vendée, et que, pendant près de trois mois, il avait habité ce pays... Or, le vicomte, royaliste pur et galant chevalier, aimait toutes les Vendéennes, surtout quand elles étaient jeunes et gentilles, et la mère de Madeleine était, dit-on, fort jolie... ce qui fait que Madeleine et la marquise pourraient bien être parentes de très-près.

LÉOPOLD.

Je comprends; et cette idée seule me cause une émotion que je ne puis vous rendre ... Où est Madeleine?.. où pourrai-je la voir?

LE BARON.

Ici même... car elle apporte, tous les matins, le lait pour la consommation du château... Et, tenez... je l'entends...

LÉOPOLD, portant la main sur son cœur.

Ah! mon Dieu!..

SCÈNE II.

MADELEINE, portant un pot de lait à la main et un autre sur sa tête, entre en chantant, LE BARON, LÉOPOLD.

LÉOPOLD, pousse un cri à la vue de Madeleine.

Ah!..

MADELEINE, entrant.

AIR d'une *Ronde normande.*

Les filles de Bretagne
Ont des cœurs de rocher; (*bis.*)
Mais quand l'amour les gagne
Et vient les ébrécher,
Ah! vertinguè!
Ah! sus ma fè!
Ah! youp! et youp! et youp! et youp, ma fè!
Ça n'en finit jamè!
Youp! et youp! et youp! et youp! et youp! (*bis.*)
Ah! youp!

LÉOPOLD, regardant toujours Madeleine.

C'est à confondre!

MADELEINE, après avoir posé ses pots à terre.

Même air.

C'est le fils à Jean-Pierre
Qui me fait les doux yeux!
Il n'a ni château ni terre,
Mais il est amoureux...
Ah! vertinguè! etc.
Qu' ça n' finira jamè!

LÉOPOLD, qui pendant ce temps l'a toujours contemplée avec une expression de surprise et de douleur.

Les mêmes traits!.. les mêmes yeux!.. Je crois la voir! (S'avançant vers elle avec égarement.) Non, il est impossible que ce ne soit pas!..

MADELEINE, lui faisant une révérence.

Qu'y a-t-il pour votre service, mon beau Monsieur?

LÉOPOLD.

Pas la moindre surprise... pas la moindre émotion à ma vue!... Et moi je suis tremblant et me soutiens à peine...

LE BARON, lutinant Madeleine.

Eh bien! Madeleine... c'est donc le lait que tu apportes?

MADELEINE.

Laissez donc... et à bas les mains! Vous êtes un enjoleux et un gouailleux.

LÉOPOLD, qui est retombé sur le fauteuil.

Ah! ce n'est plus elle! pourquoi a-t-elle parlé!

LE BARON.

Moi! un... comme tu disais tout à l'heure?

MADELEINE.

Oui, et à mes dépens, encore... parce que, pendant que vous m'en contiez hier... je me suis trompée de deux ou trois mesures de lait...

LE BARON, riant.

Vraiment?

MADELEINE.

Sans compter ce que j'ai renversé... à cause de vos gestes... Tout ça c'est à mes frais... je le payerai!

LE BARON.

Laisse donc!

MADELEINE, pleurant.

Ah! que oui... je le payerai... ma tante me l'a dit... et ça n'est pas juste, car c'est vot' faute... mon bon Dieu!

LE BARON.

Eh bien! voyons, ne pleure pas. Qu'est-ce qu'il te faut?

MADELEINE, essuyant ses yeux.

Vingt sous, mon doux seigneur, et je vous aimerons bien...

LE BARON, riant.

Vingt sous!.. Est-elle juive, la petite Bretonne!.. Pour ce prix-là, dans le pays, on aurait trois ou quatre jattes de lait...

MADELEINE.

Dame! quand c'est un grand seigneur qui cause le dommage, c'est plus cher...

LE BARON.

Il y a un tarif! Eh bien, soit!.. à condition...

MADELEINE.

Pas de conditions... Je veux mes vingt sous!

LE BARON, cherchant à lui prendre la main.

A condition que tu m'écouteras... et que tu seras moins effarouchée. Que diable! on payera le dommage, s'il y en a.

MADELEINE.

Je n'écoute rien. Mes vingt sous! il me les faut!..

LÉOPOLD, se levant, avec impatience.

Tes vingt sous... Tiens! tiens!.. et tais-toi!

MADELEINE, regardant ce que lui a donné Léopold.

Vingt sous en or!.. mon beau seigneur... un jaunet! Que vous faut-il pour cela?

LÉOPOLD, brusquement.

Rien que ton silence... Tais-toi... ne parle pas!.. (Musique.— Madeleine se tient debout et tout étonnée. — Le baron reste un peu à l'écart. — Léopold contemple quelques instants la jeune fille avec émotion et douleur, fait un pas vers elle en lui tendant les bras, et va pour lui parler; mais il s'arrête, cache sa tête dans ses mains, fond en larmes et s'enfuit.)

SCÈNE III.

MADELEINE, LE BARON.

LE BARON, à part, regardant sortir Léopold.

Ah! c'est à ce point-là!..

MADELEINE.

Qu'est-ce qu'il a donc, ce jeune homme? est-ce que je lui faisons peur?

LE BARON.

Au contraire, tu lui causes trop d'émotion.

MADELEINE.

Moi! à cause?...

LE BARON.

A cause que tu ressembles exactement à une grande dame... une marquise dont il est amoureux.

MADELEINE.

C'est drôle!

LE BARON.

Le plus drôle... c'est qu'il a adoré cette grande dame... sans avoir jamais osé le lui dire...

MADELEINE.

Et pourquoi qu'il n'y dit pas maintenant?

LE BARON.

Parce qu'elle est morte.

MADELEINE.

Ah! vous me faites peur! Je ressemble donc à une morte?

LE BARON.

Eh non! c'est de son vivant qu'il l'adorait... et, maintenant, c'est encore plus fort, ce qui est absurde... parce qu'enfin il n'y a pas d'éternelles amours, et, quand les gens n'y sont plus, on pense à d'autres. Mais lui, rien ne peut le consoler.

MADELEINE.

Pauvre jeune homme!

LE BARON.

Ah! vois-tu, c'est un peintre, un artiste: ce n'est pas comme nous autres, cela vous a une tête exaltée... de l'imagination...

MADELEINE.

Ah! vous n'en avez pas, vous?

LE BARON.

Je suis banquier... c'est-à-dire raisonnable...

MADELEINE.

Et cette grande dame?..

LE BARON.

Ah! tu es curieuse... et ça t'intéresse?

MADELEINE.

J' voulions seulement vous demander... si elle était jolie...

LE BARON, galamment.

Puisqu'elle te ressemble.

MADELEINE, après un moment d'hésitation.

Ah! oui, je comprends, c'est un compliment que vous me faites...

LE BARON, à part.

Est-elle bête, celle-là... Mais ça n'en vaut que mieux. (Haut.) C'est une qualité à ajouter à toutes les autres... car tu en as beaucoup... tu es jolie, Madeleine, et, vrai, ça serait du bien perdu ici, en Bretagne.

MADELEINE.

Quoi que vous voulez dire? je comprends pas... (Elle range ses pots, met du lait dans un vase à crème, etc.)

LE BARON.

Tant mieux! c'est bon signe... (A part.) Tandis qu'à Paris... en prenant la peine de la former... avec de belles robes et quelques parures, ça me ferait de l'honneur... Il est vrai que ma femme, madame la baronne... Il n'y a que cela de gênant... mais on pourrait trouver quelques moyens... (A Madeleine.) Où demeure ta tante?

MADELEINE, revenant vers lui.

A l'entrée du parc, dans la maison du garde... c'est la mère à Pierre Mauclerc... vot' garde...

LE BARON.

C'est juste! un imbécile...

MADELEINE.

Non, Monsieur... c'est mon cousin.

LE BARON.

C'est cela même. (A part.) C'est dans le sang.

MADELEINE.

Air : *Mon galoubet.*

C'est mon cousin! (*bis.*)
Il est méchant, il est sauvage,
Il est colère, il est taquin,
Et détesté dans tout l' village.

LE BARON, parlant.

Et puis?

MADELEINE.

Mais, j' n'en peux pas dir' davantage...
C'est mon cousin.

LE BARON.

C'est juste!.. tu dois le défendre... Mais c'est lui que j'entends!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PIERRE, en garde champêtre.

PIERRE, entrant par le fond et parlant au dehors.

Ah! tu fais le fier?.. tu ne veux rien donner?.. Tu seras couché sur mon procès-verbal!

LE BARON.

Qu'est-ce, Pierre?

PIERRE, l'apercevant.

Dieu! monsieur le baron! (Haut.) C'est rien, Monseigneur, c'est un délinquant. On ne voit que ça... Ils vont dans la forêt faire du bois mort... avec du bois vert... et alors faut m'entendre crier... Parce que les intérêts de Monseigneur avant tout, et je mets sur le procès-verbal tous ceux...

LE BARON.

Qui ne te donnent pas pour boire!

PIERRE, regardant Madeleine.

Qui a dit cela?.. des envieux, des mauvaises langues... La preuve que je n'épargne personne... pas même ma famille, c'est que j'ai dénoncé hier ma cousine Madeleine, ici présente... pour avoir laissé aller ses vaches dans le pré de Monseigneur, et que, compris mes déboursés et mes honoraires, il y a amende de trois écus...

MADELEINE.

A moi?..

PIERRE.

A toi... délinquante!

MADELEINE, pleurant.

Et des injures encore par-dessus le marché... sans compter les frais. Mon Dieu! mon Dieu! comment que je pourrai jamais payer tout cela?..

LE BARON.

Allons, ne te désole pas... C'est grave! très-grave!.. mais on verra à arranger cette affaire-là.

PIERRE.

C'est ça... toujours des protections...

LE BARON.

Dénoncer ta cousine!.. Tu es aussi un fonctionnaire trop intègre.

PIERRE.

Le paysan breton est comme ça... Quand il s'obstine une fois à quelque chose... et moi, je suis obstiné à l'honneur... à la probité... et à ma rancune contre celle-ci... Car je la hais, c'te fille-là... Dieu! je la hais-t-y!

MADELEINE.

Et pourquoi, mauvais cœur?

LE BARON.

Oui, pourquoi?

PIERRE.

Qu'est-ce qu'elle avait besoin de quitter nos parents, chez qui elle était, à Paimpol, pour venir habiter ici... cheux nous... chez ma mère... qui me choyait autrefois, et qui, depuis ce temps-là, me rudoie toujours?.. Toutes les préférences sont pour elle... Quand je reviens à la maison, il n'y a plus de lard salé, plus de soupe aux choux... faut que je la fasse moi-même... que je la mange, moi... C'est moi qui fais tout dans la maison!

MADELEINE.

Dame! je suis dehors... je suis à mes bêtes...

PIERRE.

C'est à moi que tu dois être... à moi, qui ai tout le mal... car j'en ai, que ça me casse bras et jambes. Aussi, quand je vois les laquais de Monseigneur bien habillés, bien nourris, bien chauffés... et rien à faire!.. voilà un noble état, que je me dis. Et il me passe par la tête, à moi paysan, des idées de grandeur et d'ambitiion... que ça me vient par bouffées et m'empêche de dormir!

LE BARON.

Quoi! vraiment, tu aspires?..

PIERRE.

A être laquais!.. C'est mon idée... c'est mon rêve...

LE BARON.

Troquer contre une livrée ta fierté et ton indépendance?

PIERRE.

Au contraire! c'est pour être indépendant!.. Quand on se sert et qu'on se nourrit soi-même, on meurt de faim; mais quand on sert les autres, disait ce matin votre valet de

chambre, on n'en prend qu'à son aise, et on est son maître.

LE BARON, à part.

C'est bon à savoir.

PIERRE.

Et si Monseigneur voulait m'emmener avec lui, à Paris... quand il y retournera... et me donner une place... indépendante... à son service...

LE BARON.

J'entends!.. Ce n'est pas possible... (Regardant Madeleine.) Nous combinerons cela... en famille... Viens m'en reparler tantôt... quand j'y aurai réfléchi... (A Madeleine, qui a pris un de ses pots à lait.) Eh bien! Madeleine, où vas-tu?

MADELEINE.

Porter mon lait à l'office.

LE BARON, lui montrant l'autre pot au lait.)

Et le reste?..

MADELEINE.

Pour faire le beurre et les fromages... Ma tante va venir m'aider...

PIERRE.

C'est ça! et, pendant ce temps-là, ma soupe se fera toute seule.

LE BARON.

Et qui t'empêche d'aller déjeuner à l'office?

PIERRE, avec joie.

Comme surnuméraire?.. C'est dit...

AIR d'*Adam*.

Ou d' la brod'rie, ou des cordons,
Ou bien de la livrée,
De tout c' qui brille, or ou galons,
Mon âme est enivrée.
Je m'installe auprès
De vos laquais
Et, m'attablant sans honte,
Sur ma futur' dignité, j' vais
Prendre un fameux à-compte.

ENSEMBLE.

Ou d' la brod'rie, ou des cordons, etc.

LE BARON ET MADELEINE.

Oui, telle est son ambition,

Qu'il aime la livrée.
De ce qui brille, or ou galon,
Son âme est enivrée.

(Madeleine sort par la porte à gauche, et Pierre par le fond.)

SCÈNE V.

LE BARON, puis LÉOPOLD.

LE BARON, réfléchissant.

Oui!.. c'est une combinaison à méditer... combinaison d'autant plus ingénieuse... que ce ne serait pas moi... ce serait ma femme elle-même.. qui la ferait venir près d'elle. (Se retournant vers le fond, et apercevant Léopold qui entre en rêvant.) Ah! c'est notre amoureux romanesque. Toujours dans les ombres et les nuages! (Haut.) Eh bien! mon pauvre Léopold!

LÉOPOLD, sortant de sa rêverie.

Ah! je suis plus malheureux qu'auparavant, et cette fatale ressemblance, loin de consoler ma douleur, ne fait que l'irriter encore!.. Ce sont ses traits, c'est son image! Image vivante qui ne dit rien à mon cœur... Portrait exact et pourtant infidèle, car je n'y retrouve ni son expression, ni sa pensée, ni son âme... C'est toujours l'absence, ou plutôt ce n'est qu'un marbre... une statue...

LE BARON.

Soit! mais c'est une jolie statue.

LÉOPOLD.

Eh ! qu'importe l'extérieur ou l'enveloppe... Ce qui est tout pour moi, c'est le sentiment, c'est le feu qui l'anime.

LE BARON.

Comme vous voudrez, mon cher; moi, je tiens à l'enveloppe! Et vous-même, vous avez beau dire, vous vous y laisseriez prendre.

LÉOPOLD.

Moi?

LE BARON.

Je le parierais!

LÉOPOLD.

Moi, oublier la marquise! moi, lui comparer une autre femme!.. ou avoir en ce monde une seule pensée qui ne soit pas pour elle!.. Je le voudrais, que je ne pourrais pas; je vous le répète, cette vue m'est pénible et me rend malheureux.

LE BARON.

Tant pis; car j'avais, à ce sujet même, un service à vous demander.

LÉOPOLD.

Un service?

LE BARON.

Pour moi et pour madame la baronne.

LÉOPOLD.

Parlez, Monsieur.

LE BARON.

Ma femme n'a pas de portrait de la marquise!.. qu'elle regrette et qui était sa parente; ce portrait, à Paris, en face du sien, ferait un admirable effet... Il vous suffit pour cela de quelques séances...

LÉOPOLD, vivement.

Oui! vous avez raison... C'est le seul moyen qu'elle nous soit rendue.

LE BARON.

Allons, venez...

LÉOPOLD.

Oui, je vous suis... (Ils font une fausse sortie. Madeleine paraît; Léopold s'arrête tout à coup.) Ah! mon Dieu!

LE BARON, venant à lui.

Qu'avez-vous? (Lépold lui montre Madeleine qui vient d'entrer par la gauche. — Les deux hommes sont en ce moment au fond du théâtre. — Madeleine apporte une baratte à battre le beurre.)

LE BARON, serrant la main de Léopold.

Comme vous tremblez!

LÉOPOLD.

Oui... cette vue me cause une émotion dont je ne suis pas maître... Que vient-elle faire ici?..

LE BARON.

Battre du beurre.

LÉOPOLD.

Ah! taisez-vous!

LE BARON.

Je comprends, ça n'est ni poétique ni sentimental; mais c'est comme ça... Maintenant... (Montrant son costume de chasse.) je vais m'habiller; j'agis sans façon, faites-en autant, et à tantôt à dîner... Adieu, mon cher, adieu... (Il sort par le fond.)

SCÈNE VI.

MADELEINE, sur le devant du théâtre. — Pendant la fin de la scène précédente, elle a versé dans la baratte le lait qui était dans l'un de ses pots; elle s'est assise et se met à battre le beurre. — LÉOPOLD, du fond du théâtre, la regarde quelques instants en silence; puis il s'approche, prend une chaise, et vient s'asseoir auprès d'elle. — Madeleine se retourne vivement.

MADELEINE.

Quoi! c'est vous, Monsieur... vous v'là?..

LÉOPOLD.

Oui, Madeleine.

MADELEINE.

On m'a appris que ça vous faisait mal de me voir.

LÉOPOLD.

Ah! on te l'a dit?... Eh bien! oui... dans le premier moment, c'était une sensation pénible... et douloureuse...

MADELEINE.

AIR : *Voltigez, hirondelles.* (DE FÉLICIEN DAVID.)

Que faut-il que je fasse?..
Dam', vous m'intimidez!
D'effroi, mon sang se glace...
(Se détournant de lui.)
D'un autr' côté, de grâce,
Regardez! regardez! regardez!

LÉOPOLD.

Même air.

Non; ma douleur s'apaise...
Mes yeux, vers toi guidés,
Ne trouvent rien qui ne leur plaise...
MADELEINE, se retournant vers lui.
Alors, tout à votre aise,
Regardez! regardez! regardez!

LÉOPOLD, sur la ritournelle de l'air précédent, ragarde quelques instants Madeleine avec émotion, avec amour; puis, cédant au délire qu'il éprouve, il s'écrie, hors de lui :

Louise!

MADELEINE.

Ce n'est pas mon nom, Monsieur!

LÉOPOLD.

Je le sais... mais, plus je te regarde, plus il me semble que c'est elle!.. (Il s'éloigne avec effroi, puis se calmant.) Et pourquoi, dans ma douleur, renoncer à l'instant d'illusion et d'ivresse que m'offre le hasard, ou plutôt le ciel?.. A ceux que le malheur accable, Dieu daigne envoyer des rêves consolateurs... Au pauvre, il donne la richesse... au condamné, il accorde sa grâce... à la mère qui a perdu son enfant, il lui rend ses caresses... à moi, il me rend celle que j'aime; et plus heureux qu'eux tous, je ne dors pas, je veille... c'est elle que je revois... Et, ce que, de son vivant, le respect m'eût empêché de lui dire, Dieu me permet de l'adresser à son ombre... à son image... (Revenant à Madeleine, avec exaltation.) Louise, si tu savais combien je t'ai aimée! Louise, mon seul bonheur... toi que j'appelle et que je pleure... (Regardant Madeleine.) Dieu! des larmes dans ses yeux!

MADELEINE.

Dame! Monsieur, de vous voir dans cet état-là...

LÉOPOLD.

Et ton cœur bat!.. ta main tremble!..

MADELEINE.

C'est que vous me dites là des choses qu'il me semble qu'une honnête fille ne doit pas entendre.

LÉOPOLD.

Ah! pardonne à mon égarement, à mon délire, et rassure-toi, de grâce!.. ce n'est pas à toi que je les ai adressées...

MADELEINE.

AIR : *Je sais attacher les rubans.*

Je l' vois bien! mais, j'en fais l'aveu,
Moi, qu' sans esprit le ciel fit naître,
Je crains de m'embrouiller un peu,
Je crains de ne pas m'y r'connaître.
Et c'est bien difficile enfin,
Quand ma main est là dans la vôtre,
De s' persuader que cette main
Est, en c' moment, celle d'une autre.
Oui, quand vous tenez là ma main,
Faut s' dire qu' c'est celle d'une autre!

LÉOPOLD, la regardant avec étonnement.

Quoi! vraiment?.. tu as fait attention à cela! Ce marbre renferme donc quelque étincelle?..

MADELEINE.

Je ne comprends pas trop ce que vous me dites là, Monsieur... Ça n'est pas étonnant... nous autres filles de Bretagne, nous ne savons que ce qu'on nous apprend... et on ne nous apprend rien !

LÉOPOLD.

Elle a raison, ce n'est pas sa faute ; et moi qui, ce matin, l'injuriais au lieu de la plaindre et de lui venir en aide !.. Pourquoi ne pas cultiver et développer son intelligence ?.. Ce sera Louise elle-même et non plus seulement son image... Oui, oui, c'est Louise qui m'inspire un tel dessein ! et, si je réussis, ce sera mon œuvre à moi, et ma création !.. (Allant vivement à Madeleine.) Mon enfant, je ne vous quitte plus...

MADELEINE.

Comment ! Monsieur... et ma tante?

LÉOPOLD.

Ça n'empêche pas... C'est un ami qui veille sur vous et vous protége ! Je travaillerai, je ferai des tableaux pour vous gagner une dot. Ce que Louise a fait pour moi... je le ferai pour son image... Votre fortune... votre bonheur...

MADELEINE.

A moi ! mon beau Monsieur... Tant de bontés... Qu'ai-je fait pour cela?

LÉOPOLD.

Vous lui ressemblez, ça me suffit. (Lui prenant la main.) Voyons, parlez-moi franchement... Avez-vous un amoureux?

MADELEINE, baissant les yeux.

Faut-il dire?..

LÉOPOLD.

Sans doute.

MADELEINE.

Eh bien ! pas encore.

LÉOPOLD.

A votre âge?

MADELEINE.

Dame ! dans ce pays on est si arriéré... ou plutôt je croyais ne pas en avoir !.. Mais là, tout à l'heure, pendant que vous serriez ma main... Oh ! excusez... je veux dire la sienne...

LÉOPOLD.

Eh bien ?

MADELEINE.

Eh bien !

AIR : *Aussitôt que je t'aperçois.*

Tout à l'heure, en vous entendant,
La voix et l'âme émues,
Me dir' pour ell' votre tourment...
Puis des phras's inconnues...
Et puis cet amour si brûlant...
(Portant la main à son cœur.)
Qu' ça vous fait chaud... en l'écoutant;
Oui, ça vous brûle en l'écoutant !
C' que vous éprouviez pour c'te dame,
Il me semblait, au fond de l'âme,
Que je pourrais bien, (*ter.*) Dieu merci !
A mon tour l'éprouver aussi !

LÉOPOLD, étonné.

Ah! vraiment! Et, quand ces idées-là te sont venues, tu pensais sans doute à quelqu'un ?

MADELEINE, soupirant.

Pardi !..

LÉOPOLD.

Quelqu'un du pays ?

MADELEINE.

Oui... quelqu'un d'ici...

LÉOPOLD.

Eh bien! si c'est un brave et honnête garçon qui mérite ton affection, il faut l'épouser; nomme-le-moi...

MADELEINE, vivement.

Ah ben! non...

LÉOPOLD.

Et pourquoi ?

MADELEINE.

D'abord, parce que je ne suis pas assez sûre de ce qui se passe là... Écoutez donc, on peut bien se tromper; et puis, j'avons idée qu'il ne voudrait pas de moi...

LÉOPOLD.

Lui! il serait bien difficile!.. Tu es si jolie, si naïve et si franche!.. Voyons, Madeleine, à moi, ton ami... dis-moi tout.

UNE VOIX, au dehors.

Madeleine ! Madeleine !

MADELEINE.

C'est ma tante qui m'appelle...

LÉOPOLD, avec impatience.

Elle vient bien mal à propos!

MADELEINE.

Les tantes arrivent toujours comme ça! Mais elle me gronderait si je la faisais attendre.

LA VOIX, au dehors.

Madeleine! Allons donc!

LÉOPOLD.

Tu me diras son nom plus tard?..

MADELEINE.

Oui... Monsieur... plus tard... peut-être... Adieu, Monsieur...

LÉOPOLD.

Adieu, Madeleine... adieu!

SCÈNE VII.

LÉOPOLD, la suivant des yeux.

Oui, pauvre fille, je me charge de ton bonheur; c'est un devoir maintenant, car je l'ai promis à Louise... Et puis, qui sait, comme le disait le baron, c'est peut-être sa sœur! Aussi, dès que je connaîtrai celui qu'elle préfère... je m'entendrai avec le baron... (S'approchant de la table, à droite.) Et quand je devrais faire et lui vendre tous les tableaux dont (Ouvrant son album.) j'ai là les projets ou les esquisses... (Il s'est assis et se met à dessiner.) C'est lui que j'entends...

SCÈNE VIII.

LE BARON, et PIERRE, entrant par le fond; LÉOPOLD, à droite, et toujours à dessiner.

LE BARON, tenant des papiers à la main et parlant à Pierre.

Et moi, je te dis que j'en suis sûr et que j'en réponds.

PIERRE.

Allons donc!

LE BARON.

Je te dis qu'elle t'aime.

PIERRE.

Elle, Madeleine?.. ma cousine?..

LÉOPOLD, se levant vivement, à part.

O ciel! ce serait lui!..

LE BARON, à Léopold.

Vous êtes à travailler, ne vous dérangez pas, mon cher; nous traitons là une affaire qui vous intéresserait peu...

LÉOPOLD, à part.

Si vraiment... A ma gentille Madeleine.. un mari comme celui-là!.. (Il se rassied et les écoute en ayant l'air de travailler.)

PIERRE, au baron.

Après tout, quand j'y pense, vous pourriez bien avoir raison! car je me rappelle maintenant bien des petites choses... Souvent elle pleurait toute seule... et surtout depuis que j'ai fait la cour à la grande Marianne... la fille du cabaretier...

LE BARON.

Tu vois bien!.. Et, ce matin, quand tu la maltraitais devant moi... elle ne s'en plaignait pas... et elle avait même commencé par prendre ta défense...

PIERRE.

Mon Dieu! je ne dis pas non; c'est possible... Et quoique je ne l'aime pas, c'te fille... il se peut bien qu'elle m'aime, qu'elle en brûle, qu'elle en dessèche... Ça ne s'rait pas la première au village...

LÉOPOLD, à part.

Dieu me pardonne! c'est un fat!

PIERRE.

Mais quand ça serait, où ça nous mènerait-il?

LE BARON.

Je m'en vais te le dire : tu voulais, ce matin, entrer chez moi comme laquais...

PIERRE, s'essuyant la bouche.

Je le veux, et bien plus encore depuis que je sors de l'office!

LE BARON.

Mais pour entrer chez moi, qui suis un homme rangé... un homme marié, il ne s'agit pas de rester garçon.

PIERRE.

Ça se trouve à merveille : j'ai demandé ce matin en mariage la grande Marianne, la fille du cabaretier, qui a cent bons écus de dot.

LE BARON.

C'est possible... mais la grande Marianne ne me convient pas; elle est laide, elle est rousse; je n'aime pas les rousses...

PIERRE.

Ni moi non plus... mais elle a cent écus.

LE BARON.

Ça annonce un mauvais caractère, et elle en a un...

PIERRE.

Oui; mais elle a cent écus...

LE BARON.

Et comme ta femme viendrait avec toi, à Paris, dans mon hôtel, où tout est élégant et distingué, je ne veux pas une femme de chambre qui dépare... Voilà pourquoi je tiens à Madeleine... Ainsi, qu'elle te convienne ou non... tu n'entreras pas chez moi si tu ne l'épouses pas.

PIERRE, se promenant vers le côté où est Léopold.

V'là qui mérite réflexion... parce qu'enfin Madeleine n'est pas mal; elle m'aime d'abord, c'te pauvre fille; elle n'est pas rousse, c'est vrai, mais elle a bien des qualités que n'a pas la grande Marianne.

LÉOPOLD, bas, à Pierre.

Si tu épouses la grande Marianne, je te promets, moi, cinq cents francs.

PIERRE.

Comptant?

LÉOPOLD, tirant un billet de sa poche et le lui donnant.

Les voilà!

PIERRE.

C'est différent! (Se frottant l'oreille et marchant vers le baron qui, pendant ce temps, a feuilleté ses papiers.) Écoutez donc, Monseigneur...

LE BARON.

Eh bien?.. voyons, dépêche-toi, car il y a des électeurs du pays qui m'attendent dans ma salle à manger... Es-tu décidé?

PIERRE.

Oui, sans doute; parce que, nous autres paysans, nous n'avons rien que notre parole...

LE BARON, brusquement.

J'entends, vous n'avez rien. Eh bien?

PIERRE.

Eh bien! ma parole, je l'ai donnée à la grande Marianne et à son père qui lui baille cent écus en mariage; et une autre personne, qui s'intéresse à elle, lui donne de plus cinq cents francs...

LÉOPOLD, à part.

Je suis tranquille maintenant! (Il se remet à dessiner.)

PIERRE.

Ça fait huit, c'est une somme! c'est quelque chose, surtout quand on tient à sa parole.

LE BARON, avec colère.

Et Madeleine?..

PIERRE.

Madeleine n'a rien...

LE BARON.

Et ma place?

PIERRE.

C'est à vous... c'est pas à elle.

LE BARON, à voix basse, et l'amenant par la main au bord du théâtre.

Eh bien! pour en finir, car je suis pressé, j'ajoute, à la place, mille francs de dot.

PIERRE.

Ah! mon Dieu!

LE BARON, lui imposant silence en regardant Léopold.

A la condition que tu épouseras Madeleine... sinon, pas de place ni de dot... Je vais retrouver mes électeurs. (Apercevant Madeleine qui entre.) Voici Madeleine, fais ta demande, et que, ce soir, tout soit terminé et conclu. (Il sort par le fond.)

SCÈNE IX.

MADELEINE, PIERRE, LÉOPOLD.

LÉOPOLD, à part, et dessinant.

Je l'aurai du moins sauvée, malgré le baron, malgré elle-même, d'un homme qui ne méritait pas son affection, et qui l'aurait rendue malheureuse.

PIERRE.

C'est moi que vous cherchiez, cousine?

MADELEINE, se dirigeant vers la porte à droite, qu'elle ouvre.

Non, Pierre; j'vas chez madame Léonard, la femme de charge, qui m'a fait demander...

PIERRE, la tirant par le bras.

A d'autres!.. Vous v'là toute troublée et toute honteuse, j'savons ce que ça veut dire, et je vais droit au fait, parce que, nous autres paysans, nous ne connaissons pas les façons et les semblants : la franchise avant tout!.. Voilà assez long-

temps, Madeleine, que vous êtes malheureuse et que vous souffrez en secret... Eh bien! moi aussi, je vous aime.

MADELEINE, étonnée.

Quoi que vous me dites là?

PIERRE.

Pour le bon motif... A preuve que je viens vous demander en mariage.

LÉOPOLD, qui s'est levé avec indignation.

Vous, Pierre? lorsque vous avez promis d'épouser la grande Marianne, et quand vous avez reçu pour cela...

PIERRE.

Cinq cents livres! Les voilà... je vous les rends, parce que le paysan est honnête avant tout. Je n'aime que ma petite Madeleine, et je lui offre ma personne et une belle place et mille francs de dot.

LÉOPOLD.

Ce n'est pas vrai, Madeleine.

PIERRE.

C'est vrai; car c'est M. le baron qui me les a promis, et il est plus riche et plus généreux que vous, qui n'en donnie que la moitié... Aussi, il entend et il veut que ce mariage se fasse...

MADELEINE.

Et moi, je ne veux pas...

PIERRE.

Air : *Il n'est pas temps de nous quitter.*

Est-il possibl'... vous refusez !
Mill' francs!.. un' fortune aussi grande?

MADELEINE.

C'est les mill' francs qu' vous épousez;
Je n'entends pas qu'on me marchande.
Par Monseigneur soyez donc marié ;
Son argent, vous pouvez le prendre,
Moi, je garde mon amitié...
Mon amitié n'est pas à vendre !

PIERRE.

Quoi! vous gardez votre amitié?..

MADELEINE.

Mon amitié n'est pas à vendre!

LÉOPOLD, avec enthousiasme.

Madeleine! (Lui prenant la main.) Voilà du cœur et de nobles sentiments... C'est bien... très-bien...

PIERRE.

Et moi, je dis que c'est mal, c'est très-mal... C'est une volerie, parce qu'elle n'a pas le droit de m'enlever ainsi une belle place et une fortune; elle aura beau faire, ça sera...

MADELEINE.

Ça ne sera pas...

PIERRE.

Et pourquoi ?

MADELEINE.

Parce que je ne t'aime pas.

PIERRE, haussant les épaules.

Allons donc !

MADELEINE.

Parce que tu ne me plais pas.

PIERRE, de même.

Allons donc ! vous ne ferez accroire ça à personne... Dites plutôt qu'il y en a d'autres qui, maintenant, vous plaisent mieux... des nouveaux venus, des étrangers... Monsieur que voilà.

MADELEINE.

Par exemple !

LÉOPOLD.

Moi ! qu'elle a vu, aujourd'hui, pour la première fois...

PIERRE.

Ce n'est pas la première fois.

MADELEINE.

Voulez-vous bien vous taire !

PIERRE.

Je l'ai aperçue, hier, dans les grands alisiers, où elle était blottie; elle entr'ouvrait les branches comme ça, et, pendant que vous dessiniez en face d'elle sur un rocher... elle vous regardait avec une attention et une émotion...

MADELEINE.

Ça n'est pas vrai !

PIERRE.

Et quand je lui ai dit : Quoi que tu fais là? elle en a été toute rouge et toute honteuse.

MADELEINE.

Ce n'est pas vrai ! je venais d'arriver...

PIERRE.

Elle y était depuis longtemps, et tellement qu'elle en avait

laissé échapper ses vaches, qui étaient à un quart de lieue de là, dans les prés de Monseigneur, dont j'ai dressé procès-verbal.

MADELEINE.

Ça n'est pas vrai!..

PIERRE.

Elles sont là pour le dire! et, si tu ne m'épouses pas, je publie ton inconduite.

MADELEINE.

Par exemple!

PIERRE.

Vue et légalisée par les autorités locales...

LÉOPOLD.

Comment! malheureux, tu oserais?..

PIERRE.

Et elle est perdue de réputation dans le pays!

AIR : *O miracle! O spectacle!* (CAGLIOSTRO.)

Oui, je compte
Sur sa honte
Pour en avoir raison!
C'te vachère
Fait la fière;
Mais c'est bon... oui, c'est bon!
Tu t' crois forte,
Il n'importe,
Bientôt tu me le paîras.
Oui, ma chère,
T'as beau faire,
C'est moi q' t'épouseras.

MADELEINE.

Mais écout'-moi!

PIERRE.

C'est inutile!

LÉOPOLD.

Tu ne crains pas!..

PIERRE.

J' suis aguerri.

MADELEINE.

C'est un méchant!

LÉOPOLD.

Un imbécile!

PIERRE.

Ça n'empêch' pas d'être un mari.

ENSEMBLE.

MADELEINE.

Pareil conte
Sur mon compte
Est une trahison!
Je n' crains guère
Ta colère...
Va, c'est bon... oui, c'est bon!
J' suis pas forte,
Mais n'importe,
Bientôt tu m' le paîras,
T'as beau faire,
Je l'espère,
Jamais tu n' m'épouseras.

LÉOPOLD.

Pareil conte
Sur son compte
Est une trahison!
Je modère
Ma colère;
Mais c'est bon... oui, c'est bon!
Faible ou forte,
Il n'importe,
Tant que mon cœur battra,
La vachère,
Je l'espère,
Jamais ne t'épousera.

PIERRE.

Oui, je compte
Sur sa honte, etc.

SCÈNE X.

MADELEINE, LÉOPOLD.

MADELEINE, assise à droite et pleurant.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que je vais devenir?

LÉOPOLD.

Rassure-toi, Madeleine; on ne le croira pas...

MADELEINE.

Mais, vous le croirez, vous, Monsieur! et c'est là le plus terrible... vous allez supposer des choses...

LÉOPOLD.

Moi! nullement, je le jure...

MADELEINE.

Si fait, si fait, je le vois bien : vous vous imaginerez, comme il le dit... que j'étais, hier, à vous regarder en cachette...

LÉOPOLD.

Ce n'est pas vrai?

MADELEINE, se levant.

Si; mais tout simplement et sans mauvaise intention. Je me disais tout ébahie : « Qu'est-ce que c'est donc que ce beau Monsieur, qui n'est pas du pays, et qui est là en plein soleil, sur un rocher, à tirer des lignes sur du papier? Est-ce que ça serait l'ingénieux du département?.. » Voilà, Monsieur; pas autre chose!..

LÉOPOLD.

C'est tout naturel, et je te crois.

MADELEINE.

Je l'espérons bien... Faudrait avoir bien peu de cœur pour songer à quelqu'un qui n'est jamais à ce qu'il fait, qui vous regarde sans vous voir... et vous dit : Je vous aime, en pensant à une autre; car c'est une autre que vous aimez!..

LÉOPOLD.

Oui, et je l'ai perdue!.. et elle n'est plus!

MADELEINE, soupirant.

C'est encore pis!.. la beauté, ça se fane, ça vieillit; mais un souvenir, c'est toujours jeune.

LÉOPOLD, étonné.

Que dis-tu? Voilà une pensée et une expression...

MADELEINE.

Dame! je vous donne ça comme ça m'est venu.

LÉOPOLD.

Et c'est très-bien... Car, tu ne sais pas, Madeleine, non-seulement tu es jolie, mais tu es aussi très-aimable!

MADELEINE.

En vérité! Dame! en vous écoutant, peut-être que ça se gagne.

LÉOPOLD.

Quelques mois de soins et d'études te donneront une autre existence et une forme nouvelle. Alors rien ne te manquera, alors tu seras aussi charmante, aussi séduisante...

MADELEINE.

Que la marquise?

LÉOPOLD, embarrassé.

Eh! mais... d'une autre manière...

MADELEINE, avec regret.

Ah! c'est celle-là, c'est la sienne que je voudrais; mais c'est impossible aux filles d'cheux nous... Elle était donc... bien belle?..

LÉOPOLD.

Ravissante... adorable!..

MADELEINE.

Et vous disiez pourtant que je lui ressemblais; vous mentiez donc, Monsieur?

LÉOPOLD, la regardant.

Non. Elle avait ce que tu n'as pas... la distinction et l'élégance; mais tu as plus de naïveté et d'abandon... (Regardant Madeleine.) Quant à ses yeux, ils étaient...

MADELEINE.

Plus beaux?

LÉOPOLD.

C'est possible! Mais ils respiraient la fierté ou bien la froideur et l'indifférence... tandis que les tiens ont une expression de reconnaissance, d'amitié, presque de tendresse...

MADELEINE.

Vous trouvez?

LÉOPOLD.

Ensuite... s'il faut te le dire... toi, Madeleine, tu n'as rien; et la marquise avait un nom, de la naissance, une immense fortune...

MADELEINE, secouant la tête.

Ce qui est un grand avantage pour elle!

LÉOPOLD, vivement.

Non! pour toi; à mes yeux du moins; car, en aimant une personne riche, on a l'air d'aimer sa richesse... Aussi, dans son salon, je me tenais à l'écart... muet et réservé, je l'adorais de loin, et jamais je n'ai osé lui dire : Je vous aime.

MADELEINE, avec joie.

Jamais, Monsieur!

LÉOPOLD.

Jamais! Tandis qu'auprès de toi, je l'ai osé tout de suite.

MADELEINE.

La belle avance, ça n'était pas pour mon compte!

LÉOPOLD.

En partie du moins!.. Car mon seul vœu, Madeleine, le vœu d'un ami, c'est de te voir heureuse; c'est de te trouver, si je le puis, quelqu'un digne de toi.

MADELEINE.

Je vous remercions, moi, Monsieur; ce n'est pas la peine.

LÉOPOLD.

Et pourquoi?

MADELEINE.

Parce que je voulons rester comme je suis.

LÉOPOLD.

Ne pas te marier?

MADELEINE.

Jamais... J'y suis décidée.

LÉOPOLD.

Et quelles raisons?

MADELEINE.

Chacun a les siennes; et je vous prions de ne pas me les demander. Mais vous, Monsieur?...

LÉOPOLD.

Moi!... grand Dieu! peux-tu le penser?... Fidèle à celle que j'aime, rien ne me la fera oublier; maintenant surtout, que son souvenir est là, près de moi, souvenir vivant qui semble renaître en toi, Madeleine, et réunir les deux sentiments les plus doux de la vie, l'amour et l'amitié... Aussi, désormais, ta présence m'est nécessaire, je ne pourrais plus m'en passer, et tous mes jours, tous mes instants s'écouleront près de toi.

MADELEINE.

Ah! je le voudrions comme vous, Monsieur; mais je sentons bien que ça ne se peut pas.

LÉOPOLD.

Que veux-tu dire?

MADELEINE.

Que c'est, pour vous, un amusement... un jeu qui trompe votre douleur... Mais, pour moi, pauvre fille, qui n'ai pas l'habitude d'être aimée, le semblant a trop l'air d'une réalité... c'est trop difficile à distinguer, et si j'allais confondre et me méprendre?... C'est peut-être déjà fait!

LÉOPOLD.

O ciel! que dis-tu?

MADELEINE.

Aussi, Monsieur, s'il est vrai que vous avez quelque amitié pour la pauvre Madeleine... j'ai une grâce à vous demander.

LÉOPOLD.

Laquelle?

MADELEINE.

Vous ne me refuserez pas, n'est-il pas vrai?

LÉOPOLD.

Quelle qu'elle soit, je te le jure.

MADELEINE.

Au nom de la marquise... pour elle!

LÉOPOLD.

Pour elle... et pour toi!...

MADELEINE.

Eh bien! Monsieur, c'est de quitter ce pays, de partir aujourd'hui même, et de ne plus me revoir.

LÉOPOLD.

Quoi! Madeleine, renoncer à mon bonheur?

MADELEINE.

Moi, votre bonheur?... je n'en suis que l'image!

LÉOPOLD.

Qu'importe! si elle me rattache à la vie... si elle me console... si elle me fait du bien!

MADELEINE.

Et si ça me fait du mal... à moi! Oui... je ne sais ce que j'éprouve... (Montrant sa tête.) là, (Montrant son cœur.) et puis là... Par ainsi, m'est avis que si vous restiez davantage, ça finirait mal... il arriverait pour moi des malheurs.

LÉOPOLD.

Tu le crois?

MADELEINE.

J'en suis sûre...

Air : *Ah! Lulli.* (De Reber.)

Un' pauvre fille vous implore,
Vous la sauverez du danger;
Vous seul pouvez me protéger...
Moi, qui tout bas m' disais encore :
C'est lui, c'est lui,
Qui s'ra mon frère et mon ami!

LÉOPOLD.

Même air.

Tu le veux, t, malgré ma peine,
Pour jamais je quitte ce lieu...
Un baiser... le baiser d'adieu!..
(Madeleine s'éloigne.)
Tu me refuses, Madeleine?

MADELEINE, se rapprochant.

Nenni! nenni!
C'est pour mon frère et mon ami!
(Il l'embrasse.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, PIERRE, puis LE BARON, paraissant à la porte du fond.

PIERRE.

Ah! qu'est-ce que je vois là? (Madeleine s'enfuit par la porte à droite, qui est restée ouverte, et qu'elle referme après elle.)

LE BARON, entrant après Pierre.

Qu'y a-t-il donc?

PIERRE.

Madeleine, ma fiancée, celle que vous voulez absolument me faire épouser pour mille livres...

LE BARON, avec impatience.

Eh bien?

PIERRE.

Ce Monsieur l'embrassait!

LE BARON, avec colère.

Lui?... Léopold!...

PIERRE.

Lui-même; je l'ai vu.

LE BARON, bas, à Pierre, le calmant.

Allons, tais-toi... je te donne quinze cents francs.

PIERRE.

Ah!... A la bonne heure!

LE BARON, à Léopold.

Ah çà! mon cher ami, tendre Céladon, beau ténébreux, qui deviez éternellement pleurer votre bergère... il me semble que les nôtres vous ont bien vite consolé, et que, malgré votre douleur, vous vous permettez...

LÉOPOLD.

Épargnez-moi, monsieur le baron, des railleries qui ne peuvent m'atteindre, et qui seraient sans but. Je ne nie point l'émotion que j'ai éprouvée à la vue de cette jeune fille... Vous-même en connaissez la cause... Mais, quel que soit l'intérêt que je lui porte ou l'affection qu'elle m'inspire, cela ne me fera pas rester un jour de plus dans ce pays; et, décidé à partir, je faisais mes adieux à Madeleine... avec sa permission.

PIERRE.

Ah! dame! si c'étaient des adieux... c'est différent, parce que les adieux... ce sont des circonstances...

LE BARON.

Atténuantes... tu le vois bien.

PIERRE, à Léopold.

Alors, excusez, Monsieur...

LE BARON, à Léopold.

Oui, mon cher, pardonnez-nous d'avoir eu, un instant, des idées... et de vous avoir supposé des intentions... Cela arrive à tout le monde...

LÉOPOLD.

Je n'en ai pas d'autres que de continuer ma route...

LE BARON.

Aujourd'hui?

LÉOPOLD.

A l'instant même!

LE BARON.

Permettez... permettez! j'ai votre parole, et j'y tiens beaucoup, pour moi et pour ma femme, que j'attends demain ou après. Vous m'avez promis un portrait de la marquise, et nous ne trouverons jamais une pareille occasion.

LÉOPOLD.

C'est possible; mais, je vous l'avoue, ce projet, qui m'avait charmé ce matin, me sourit beaucoup moins maintenant... et j'y suis peu disposé.

LE BARON.

Cela vous viendra! il ne s'agit que de commencer...

LÉOPOLD.

Et puis, je n'ai rien de ce qu'il me faut... rien pour peindre... J'ai laissé ma boîte à couleurs à l'auberge où je suis descendu, à la *Pomme de pin*.

LE BARON.

Chez le père de la grande Marianne... On va vous l'aller chercher. (A Pierre.) Pierre, cela te regarde... va vite et reviens.

PIERRE.

Oui, Monseigneur, ce ne sera pas long. (Il sort.)

SCÈNE XII.

LE BARON, LÉOPOLD.

LE BARON.

Vous partirez après, mon cher, si cela vous convient; vous en êtes le maître, et je ne vous retiens plus; mais je ne veux pas que mes frais de toilette soient perdus...

LÉOPOLD.

Que voulez-vous dire?

LE BARON.

Qu'il m'est venu une idée.

LÉOPOLD.

Ah!

LE BARON.

Oui, vraiment; en Bretagne, on n'a que cela à faire; en voilà deux ou trois qui m'arrivent depuis ce matin, et celle-ci est au sujet de ce portrait... J'ai donné mes ordres à madame Léonard, ma vieille gouvernante. Elle a cherché ce qu'il y avait de plus frais et de plus élégant dans les robes et les atours de madame la baronne, ma femme, et elle va habiller Madeleine en grande dame, en marquise, pour rendre la ressemblance encore plus frappante.

LÉOPOLD, vivement.

En vérité?

LE BARON.

Et pour qu'elle vous serve ainsi de modèle.

LÉOPOLD.

Oui... oui... je comprends!

LE BARON.

Ah! mon gaillard! l'idée vous plaît, et, dès qu'on vous rappelle la marquise, voilà sur-le-champ votre tête qui se monte... Vous ne refusez plus maintenant?

LÉOPOLD, *rêvant.*

Mais comment? sous quel aspect?...

LE BARON, *comme inspiré.*

Attendez!... avec une corbeille de fleurs!

LÉOPOLD, *rêvant, sans l'écouter.*

Oui... elle les aimait...

LE BARON.

Air : *Contredanse de Cendrillon.*

Vous approuvez, je le vois, mon dessein,
L'idée en est poétique et nouvelle.
En bon parent, je vais ici, pour elle,
En un instant dévaster mon jardin.
Dans ce tableau, je veux partout des fleurs;
Je veux que ma cousine brille
Au milieu des roses, ses sœurs...
C'est presque un tableau de famille!

ENSEMBLE.

LÉOPOLD.

Il a raison; j'approuve son dessein :
Dans ce tableau, dont elle est le modèle,
Il faut des fleurs fraîches comme elle,
Et qui n'auront, comme elle, qu'un matin.

LE BARON.

Vous approuvez, je le vois, mon dessein, etc.

(*Il sort par la porte à gauche.*)

SCÈNE XIII.

LÉOPOLD, *seul.*

Oui... oui... je le lui avais promis, et il faut bien tenir ma parole, d'autant plus qu'elle est antérieure à celle donnée à Madeleine... Mais aussitôt le portrait fini, je partirai... je le dois. (*Regardant vers la droite.*)

SCÈNE XIV.

LÉOPOLD, MADELEINE, *habillée en grande dame, sort de la porte à droite.*

(Musique. — Air de Félicien David : *Mon bien-aimé d'amour s'enivre.*)

LÉOPOLD, *reculant étonné.*

Ah! qu'ai-je vu?... Mes yeux ou mon cœur ne me trompent-ils pas?... Cette fois, c'est à en perdre la raison!... Louise!

Louise!... est-ce vous?... (Madeleine lui fait, de la tête, un signe négatif. — Soupirant.) Non!... ce n'est que toi!

MADELEINE.

Que l'on vient d'habiller ainsi. Qu'est-ce que ça veut dire, Monsieur? et qu'est-ce qu'on va faire de moi?

LÉOPOLD.

Ton portrait... qu'on m'avait demandé... et que je leur avais promis... Moi, retracer ton image pour eux, pour la leur livrer... Non... ils ne l'auront pas!... Ça m'est impossible maintenant!... (Regardant autour de lui.) Mais, avant qu'on vienne, laisse-moi prendre de toi, dans ce costume, une simple esquisse au crayon, pour moi, pour moi seul!...

MADELEINE, troublée.

Mais je croyais, Monsieur, que vous m'aviez promis de quitter ce château!

LÉOPOLD.

Raison de plus pour emporter avec moi et mon bonheur et cette image que j'ai tant désirée... Je partirai après, je te le jure!

MADELEINE.

Alors... dépêchez-vous donc!

LÉOPOLD, courant prendre son album.

M'y voici! C'est l'affaire d'un instant, et, quand je t'aurai quittée, il me rappellera sans cesse cette journée, et toutes les émotions si cruelles et si douces que j'ai éprouvées auprès de toi... Ne t'impatiente pas, je me dépêche. (Musique. — Il s'est assis près de la table à droite et a ouvert son album. Voyant Madeleine qui s'est placée derrière le fauteuil.) Non... ne te place pas ainsi, derrière ce meuble... je ne puis te voir...

MADELEINE, change d'attitude, et se place à côté du siége.

Comme ça... c'est-y mieux?... ou bien comme ça?... (Elle appuie son coude sur le dos du fauteuil, et pose sa tête sur sa main.)

LÉOPOLD, la contemplant.

Ah! qu'elle est belle!

MADELEINE.

Eh bien! Monsieur, vous ne dessinez pas?

LÉOPOLD.

Pardon... je n'y pensais plus...

MADELEINE.

Dame! c'est que c'est fatigant de rester comme ça tout debout...

LÉOPOLD.

Tu as raison. (Lui indiquant le fauteuil.) Assieds-toi dans ce fauteuil, en face de moi. (Elle est assise.) Bien ! (Il dessine.) Deux minutes seulement. (Il s'arrête.) Tes yeux... non pas fixés sur la terre... je ne puis les voir... Lève-les... vers moi.

MADELEINE.

Est-ce bien, Monsieur?

LÉOPOLD, dessinant.

Oui... regarde-moi... toujours...

MADELEINE.

Est-ce bien?

LÉOPOLD, avec émotion.

Non... ne me regarde pas, ça m'empêche de travailler.

MADELEINE.

Dame! Monsieur, arrangez-vous; il faut pourtant avoir les yeux levés ou baissés.

LÉOPOLD.

Ni l'un... ni l'autre... Attends... Sais-tu lire?

MADELEINE.

Non, Monsieur; c'est bien malheureux pour moi.

LÉOPOLD.

C'est égal... tu feras comme si tu lisais... (Il prend le journal qui est sur la table, et le lui donne.) Tiens... prends ce journal... (Il va reprendre son album et se met à dessiner; puis, s'adressant à Madeleine qui a l'air de lire le journal.) Bien!... ne remue pas, reste immobile... (L'orchestre redit en sourdine l'air qui commence cette scène.) Ah! mon Dieu! qu'a-t-elle donc? Elle paraît troublée... ses mains tremblent!... elle laisse échapper ce papier... Elle se trouve mal! (Courant à elle, et se jetant à genoux.) Madeleine... Madeleine! reviens à toi!...

SCÈNE XV.

LÉOPOLD, à gauche, à genoux devant Madeleine, lui faisant respirer des sels; LE BARON, sortant de la porte à gauche, avec une corbeille de fleurs; PIERRE, au fond, tenant la boite à couleurs à la main.

PIERRE, poussant un grand cri et laissant tomber la boite à couleurs.

En voici bien d'une autre!

LE BARON, courant à lui.

Veux-tu te taire!

PIERRE.

Me taire! quand ce Monsieur est là, à genoux devant ma

prétendue!... devant celle que vous voulez me faire épouser pour quinze cents francs!

LE BARON, lui serrant la main.

Je t'en donne deux mille!

PIERRE.

Ah!... A la bonne heure!

LE BARON, à Pierre.

Tu vois bien que c'est un jeu.

LÉOPOLD, toujours à genoux, se retournant vers le baron.

Venez donc! elle se trouve mal!

LE BARON, à Pierre.

Vite chez moi... des sels... mon flacon...

PIERRE.

Ou un verre d'eau fraîche... J'y vais!... Mais veillez sur eux... pour empêcher le dommage... Il y en a déjà assez comme ça... (Il sort.)

SCÈNE XVI.

LE BARON, près de la porte à droite, renvoyant Pierre ; sur le devant à gauche, MADELEINE, assise dans le fauteuil, et LÉOPOLD, toujours auprès d'elle.

LÉOPOLD.

Non... non... elle revient!... (A demi voix, avec tendresse.) Adieu, Madeleine!... adieu, je pars!

MADELEINE, le retenant et à voix basse.

Non! restez maintenant!

LÉOPOLD, étonné.

Que dit-elle?

LE BARON, revenant.

Eh bien?

MADELEINE, apercevant le baron revenu près d'elle.

Ce n'est rien... rien, Monseigneur... la fatigue, la chaleur... et l'étonnement.

LE BARON.

De te trouver si belle... n'est-ce pas? Mais puisque vous étiez déjà en séance... que je ne vous dérange pas... Continuez... (Regardant Madeleine.) Ah! comme tu te tiens!.. C'est la tenue qui fait la grande dame... La taille droite... comme moi... (Elle se lève.) Pas mal!.. La démarche aisée... comme

moi... (Elle fait quelques pas.) Pal mal du tout pour une paysanne... Le regard coquet et railleur!.. (Elle le regarde en souriant.) Très-bien, ma foi! véritable grande dame! (D'un ton ironique.) Eh bien! quelles nouvelles, chère marquise?

MADELEINE, l'imitant, en jouant de l'éventail.

De très-curieuses, mon cher baron!

LE BARON, riant et s'adressant à Léopold.

Bravo! c'est cela!

MADELEINE, de même.

On prétend que, pour se soustraire à d'indignes traitements, la petite marquise de Brevannes a fait courir le bruit de sa mort. (Musique.)

LÉOPOLD, avec étonnement.

Grand Dieu!...

LE BARON, riant.

Qu'est-ce qu'elle dit?.. Qu'est-ce qu'elle dit?..

MADELEINE, d'un ton plus grave.

Que pendant ce temps, elle se tenait cachée chez sa vieille nourrice, au fond de la Bretagne...

LÉOPOLD, dont le trouble augmente.

O ciel!

LE BARON, de même.

Comment!

MADELEINE.

Décidée à y rester toujours... si la mort de M. de Brevannes qu'elle vient d'apprendre, ne l'avait rendue à la vie et (Tendant la main à Léopold.) à la liberté!

LÉOPOLD, hors de lui et tombant à genoux.

C'est elle! Louise!..

LE BARON, de l'autre côté, en faisant autant.

Ah! pardon! pardon, Madame!

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, PIERRE, apportant un verre d'eau sur une assiette. Il aperçoit Madeleine debout entre les deux hommes à ses genoux. Il pousse un cri et laisse tomber l'assiette.

PIERRE.

Deux, maintenant!.. deux!.. à la fois!.. Et vous aussi, monsieur le baron!..

LE BARON.

Qu'est-ce qu'il a donc, celui-là?

PIERRE.

Une prétendue... que vous vouliez me faire épouser pour deux mille francs!..

LE BARON.

Va te promener!

PIERRE.

Je ne fais que ça!

LE BARON

Que diable! tu es trop susceptible, tu finirais par me ruiner!

LÉOPOLD, à la marquise.

Quoi! c'est donc bien vrai!.. La marquise, que j'aimais tant...

LA MARQUISE.

C'était moi!

LÉOPOLD.

Et... Madeleine, dont j'étais aimé...

LA MARQUISE.

C'est moi!

PIERRE.

Et moi? il ne me reste donc rien que la grande Marianne et les cinq cents francs que Monsieur m'a promis, ce qui, joint aux deux mille francs de Monsieur...

LE BARON.

Du tout! je ne donne rien!...

LA MARQUISE.

Je les donnerai, moi.

PIERRE.

Quel bonheur!.. j'ai deux mille cinq cents francs!..

LA MARQUISE.

Et tu ne m'épouses pas! nous y aurons tous gagné!... (A Léopold.) Et vous Léopold, mon véritable ami, parlez-moi franchement : de la marquise ou de... c'te pauvre Madeleine... laquelle aimez-vous le mieux?

LÉOPOLD.

Ne me le demandez pas!

AIR du *Baiser au porteur.*

De choisir, hélas! il me coûte...
Je le voudrais... et ne le peux!

LA MARQUISE.

Il faut alors, et dans le doute,
Vous les donner toutes les deux. (*bis.*)

LÉOPOLD.

Dieu puissant! j'ai donc en partage
Et le ciel même et sa félicité!
Votre vue en était l'image,
Mais votre amour est la réalité!

LA MARQUISE, au public.

Même air.

Lorsque, voyageuse étrangère,
J'arrive en de nouveaux climats,
Un seul espoir, peut-être téméraire,
En ces lieux a guidé mes pas,
Près de vous a guidé mes pas :
J'avais rêvé votre suffrage
Et les bravos de l'hospitalité...
Messieurs, applaudissez *l'Image*,
Et je vais croire à la réalité.

FIN DE L'IMAGE.

JEANNE ET JEANNETON

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

En société avec M. Varner

Théâtre du Gymnase - Dramatique. — 29 avril 1845.

PERSONNAGES

GALUCHET, ouvrier bijoutier.
M. COQUEBERT, joaillier.
ANATOLE, son fils.
UN VALET.
JEANNE, } filles de Galuchet.
JEANNETON, } filles de Galuchet.
LA MARQUISE D'AUBERVILLIERS.

La scène se passe à Paris. Au premier acte chez Galuchet; au deuxième acte chez Coquebert.

ACTE PREMIER.

L'intérieur d'une mansarde. Porte dans le fond et portes latérales. A gauche, sur le devant, un petit établi avec un vieux fauteuil. Au troisième plan, une croisée, et dans le fond une cheminée, sur laquelle se trouvent une lampe de cuivre et un pot de jasmin. A droite, sur le devant de la scène, un petit guéridon portant une corbeille à ouvrage; dans le fond, un buffet.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEANNE et JANNETON, **chacune à un coin du théâtre, Jeanne à droite, est occupée à coudre, et Jeanneton, à gauche, à calculer.**

JEANNETON.

J'ai beau faire... je trouve toujours pour la semaine trente francs de recette, et trente-cinq francs de dépense... C'est terrible pour un caissier... car c'est moi qui tiens la caisse... pendant que ma sœur travaille... Pauvre fille!... (**Regardant Jeanne, qui lui tourne un peu le dos, et qui a laissé tomber son ouvrage.**) depuis un quart d'heure elle n'a pas levé la tête... Repassons encore mon addition, et remettons-nous vite à l'ouvrage.

JEANNE, **à part, lisant un papier qu'elle vient de tirer de sa poche.**

« Jamais mon père ne consentira à notre mariage... Ce soir... à onze heures, je serai à votre porte... Fiez-vous donc à moi qui vous aime et qui suis majeur. Signé ANATOLE. » Ah! M. Anatole, que me demandez-vous là?.. Et ce *post-*

scriptum : « Si vous consentez, mettez le pot de fleurs sur la fenêtre. » Jamais! jamais!.. Quitter mon père, qui est si bon... et ma pauvre sœur Jeanneton...

JEANNETON, poussant un cri.

Là!... je trouve trente-sept francs maintenant!... Sept francs... au-dessous de nos affaires.

JEANNE.

Qu'est-ce que tu as donc?

JEANNETON.

Ce que j'ai!.. ce que j'ai!.. Je n'ai rien... voilà le mal!... Ça va si vite la dépense... Et toi qui, devant notre père, as parlé hier de la fête de Saint-Cloud...

JEANNE.

Eh bien!.. est-ce que ça ne te ferait pas plaisir d'y aller?...

JEANNETON.

Au contraire! C'est si amusant les mirlitons et la danse... Car on nous aurait fait danser... je l'espère bien!

JEANNE.

Et moi j'en suis sûre! (A part.) Ce pauvre Anatole!

JEANNETON.

Mais ça coûterait encore?..

JEANNE.

C'est vrai! Ah! si jamais je pouvais devenir riche... faire un beau mariage... C'est là mon rêve.

JEANNETON.

C'est celui de toutes les jeunes filles.

JEANNE.

Assurer un sort à mon père!.. cinq à six cents livres de rentes!

JEANNETON.

Bah! tu n'es guère généreuse... Moi je lui en donne toujours cinq ou six mille pour le moins.

JEANNE.

Tu épouses donc des ducs... ou des marquis?

JEANNETON.

Dame! quand on y est... ça n'en coûte pas plus!

JEANNE.

Moi je me contenterais d'un beau jeune homme... qui aurait beaucoup d'amour et un peu de fortune... C'est si joli, la fortune... quand on en a.

JEANNETON.

Oui, sœur.. Mais quand on sait s'en passer, ça revient au même...

SCÈNE II.

LES MÊMES, GALUCHET.

GALUCHET.

AIR : *Les gueux, les gueux.* (BÉRANGER.)

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux,
Ils s'aiment entre eux,
Vivent les gueux !
Si le pauvre a d' la souffrance,
Dieu lui donn', pour l'alléger,
Gaîté, travail, espérance,
Et les chansons d' Béranger.
Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux, etc.

JEANNE.

Comme vous avez l'air content !

JEANNETON.

Et fatigué !

GALUCHET.

J'ai couru... pour perdre moins de temps.

JEANNETON.

Et comme vous avez chaud !

GALUCHET.

Ça ne sera rien... Donne-moi un verre d'eau...

JEANNETON.

Laissez donc ! Un verre de vin, s'il vous plaît.

GALUCHET.

Allons donc... est-ce qu'il y en a ici.

JEANNETON.

Certainement... Nous faisions tout à l'heure nos comptes avec ma sœur... Vous pouvez vous reposer un peu aujourd'hui.

GALUCHET.

Vous croyez?

JEANNE.

Oui, mon père.

JEANNETON.

Notre mois est bon... nous sommes en avance.

GALUCHET.

Moi qui craignais de l'arriéré.

JEANNETON.

Au contraire!.. Demandez à ma sœur, elle connaît comme moi le total... N'est-ce pas?

JEANNE, lui présentant un verre pendant que Jeanneton lui verse.

C'est vrai!

JEANNETON.

Buvez, mon père!.. buvez sans crainte... nos affaires vont bien.

JEANNE.

Et iront encore mieux... je vous le promets.

JEANNETON.

Je le crois bien!.. Avec de l'ordre et de l'économie, on s'en tire toujours.

GALUCHET.

Eh bien! tu dis vrai, ma Jeanneton, et un bonheur n'arrive jamais seul... Vous ne vous douteriez pas de ce que je rapporte là... un billet de banque!

JEANNETON.

Ah bah!

JEANNE.

Allons donc!

GALUCHET.

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

La chose est bizarre, en effet,
Et doit vous paraîtr' singulière :
Un billet d' banque en mon gousset,
Des gros sous l'asile ordinaire!
De se rencontrer avec eux
Il aurait rougi, je parie;
Mais, par un hasard fort heureux...
(Frappant sur sa poche.)
Il n'a pas trouvé d' compagnie!

JEANNE, s'appuyant sur le dos du fauteuil, à gauche.

Contez-nous donc cela!

JEANNETON, s'appuyant sur le bras du fauteuil, à droite.

Nous vous écoutons.

GALUCHET.

Ah! où est le temps où je vous tenais toutes les deux sur mes genoux? Vous êtes trop grandes maintenant, et c'est dommage!.. mais vous êtes plus gentilles... ça se compense. Or donc, comme je vous le disais, ce jour-là j'étais un peu gris.

JEANNETON.

Du tout! vous ne nous disiez pas ça, car ça ne vous arrive jamais.

GALUCHET.

Maintenant non... mais autrefois! Voyez-vous, mes enfants, quand l'ouvrier a eu toute la semaine du travail et de la misère, il est tout naturel que le dimanche ou le lundi, il se donne un peu de bon temps et de bonheur.

JEANNETON.

Quand on boit, on est donc heureux?

GALUCHET.

Non... mais on rêve qu'on l'est, c'est la même chose. Or, votre mère, qui était une belle femme, comme toi, Jeanne, et une femme de tête, comme toi, Jeanneton, votre mère avait beau me gronder, elle n'avait pas pu me corriger de ce bonheur-là, qu'elle appelait un défaut.

JEANNETON.

Elle avait raison.

GALUCHET.

Voyez-vous ça, mam'selle Galuchet!.. ou plutôt madame *J'ordonne*... car c'te fille-là, c'est la morale en cornette et en jupon... Eh bien! donc... rien n'y avait fait... Quand je me suis vu avec deux jeunes filles, qui n'avaient que moi pour père et mère...

Air de *Préville et Taconnet.*

Je compris là, sans avoir grand mérite,
C' que m'imposait un aussi doux fardeau.
Au marchand d' vin soudain je fis faillite,
Et connaissance avec le porteur d'eau.
Oui, je me dis : plus d' ribotte et d' bombance,
Puisqu'à présent de guide je vous sers;
Pour vous apprendre à marcher droit, je pense...
Qu'il faut d'abord ne plus marcher d' travers.

Et c'est à vous que je dois ça.

JEANNE.

Ah! mon bon père!

GALUCHET.

Minute!.. faut pas se vanter!.. De temps en temps... de loin en loin... je retombais... pas souvent... Mais enfin, une fois... ce fut la dernière... M. Coquebert, mon bourgeois, le joaillier qui me faisait travailler, m'avait donné à monter un diamant de deux mille francs. La tête un peu comme je vous le disais... je l'ai perdu.

JEANNE ET JEANNETON.

O ciel!

GALUCHET.

Ah! dame! il a fallu travailler pour regagner ça, et malgré tous mes efforts j'en devais encore près de la moitié... lorsque hier je reçois avis qu'il y avait pour moi à la poste une lettre chargée... J'y vais ce matin... et tenez, mes enfants, tenez... lisez-moi ça...

JEANNE, lisant.

« Vous devez mille francs à M. Coquebert : les voici. Quan à votre nouveau créancier, ne vous en inquiétez pas, ne cherchez pas à le connaître, et permettez-lui seulement de signer : « L'ami des honnêtes gens et des bons ouvriers. »

JEANNETON.

C'est-il bien possible?

JEANNE, lui montrant la lettre.

Vois, plutôt.

JEANNETON, poussant un cri.

Ah!

JEANNE.

Qu'as-tu donc?

JEANNETON.

Rien!... Mais je dis que c'est un brave jeune homme.

GALUCHET.

Qu'est-ce qui te dit que c'est un jeune homme.

JEANNETON, lui rendant la lettre.

Au fait, c'est peut-être un vieux.

GALUCHET, repoussant la lettre.

Non, non, garde ça, Jeanneton... toi qui es le caissier et le ministre des finances. Nous paierons M. Coquebert... Et

maintenant que nous n'avons plus de dettes, vive la joie!... Tout ce que je gagnerai désormais...

JEANNETON.

Il faudra l'économiser.

GALUCHET.

Laisse donc! c'est trop ennuyeux.

JEANNETON.

Mettre de côté pour les mauvais jours.

GALUCHET.

Il n'y en aura plus!... Il n'y avait que ça qui me tourmentait.

JEANNETON.

Et si vous étiez malade, mon père?

GALUCHET.

Je ne le serai pas... je ne veux pas l'être!.. Je suis heureux quand je vous vois là, près de moi, à la maison... je travaille en vous regardant, et l'ouvrage va tout seul... Et le dimanche donc!.. quand nous sortons tous les trois, et que je vous tiens chacune sous le bras... avec votre jolie tournure, votre bonnet rose et votre figure... idem... et que ceux qui passent se retournent pour vous regarder encore, et ont de ces airs qui disent: Morbleu! v'là de jolies filles!... Vous ne voyez pas ça, vous autres.

JEANNETON, souriant.

Si, mon père.

JEANNE, de même.

Et ça nous fait plaisir.

GALUCHET.

Et moi donc!... J'aime qu'on vous trouve belles!... Aussi demain nous irons à Saint-Cloud... c'est la fête.

JEANNETON.

Non pas... car pour ça il faut de la toilette et ça coûte cher.

GALUCHET.

Puisque nous sommes en avance... tu me l'as dit.

JEANNETON.

Pas assez!

GALUCHET.

Ça me regarde...

JEANNETON.

Mais, mon père...

GALUCHET.

Ne vas-tu pas thésauriser pour tenter les voleurs?... L'argent qui dort... peut faire de mauvais rêves... (On frappe.) Hein!... qui vient là?...

JEANNETON, allant ouvrir.

N'avez-vous pas déjà peur?... C'est M. Anatole... le fils de M. Coquebert.

JEANNE, avec émotion.

Anatole! (Elle s'assied près de l'établi de Galuchet, qui ôte son habit, met son tablier, vient se placer près d'elle devant une petite table, et travaille.)

SCÈNE III.

JEANNE, GALUCHET, ANATOLE, JEANNETON.

ANATOLE, un peu troublé.

Bonjour, monsieur Galuchet; votre serviteur, Mesdemoiselles; je venais, parce que je craignais...

GALUCHET.

Quoi donc, mon jeune bourgeois?

ANATOLE, de même.

De ne pas vous trouver.

GALUCHET.

Et c'est pour ça que vous veniez?

ANATOLE, troublé et regardant Jeanne.

Du tout! mais pour ces diamants qu'il faut remonter entièrement et au plus vite... car mon père dit que c'est pressé... c'est pour une noce... Et alors, en votre absence, je les aurais remis... à l'une de vos filles... à mademoiselle Jeanneton, qui, je crois, est l'aînée.

GALUCHET.

Non pas.

ANATOLE.

Ah! c'est mademoiselle Jeanne?

GALUCHET.

Encore moins!

ANATOLE.

Il me semble cependant qu'il faut qu'il y en ait une... qui soit la plus âgée... je veux dire la plus jeune.

GALUCHET.

C'est ce qui vous trompe... elles m'ont été données toutes deux le même jour.

ANATOLE.

Ah! elles sont jumelles?

GALUCHET.

Comme vous dites... Le même âge et le même nom... Jeanne Galuchet... Mais j'en ai appelé une Jeanneton pour la distinguer.

JEANNETON.

Et il me semble, mon père, que notre parrain, si c'est vous, ne s'est pas mis en frais d'imagination... car il ne manque pas de noms.

GALUCHET.

Je n'en ai pas voulu d'autre... C'est celui de votre mère... Marie-Jeanne Galuchet... Une brave femme... mes enfants... l'honneur du quartier... Et vous serez comme elle, n'est-ce pas?

ANATOLE, à part, regardant toujours Jeanne, qui baisse les yeux.

Elle ne me regarde pas... elle ne me dit rien... Impossible de savoir si elle consent.

JEANNETON, lui présentant une chaise.

Asseyez-vous donc, monsieur Anatole.

ANATOLE.

Je vous remercie, Mademoiselle... (S'asseyant.) J'aime autant rester debout.

JEANNETON, lui approchant une chaise, le trouve assis.

Ah!... si c'est comme ça que vous restez debout!... (Elle s'assied.) C'est donc pour une noce... ces diamants-là?...

ANATOLE, lui remettant un écrin.

Oui, Mademoiselle, le contrat se signe demain... demain!... (Regardant Jeaanne.) Il est bien heureux le marié!

JEANNETON.

C'est selon... Si celle qu'il épouse... est vieille ou laide... et je le parierais.

GALUCHET, à son établi et travaillant.

En voilà une idée!... Et qu'est-ce qui te le fait croire?

JEANNETON.

C'est que les diamants sont superbes!... Et si elle a besoin de tout ça pour être belle... c'est mauvais signe.

Air : *Halte-là !*

La femm' qui n'est pas jolie,
Ou qui l'est d'puis trop longtemps,
Fait bien, quand ell' se marie,
D'avoir de beaux diamants !

GALUCHET.

Ils remplac'nt ce qu'on regrette,
Font oublier les absents.
Mais tu peux t' passer, Jeannette,
De leurs feux éblouissants,
(Montrant tour à tour Jeanneton et Jeanne.)
Dix-huit ans (*bis.*)
Valent tous les diamants.

ANATOLE, avec dépit.

C'est vrai... mais c'est peu de chose que la beauté... c'est mon avis, du moins.

JEANNETON, à part.

Et il est tout à fait désintéressé dans la question.

ANATOLE, regardant toujours Jeanne.

C'est le caractère qui fait tout... et il y en a qui, sous prétexte qu'elles sont jolies... ne craignent pas de désoler ceux qui les aiment.

JEANNETON, le regardant, lui et sa sœur.

Ça serait bien mal !

ANATOLE, de même.

N'est-ce pas?... Qui semblent prendre à tâche de leur faire de la peine... et de les désespérer... mais on prend son parti... (Il tourne le dos de sa chaise à Jeanne et s'adresse à Jeanneton.) et on les oublie.

JEANNETON.

C'est ce qu'on peut faire de mieux !

ANATOLE, toujours tourné vers Jeanneton.

N'est-ce pas, Mademoiselle?

GALUCHET, à gauche, et regardant Jeanne, qui se lève.

Eh bien ! qu'as-tu donc?... comme te voilà pâle !

JEANNE, à demi voix.

Rien... mon père... ne faites pas attention... un mal de tête affreux....

GALUCHET, se levant vivement.

Toi !... ma pauvre fille !... (Regardant sur la cheminée.) Parbleu !

je le crois bien... du jasmin dans cette caisse... Il y a de quoi vous asphyxier... Attends! attends! (Pendant que Jeanne fait quelques pas afin d'entendre ce que dit Anatole, qui parle bas à droite à Jeanneton, Galuchet va ouvrir la fenêtre qui est au fond du théâtre et y place en dehors la caisse de jasmin, puis revient à Jeanne.) Eh bien!... mon enfant... cela va-t-il mieux?...

ANATOLE, se levant et s'adressant à Jeanneton, qu'il salue.

Adieu, Mademoiselle... (Il va prendre son chapeau qui est au fond du théâtre, et aperçoit le vase que Galuchet vient de placer sur la fenêtre.)

JEANNETON.

Adieu, Monsieur.

ANATOLE, à part.

Dieu! quel bonheur! Elle consent! elle m'attendra ce soir!

JEANNETON, à Anatole, qui vient de renverser avec son chapeau la corbeille à ouvrage qui est sur la table.

Eh bien! monsieur Anatole... qu'est-ce qui vous prend donc?... Mes pelotons de fil et ma boîte aux épingles que vous venez de jeter par terre...

GALUCHET.

Oh! la boîte aux épingles!...

ANATOLE.

Ce n'est rien... ne faites pas attention.

JEANNETON.

Vous allez m'aider, s'il vous plaît, à les ramasser.

ANATOLE, mettant un genou en terre.

Trop heureux!

JEANNE, se retournant et voyant le vase sur la fenêtre, court fermer la croisée.

Dieu! qu'ai-je vu?... (Haut, et courant à Anatole.) Monsieur.. Monsieur... ne croyez pas...

GALUCHET, qui est au fond du théâtre, passant entre eux deux.

Eh bien! ou vas-tu donc?

JEANNE.

Aider ma sœur à chercher...

GALUCHET, montrant Anatole qui s'est mis à genoux pour ramasser les pelotons de fil.

Ils sont déjà deux... qui s'entendent... et trop bien... peut-être... Le vois-tu là, à genoux devant elle...

JEANNE.

Quoi!... vous pourriez croire...

GALUCHET, à demi voix.

Que c'est un galantin... Pourquoi pas?... Jeanneton est bien assez jolie pour ça!... Mais à moi, vois-tu bien, ça ne me convient pas!

JEANNE, à voix basse.

Un jeune homme si riche!... qui aura deux cent mille francs de dot...

GALUCHET, de même.

Justement! quand ces beaux messieurs-là enjôlent la fille d'un ouvrier... ça n'est pas pour la conduire devant M. le maire.

JEANNE.

Ah! croyez bien, mon père, que jamais...

GALUCHET, lui prenant la main.

Toi, à la bonne heure!... tu es raisonnable et sérieuse, et ça éloigne les amoureux!... Mais cette Jeanneton est si gaie et si folle... que ça les encourage. Tiens, vois-tu, comme elle rit avec lui. (Il passe brusquement entre Jeanneton et Anatole, à qui il frappe sur l'épaule.) Que je ne vous retienne pas, monsieur Anatole... Vous direz à M. Coquebert... le respectable auteur de vos jours, que nous avons de l'argent à lui remettre.

ANATOLE, vivement.

Je reviendrai si vous voulez...

GALUCHET.

Non pas... Nous serons demain à Saint-Cloud, n'est-ce pas, Jeanneton?... (Donnant une poignée de main à Anatole.)

Air : *Berce, berce.*

On vous attend chez votre père,
Je vais serrer ces diamants!
(Bas, à Jeanne, lui montrant Jeanneton.)
Veill' sur ta sœur! tâche surtout, ma chère,
D' l'interroger sur ses vrais sentiments!

ANATOLE, bas, à Jeanne.

Ce soir!.. sinon de douleur je succombe!

GALUCHET, bas, à Jeanne, montrant Jeanneton.

A ce danger sachons la dérober!
Avant de j'ter la pierre à cell' qui tombe,
Soutenons-la pour l'empêcher d' tomber!

ENSEMBLE.

GALUCHET.

Pendant qu'il va retourner chez son père,

Je vais là-haut serrer ces diamants.
De Jeanneton je crains l'humeur légère
Et veux d' son cœur connaîtr' les sentiments.

ANATOLE.

A mes projets bien loin d'être contraire,
Elle y répond et croit à mes serments;
S'il faut quitter celle qui m'est si chère,
Ce ne sera du moins pas pour longtemps.

JEANNE.

Avec prudence, aux regards de mon père,
Tâchons d' cacher le trouble de mes sens.
Ah! je ne sais que résoudre, que faire,
Et suis d'avance en proie à mill' tourments.

JEANNETON.

Ma pauvre sœur a beau dire et beau faire,
Ell' n' peut cacher le trouble de ses sens;
Mais j'obtiendrai ce soir l'aveu sincère
De c' qu'elle éprouve et d' ses vrais sentiments.

(Galuchet sort par la porte à gauche, et Anatole par la porte du fond.)

SCÈNE IV.

JEANNE et JEANNETON.

JEANNE, à part.

Est-ce que mon père aurait deviné juste... est-ce que, par hasard, ma sœur aurait fait quelque attention à Anatole?... Oh! non, ce n'est pas possible... (Haut.) Dis-moi donc, Jeanneton, comment trouves-tu M. Anatole?

JEANNETON, avec indifférence.

Ni bien, ni mal. (Regardant sa sœur avec attention.) Et toi?

JEANNE, avec embarras.

Oh!... il ne s'agit pas de moi... Mais lorsqu'il vient ici, et il vient souvent... est-ce qu'il te parle... avec un certain air... Enfin... est-ce qu'il te ferait la cour?...

JEANNETON.

Pas le moins du monde! (Regardant sa sœur.) Et à toi?

JEANNE.

Oh!... il ne s'agit pas de moi... Mais... souvent... mon Dieu, sans le vouloir... on s'occupe des gens... on y pense... Aussi, me préserve le ciel de te gronder!...

JEANNETON, souriant avec malice.

Tu es bien bonne!...

JEANNE.

Mais, enfin... s'il faut te le dire... mon père m'a chargée de t'interroger.

JEANNETON, *gaiement.*

Voilà qui est drôle !

JEANNE, *avec chaleur.*

Et à moi, qui suis ta sœur et ta meilleure amie... tu peux répondre avec confiance... Est-ce que tout à l'heure... M. Anatole ne t'a pas serré la main?

JEANNETON.

Jamais!... Et à toi ?...

JEANNE, *avec embarras.*

Oh!... ce n'est pas de moi qu'il s'agit... et tu peux être bien tranquille.

JEANNETON.

Eh bien! Jeanne, je ne le suis pas!

JEANNE.

Que veux-tu dire?

JEANNETON.

Que tu étais presque jalouse de moi.

JEANNE.

O ciel!

JEANNETON.

Et que tu l'aimes.

JEANNE.

Tais-toi!

JEANNETON.

Tu l'aimes!

JEANNETON.

Eh bien! oui... Il m'aime tant!... Et puis, ma sœur, il m'a juré qu'il m'épouserait.

JEANNETON, *lui prenant la main.*

C'est possible!... Mais son père consentira-t-il... le crois-tu?

JEANNE.

Je ne crois pas!

JEANNETON.

Et tu y penses encore!... et tu l'écoutes... et tu ne lui as pas déjà dit bien poliment : Faites-moi le plaisir de ne plus revenir?

JEANNE.

C'est vrai! c'est vrai!... Mais c'est qu'alors je ne le verrais plus.

JEANNETON.

Eh bien?

JEANNE.

Eh bien! j'en mourrais de chagrin.

JEANNETON.

Non... non... on n'en meurt pas!...

Vaudeville du *Dieu des bonnes gens.*

On cach' ses pleurs, on tâche de sourire...

JEANNE.

A ces tourments que gagne-t-on, ma sœur?

JEANNETON.

Ce qu'on y gagne?.. Au moins l'on peut se dire :
J'ai fait mon d'voir! Ça vous donne du cœur.

JEANNE.

Oui, je l' conçois... une telle conduite
Vaudrait p't-être mieux... mais là, je le sens bien,
Ça m' coûterait trop!

JEANNETON.

Où serait le mérite,
Si ça ne coûtait rien!

JEANNE.

Ah! on voit bien que tu n'as jamais aimé... que tu n'aimes rien...

JEANNETON, haussant les épaules.

Allons donc!

JEANNE, vivement.

Est-il possible! tu saurais ce que c'est?

JEANNETON, avec un soupir.

Je crois bien... et je ne me plains pas, moi!.. je n'en parle à personne.

JEANNE.

C'est un tort!.. On doit tout dire à sa sœur... Ainsi, Jeanneton, tu as aussi un amoureux?

JEANNETON.

Et bien gentil encore! dix-huit ou dix-neuf ans... un air si distingué!.. une figure de demoiselle... avec une petite moustache.

JEANNE.

Et quand l'as-tu vu pour la première fois?

JEANNETON.

Le jour où j'ai mis ma robe de percale blanche qui m'al-

lait si bien... tu sais?.. Je marchais sur la pointe du pied et avec tout le soin possible au risque de montrer ma jambe... lorsque tout à coup : gare! gare! C'était une voiture élégante... deux laquais derrière... des chevaux magnifiques qui me couvrent de boue du haut en bas... Les passants de rire... moi de pleurer... Et celui qui conduisait, le cocher, qui par hasard était le maître, s'élance à l'instant de sa voiture, et, voyant mon désespoir et l'état de ma toilette (car alors... je me trouvais en robe noire...), il se confond en excuses... il m'offre son bras... ses gens, sa voiture... Enfin, il voulait absolument me reconduire... Tu comprends que je ne voulus pas!.. Mais le lendemain, mais tous les jours, dès que je sortais... je ne sais pas comment il avait découvert notre adresse... il me suivait sans me rien dire... Le moyen de s'y opposer...

JEANNE.

Et tu ne le regardais pas?

JEANNETON.

Jamais!.. Je baissais les yeux... ce qui ne m'empêchait pas de voir qu'il était charmant... des cheveux blonds et de beaux yeux bleus... où brillaient la bonté, la franchise... et autre chose encore!.. Et un jour, en rentrant, toi et mon père étiez sortis, je trouvai un grand carton renfermant des étoffes superbes... avec ces mots : « Pour la robe de mademoiselle Jeanneton... » Le lendemain, c'étaient des bracelets, un collier et des boucles d'oreilles .. toujours pour Jeanneton... Ah! dame! il fallut bien se décider à parler, et, ce jour-là même, comme il marchait près de moi dans la rue, je lui dis sèchement : « Je vous prie, Monsieur, d'envoyer reprendre vos cadeaux... je n'en reçois point des gens que je ne connais pas. — Je suis le duc Octave de Blansac, me dit-il ; mon hôtel est près d'ici... Je suis libre, maître de ma fortune, et, depuis que je vous ai vue, mademoiselle Jeanneton, je vous aime... » Et il disait ça d'un ton!.. C'était vrai... ça ce voit bien.

JEANNE.

Et ça ne te faisait rien?

JEANNETON, avec un soupir.

Eh! mon Dieu, si! Et, tout émue, je lui dis : « Écoutez, monsieur Octave, pouvez-vous m'épouser?.. » Et lui, il faut lui rendre justice... il n'hésita pas, et me répondit sur-le-champ : « Non, Mademoiselle!.»

JEANNE, *avec indignation.*

Eh bien! par exemple!

JEANNETON.

C'était un honnête homme... qui ne voulait pas me tromper... Il a un nom... un rang et une famille qui le presse d'épouser une grande dame. « Je resterai garçon... mais ma vie se passera auprès de vous... » Je crois même qu'il a dit : « Auprès de toi. »

AIR du *Pot de fleurs.*

« Tous ces trésors dont je ne sais que faire,
« Ils sont à vous ainsi que ma raison!
« Enrichissez votre vieux père
« Et votre sœur... »

JEANNE.

Ah! le pauvre garçon.

JEANNETON.

« D'un seul espoir mon cœur se flatte,
« Ajouta-t-il, c'est d'embellir vos jours!
« Je ne veux rien... que vous aimer toujours,
« Et je vous permets d'être ingrate.
« Oui, je ne veux que vous aimer toujours.
« Dussiez-vous toujours être ingrate! »

JEANNE.

Eh bien?

JEANNETON.

Eh bien! je l'ai été... car je l'ai repoussé... Je lui ai défendu de me parler, et il m'a obéi... Il me suit toujours de loin, sans être vu... Il le croit, du moins.

JEANNE.

Ah! voilà que je le plains!

JEANNETON.

Enfin, il y a quelques jours... Ah! si tu savais comme il était pâle et changé?.. Ça m'a fait un effet!.. J'ai été droit à lui... je lui ai tendu la main et je lui ai dit : « Monsieur Octave, je vous en supplie, ne nous revoyons plus, car je ne sais pas ce qui arriverait! » Et je disais vrai!.. « Ne vous retrouvez plus sur mon passage, je vous le défends... et, si vous m'aimez, donnez-m'en une preuve! »

JEANNE.

Laquelle?

JEANNETON.

« Votre famille vous presse de vous marier... Ayez ce courage... je le veux ! »

JEANNE.

Et que t'a-t-il dit?

JEANNETON.

Il est devenu tout tremblant... Et puis, comme s'il rassemblait toutes ses forces, il m'a répondu : « Je me marierai; mais je vous aimerai toujours!.. » Et je ne l'ai plus revu!

JEANNE.

Est-il possible!

JEANNETON.

Mais il veille encore sur nous... car ce billet... crois-tu que je n'aie pas reconnu l'écriture?

JEANNE.

Quoi! c'est de lui, ces mille francs?

JEANNETON.

Que nous ne pouvons pas garder...

JEANNE.

Que dis-tu?

JEANNETON.

Nous travaillerons jour et nuit, et, sans en parler à mon père, nous acquitterons sa dette... mais ce présent, nous ne devons pas le recevoir... car ni toi... ni moi, ne pouvons le payer... Je le renverrai donc, comme le reste, à M. Octave.

JEANNE.

Ça lui fera trop de peine!

JEANNETON, avec émotion.

Tu crois? (Avec résolution.) C'est égal, le devoir avant tout!

JEANNE.

Ah! c'est que tu ne l'aimes pas!

JEANNETON, avec passion.

J'en suis folle! je ne vois que lui! je ne rêve qu'à lui! Que de fois je me suis dit : Je n'ai qu'un mot à prononcer, et mes jours, qui sont voués au travail, vont s'écouler dans le bonheur et l'opulence... Au lieu d'aller à pied, avec des socques, j'aurais une bonne voiture... Au lieu de ma robe de percale, de riches étoffes et des diamants... Mieux encore, son amour, à lui!.. Ah! c'était bien séduisant!.. et vingt fois je me suis levée pour courir et lui dire : « Octave, me voici!.. » Mais je me représentais à l'instant mon pauvre père

qui m'adore, et que mon départ ferait mourir de douleur et de honte!..

JEANNE, avec émotion.

O ciel!

JEANNETON.

Je pensais à toi, ma sœur... dont j'empêchais à jamais le mariage... car, dans le quartier, quel honnête ouvrier voudrait entrer dans notre famille et épouser la sœur d'une fille déshonorée?

JEANNE, hors d'elle.

Ah! c'est fait de moi!

JEANNETON.

Qu'as-tu donc?

JEANNE.

Et lui qui viendra ce soir!..

JEANNETON.

Que veux-tu dire?

JEANNE.

Tu me jures de n'en jamais parler à mon père?

JEANNETON.

Pardine! est-ce que je voudrais le tuer... cet homme?..

JEANNE.

Eh bien! malgré moi... et je ne sais comment... ce soir, à onze heures... M. Anatole sera à cette porte... (On frappe.)

JEANNETON.

Silence!.. on vient... (Coquebert paraît.)

JEANNE.

C'est mon père!..

JEANNETON.

M. Coquebert!

SCÈNE V.

LES MÊMES, COQUEBERT.

COQUEBERT.

Galuchet est-il chez lui?

JEANNETON, à part.

Tiens! ce style!.. comme s'il ne pouvait par dire monsieur. (Appuyant sur le premier mot.) *Monsieur* Galuchet est là-haut et va descendre... (Jeanne s'asseoit près de la table à gauche, et se met à travailler pour cacher son émotion. — Jeanneton est au milieu du théâtre et Coquebert est à droite.)

COQUEBERT, regardant les deux jeunes filles.

Elles sont charmantes, ces petites!.. Je ne m'en étais pas encore aperçu.

JEANNETON, à part.

Il paraît qu'il a la vue basse!

JEANNE.

C'est bien de l'honneur pour nous, Monsieur... que vous daigniez vous-même...

COQUEBERT.

Oui, d'ordinaire, c'est Galuchet qui vient prendre chez moi l'ouvrage et les commandes... c'est tout naturel... il est l'ouvrier...

JEANNETON.

Et vous êtes le maître!..

COQUEBERT.

Je n'en suis pas plus fier pour cela... croyez-le bien! Pour être marchand joaillier un peu plus riche que d'autres... breveté de quelques souverains et de toute la noblesse ancienne et moderne... je ne me crois au-dessus de personne... Il n'y a plus maintenant ni rang ni distinction... nous sommes tous égaux, mon enfant.

JEANNETON.

Ah! c'est mieux que je ne croyais... (Lui offrant une chaise.) Asseyez-vous donc, Monsieur.

COQUEBERT, s'asseyant.

Aussi, je suis indigné... lorsque quelquefois, chez des grands seigneurs du faubourg Saint-Germain où j'arrive avec mes boîtes et mes écrins, j'entends dire du salon : Qu'est-ce?.. Coquebert le joaillier?.. Qu'il attende!

JEANNETON.

Ah! ils devraient dire : Monsieur Coquebert.

COQUEBERT.

Certainement, ça m'est dû! Cette petite fille-là a du jugement.

JEANNETON.

Et vous avez un fils?

JEANNE, bas, à sa sœur.

Prends garde!

JEANNETON, bas, à Jeanne.

Sois donc tranquille, je vais arranger ça! (Haut.) Un fils unique...

COQUEBERT.

Que j'ai élevé dans mes principes... pas d'orgueil! pas de gloriole!.. Il aura deux cent mille francs pour se faire avoué... épouser quelqu'un qui lui en apporte autant... pas moins.

JEANNETON.

Pas plus!

COQUEBERT, avec bonhomie.

Mon Dieu... il y aurait plus... je n'y regarderais pas, pourvu que mon fils soit heureux... Son bonheur avant tout.

JEANNETON, avec joie.

C'est l'essentiel... (Bas à Jeanne.) Laisse-moi faire. (Prenant Coquebert à part, à droite du théâtre et à voix basse.) Et si par exemple, Monsieur, il aimait une jeune fille charmante, qui eût du cœur, des vertus... et de l'amour pour lui...

COQUEBERT.

Et puis?..

JEANNETON.

Et puis... rien... absolument rien que son amour... consentiriez-vous à leur mariage?

COQUEBERT.

Moi?.. jamais!..

JEANNETON, avec indignation.

Jamais!.. (A part.) Allons, il faut sauver ma sœur. (A voix basse, à Coquebert.) S'il en est ainsi, Monsieur, je dois vous prévenir, par intérêt pour vous, de prendre garde à votre fils.

COQUEBERT, étonné.

Comment?

JEANNETON, toujours à voix basse.

Vous croyez qu'il fait son droit?

COQUEBERT.

J'ai payé toutes ses inscriptions.

JEANNETON, de même.

Vous croyez que tous les jours il va?..

COQUEBERT.

Chez son avoué...

JEANNETON, de même.

Il vient ici!.. (Sévèrement.) Ce qu'il faut empêcher!.. (Vivement.) Car ce soir, à onze heures, il sera à notre porte... pour une jeune fille dont il est épris!..

COQUEBERT.

O ciel!..

JEANNETON.

Et que sans votre consentement... il veut épouser.

COQUEBERT, avec colère.

Vous, peut-être?

JEANNETON.

Tiens, c'te bêtise!.. Est-ce que j'irais vous le dire?

COQUEBERT.

C'est juste! (Regardant Jeanne.) Alors c'est l'autre!

JEANNETON.

Ça vous regarde ! Mais vous saurez du moins que la famille Galuchet l'ouvrier est une famille d'honnêtes gens.

COQUEBERT, tout troublé et réfléchissant.

Que viens-je d'apprendre?.. Quoi! mon fils Anatole... (Pendant ce temps, Jeanneton s'est rapprochée de sa sœur.)

JEANNE, qui, pendant la scène précédente, est restée près de la table à gauche, sans rien entendre de ce qui se disait à voix basse, à droite.

Eh bien?

JEANNETON, avec fermeté.

Il n'y faut plus penser !

JEANNE, se levant vivement.

O ciel!

JEANNETON, lui serrant la main.

Allons, sœur, allons, du courage!

COQUEBERT, se rapprochant des deux jeunes filles.

Pardon, Mesdemoiselles... il faut absolument que je parle à votre père... d'abord pour une noble et illustre dame, la marquise d'Aubervilliers... qui m'envoie... et puis pour les diamants de son neveu, M. le duc de Blansac.

JEANNETON, avec émotion.

Ah!.. M. Octave se marie?

COQUEBERT, brusquement.

Oui, Mademoiselle, et très-prochainement. Je vais même chez lui en sortant d'ici.

JEANNETON, portant la main à son cœur.

Ah!

JEANNE, bas, et lui serrant la main.

Ma sœur... ma sœur... du courage!

JEANNETON.

J'en aurai! (Retenant Coquebert qui fait un pas pour sortir.) Monsieur, plus qu'un mot... Puisque vous devez voir M. Octave de Blansac, je vous prie de vouloir bien lui remettre. (Tirant

de sa poche l'enveloppe que lui a donnée Galuchet.) ce papier... qui renferme un billet de mille francs... (Coquebert la regarde d'un air étonné.) Il saura ce que c'est.

COQUEBERT.

Mais encore, de quelle part?

JEANNETON.

De la part de Jeanneton!

ENSEMBLE.

Fragment de la Sirène. (Deuxième acte.)

JEANNE ET JEANNETON, à part.

Je sens de douleur...

COQUEBERT.

Je sens de fureur...

JEANNE ET JEANNETON.

Se briser mon cœur.

COQUEBERT.

S'indigner mon cœur.

JEANNE, à sa sœur.

Nous serons malheureus's ensemble.

COQUEBERT, à part.

Qu'il craigne son père et qu'il tremble!

JEANNE, à sa sœur qui veut s'éloigner.

Où vas-tu? près de moi demeure.

JEANNETON.

Devant lui, veux-tu que je pleure?

ENSEMBLE.

Je sens de douleur, etc.
Je sens de fureur, etc.

(Jeanneton entre dans la chambre à gauche.)

SCÈNE VI.

COQUEBERT, JEANNE.

COQUEBERT, s'avançant vers Jeanne.

Adieu, Mademoiselle! Je vais prendre contre mon fils, et avant qu'il ne se doute de rien, des mesures de rigueur telles...

JEANNE, à part.

Dieu! comment l'avertir?.. Ah! ce soir!..

COQUEBERT.

Et je saurai bien! (Se retournant.) Hein! qui vient là?.. (Voyant entrer la marquise d'Aubervilliers.) Madame la marquise!

SCÈNE VII.

JEANNE, COQUEBERT, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, à Coquebert qui s'incline devant elle.

Très-bien, mon cher Coquebert!... Vous voilà exact au rendez-vous... Avez-vous prévenu M. Galuchet de mon arrivée et de l'entretien particulier que je le priais de m'accorder?

COQUEBERT.

Je ne lui ai pas encore parlé... de l'honneur qui l'attendait...

JEANNE.

Mais je vais l'avertir, Madame...

LA MARQUISE, la regardant.

Ah! c'est... cette jeune personne qui demeure avec lui.

COQUEBERT, avec humeur.

Sa fille, Madame!

LA MARQUISE.

Oui... je comprends... (Regardant Jeanne avec intérêt.) Ces traits... cette physionomie... et malgré son entourage, cet air si distingué!.. (Elle fait un pas vers Jeanne.) Voulez-vous... mon enfant... (Avec émotion.) me permettre de vous embrasser?

JEANNE.

Comment donc!... Madame... C'est trop d'honneur pour moi.

LA MARQUISE, après l'avoir embrassée.

Dites à M. Galuchet que je lui pardonne d'avoir fait attendre Coquebert... mais que je suis pressée... (La regardant.) maintenant surtout... et que je l'attends... moi, la marquise d'Aubervilliers...

JEANNE.

Ah! Madame; il descend à l'instant même. (Elle sort.)

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, COQUEBERT.

LA MARQUISE, regardant sortir Jeanne.

Ah! je l'aurais reconnue... devinée entre mille.

COQUEBERT.

Comme Madame est émue!

LA MARQUISE.

Ce n'est pas sans raison... La jeune fille que vous venez de voir, mon cher Coquebert... est une personne qui, je crois, nous touche de très-près.

COQUEBERT, vivement.

En vérité?

LA MARQUISE.

Et vous pouvez d'avance préparer pour elle vos plus brillantes parures... car c'est... si je ne me trompe... une des plus riches héritières de France.

COQUEBERT, à part.

O ciel! elle aime mon fils... et ils voulaient tous les deux se marier en secret. (Haut.) Mais comment se fait-il?..

LA MARQUISE.

Silence! voici M. Galuchet.

SCÈNE IX.

COQUEBERT, LA MARQUISE, GALUCHET, en habit de travail.

GALUCHET.

Pardon... excuse... madame la marquise, de me présenter ainsi devant vous... Jeanne m'a dit que vous étiez là... et de peur de vous faire attendre... j'ai gardé mon habit de travail... C'est notre uniforme, à nous autres ouvriers.

LA MARQUISE.

Et c'est justement à l'ouvrier que je veux parler... Je m'informais et faisais demander partout dans Paris la demeure de M. Galuchet, ouvrier en bijouterie, lorsque, ce matin, Coquebert, mon joaillier, m'a dit qu'il employait quelqu'un de ce nom... et je l'ai supplié de vous prévenir de ma visite pour aujourd'hui même.

GALUCHET.

En quoi puis-je être bon à madame la marquise?

LA MARQUISE.

Je vais vous le dire. (A Coquebert, qui approche un siége pour la marquise, et qui va en prendre un pour lui.) Que je ne vous retienne pas, mon cher Coquebert; je sais qu'on vous attend chez le duc Octave de Blansac, mon neveu, pour les diamants de sa corbeille.

COQUEBERT.

Ce n'est pas pressé.

LA MARQUISE.

Si vraiment... On a eu tant de peine à le marier, qu'il ne faut pas lui donner de prétextes pour différer encore... A demain... à demain! J'aurai aussi des commandes à vous faire.

COQUEBERT, à part.

Diable! une riche héritière... ce n'est pas à négliger... et comme... grâce au ciel, je ne sais rien encore, je peux toujours... dans mon ignorance... (Saluant la marquise.) Je vous laisse, Madame. (Il sort par le fond.)

SCÈNE X.

LA MARQUISE, GALUCHET

GALUCHET, debout et à part.

Que diable peut-elle me vouloir?

LA MARQUISE, assise.

Écoutez-moi, Monsieur... car j'ai beaucoup de choses à vous dire.

GALUCHET, prenant un tabouret, s'asseyant et s'adressant à la marquise.

Ne faites pas attention... ça vous sera plus commode et à moi aussi.

LA MARQUISE.

Vous êtes des environs de Valenciennes, monsieur Galuchet?

GALUCHET.

Oui, Madame... ainsi que ma femme, ma pauvre Jeanne.

LA MARQUISE.

Vous avez connu le général Valincourt?

GALUCHET.

Tiens! c'te demande... un enfant du pays... le plus beau garçon de notre endroit, un conscrit qui, en passant par Iéna, Austerlitz et Wagram, est revenu général... et continuait toujours à se battre en soldat... si bien qu'après un coup de lance qu'il avait reçu à la frontière... on l'apporta chez nous... car c'est chez nous qu'il a logé... je m'en vante... A telles enseignes qu'il n'y avait pas de pain... mais il y avait de quoi le soigner... et le panser... Ah! dame! nous n'étions pas heureux, ni lui non plus... et pendant le peu de jours qu'il resta chez nous... il nous raconta comme quoi... lui, sol-

dat de Bonaparte, était devenu amoureux d'une demoiselle d'ancienne et illustre maison... comme quoi depuis un an il l'avait épousée malgré sa mère, une marquise de haute noblesse qui détestait l'empereur...

LA MARQUISE, voulant l'interrompre.

C'est bien! c'est bien!

GALUCHET.

Non, ça n'est pas bien... car, furieuse de ce mariage que l'empereur avait ordonné, et auquel elle n'avait pu s'opposer... la marquise était partie avec toute sa fortune pour la Russie... Car cette femme-là... voyez-vous, Madame, peu lui importait le bonheur de sa fille... ce n'était pas une mère... c'était une marquise...

LA MARQUISE.

Assez, assez, Monsieur... la personne que vous jugez ainsi... c'était moi.

GALUCHET, troublé.

C'est différent!.. fallait donc le dire... parce que lorsqu'on raconte...

LA MARQUISE, gravement.

Le temps modifie bien des opinions, Monsieur.

AIR de *la Jeune Malade.*

Tous les partis ont leurs jours de délire,
Tous les partis ont leurs jours de remords!
Si le malheur ne peut suffire
Pour absoudre de tous les torts,
Il sert du moins à celui qu'il accable.
Car pour un cœur et généreux et bon,
Plus on souffrit, moins on semble coupable,
Et le malheur est presque le pardon.

GALUCHET.

Excusez-moi, Madame, excusez-moi... mon intention n'était pas...

LA MARQUISE.

Continuez!

GALUCHET.

Ah! dame! je ne sais plus où j'en suis... Je vous disais donc... ou plutôt non... je ne vous avais pas dit que quelque temps après, le général, qui était exilé à Bruxelles, repassa par chez nous; il se rendait à Paris, en secret, c'était aux

environs du 20 mars, et je le vois encore avec ce signe de ralliement, le bouquet de violettes qu'il portait à sa boutonnière, témoin qu'à cette époque, madame Galuchet, ma femme, était grosse de notre premier enfant... et de six mois passés encore... Si bien que le général lui dit : « Ma bonne Jeanne, ma femme en est à peu près au même point que toi... tu seras notre nourrice... » C'est convenu ! que je m'écriai, et Jeanne partit plus tard pour Bruxelles où était alors la femme du général... Là... et à quelques jours de distance, elle et madame de Valincourt mirent au monde chacune une petite fille, et ma femme se chargea de ramener les deux enfants au pays... Car, à peine rétablie, madame de Valincourt avait couru près de son mari, blessé de nouveau... mais cette fois, Madame, ce fut la dernière ! Le pauvre général avait été frappé d'une balle par un de ces ennemis... chez lesquels alors vous étiez...

LA MARQUISE.

Monsieur...

GALUCHET.

Lui .. il avait reçu ça... en France, sur cette terre qu'il avait défendue jusqu'au dernier moment... et où il se réjouissait du moins d'être enseveli... Ah ! il ne fut pas le seul !

LA MARQUISE, essuyant ses larmes et lui faisant signe de se taire.

Je sais... Monsieur... je sais...

GALUCHET.

Oui, oui, votre pauvre fille... c'était trop de secousses, trop de fatigues pour elle... elle devait y succomber.

LA MARQUISE.

Je n'appris sa mort que longtemps après, au fond de mon exil... et persuadée qu'il ne me restait plus rien de ma fille, je n'aurais jamais revu la France, sans une affaire d'une haute importance pour notre fortune, et plus encore pour notre nom, qui, après moi, doit passer à M. de Blansac, mon petit neveu. Je suis donc revenue depuis un mois... et dans des papiers que m'a remis dernièrement un vieil ami du général, j'ai trouvé quelques lettres de ma fille à son mari, lettres qui rappellent une partie des détails que vous venez de me donner et qui m'attestent que son enfant... que le mien, a été confié aux soins de Jeanne Galuchet, votre femme.

GALUCHET.

C'est vrai.

LA MARQUISE.

Et cet enfant existe encore?

GALUCHET.

Grâce au ciel!

LA MARQUISE.

Et elle est chez vous... avec vous?

GALUCHET.

Oui, morbleu! j'en réponds.

LA MARQUISE, *avec transport.*

Ah! j'en étais certaine!.. C'est elle que j'ai vue ici... tout à l'heure.

GALUCHET, *avec un soupir.*

Pour ce qui est de ça, madame la marquise, ça n'est pas sûr.

LA MARQUISE, *vivement.*

O ciel! me serais-je trompée?

GALUCHET.

Je n'en sais rien.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire?.. Expliquez-vous, de grâce, expliquez-vous!..

GALUCHET.

Ah! ce sont de mauvais jours que vous me rappelez là... (*Portant la main à son front.*) et des souvenirs que j'ai eu tant de peine à oublier. Oui, oui... ma pauvre femme, ma Jeanne, devait ramener de Bruxelles les deux enfants... qu'elle nourrissait... Dix-huit lieues à faire... ce n'était rien... Elle m'avait écrit qu'elle partirait le matin et qu'elle arriverait le soir. Mais le soir était venu... et pas de nouvelles de Jeanne. Je partis, interrogeant tout le monde sur la route... et à six lieues de chez nous, dans une auberge... Ah! que soient à jamais maudits ces étrangers!.. ces infâmes!.. ils avaient tué Jeanne... une femme qui n'avait pour la défendre que les pleurs et les cris de deux pauvres enfants.

LA MARQUISE, *avec effroi.*

Et ces enfants?

GALUCHET.

Ah! je ne sais par quelle pitié... ou plutôt par quel hasard, ils les avaient épargnés. Mais les pillards! les lâches! ils les avaient dépouillés de tout... et ces pauvres enfants allaient mourir de froid, quand j'arrivai. J'emportai avec moi mon

double trésor. Dieu me les a données, m'écriai-je, je les garderai toutes deux... et toutes deux je les entourai des mêmes soins, du même amour, sans me demander laquelle était ma fille... Voilà, madame la marquise, ce que vous vouliez savoir.

LA MARQUISE.

Ah! c'est horrible!... Mais il est impossible que vous n'ayez pas quelques doutes, quelques soupçons sur l'enfant que je viens vous redemander et qu'il faut me rendre.

GALUCHET.

Le rendre, dites-vous?.. le rendre?

LA MARQUISE.

Oui... Votre fortune est entre vos mains... Parlez, que voulez-vous?

GALUCHET.

Ce que je veux?.. les garder toutes deux.

LA MARQUISE.

Jamais! jamais! ne l'espérez pas... et il faudra bien que vous déclariez...

GALUCHET.

Je déclare que nul pouvoir au monde ne me les arrachera. Est-ce que je ne les ai pas sauvées et élevées toutes deux?.. est-ce que toutes les deux, demandez-leur, ne m'aiment pas comme leur père?.. est-ce que je peux maintenant les séparer dans mon affection? Vous voyez bien, Madame, que je n'ai rien à vous donner, rien à vous rendre... tout est à moi.

LA MARQUISE.

Un mot seulement, monsieur Galuchet. Tout le monde dit que vous êtes un honnête homme.

GALUCHET.

Le beau mérite!... Qui est-ce qui n'est pas un honnête homme?... il n'y a que les fripons qui ne le soient pas.

LA MARQUISE, lui prenant la main.

Eh bien! vous qui ne voudriez faire de tort à personne, vous ne craignez pas de ravir à une famille son bien le plus précieux, son unique héritière?

GALUCHET.

Qu'est-ce que vous me dites là?

LA MARQUISE.

Ce n'est rien encore...

GALUCHET.

Madame!

LA MARQUISE.

AIR de *la Femme mariée.*

Votre tendresse est vive, elle est sincere,
Vous donne-t-elle cependant
Le droit cruel que vous voulez vous faire,
De prononcer, d'ôter à cet enfant
Son nom, sa fortune et son rang?
Serait-ce là, je vous prends pour arbitre,
D'un père le devoir?.. Oh! non,
Et ce serait abuser d'un beau titre
Pour une mauvaise action.

C'est contre mon gré que j'aurais recours à d'autres juges qu'à vous-même... Réfléchissez!... rappelez-vous!... Et quelque incertains... quelque faibles que soient vos souvenirs... nous nous en rapporterons à vous... à votre déclaration!... J'attends votre réponse... Adieu!... adieu! (Elle le salue et sort.)

SCÈNE XI.

GALUCHET seul.

(La nuit vient peu à peu. — L'obscurité est complète à la fin de la scène.)

Ma réponse... ma réponse... sera toujours la même... Je garde mes enfants... Moi décider... moi choisir entre elles... moi dire à l'une : Va être grande dame! va-t'en!... Et si celle-là est la mienne... c'est donc moi qui l'aurai chassée!... Ma pauvre Jeanne... ma pauvre Jeanneton!... Plus j'y pense... Oh! oui! je les aime également, et celle que je donnerais serait tout de suite celle que j'aimerais le mieux... Car Jeanne... Jeanne... c'est tout le portrait de ma femme... Et Jeanneton... c'est le mien... c'est mon caractère et mes idées... de la tête et du cœur... Et je pourrais... Allons donc! Qu'elle dise ce qu'elle voudra, cette vieille marquise... avec sa noblesse ancienne et sa tendresse arriérée... je la défie bien de savoir ce que je ne sais pas moi-même... Car, après tout, nulle preuve... nul indice... aucun moyen de découvrir laquelle des deux est à elle... Donc toutes deux sont à moi... c'est clair comme le jour... et je suis bon de m'inquiéter... Ne leur disons rien de cela, à ces chères enfants... Ne pensons qu'à leur bonheur et à leur plaisir... Demain à Saint-Cloud... cette fête dont elles se font tant de joie...

SCÈNE XII.

GALUCHET, JEANNE, sortant de la porte à gauche.

JEANNE.

Voici l'heure... Il doit m'attendre... Dieu! quelqu'un est ici... C'est mon père!

GALUCHET, réfléchissant.

D'ailleurs, et quand même j'y consentirais... est-ce qu'elles le voudraient... est-ce qu'elles pourraient se résoudre à me quitter... C'est impossible!

JEANNE, écoutant au fond du théâtre.

Que dit-il?

GALUCHET, prenant une petite table où sont ses outils.

Notre joie... notre bonheur à nous... c'est d'être ensemble... toujours ensemble!... (S'asseyant devant la table.) Aussi, demain, quand je les aurai sous le bras, je veux qu'elles soient pimpantes et parées... elles le seront! Allons, à l'ouvrage!... Elles doivent dormir maintenant... Et en travaillant comme ça pendant leur sommeil...

JEANNE, s'éloignant de la porte du fond.

O ciel!

GALUCHET.

Air de *Lantara.*

Par là j'ajoute à ma journée,
Ce que je puis dérober à ma nuit,
Et c'est une heure fortunée,
Que celle où j' veille ainsi sans bruit. (*bis.*)
En ce moment, votre image chérie,
O mes enfants, vient encor me charmer,
Et le travail qui double ainsi ma vie,
Double le temps où je peux vous aimer.

JEANNE, à part, avec attendrissement et se rapprochant du fauteuil où est assis son père.

Mon bon père!

GALUCHET, prend un briquet et allume une chandelle, en parlant.

Le docteur dit que ça abrége les jours... Qu'importe!... si c'est moi qui les quitte... et si mes filles ne me quittent jamais...

JEANNE, poussant un cri et tombant à genoux au milieu du théâtre.

Ah!

GALUCHET, stupéfait.

Jeanne ici!... à cette heure... Et ce trouble, ces larmes. (A part.) Est-ce qu'elle aurait entendu la vieille marquise?... (Haut, et la relevant.) Qu'as-tu, mon enfant?... que me demandes-tu?

JEANNE.

Grâce et pardon... mon père... car je suis bien coupable!... car un instant... j'ai pu avoir l'idée de vous abandonner.

GALUCHET.

Toi!

JEANNE.

Oui, n'écoutant qu'une tendresse insensée... j'allais fuir peut-être...

GALUCHET, poussant un cri de colère.

Ah! (A part.) Et moi qui cherchais... (Avec colère.) Ce n'est pas là mon sang... ce n'est pas là ma fille... C'est celle de la grande dame.

JEANNE.

Mais là, tout à l'heure... je vous ai entendu... vous qui nous consacrez vos jours et vos nuits... et je me suis écriée : « Je dirai tout à mon père... je resterai près de lui... et je n'aimerai que lui! »

GALUCHET, la pressant dans ses bras.

Ah! je la reconnais!... je la retrouve!... C'est à moi!... c'est mon bien!... c'est elle qui est ma fille! (Se retournant vivement.) Hein?...

SCÈNE XIII.

JEANNETON, GALUCHET, JEANNE.

(Jeanneton sort de la porte à gauche, pendant que Galuchet et Jeanne se retirent à droite du théâtre.)

GALUCHET, voyant Jeanneton qui, sur la pointe du pied, s'approche de la porte.

Eh bien! morbleu! est-ce que celle-là veut aussi s'en aller? (Jeanneton va à la porte du fond, la ferme au verrou et à double tour, et prend la clef. — Elle se retourne et aperçoit son père.)

GALUCHET, sévèrement.

Que fais-tu là?

JEANNETON.

Ne faites pas attention, mon père, je viens de fermer la porte (Montrant la clef qu'elle tient à la main.) et de retirer la clef.

GALUCHET.

Et pourquoi ?

JEANNETON, regardant Jeanne.

On ne sait pas ce qui peut arriver... et c'est toujours plus sûr.

GALUCHET, insistant.

Pourquoi?

JEANNETON.

J'ai promis de ne pas vous le dire.

JEANNE.

Et moi, sœur, j'ai tout dit!

JEANNETON.

Ah! ça vaut mieux! (A Galuchet.) Mais vous pouviez dormir tranquille, mon père, j'étais là, moi, je veillais sur l'honneur de la famille!

GALUCHET, lui sautant au cou.

Ah! Jeanneton! Jeanneton!... (A part.) Celle-là aussi est ma fille... la fille de l'ouvrier!... (On frappe à la porte.)

JEANNE, avec émotion.

C'est Anatole!

JEANNETON, à Galuchet.

C'est lui!

GALUCHET, bas, à Jeanneton.

Qu'est-ce qu'il faut faire?

JEANNETON.

Lui ouvrir maintenant... Nous sommes en force... il n'y a plus de danger.

GALUCHET, pendant que Jeanneton va ouvrir.

Elle a raison... c'est à moi de parler au séducteur!

JEANNE.

Mon père!

GALUCHET, levant la main.

Et nous allons dialoguer ensemble d'une rude manière! (Jeanneton cherche à retenir son père. La porte s'ouvre et paraît Coquebert.)

JEANNETON, GALUCHET, JEANNE, étonnés.

Dieu! M. Coquebert.

SCÈNE XIV.

JEANNETON, près de la table, COQUEBERT, GALUCHET, JEANNE.

COQUEBERT.

Moi-même!

GALUCHET.

Et qui vous amène à cette heure?

COQUEBERT.

Vous allez le savoir, monsieur Galuchet .. J'ai à vous dire que je sais tout, monsieur Galuchet...

GALUCHET.

Et moi aussi.

COQUEBERT.

Tout autre à ma place se serait peut-être indigné... mais moi, je suis sans ambition, comme sans préjugés... nous sommes tous égaux maintenant... l'égalité avant tout... et je viens, à la place de mon fils, vous demander en son nom et au mien... (Montrant Jeanne.) la main de Mademoiselle.

GALUCHET.

Est-il possible! (Regardant Jeanne qui chancelle, et la soutenant dans ses bras.)

COQUEBERT.

Qu'a-t-elle donc?

GALUCHET.

Rien... rien... c'est la joie...

COQUEBERT.

A condition que nous nous occuperons du contrat sans bruit, sans éclat, et le plus tôt possible.

JEANNETON.

Dès demain.

GALUCHET.

A midi!...

COQUEBERT.

Non pas!... de meilleure heure... car demain un de mes clients, qui m'a fait l'honneur de m'inviter, se marie à midi précis... M. le duc de Blansac.

JEANNETON, chancelant.

Octave!...

GALUCHET.

Hein?... elle aussi, qu'a-t-elle donc?..

JEANNE.

C'est de joie, mon père... la joie de mon bonheur... (A Jeanneton.) Ma sœur...

GALUCHET.

Ma fille... reviens à toi...

COQUEBERT.

Quel tableau! et c'est là mon ouvrage!

ACTE II.

La scène se passe chez M. Coquebert. — Salon élégant; porte au fond, portes latérales; deux fenêtres. Sur le devant, table à droite, et ce qu'il faut pour écrire.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

COQUEBERT, ANATOLE, UN NOTAIRE, écrivant à la table, à droite.

ANATOLE.

Quoi! mon père, ce matin même? Je ne puis y croire.

COQUEBERT.

Quand les choses sont résolues, on ne peut trop se hâter de conclure... voilà comme je suis... On fera une publication, on achètera l'autre, et dans huit jours le mariage.

ANATOLE.

Ah! quel bonheur.

COQUEBERT.

En attendant, occupons-nous du contrat... c'est l'important, c'est l'essentiel... surtout dans une pareille affaire.

ANATOLE.

Je ne vois pas cela, car la pauvre Jeanne n'a rien.

COQUEBERT.

Qu'importe? elle peut avoir... (Montrant le notaire qui écrit.) Et Monsieur rédige cela selon mes intentions. (S'adressant au notaire.) Vous avez mis : *Tout ce qui pourra lui revenir, n'importe à quel titre?* (Le notaire fait un geste affirmatif.) Si ça ne fait pas bien, ça ne peut pas faire de mal. (A Anatole.) C'est de la prévoyance... un père de famille est obligé de penser à tout.

ANATOLE.

Ah! vous avez pensé à mon bonheur! c'est le principal.

COQUEBERT.

Ton bonheur! ton bonheur! tout n'est pas encore dit... et il faudra voir...

ANATOLE.

Tenez! le voilà qui arrive.

SCÈNE II.

COQUEBERT, JEANNETON, GALUCHET, JEANNE, ANATOLE.

GALUCHET, en habit des dimanches, entre en tenant sous le bras ses deux filles en toilette, et habillées exactement de même.

Air : *Tra la la, tra la la.*

Je n'ai rien,
Je n' suis rien,
Oui, rien qu'un homme de bien!
Que de gens, à présent,
N'en pourraient pas dire autant!
(Au notaire.)
Vous, Monsieur, qui, par état,
Allez dresser le contrat,
Vous pouvez, et d'un seul mot.
Établir ici la dot :
(Montrant Jeanne.)
Elle n'a rien, (*bis.*)
Mais c'est une fille de bien!
Que d' bell's dam's en s' mariant
N'en apportent pas autant.
Pourtant elle a deux beaux yeux,
Fraîcheur et traits gracieux,
Une taille et des appas
Que pour de l'or on n'a pas!
V'là son bien,
C'est le sien,
Celui-là n' lui coûte rien.
Que de beautés de haut rang
N'en pourraient pas dire autant!

COQUEBERT.

Qu'est-ce que c'est, Galuchet?.. qu'est-ce que c'est?.. vous voilà en habit de noce... comme si c'était le mariage, et ce n'est que le contrat... je vous l'avais dit.

GALUCHET.

C'est égal!.. vivent la joie et les amours!.. et comme dit la chanson : « Dansons avant la noce, on ne danse pas toujours après... » (A Anatole et à Jeanne.) Ce n'est pas pour vous que je dis ça, mes enfants... parce que je suis sûr qu'avec ma petite Jeanne ça ira toujours bien... (A Anatole.) Et toi aussi, mon garçon... Vous me permettez de le tutoyer?..

ANATOLE, lui tendant la main.

Certainement.

GALUCHET.

Je tutoie tous mes enfants, d'abord... et c'en est un de plus, un garçon, ça ne fait pas de mal!.. moi qui n'avais que des filles. Mais maintenant, il va nous en arriver des moutards!

JEANNETON, lui faisant signe de se taire.

Mon père!

GALUCHET.

Qu'est-ce que tu veux donc que je me gêne?.. Nous sommes ici en famille, entre amis. (Montrant le notaire.) Est-ce à cause de monsieur le notaire?.. il sait ce que c'est que des moutards... il signe tous les jours des passe-ports et des permis pour en avoir. Ainsi, vivent la joie et les amours!

COQUEBERT.

Silence, Galuchet!.. Je vous ai recommandé et vous recommande, ainsi qu'à mon fils, le secret, le plus grand secret.

GALUCHET.

C't' idée!.. moi qui, au contraire, voudrais apprendre à tout le monde notre bonheur et l'honnêteté des vos procédés.

JEANNE ET ANATOLE.

Et votre générosité!

COQUEBERT.

C'est justement pour cela... J'aurais l'air de me vanter de ce que je fais, et de quêter des éloges pour une chose si naturelle... le bonheur de nos enfants.

GALUCHET, lui frappant sur le ventre.

Compris et approuvé : on se taira. (Tendant la main à Coquebert.) Touchez là, mon ancien; vous êtes un brave homme et un bon père... moi aussi, et c'est pour ça qu'entre nous il n'y a que la main. Ah çà! et pendant que ce Monsieur grif-

fonne, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de... (Il fait signe de boire. A Coquebert.) Un petit verre à la santé de ces enfants!..

ANATOLE.

Qu'à cela ne tienne, monsieur Galuchet. (Il court ouvrir une armoire, et place sur une table, à gauche, un plateau de liqueurs.)

JEANNETON, bas, à Galuchet.

Mon père!

GALUCHET.

On ne marie pas sa fille tous les jours, et j'espère bien que le papa Coquebert me tiendra tête. (A Anatole.) Verse, mon garçon, verse plein!. . je te rendrai cela le jour de tes noces. Qu'est-ce que cela? du parfait amour ou de l'anisette?

COQUEBERT.

Du rhum qui a plus de cent ans.

GALUCHET, buvant.

Il a assez vécu... (A Anatole.) Verse du même! (A Coquebert.) Il pince encore, et je doute qu'à son âge vous et moi soyons aussi gaillards... A la vôtre!.. (Montrant le notaire.) Voyez donc un peu si ça avance, là-bas... C'est étonnant comme ça vous ranime et ça vous égaye... surtout quand il y a longtemps!.. Ça et le bonheur je n'y étais plus habitué. (Jeanneton enlève la bouteille qui est sur la table.) Mais on renouvelle aisément connaissance. (Il va pour se verser un troisième verre et ne trouve plus la bouteille.) Hein!.. qui a supprimé la bouteille?

JEANNETON.

Moi, mon père, et pour cause!

GALUCHET.

C'est vrai, j'allais perdre la tête... mais Jeanneton conserve toujours la sienne. Quel trésor qu'une femme comme ça pour un mari! aussi je t'en trouverai un... un autre tout pareil... (Montrant le notaire.) Et nous nous adresserons à Monsieur... quoiqu'il n'aille pas vite.

COQUEBERT.

Je crois bien, on ne s'entend pas! (A Anatole.) Ferme donc ces fenêtres! c'est un tapage dans la rue...

ANATOLE.

C'est la file des voitures, qui entrent en face, dans l'hôtel Blansac.

JEANNETON, avec émotion.

Chez M. Octave ?

ANATOLE.

Qui se marie aujourd'hui à midi.

JEANNETON, *regardant la pendule.*

Il n'est que dix heures!

ANATOLE.

Il y a déjà un monde!.. Je l'ai vu ce matin à neuf heures, en lui portant les diamants qu'il attendait.

JEANNETON.

Est-il bien heureux?

ANATOLE.

Ça doit être... Mais il n'en avait pas l'air... il était si pâle!

JEANNETON, *vivement.*

Il est malade?

ANATOLE.

Non... mais sombre et triste.

Air : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

A ses regards, je m'en souvien,
Lorsque j'offrais cette parure,
Quel nuage sur sa figure!
Il soupirait...

JEANNETON, *à part.*

Octav', c'est bien!

JEANNE.

Quoi! vraiment?..

ANATOLE.

Ce n'est encor rien.
Sur cet écrin, d'où jaillit l'étincelle,
J'ai vu tomber une larme, je croi...

JEANNETON.

Ah! merci, merci!.. je le voi,
Les diamants étaient pour elle
Mais cette larme était pour moi.

ANATOLE, *à qui Coquebert présente une plume.*

C'est à moi de signer?.. (*Il s'approche de la table tout en parlant.*) Dans ce moment est entrée une de nos pratiques, madame la marquise d'Aubervilliers...

COQUEBERT ET GALUCHET, *vivement.*

Eh bien?

ANATOLE.

La tête haute et fière... A merveille, mon neveu, qu'elle a dit! Puisque enfin vous renoncez aux grisettes et vous rendez

au vœu de votre famille, je vous apporte ma bénédiction... car c'est très-bien de se marier... (Signant et présentant la plume à son père, tout en continuant de parler.) A ce mot-là, je me suis avancé et lui ai fait part de mon mariage.

COQUEBERT, qui tenait la plume et qui allait signer, s'avançant précipitamment.

Comment! tu lui as dit?..

ANATOLE.

Que j'allais me marier avec mademoiselle Galuchet.

COQUEBERT.

O ciel!.. moi qui t'avais recommandé le silence!

ANATOLE.

Pas avec une pratique comme celle-là.

COQUEBERT, à voix basse.

Avec elle, au contraire!.. Et qu'a-t-elle répondu?

ANATOLE.

Rien!.. Elle s'est écriée brusquement : Mes gens! ma voiture!.. et elle est partie sans dire adieu à son neveu, qui n'y a pas même fait attention.

COQUEBERT.

Imprudent que tu es!.. Dieu sait ce qui va arriver!

GALUCHET, ramassant la plume.

Eh bien! signez donc...

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE, présentant une lettre à Coquebert.

LE DOMESTIQUE.

Pour monsieur Coquebert.

COQUEBERT.

Que disais-je?.. l'écriture de la marquise! une lettre pour moi... (Tirant de la lettre une feuille de papier.) Et un papier timbré pour vous, Galuchet!

GALUCHET.

Pour moi?.. (A Jeanneton.) Tiens, fille, déchiffre-moi ça, si tu peux.

COQUEBERT, lisant.

« Le peu de mots que je vous ai dits, Monsieur, auraient dû vous faire penser que celle que vous allez marier à votre fils était d'une naissance... au moins douteuse... »

TOUS.

O ciel!

ANATOLE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

COQUEBERT, avec indignation.

Propos calomnieux et mensongers!.. Et à supposer même qu'ils soient vrais, qu'en résulterait-il? que mademoiselle Jeanne est d'une naissance incertaine.

JEANNE.

Que dites-vous?

COQUEBERT.

Inconnue... Tranchons le mot, illégitime!.. Qu'est-ce que ça me fait à moi? Au diable les préjugés!.. qu'elle soit ce qu'elle voudra... Nous sommes tous égaux... l'égalité avant tout!.. Ces jeunes gens s'aiment, cela me suffit... je n'écoute rien, je ne regarde rien... Unissons-les d'abord, nous examinerons après... Signez...

JEANNE, se jetant dans ses bras.

Ah! l'excellent homme!

ANATOLE, de même.

Ah! le bon père!

GALUCHET, allant à lui et lui prenant la main.

Monsieur, ce que vous venez de faire là est une belle et bonne action; mais vous en serez récompensé: Jeanne est à moi, Jeanne est bien ma fille!

JEANNE ET ANATOLE.

Quel bonheur!

COQUEBERT, effrayé.

O ciel!

GALUCHET.

Et je défie à personne au monde de prouver qu'elle n'est pas à moi.

COQUEBERT, à part.

Tout est perdu! (A haute voix.) Ne signez pas!

TOUS.

Et pourquoi?..

COQUEBERT, avec embarras.

Pourquoi?

JEANNETON, montrant le papier qu'elle vient de lire.

Parce que voilà une opposition qui arrive au mariage.

GALUCHET, vivement.

Une opposition!.. Donne, donne! (Lisant avec peine.) « Attendu... attendu qu'une fille ne peut se marier sans le con-

sentement de son père... attendu que ledit Galuchet ne peut prouver qu'il est le père de ladite demoiselle contractante... les requérants s'opposent audit mariage, et, sous toutes réserves de droit, dépens, dommages et intérêts, font défense au sieur Galuchet de disposer d'aucune des deux jeunes filles dont il est actuellement détenteur, avant d'avoir prouvé à la justice laquelle des deux est réellement la sienne... (Avec colère.) Par exemple! celui qui a fait cet acte est timbré.

COQUEBERT.

Et le papier aussi... C'est en règle !

GALUCHET.

M'empêcher de marier mes deux filles !

COQUEBERT.

Avant que vous n'ayez choisi et reconnu celle qui vous appartient... c'est clair!

GALUCHET.

Eh! non, ça ne l'est pas!.. puisque je n'en sais rien moi-même.

COQUEBERT.

Alors vous ne pouvez pas figurer comme père.

GALUCHET.

C'est-à-dire que parce que j'ai deux enfants... je n'en ai pas... Allons donc, c'est absurde !

COQUEBERT.

C'est la loi... c'est-à-dire, au contraire... vous comprenez... Non, je m'embrouille... la loi ne reconnaît qu'un père par enfant, pas plus! c'est absurde, comme vous dites, mais enfin, nous n'y pouvons rien. Vous avez vu, mon cher ami, que je ne tenais ni au rang, ni à la fortune... je suis par mon caractère au-dessus des préjugés... mais non pas au-dessus des lois! Je suis obligé de m'y soumettre comme bijoutier, et comme électeur... Dès ce moment mon parti est pris.

ANATOLE.

Mais, mon père...

COQUEBERT, à part.

Si elle est fille de la grande dame, on ne voudra pas de nous; si elle est la fille de l'ouvrier, je ne veux pas d'elle... De toutes les manières... c'est fini! (Haut, à son fils.) Partons!..

ANATOLE.

Et où allons-nous?

COQUEBERT.

Rétablir les faits et adresser mes excuses à madame d'Aubervilliers... Si tu perds ta fiancée... ce n'est pas une raison pour que je perde mes pratiques, et la famille de la marquise est de mes meilleures. Je vais lui écrire une lettre que tu lui porteras à l'instant. (Galuchet, pendant ce qui précède, est tombé dans un fauteuil, tenant à la main le papier timbré, et absorbé dans ses réflexions; ses deux filles sont debout près de lui. — En entendant Coquebert qui va sortir, il revient à lui.)

GALUCHET, à Coquebert.

Mais permettez, Monsieur...

COQUEBERT.

Vous voyez comme je suis; la franchise même... Je ne dis pas oui, je ne dis pas non... Décidez vous-même laquelle des deux est à vous... sinon pas de mariage possible... ni pour l'une... ni pour l'autre... (A Anatole.) Venez, mon fils, suivez-moi... (Il l'entraîne.)

SCÈNE IV.

JEANNE, GALUCHET, JEANNETON.

JEANNE ET JEANNETON.

Qu'est-ce que cela signifie, mon père?

GALUCHET.

Ça signifie... que vous êtes bien mes enfants toutes les deux! et, quoi qu'il arrive, je vous regarderai toujours comme telles... Ça me serait impossible autrement.

JEANNE ET JEANNETON.

Et à nous aussi.

GALUCHET.

Je le sais bien! mais par la force des choses et des circonstances... trop longues à vous expliquer, on veut que je renonce à l'une de vous deux.

JEANNE.

Et vous le pourriez?..

JEANNETON.

Vous auriez ce cœur-là?..

GALUCHET.

Il le faut... pour votre bonheur... pour votre avenir... Mais je ne peux pas... Aussi... voyez, mes enfants... décidez vous-mêmes!

JEANNE.

Non, mon père!

JEANNETON.

Ne plus être vos enfants!

GALUCHET.

Je dois vous dire... pour vous consoler, que celle qui m'abandonnera...

JEANNE, avec force.

Sera maudite!

GALUCHET.

Non... elle deviendra une grande dame, elle sera noble, elle sera riche... tandis que l'autre...

JEANNETON.

Ah! je suis l'autre!

JEANNE.

Moi aussi!

JEANNETON.

Nous le sommes toutes deux!

GALUCHET.

C'est bien! c'est bien! vous êtes de bonnes filles... qui me rendez bien heureux... qui m'embarrassez beaucoup... parce qu'il ne s'agit pas d'être faible et de pleurer... Il faut du courage... entends-tu, Jeanne? (Regardant Jeanneton qui se tourne aussi pour essuyer ses yeux.) Entends-tu, Jeanneton, toi qui d'ordinaire as de l'énergie pour toute la famille? (Avec force.) Je te répète qu'il faut choisir... (Avec colère.) Il le faut!

JEANNETON.

Eh bien! mon père, ne nous grondez pas!

JEANNE.

Ce serait la première fois.

JEANNETON.

Ma sœur et moi sommes résignées... N'est-il pas vrai, sœur?..

JEANNE.

Oui, je te le jure.

JEANNETON, avec fermeté.

Choisissez donc... décidez vous-même...

GALUCHET, effrayé.

Moi!..

JEANNE.

Nous obéirons sans plainte... sans murmure...

JEANNETON, essuyant ses yeux sans être vue.

Oui... nous obéirons!

GALUCHET, se place entre elles en silence, puis lève les yeux au ciel. — L'orchestre joue en sourdine l'air de *la Juive* : *Rachel, quand du Seigneur la grâce tutélaire.*

Toi qui sais la vérité... Marie-Jeanne, ma pauvre femme, envoie-moi de là-haut quelque bonne inspiration!.. Dis-moi là... par un seul battement du cœur... laquelle est notre sang... laquelle est notre vraie fille... Tu ne voudrais pas me tromper... n'est-ce pas?.. Et c'est toi... toi seule que je croirai. (Il regarde, l'une après l'autre et attentivement, ses deux filles.) Ah! j'ai le même plaisir à les regarder!.. je lis dans leurs yeux la même tendresse... (Il embrasse Jeanne qu'il presse sur son cœur, puis ensuite Jeanneton.) Le cœur me bat de même!.. Ah! c'est le ciel qui prononce!.. toutes les deux sont à moi.

LES DEUX JEUNES FILLES.

Oui... oui!.. vous l'avez dit.

JEANNE.

Restons toujours ensemble.

JEANNETON.

Ne nous quittons plus!

GALUCHET.

Mais la fortune qui vous attendait peut-être...

JEANNE.

Nous y renonçons!

JEANNETON.

Nous nous en passerons!

GALUCHET.

Ah! je savais bien qu'elles m'aimeraient mieux que de l'argent!.. Ainsi, mes chers enfants, vous croyez donc qu'en s'aimant bien on peut vivre dans une mansarde, sans beaux habits et sans diamants?

TOUTES DEUX.

Oui, mon père.

GALUCHET.

Mais les amoureux, les fiancés, ceux qui peut-être vous auraient épousées?..

JEANNE.

S'ils ne nous épousaient que pour cela...

JEANNETON.

La perte ne serait pas grande!

JEANNE.

Ils attendront... et on verra!

GALUCHET, gaiement.

C'est ça... avec le temps on verra!

JEANNETON, gaiement.

Quant à moi... c'est tout vu!.. je n'y tiens pas... je ne me marierai jamais... Ça a toujours été mon idée.

GALUCHET.

Vraiment?

JEANNETON.

Je resterai avec vous... je vivrai avec vous.

GALUCHET.

En garçons!

JEANNETON.

Je tiendrai le ménage... et nous aurons au logis...

GALUCHET.

Travail et plaisir!

JEANNE.

Bonheur et santé!

JEANNETON.

Et nous rirons!

JEANNE.

Nous danserons.

GALUCHET.

Nous nous aimerons tous les trois.

LES DEUX FILLES.

Toujours! toujours!

GALUCHET, au comble de l'ivresse.

Assez! assez, mes enfants!

AIR : *Dieu m'éclaire.* (Cavatine de LA JUIVE.)

Douce étreinte!
Plus de plainte!
Oui, sans crainte,
Moi,
Je voi
Les tempêtes
Sur nos têtes,
Quand vous êtes
Avec moi!

JEANNETON.

Dans le sentier de la vie,

L'un sur l'autre l'on s'appuie.

GALUCHET.

Et nous ferons le chemin
En nous donnant la main.

ENSEMBLE.

Douce étreinte!
Plus de plainte!
Oui, sans crainte,
Moi,
Je voi
Les tempêtes
Sur nos têtes,
Quand vous êtes
Avec moi!

SCÈNE V.

LES MÊMES, ANATOLE.

ANATOLE.

J'arrive toujours courant... tout essoufflé.

JEANNE.

D'où ça?

ANATOLE.

De l'hôtel de la marquise, où mon père m'avait envoyé porter moi-même... en son nom... une lettre d'excuse.

TOUS TROIS.

Eh bien?

ANATOLE.

Eh bien! on m'a fait dire par un valet de chambre: « Madame va répondre, attendez... » Et j'ai attendu dans une espèce de boudoir qui tenait au salon... et dans ce salon étaient la marquise et des hommes de loi... qui de temps en temps élevaient la parole, et, ma foi... je ne sais pas si c'est mal d'écouter.

JEANNETON.

Du tout! quand c'est pour rendre service à des amis.

ANATOLE.

C'est ce que je me suis dit... Aussi j'avais l'oreille collée contre la porte, et l'un s'écriait: « Oui, je réponds du procès... procès qui le ruinerait s'il était riche... et il n'a rien... il ne pourra jamais le soutenir. — Alors, et s'il n'y a pas d'autre moyen, faisons le procès, a répondu la marquise, mais c'est contre mon gré... — Attendez donc! attendez donc! disait une autre

personne. » Et il se fit un grand silence... Je n'entendais plus que le bruit de papiers ou de parchemins que l'on feuilletait... puis tout à coup un grand cri... comme un cri de joie, et l'on disait : « Qu'il le veuille ou non maintenant... il est en notre pouvoir... il ne peut plus nous échapper. »

GALUCHET.

Qu'est-ce que ça peut être?

ANATOLE.

« A moins s'écria la marquise, qu'il ne les enlève, qu'il ne les emmène... tout serait perdu. »

GALUCHET.

C'est une idée, ça!

ANATOLE.

« Bah! disaient les autres, il ne peut se douter du coup qui le menace... Et d'ailleurs, nous avons assez de pouvoir et de crédit... pour l'empêcher... et même, s'il le faut, pour le faire arrêter. »

JEANNE.

Vous arrêter!

JEANNETON.

Vous, mon père!.. Ah bien, oui!.. qu'ils viennent! qu'ils s'en avisent!...

GALUCHET.

Bien ma fille... bien, Jeanneton... Cette enfant-là était née pour être un garçon.

ANATOLE.

Voilà ce que j'ai entendu... et sans attendre plus longtemps la réponse à ma lettre, je suis venu tout vous dire.

JEANNE.

Merci, merci... monsieur Anatole... Et votre avis?

ANATOLE.

Mon avis... est qu'il faut ici de la tête et du courage... Il faut partir.

JEANNETON.

Allons donc!

ANATOLE.

Ils sont puissants, ils ont de l'or, du crédit, des amis... vous n'avez rien de tout cela... excepté moi, qui ne peux rien... que vous aimer, mademoiselle Jeanne... et si on commence par vous séparer!... Vous avez raison... vous le prouverez plus tard... je le sais.... Mais en attendant, que deviendront vos filles... qui les protégera?

GALUCHET.

C'est juste!.. je ne les quitte pas...

ANATOLE.

On se défend de loin... Partez avec elles, partez!

GALUCHET.

Et si l'on s'oppose à ce départ!.. où trouver appui et protection?.. à qui nous adresser?

JEANNETON, avec énergie.

Je le sais.

GALUCHET.

Toi, Jeanneton?

JEANNETON.

Oui, mon père... et à l'instant même... (Elle se met à la table et écrit.) Je réponds de tout.

GALUCHET.

A qui diable écrit-elle?.. (Lisant par-dessus son épaule.) « Monsieur le duc... » Tu connais des ducs, Jeanneton?..

JEANNETON.

Oui, mon père.

GALUCHET, lisant toujours par-dessus l'épaule de Jeannneton.

« Monsieur le duc... ou plutôt mon ami. » (Avec étonnement.) C'est ton ami?

JEANNETON, essuyant une larme.

Oui... mon père.

GALUCHET.

« Vous m'avez dit : Dans le malheur... venez à moi!... J'y viens... » C'est donc un honnête homme, Jeanneton?

JEANNETON.

Oui, mon père.

GALUCHET, lisant toujours.

« Je vous prie, car c'est très pressé, de vouloir bien, tout de suite... tout de suite, m'enlever... » (Avec colère.) Hein?

JEANNETON, achevant d'écrire.

« Avec mon père et ma sœur. »

GALUCHET.

C'est différent.

JEANNETON, écrivant toujours.

« Le porteur vous dira pourquoi. »

GALUCHET.

Le porteur?

JEANNETON.

Ce sera vous, mon père... A M. le duc de Blansac, à son

hôtel. Courez... c'est à deux pas... Il ne sera pas encore parti pour la mairie... car c'est à midi seulement qu'il se marie.

GALUCHET.

Et tu veux qu'il nous enlève... lui-même?

JEANNETON.

Non... mais qu'il vous donne les moyens de partir... C'est ce que j'ai voulu lui dire... vous le lui expliquerez... Partez vite, seulement.

GALUCHET.

Et si, dans un moment comme celui-là, il refuse de m'écouter?

JEANNETON.

Vous direz que c'est de la part de mademoiselle Jeanneton.

GALUCHET.

Et ce beau marié... ce jeune seigneur... ce duc?..

JEANNETON.

Vous accueillera à l'instant.

GALUCHET.

Tu crois?

JEANNETON.

J'en suis sûre!

GALUCHET, avec défiance et reproche.

Mais une telle protection?..

JEANNETON.

Vous pouvez l'accepter, mon père, elle ne nous coûte rien.

GALUCHET.

Bien vrai?

JEANNETON.

Je ne la réclamerais pas avec tant de confiance si je l'avais payée!

GALUCHET.

C'est juste!.. tu es une digne et brave fille... Attendez-moi, mes enfants... je serai de retour ici, avant midi! Veillez sur elles, monsieur Anatole...

ANATOLE, montrant la porte à gauche.

Là... dans le bureau de mon père... je ne les quitterai pas... je vous le promets.

GALUCHET, à Anatole qui va entrer dans l'appartement à gauche.

Moi, je cours chez notre protecteur... Grâce à lui, j'emmène mes enfants, je les enlève! et après cela je me moque de la marquise et de tous les grands seigneurs! (Il sort par la porte du

fond. — Coquebert est entré par la porte à droite, pendant ces dernières paroles, qu'il a entendues.)

SCÈNE VI.

COQUEBERT, regardant sortir Galuchet.

Hein?.. se moquer des grands seigneurs!.. Ce gaillard-là se fera quelques mauvaises affaires!.. Ça le regarde; et pourvu que je conserve mes pratiques... (Apercevant la marquise qui entre.) Ah! madame la marquise, qui me fait l'honneur de venir!..

SCÈNE VII.

COQUEBERT, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

J'ai reçu votre lettre, et j'accours!

COQUEBERT.

Mais, depuis que je vous l'ai écrite, cela ne va pas mieux. Ce Galuchet est plus obstiné que jamais, il ne cédera pas!

LA MARQUISE.

C'est ce que nous verrons! Je suis tranquille maintenant; aussi, pendant que tous nos parents son rassemblés à l'hôtel de Blansac pour le mariage de mon neveu, je veux, sous le nom et les habits qui lui appartiennent, présenter moi-même ma petite-fille à sa nouvelle famille... Mes femmes de chambre sont là qui attendent!

COQUEBERT.

Vous avez donc quelques preuves?

LA MARQUISE.

Oui, une lettre de quelques lignes, retrouvée ce matin seulement au milieu des papiers du général, et qui en 1815, lors du retour de l'île d'Elbe, lui avait été adressée par sa femme!

COQUEBERT.

Et cette lettre vous dit laquelle de ces deux jeunes filles est votre enfant?

LA MARQUISE.

Non! mais elle me donne du moins un moyen de la reconnaître!.. Où est Galuchet?.. Vous m'avez écrit qu'il était ici...

COQUEBERT.

Il n'y est plus!.. Et même, d'après ce que j'ai entendu là,

tout à l'heure, grâce à des protections qu'il a, je ne sais comment, il compte enlever ses deux filles!

LA MARQUISE, avec effroi.

Ah!.. tout serait perdu!.. et s'il les emmène. . s'il les dérobe à mes regards...

COQUEBERT.

Elles sont encore là... dans mon cabinet...

LA MARQUISE, bas, et vivement, à Coquebert.

Courez chez M. de Blansac, mon neveu... dites-lui qu'une importante affaire m'empêche d'assister à son mariage! Mais que l'on parte sans moi... Je le lui demande... je l'en prie en grâce!

COQUEBERT, s'inclinant.

Oui, Madame. (Il sort par la porte du fond.)

SCÈNE VIII.

JEANNE, LA MARQUISE.

JEANNE, à la cantonade.

Oui, Jeanneton, oui, ma sœur... je vais voir... (Revenant sur le devant du théâtre.) C'est madame la marquise!

LA MARQUISE, allant à elle, avec bonté.

Ne craignez rien, mon enfant... je ne veux que votre bonheur.

JEANNE, tristement et baissant la tête.

Oh!.. il est impossible... il y a trop d'obstacles!

LA MARQUISE.

Et lesquels?

JEANNE, timidement.

Mais... la fortune, d'abord!

LA MARQUISE, avec joie.

N'est-ce que cela? (D'un ton affectueux.) Parlez-moi avec confiance... comme à une mère! Est-ce là le seul vœu que forme votre cœur?

JEANNE, baissant les yeux.

Non, Madame, il y a quelqu'un que j'aime!

LA MARQUISE, avec douleur.

Ah!

JEANNE.

Quelqu'un... bien au-dessus de moi!

LA MARQUISE, vivement.

C'est bien... c'est bien, mon enfant!

JEANNE.

Le fils de votre joaillier, M. Coquebert!..

LA MARQUISE, à part avec douleur.

Une telle inclination!.. ah!.. (Haut, à Jeanne.) Et croyez-vous que les conseils de la raison ou de l'amitié parviennent un jour à bannir de votre cœur un pareil sentiment?

JEANNE, vivement.

Non, Madame, plutôt mourir que d'y renoncer!

LA MARQUISE, à part.

Comme sa mère!.. Je n'étais pas assez punie, et Dieu veux me châtier encore dans mon orgueil... Mais, dussé-je en mourir de honte... je connaîtrai du moins mon enfant!.. (A Jeanne, lui remettant une lettre.) Tenez!.. cette lettre fut écrite par ma fille à son mari, qui était un militaire... un général... Lisez!

JEANNE, lisant avec émotion.

« Bruxelles, juin 1815. . »

LA MARQUISE.

Oui, c'était dans les Cent-Jours!

JEANNE, lisant.

« Mon ami, tu désirais un fils qui, comme toi, un jour fût soldat, car l'empereur et la France, disais-tu, ont besoin de défenseurs... Mais le ciel n'a pas exaucé tes vœux, je viens d'avoir une fille... » (Jeanne s'arrête et regarde la marquise.)

LA MARQUISE.

Continuez!

JEANNE, continuant.

« Mais le retour de l'île d'Elbe, et vos signes de ralliement, dont tu m'as si souvent parlé, ont fait sans doute trop d'impression sur moi... car ta fille, je t'en préviens, porte près du cœur... une violette... » (S'interrompant.) Ah! mon Dieu! (Elle relit la lettre tout bas, avec la plus grande émotion.)

LA MARQUISE, l'examinant.

Ce trouble... cette émotion... c'est donc vrai?.. vous connaissez?..

JEANNE, toujours lisant.

Oui... c'est bien cela!

LA MARQUISE.

C'est elle!..

JEANNE.

Oui... c'est elle!.. c'est Jeanneton!.. c'est ma sœur!.. (Montrant la porte à gauche.) Ma sœur!..

LA MARQUISE, s'élançant par la porte à gauche.

Sa sœur!

SCÈNE IX.

JEANNE, seule.

Ah! qu'ai-je fait? Et mon père qui va venir chercher ses deux filles!.. Mon père!.. il en mourra de douleur. (On entend sonner midi.)

SCÈNE X.

JEANNETON, sortant de la porte à gauche, suivie de LA MARQUISE, JEANNE, ANATOLE.

JEANNETON, sortant vivement.

Midi! midi! (Avec désespoir.) Il est marié! (Se jetant dans les bras de sa sœur.) Tout est fini pour moi!

LA MARQUISE, s'approchant d'elle.

Mon enfant!

JEANNETON.

Merci, Madame, merci de tous les biens que vous m'offrez, et dont je ne suis pas digne!..

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire?

JEANNETON.

Que Jeanneton figurerait mal dans vos salons dorés... et ferait rougir vos aïeux!

LA MARQUISE.

Ce sont les tiens.

JEANNETON.

Raison de plus pour ne pas les humilier.

Air : *Je n'ai pas vu ces bosquets.*

Je dois des égards, je le sens,
A ces aïeux dont je tiens la naissance,
Comme à Madame, en tout temps,
Je dois respect, reconnaissance;
Mais j' suis enfant du peuple au fond du cœur,
De l'ouvrier je suis la fille!
Ce titr' suffit à mon bonheur,
Et la famille où j'ai trouvé ma sœur
Restera toujours ma famille.

(Elle se jette dans les bras de Jeanne.)

JEANNE.

C'est bien!.. c'est bien!.. tu restes avec nous!

LA MARQUISE.

Elle refuse!..

SCÈNE XI.

LES MÊMES, COQUEBERT, entrant par la porte du fond.

COQUEBERT.

Ah! Madame!.. ah! quel scandale! Votre neveu... M. Octave...

JEANNETON.

Octave!..

LA MARQUISE.

Eh bien!.. son mariage?..

COQUEBERT.

Il ne veut plus en entendre parler...

JEANNETON, vivement.

J'accepte! oui, Madame, j'accepte.

JEANNE.

O ciel! que dis-tu?..

LA MARQUISE.

Est-il possible!.. (A Coquebert.) Veuillez faire avancer ma voiture...

COQUEBERT.

A l'instant, madame la marquise. (Il sort.)

LA MARQUISE, à Jeanneton.

Venez...

JEANNETON.

A une condition...

ANATOLE, regardant par la fenêtre.

Voilà M. Galuchet.

JEANNETON, voulant s'élancer vers lui.

Mon père!..

LA MARQUISE, l'entrainant.

Venez!.. venez!., (Elles sortent.)

SCÈNE XII.

ANATOLE, JEANNE.

JEANNE.

Mon père!.. mon pauvre père!.. Comment lui dire main-

tenant... comment lui apprendre que sa fille lui est enlevée?

ANATOLE.

Ah! c'est vrai!..

JEANNE.

Silence! c'est lui!..

SCÈNE XIII.

JEANNE, GALUCHET, ANATOLE.

GALUCHET, entrant en chantant.

Tra la la la la la... Ah! le brave jeune homme!.. le noble seigneur!.. Voilà un seigneur comme je les aime; car il ne l'est pas du tout... N'ayez plus peur, mes enfants. Pourquoi donc que vous avez un air comme ça tous les deux?..'Je suis joyeux... je suis content... Jeanneton disait vrai : à son nom seul, toutes les portes m'ont été ouvertes, et j'arrivai à un boudoir tout en soie et en dorure, où je trouvai M. le duc en beau costume, costume de marié. — C'est Jeanneton qui vous envoie, Monsieur? — Oui, monsieur le duc... Je suis son père... Il m'a tendu la main... il me l'a tendue lui-même... Ce qui fait que je lui ai remis la lettre de Jeanneton, en lui expliquant ce dont il s'agissait... — Si je vous défendrai... si je vous protégerai!.. s'est-il écrié. Comptez sur moi... je ne vous quitterai plus... je partirai avec vous... — Et votre mariage, que je lui ai répondu... ça n'est pas possible... — Tu dis vrai... attends-moi là... Il est parti... et quelques instants après il a reparu, le front serein, l'air joyeux... le sourire sur les lèvres... — C'est fini! qu'il s'est écrié, je ne me marie plus! Venez, partons! allons chercher mademoiselle Jeanneton et sa sœur... Et nous voilà... Tout est prêt... la voiture de M. le duc est en bas et lui aussi... Il nous attend!

JEANNE.

Il nous attend?...

ANATOLE.

Lui-même?

GALUCHET.

Toujours lui-même... Ainsi, hâtons-nous... parce qu'un grand seigneur, quelque bon enfant qu'il soit... ne peut pas comme ça faire antichambre dans sa voiture... Avertis ta sœur... (A Anatole.) Et maintenant, je défie bien à madame la marquise de m'enlever aucun de mes enfants... Ils sont à

moi... je les garde... je les emmène tous deux... je pars avec tout mon bonheur!... (Se retournant vers Jeanne.) Eh bien! où est donc Jeanneton?... Est-ce que tu ne l'as pas avertie?...

JEANNE.

Si, mon père ; mais...

GALUCHET.

Eh bien!... quoi donc?... qu'avez-vous tous deux?

ANATOLE.

Rien, monsieur Galuchet... c'est que... Eh! parbleu! je vais la chercher moi-même... (Il va pour se précipiter dans la chambre à gauche.)

JEANNE, le retenant.

Non, mon père, n'y allez pas.

GALUCHET.

Et pourquoi? Je veux voir Jeanneton... je veux voir ma fille?

JEANNE.

Mon père!...

GALUCHET.

Eh bien!... ma fille?

JEANNE.

Vous n'en avez plus qu'une!

GALUCHET.

Et l'autre... l'autre?...

ANATOLE.

Elle est à la marquise.

GALUCHET.

Qui a dit cela?...

JEANNE.

Moi! (Lui tendant la lettre.) Tenez!

GALUCHET, parcourant la lettre.

O ciel!... Jeanneton... Jeanneton, ma fille bien-aimée! mon seul bonheur... Non, non!... pardonne-moi, mon enfant... ça n'est pas vrai... mais celle qu'on perd, vois-tu bien... (Sanglotant.) Jeanneton!... ma pauvre Jeanneton... si bonne fille et si joyeuse!... elle qui me faisait oublier mes peines... qui me faisait rire... et qui me fait pleurer maintenant... ils en ont fait une grande dame... ils me l'ont enlevée... Ça n'est pas possible!... (Tombant dans le fauteuil, à gauche.) Je veux revoir mon enfant! Rendez-moi ma fille!... Où est-elle? (La porte s'ouvre, parait Jeanneton habillée en grande dame, la marquise la suit. — Jeanneton s'avance vers Galuchet et fléchit le genou devant lui.)

JEANNETON.

La voilà!

GALUCHET, poussant un cri et la relevant.

Ah! (La regardant pour la reconnaître.) Sous ces riches étoffes... ces dentelles et ces diamants... est-ce vous... est-ce toi, Jeanneton ?

JEANNETON.

Toujours !... Madame la marquise a daigné accepter mes conditions, et les voici...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, COQUEBERT, UN DOMESTIQUE.

COQUEBERT.

La voiture de Madame est en bas... et puis une autre encore... celle de M. le duc de Blansac...

ANATOLE.

Qui venait pour enlever mademoiselle Jeanneton.

JEANNETON, au domestique.

Priez-le d'attendre, s'il vous plaît. A toi, ma sœur, pour épouser celui que tu aimes... (Regardant la marquise.) on me permet de te donner deux cent mille francs.

JEANNE ET ANATOLE.

Est-il possible!... (Se retournant tous deux vers Coquebert.) Consentez-vous... Monsieur?...

COQUEBERT.

Est-ce que j'ai jamais dit autre chose?... Elle a deux cent mille francs... toi aussi... il y a égalité : et qu'est-ce que je voulais ?... l'égalité.

GALUCHET, regardant Jeanne, qui est près d'Anatole; et Jeanneton qui est près de la marquise.

C'est ça!... elles vont partir toutes les deux... elles me quittent toutes les deux... Et moi!... (Jeanne et Jeanneton se rapprochent de lui et lui prennent la main.)

JEANNETON.

Vous, mon père!... Nous ne nous quitterons pas!

JEANNE.

Vous habiterez avec nous.

JEANNETON.

Et moi, je viendrai vous voir tous les jours...

GALUCHET.

Tous les jours... une fois...

JEANNETON.

Et vous aussi...

GALUCHET.

Ça fera deux!... C'est égal... ça n'est pas la même chose!

JEANNE ET JEANNETON, le caressant.

Mon père!

GALUCHET, essuyant une larme.

Ah! je suis, un père égoïste! Mais rassurez-vous, je m'y ferai... Je m'habituerai à votre bonheur et je finirai par vous le pardonner.

COQUEBERT, à qui un domestique est venu dire un mot à l'oreille.

Monsieur le duc attend toujours.

JEANNETON.

Pauvre Octave! (Se regardant.) Heureusement il n'aura pas perdu pour attendre!

LA MARQUISE, au domestique.

Nous descendons... (A Jeanneton.) Venez, ma fille.

JEANNETON, à Galuchet.

A bientôt, mon père!..

GALUCHET, tenant le bras de Jeanne et saluant Jeanneton.

Adieu, madame la duchesse!.. (A part, et soupirant pendant qu'elle s'éloigne.) Ah! je crois décidément que c'était celle-là que j'aimais le... (Regardant Jeanne qui fait un geste vers lui.) Non... non... toutes deux de même!.. (Jeanne, à gauche du théâtre, donne un bras à Anatole et l'autre à son père. — Coquebert est à droite du théâtre. — Jeanneton et la marquise, au fond, et prêtes à partir.)

FIN DE JEANNE ET JEANNETON.

GENEVIÈVE

OU

LA JALOUSIE PATERNELLE

COMEDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 30 mars 1846.

PERSONNAGES

CLÉRAMBOURG, négociant à Marseille.
GENEVIÈVE, sa fille.
ADRIEN, premier commis de Clérambourg.

La scène se passe à Marseille dans la maison de Clérambourg.

Un appartement servant de cabinet de travail à M. Clérambourg. Porte au fond, deux portes latérales; à gauche un guéridon; à droite une table chargée de papiers.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADRIEN, puis GENEVIÈVE.

ADRIEN, devant la table à droite. Il écrit, s'arrête, cache un instant sa tête dans ses mains.

Même en travaillant je pense encore à elle! Mon Dieu! donnez-moi la force de me taire... dussé-je en mourir... (Apercevant Geneviève qui entre.) Ah! (Il se remet vivement à écrire.)

GENEVIÈVE, entrant du fond, allant écouter à la porte à gauche.

Il n'est pas encore levé!.. Déjà ici, monsieur Adrien... déjà à l'ouvrage?..

ADRIEN, se levant.

Oui, Mademoiselle... j'étais là, dans le cabinet de travail de M. votre père... mais je me retire... si je vous gêne...

GENEVIÈVE.

Du tout... je désirais au contraire vous parler à vous seul.

ADRIEN, à part, avec crainte.

Ah! mon Dieu!..

GENEVIÈVE.

Et puisque voilà une bonne occasion, je me hâte d'en pro-

fiter... Est-ce que mon père éprouverait dans ses affaires... quelques pertes... quelques malheurs?..

ADRIEN.

Lui! M. Clérambourg! le premier négociant de Marseille! jamais sa position n'a été plus belle! Aimé et honoré de tous... des capitaux immenses... un crédit... idem... hier encore...

AIR du *Pot de fleurs.*

De deux vaisseaux que l'on nous expédie
Nous arrivait la riche cargaison!
Et les trésors de l'Inde et de l'Asie
S'entassent dans notre maison.
Le jour se passe à compter des espèces;
Et si chez nous, je vous le dis tout bas,
Il existe quelqu'embarras
Ce n'est que celui des richesses!

J'en sais quelque chose, moi, le caissier de votre père et son premier commis.

GENEVIÈVE.

Je sais, Adrien... que, malgré votre jeunesse... il a en vous une entière confiance; c'est pour cela que je m'adressais à votre amitié!..... Mon père, qui est la bonté même, semble ne vivre que pour moi! Je ne lui ai jamais vu de chagrin que lorsqu'il craignait que je ne fusse malade... ou bien quand je lui exprimais un désir... ou un caprice qu'il ne pouvait satisfaire.

ADRIEN, vivement.

C'est vrai! c'est vrai!.. mais aussi, jamais un père a-t-il eu une fille plus attentive, plus dévouée, plus adorable.

GENEVIÈVE, lui faisant signe de se taire.

Ne parlons pas de ça, Adrien! c'est mon devoir et mon plaisir!.. Il a tant veillé sur moi... que je puis bien à mon tour m'inquiéter pour lui!.. Depuis deux jours, j'en suis certaine... il a quelque chagrin secret qui le tourmente. Il a reçu avant-hier, devant moi, une lettre dont la lecture lui a causé une grande agitation... Savez-vous ce que c'était?

ADRIEN.

Non, Mademoiselle... quand vous avez été partie, il l'a relue une seconde fois avec colère, et l'a jetée au feu.

GENEVIÈVE.

Depuis deux jours... il aime à rester seul ici... dans ce cabinet. Savez-vous pourquoi?

ADRIEN.

J'étais entré hier sur la pointe du pied, pour ne pas le déranger... je l'ai aperçu là, dans son grand fauteuil... lisant cette brochure... qui, sans doute, l'amusait ou l'intéressait vivement... car il avait une figure riante et épanouie... et il s'interrompait de temps en temps pour dire : Très-bien!.. bravo!.. c'est cela même.

GENEVIÈVE, courant au guéridon.

C'est là... ce livre?..

ADRIEN.

Oui, Mademoiselle...

GENEVIÈVE, lisant.

Tableaux de Famille... (Jetant la brochure.) Quelques idées de bonheur qui lui rappelaient sa fille... C'est là sa seule pensée!

ADRIEN.

Tout le reste de la journée je l'ai vu uniquement occupé...

GENEVIÈVE, vivement.

De quoi?

ADRIEN.

De ce bal où vous alliez le soir! C'était presque votre première entrée dans le monde... il voulait que vous fussiez superbe.

GENEVIÈVE, à part.

O mon bon père!

ADRIEN.

Et vous l'étiez... Je vous ai vue au moment de votre départ... Aussi l'on dit que vous avez eu à ce bal un succès...

GENEVIÈVE.

Mais oui!.. j'étais si heureuse de danser!.. ce ne peut être cela qui ait fâché mon père.

ADRIEN.

Au contraire!.. son unique bonheur, c'est qu'on trouve sa fille si belle... (Avec hésitation.) et son seul rêve, sans doute, c'est de rencontrer pour elle un brillant établissement! un des premiers partis de France...

GENEVIÈVE, froidement.

Il ne m'en a jamais parlé.

ADRIEN, de même.

Je conçois sa peine... il ne trouvera jamais rien digne de vous!.. rien d'assez beau... d'assez élevé!.. C'est là, peut-être, ce qui le tourmente...

GENEVIÈVE, de même.

C'est possible!.. il y a des gens qui ont trop d'ambition... il y en a d'autres qui n'en ont pas assez!.. Vous, par exemple, monsieur Adrien.

ADRIEN.

Moi! Mademoiselle.

GENEVIÈVE.

Il me semble que vous pourriez songer davantage à vos intérêts, à votre avenir!.. Et puis... vous ne sortez jamais... vous travaillez trop!.. ce n'est pas raisonnable... beaucoup de gens vous trouvent changé... et ce n'est pas étonnant!.. la nuit dernière, à trois heures du matin... vous étiez encore au bureau...

ADRIEN.

Votre père... était dehors... il était avec vous à ce bal... et il m'aurait été impossible de dormir avant qu'on ne fût rentré... (Vivement.) parce que, voyez-vous, Mademoiselle... (S'arrêtant.) votre père avant tout...

GENEVIÈVE, avec embarras.

Je vous remercie de l'affection que vous lui portez...

ADRIEN.

Vous êtes bien bonne, Mademoiselle.

GENEVIÈVE.

Voici mon père...

ADRIEN, à part.

Ah! tant mieux.

SCÈNE II.

GENEVIÈVE, CLÉRAMBOURG, ADRIEN.

CLÉRAMBOURG, sortant de la porte à gauche avec des papiers à la main, et parlant à la cantonade.

Est-ce que cela me regarde? de l'argent à recevoir... des comptes à régler, à réviser! adressez-vous à Adrien, mon caissier. (L'apercevant.) Ah! te voilà! on te demande de tous les côtés, et quand tu n'es pas là, on ne s'y reconnaît plus dans cette maison.

GENEVIÈVE.

Dame! Adrien vous est si nécessaire.

CLÉRAMBOURG.

Dis donc indispensable!

AIR : *Tout le long de la rivière.*

C'est le modèle des caissiers :
Avare en tout de mes deniers,
Il dispute sur chaque somme!
Il est, d'honneur, trop économe.

ADRIEN.

Et vous, Monsieur, trop généreux.

GENEVIÈVE.

Aussi vous faites à vous deux
Une excellente maison de finance :
(Montrant Adrien.)
Voici la recette.
(Montrant son père.)
Et voici la dépense.
Oui, c'est la recette et la dépense.

CLÉRAMBOURG.

En outre, il n'y a pas dans Marseille de négociant plus intelligent et plus habile!.. c'est moi qui l'ai formé! et quand je pense que c'est toi qui me l'as recommandé, il y a bientôt quinze ans! (Se retournant vers Adrien.) Car c'est elle!..

GENEVIÈVE, voulant empêcher son père de parler.

Il le sait bien, mon père.

CLÉRAMBOURG.

C'est égal! cette histoire-là me fait toujours plaisir, et à lui aussi! d'ailleurs, si je ne répétais pas de temps en temps mes histoires... je les oublierais; et je me vois encore sur la grande route, en chaise de poste, en tête-à-tête avec Geneviève qui avait alors quatre ans, car depuis la mort de ma femme, je ne la quittais plus. Je dormais, tout en la tenant sur mes genoux où elle mangeait des cerises, quand un pauvre orphelin qui mourait de faim, un petit mendiant... tout déguenillé... c'était toi!

GENEVIÈVE, voulant l'interrompre.

Mon père!

CLÉRAMBOURG.

Vint lui tendre la main en suivant la voiture. Voilà Gene-

viève qui lui jette son panier de cerises, qui se met à crier pour me réveiller; et bon gré, mal gré, il fallut obéir à son caprice, faire monter à côté de nous le petit mendiant : c'était son idée, sa volonté! elle en avait déjà!

GENEVIÈVE.

Et déjà, mon père, vous aviez l'habitude d'y céder.

ADRIEN.

Ce que vous n'ajoutez pas, Monsieur, et ce que l'orphelin n'oubliera jamais, c'est que depuis ce jour, vous ne l'avez plus abandonné, qu'il a été élevé par vous, comme l'enfant de la maison...

CLÉRAMBOURG, avec impatience.

C'est bon! c'est bon! ça ne tient plus à l'histoire de la grande route... (Interrompant un nouveau geste d'Adrien.) Et puis on te demande au bureau et à la caisse... tiens... à toi tous ces papiers. (Lui donnant ceux qu'il tient à la main.) Il y a là deux ou trois affaires difficiles et embrouillées en diable!

ADRIEN.

Merci, Monsieur!

GENEVIÈVE, à Adrien, qui fait quelques pas pour sortir.

Air de *Robin* ou de *Giselle*.

Voulez-vous bien dire que de mon père,
Le déjeuner ici soit apporté.

CLÉRAMBOURG.

Un poulet froid!

GENEVIÈVE.

Non, le docteur sévère,
Pour le matin, vous a prescrit le thé.

CLÉRAMBOURG.

Toujours du thé.

GENEVIÈVE.

Recette souveraine.

CLÉRAMBOURG.

Au diable soit la Faculté!
Son ordonnance...

GENEVIÈVE.

Est en tout point la mienne...

CLÉRAMBOURG.

Alors, morbleu! qu'on nous serve du thé!

ENSEMBLE.

CLÉRAMBOURG.

Ah! c'est vraiment un pouvoir arbitraire,
Mais qui, pour ça, n'est pas moins respecté,
Et vous voyez qu'avec plaisir son père
Fait en tout point ici sa volonté.

ADRIEN.

Quel précepteur et charmant et sévère!
Pouvoir aimable autant que respecté!
Heureux ainsi, qui peut, comme son père,
Faire en tout point ici sa volonté.

GENEVIÈVE.

Oui, c'est ainsi que j'entends l'arbitraire!
Que sur-le-champ on nous serve le thé.
Et c'est très-bien que mon excellent père
Fasse en tout point ici ma volonté.

(Adrien sort.)

SCÈNE III.

GENEVIÈVE, CLÉRAMBOURG.

GENEVIÈVE.

C'est bien à vous de m'avoir obéi! c'est une bonne idée que vous avez eue là!

CLÉRAMBOURG.

J'en ai souvent comme ça.

GENEVIÈVE.

Et si j'osais, je vous en proposerais encore une.

CLÉRAMBOURG.

Pour toi?

GENEVIÈVE.

Non, pour lui, pour Adrien.

CLERAMBOURG.

Qu'est-ce qui lui manque? N'est-il pas depuis longtemps mon premier commis?

GENEVIÈVE.

C'est vrai! depuis longtemps, par son travail et par son zèle, il contribue à notre fortune... et c'est justement pour cela qu'il faudrait peut-être penser à la sienne.

CLÉRAMBOURG, étonné.

Hein?..

GENEVIÈVE.

Car enfin, il n'a rien!.. et si vous lui prêtiez quelques capitaux... il pourrait élever, à son tour, en son nom, une maison de banque... devenir riche et aspirer à tout!

CLÉRAMBOURG.

Lui! Adrien... qu'il s'en aille... qu'il nous quitte!.. Est-ce de sa part que tu me fais une pareille demande?

GENEVIÈVE.

Il ne s'en doute même pas!.. Je vous l'ai dit... c'est une idée à moi!

CLÉRAMBOURG.

C'est donc toi qui le bannis, qui le renvoies de la maison!..

GENEVIÈVE.

Dans son intérêt, mon père!

CLÉRAMBOURG.

Eh bien!.. et moi!.. c'est non-seulement mon commis... mais c'est mon ami, mon confident... il n'y a que lui avec qui je parle de toi... j'en parle toute la journée! Les autres ça les ennuierait!.. mais lui... jamais! c'est tout simple... il a été élevé avec toi... c'est l'enfant de la maison... et l'année dernière, quand tu as été si malade... il était aussi malheureux que moi... il était toujours là, sur l'escalier... ou à ta porte à guetter l'arrivée ou la sortie du médecin... D'un coup d'œil nous échangions nos craintes ou nos espérances... d'un serrement de main nous nous entendions! Même en ton absence, je n'étais pas seul!.. et tu veux que je renonce à tout cela?..

GENEVIÈVE, avec émotion.

Non, non, mon père...

Air du *Piége*.

Je lui voulais un sort indépendant;
Mais je connais votre cœur et votre âme,
Je suis tranquille! Et pardon maintenant
De cette apparence de blâme.

CLÉRAMBOURG.

Non! j'avais tort! Et que veux-tu?
L'amitié seule en fut la cause;
Il n'a rien! mais j'étais riche; j'ai cru
Qu'alors c'était la même chose.
Pour lui c'était la même chose.

Dis-lui de prendre ce qu'il voudra... ou plutôt tu arrangeras

cela avec lui... c'est à toi, c'est ta fortune... tu lui donneras toi-même les appointements qu'il voudra...

GENEVIÈVE, baissant les yeux.

C'est que peut-être... les appointements qu'il voudrait...

CLÉRAMBOURG.

Eh bien !

GENEVIÈVE, vivement.

Enfin, mon père, je ferai de mon mieux!

CLÉRAMBOURG.

A la bonne heure!.. et maintenant que nous avons parlé affaires, que je te regarde un peu à mon aise, et à moi tout seul... car hier, à ce bal... tu étais à tout le monde! que diable! c'est à mon tour!

GENEVIÈVE.

C'est bien le moins! mais convenez que c'est une belle chose qu'un bal.

CLÉRAMBOURG.

Pas pour les pères !

GENEVIÈVE.

Allons donc! les pères sont très-heureux...

CLÉRAMBOURG.

Oui, debout! derrière tout le monde! et une foule si grande que je pouvais à peine t'apercevoir. Obligé pour m'asseoir de jouer au wisth... vingt francs la fiche, et j'ai eu, j'en conviens, un beau moment !

GENEVIÈVE.

Celui où vous avez gagné?

CLÉRAMBOURG.

Non! on causait derrière moi, et l'on disait : « Quelle est donc cette charmante jeune fille avec une couronne de bluets qui a l'air si modeste et si gracieux! — C'est la fille de Clérambourg... ce riche négociant... — Parbleu!.. ce Clérambourg est un homme bien heureux! — Prenez donc garde... il est là, derrière nous, qui joue au wisth. » C'était vrai! j'écoutais... ce qui me faisait couper un roi... et perdre la partie : c'est le seul agrément que j'aie eu de la soirée.

GENEVIÈVE.

Elle était cependant si animée, si séduisante! un si bel orchestre!.. Par exemple, vous avez voulu partir de trop bonne heure!

CLÉRAMBOURG.

Près de trois heures du matin.

GENEVIÈVE.

C'est égal, je serais restée encore... C'est la première fois que vous m'avez refusé.

CLÉRAMBOURG, brusquement.

Parce qu'il s'agissait de ta santé ! n'avoir manqué ni une contredanse, ni une valse!.. (Avec défiance.) Et quel était ce jeune monsieur... tu sais... une petite moustache, une croix d'honneur, et qui t'invitait toujours?

GENEVIÈVE.

Toujours!.. trois fois!

CLÉRAMBOURG.

Je croyais que ce n'était que deux.

GENEVIÈVE.

Trois!.. une contredanse et deux valses!.. il valse si bien... surtout la valse à deux temps!

CLÉRAMBOURG.

Ah! il valse bien... et quel est-il?

GENEVIÈVE.

Le colonel de Sacy.

CLÉRAMBOURG, vivement.

Le colonel de Sacy!

GENEVIÈVE.

Qu'avez-vous donc?

CLÉRAMBOURG, se remettant.

Rien!.. tu en es bien sûre?..

GENEVIÈVE.

Certainement... tenez, c'est un de ceux qui nous ont reconduits jusqu'à notre voiture. (Entrée du valet.)

CLÉRAMBOURG.

C'est possible! je n'ai pas remarqué... j'ai été entouré toute la soirée de tant de jeunes gens qui m'ont accablé de prévenances... de glaces et de sorbets.

GENEVIÈVE, se retournant.

Voici le déjeuner...

CLÉRAMBOURG.

Ah! c'est heureux!

GENEVIÉVE, regardant à côté du thé sur le plateau apporté par le domestique.

De plus... des lettres et des journaux!..

CLÉRAMBOURG.

Que nous lirons plus tard... déjeunons d'abord.

GENEVIÈVE. Ils s'asseyent.

C'est prudent... car il y a parfois telle mauvaise nouvelle qui vous ôte l'appétit... témoin, avant-hier, cette lettre que vous avez reçue... et qui vous a si fort contrarié.

CLÉRAMBOURG.

Moi...

GENEVIÈVE.

J'étais là... je l'ai bien vu. (Lui présentant une tasse au moment où il fait un geste d'étonnement.) Prenez donc garde, vous allez renverser votre tasse de thé. (Mettant du beurre sur des rôties.) Je ne vous ai pas demandé ce que contenait cette lettre.

CLÉRAMBOURG.

Tu as bien fait.

GENEVIÈVE.

Parce que j'étais certaine que vous me le diriez.

CLÉRAMBOURG.

Moi!

GENEVIÈVE.

Vous faites toujours tout ce que je veux et vous avez bien raison... ce qu'il y a de plus mal au monde, c'est de désobéir à sa fille.

CLÉRAMBOURG.

Tu crois?

GENEVIÈVE.

Oui, mon père!

CLÉRAMBOURG, avec embarras.

Eh bien... eh bien, c'était une lettre de madame de Sancerre... de cette sœur à moi qui habite Paris.

GENEVIÈVE, négligemment et accommodant toujours ses tartines.

Une lettre de ma tante qui vous contrarie? et pourquoi donc?

CLÉRAMBOURG, avec embarras.

Pouquoi?.. parce que depuis deux ans elle veut, tu le sais, que je t'envoie passer quelques mois chez elle... à Paris.

GENEVIÈVE.

Voyage de convenance et d'obligation!..

CLÉRAMBOURG.

Que j'ai éludé jusqu'à présent!.. mais cette année... je ne

sais quel prétexte lui donner, et voilà ce qui m'inquiète et me tourmente...

GENEVIÈVE, d'un air de doute.

En vérité!.. Eh bien, mon père... c'est moi qui écrirai à ma tante, et, rassurez-vous, je trouverai un moyen pour ne pas vous quitter...

CLÉRAMBOURG, avec chaleur.

Ah! c'est tout ce que je veux... tout ce que je désire... pour toi... car moi, dont on envie la richesse, moi que chacun trouve si heureux, je ne le suis, vois-tu bien, qu'ici, dans mon intérieur, avec toi! De tous mes trésors, le seul auquel je tienne, c'est toi! mais un trésor dont je suis avare, et, comme tous les avares, j'ai toujours peur qu'on ne me l'enlève.

GENEVIÈVE.

Est-ce que c'est possible!.. et qui donc peut vous inspirer ces craintes? est-ce que nous avons des ennemis?

CLÉRAMBOURG, avec impatience et grommelant entre ses dents.

Ce ne sont pas ceux-là que je crains... c'est au contraire, les...

GENEVIÈVE.

Comment cela?

CLÉRAMBOURG, l'interrompant.

Lis-moi maintenant, si tu le veux, les journaux et la correspondance... je t'écoute.

GENEVIÈVE, prenant une lettre pendant que son père boit sa tasse de thé.

D'abord une lettre.

CLÉRAMBOURG.

Qu'est-ce qu'elle dit?

GENEVIÈVE, la parcourant.

On sollicite votre souscription à un ouvrage dont on vous a adressé dernièrement la première livraison... *Tableaux de Famille.*

CLÉRAMBOURG, vivement.

Je l'ai là!.. un ouvrage superbe... admirable... qui doit être d'un des princes de la littérature... son nom?

GENEVIÈVE.

Gringochard.

CLÉRAMBOURG.

Je suis fâché qu'il s'appelle Gringochard.

GENEVIÈVE.

Gringochard, maître d'études, rue des Orties, au sixième.

CLÉRAMBOURG.

C'est incroyable!..

GENEVIÈVE.

Quoi donc?

CLÉRAMBOURG.

Que le mérite demeure aussi haut!.. c'est égal! je souscris pour cinq cents francs... tu diras à Adrien de les lui envoyer de ma part.

GENEVIÈVE.

Oui, mon père!.. c'est donc bien beau?

CLÉRAMBOURG.

C'est sublime!.. il y a tel passage si vrai, si naturel, qu'en le lisant, il me semblait l'avoir écrit! j'aurais cru que c'était de moi! et cependant je ne me suis jamais mêlé de littérature... heureusement pour elle!.. Continue! Quel est ce petit billet satiné?

GENEVIÈVE, ouvrant une lettre.

« Monsieur, c'est sous les auspices de madame de Sancerre, votre sœur... »

CLÉRAMBOURG, lui arrachant vivement la lettre.

C'est bien! c'est bien! (A part et regardant la signature.) Le colonel de Sacy... dont elle me parlait tout à l'heure... et les autres... (Prenant des mains de Geneviève les lettres qu'elle tient encore.) Encore sur le même sujet peut-être! (Il se lève.)

GENEVIÈVE.

Qu'avez-vous donc?..

CLÉRAMBOURG, se promenant avec agitation.

Rien!.. je n'ai rien!.. (A part.) Il faut se défier de tout maintenant. (Le domestique rentre et enlève la table.)

GENEVIÈVE.

Et votre déjeuner que vous n'achevez pas?

CLÉRAMBOURG.

Je n'ai plus faim!.. (A part, et parcourant la lettre du colonel.) Il me demande un rendez-vous... un entretien à moi... aujourd'hui... à midi... (On entend sonner midi à la pendule.) Les voici... impossible de ne pas le recevoir... impossible maintenant de lui envoyer un contre-ordre... ou une excuse... d'ailleurs il faudra toujours bien... et ma fille qui est ici... je le recevrai au salon... Adieu, mon enfant.

GENEVIÈVE.

Mais d'où vient cette agitation!

CLÉRAMBOURG.

De l'agitation... je ne sais pas où tu en vois; je me promène, je suis tranquille, je suis calme.

GENEVIÈVE.

Ce calme m'effraye!

Air du *Tuteur de vingt ans.*

Oui, oui, oui,
Vous avez quelque chose :
Quelle est la cause
De votre humeur?
Oui, je voi
Qu'un chagrin vous agite,
On vous irrite :
Dites-le-moi.

CLÉRAMBOURG, s'efforçant de rire.

Non, non, non,
Je n'ai rien, je suppose!..
Rien ne s'oppose
A mon humeur.
(A part.)
Malgré moi,
Cette étrange visite
D'avance excite
Tout mon effroi!

GENEVIÈVE.

Je ne vous quitte pas,
Je veux suivre vos pas.

CLÉRAMBOURG, à part.

Me suivre : quels tourments!
(Haut.)
Moi! je vous le défends.

ENSEMBLE.

GENEVIÈVE.

Quoi! c'est lui
Qu'ici je viens d'entendre!
Me le défendre,
C'est inouï!

CLÉRAMBOURG, avec colère.

Eh bien, oui!
C'est facile à comprendre!
Tu dois m'entendre :
Demeure ici.
(Il sort par le fond.)

SCÈNE IV.

GENEVIÈVE, seule.

Je vous le défends! c'est la première fois que je lui entends me dire ce mot-là... et il faut qu'il soit bien inquiet... bien tourmenté... bien malheureux pour sortir ainsi de ses habitudes... qu'a-t-il donc, mon Dieu? (S'asseyant près du guéridon.) et d'où viennent ses chagrins? N'aurai-je pas l'esprit de le découvrir, moi qui donnerais tout ou monde pour lui épargner une peine... ou seulement un instant de contrariété... (Regardant le livre qui est sur la table, et poussant un cri.) Ah! ce livre dont il parlait ce matin, cet ouvrage... où il retrouvait, disait-il, ses plus fidèles pensées... si je pouvais y découvrir celle qui le préoccupe... ou du moins la deviner... (Prenant le livre et l'ouvrant.) Voyons donc! les feuillets sont coupés jusque-là... (Montrant le couteau d'ivoire qui est resté dans le livre.) et voici l'endroit où il était resté. (Lisant.) « En quittant la maison paternelle, la jeune fille qui se marie est presque perdue pour son père... l'amour d'un époux, le bonheur du ménage... sa tendresse pour ses enfants, ouvrent son cœur à des sentiments nouveaux et bien plus vifs... le pauvre père est oublié, ou son souvenir, du moins, ne vient plus qu'en troisième ligne. » O ciel! il me semble qu'à cet endroit... une larme est tombée... oui, en voici la trace! Serait-ce donc là le secret qu'il cache au fond de son cœur... qu'il n'ose m'avouer... Mon pauvre père! quoi! il m'aimerait tant, que sa tendresse ombrageuse et défiante serait jalouse de toute autre affection!.. Oh! non, non : ce n'est pas possible... je ne puis le croire... et je m'abuse sans doute!

SCÈNE V.

GENEVIÈVE, ADRIEN.

ADRIEN, rentrant.

Ah! mademoiselle Geneviève!

GENEVIÈVE, se retournant.

C'est Adrien!.. Qu'avez-vous donc?.. comme vous êtes pâle!

ADRIEN.

Je crois bien! si vous saviez... j'étais dans mon bureau qui touche au petit salon... et j'ai entendu votre père à voix

haute... bien plus... il était en colère, et c'était si nouveau pour moi que j'ai écouté... j'ai peut-être eu tort.

GENEVIÈVE.

Du tout... il y a des moments... où c'est un devoir...

ADRIEN.

N'est-ce pas? car il disait : *Non, monsieur le colonel...* Donc, il se disputait avec un militaire...

GENEVIÈVE.

Se disputer, lui!.. à son âge!..

ADRIEN, avec impatience.

Eh non! c'est bien pis!.. j'ai compris à leur conversation... que le colonel de Sacy... autorisé par votre tante...

GENEVIÈVE, vivement.

C'est bien cela... justement ce que tout à l'heure... achevez!..

ADRIEN.

Eh! mon Dieu! dans quel trouble... je vous vois.

GENEVIÈVE.

Peu importe!.. achevez, de grâce!

ADRIEN.

Eh bien!.. Mademoiselle... le colonel venait demander à votre père... vous... vous-même... en mariage!

GENEVIÈVE, vivement.

Plus de doute!.. (Avec inquiétude.) Et vous dites que mon père a refusé?

ADRIEN, l'observant avec émotion.

Non... Mademoiselle... non, rassurez-vous! il n'a pas refusé... mais il a répondu avec une impatience... une aigreur qui était toute naturelle : « Croyez-vous donc, monsieur le colonel, que l'on marie ainsi sa fille... du jour au lendemain, sans connaître son gendre, ses mœurs, son caractère... » Ce qui est vrai... car enfin... il y a tant de colonels qui plaisent, qui séduisent parce qu'ils ont une épaulette...

GENEVIÈVE, vivement.

Il ne s'agit pas de cela... mais de mon père!.. Il s'est donc fâché... emporté?

ADRIEN.

Il a été encore trop bon... et moi, à sa place...

GENEVIÈVE.

Je ne vous parle pas de vous, Adrien... mais de lui... comment cela s'est-il terminé?

ADRIEN.

Ainsi donc, s'est écrié le colonel, malgré madame de Sancerre votre sœur, qui me connaît, m'estime et me protége... vous me refusez? — Je n'ai pas dit cela, a répondu votre père avec une colère toujours croissante... mais je verrai... je m'informerai... je demande du temps... beaucoup du temps... il faut que je consulte ma fille.

GENEVIÈVE.

Moi...

ADRIEN, essayant de sourire.

Oui, Mademoiselle, c'est vous... et s'il n'y a pas d'autre obstacle...

GENEVIÈVE.

C'est bien! laissez-moi!

ADRIEN.

AIR : *Voici déjà l'aurore* (CODE NOIR).

A vos ordres fidèles
Je vous laisse et m'en vas!
Adieu, Mademoiselle.
(A part.)
Elle ne m'entend pas!
C'est à lui qu'elle pense;
Elle est auprès de lui :
Allons, plus d'espérance,
Pour moi tout est fini!

ENSEMBLE.

GENEVIÈVE, rêvant, à part.
Oui, je dois avec zèle
L'examiner, hélas!
A mon regard fidèle
Il n'échappera pas!

ADRIEN.
A son ordre fidèle,
Sans la troubler, hélas!
Je puis m'éloigner d'elle :
Elle ne me voit pas.

(Adrien sort par le fond.)

SCÈNE VI.

CLÉRAMBOURG, rentrant par la porte à droite, GENEVIÈVE, se tenant au fond à l'écart.

CLÉRAMBOURG.

J'en étais sûr... non-seulement ce colonel... mais ces deux lettres... deux demandes encore... menez donc une jeune fille au bal...

GENEVIÈVE, l'examinant de loin.

Comme il est agité!..

CLÉRAMBOURG, en parlant, il va s'asseoir près de la table à droite.

Et il va encore m'en arriver d'autres... tous ces jeunes gens qui, hier à cette soirée, m'entouraient et me faisaient la cour... ce n'était pas pour moi... c'était pour ma fille... de là les compliments... les glaces... les verres de punch... que sais-je? et moi qui les remerciais! ah! je suis entouré! Jusqu'à ma sœur... qui protége ce colonel... et m'écrit de Paris qu'il est temps de marier Geneviève! qu'elle a dix-huit ans! c'est-à-dire qu'il y a dix-huit ans que j'entoure Geneviève de mes soins et de mon amour, et qu'il faut quitter ma fille, qu'il faut l'abandonner, qu'il faut la jeter dans les bras d'un inconnu... d'un homme que j'ai à peine vu... et elle aussi... d'un homme... d'un ennemi qu'on appelle un gendre... et que le lendemain peut-être elle aimera mieux que moi!.. jamais!.. Ah! ce livre-la a bien raison. (Se retournant et voyant Geneviève qui s'est tout doucement approchée de lui.) Dieu!.. ma fille. (Essayant de sourire.) Ah! tu étais là...

GENEVIÈVE.

Oui, mon père... j'arrive.

CLÉRAMBOURG, essayant de rire.

Tant mieux... car il faut que je t'apprenne une nouvelle... qui, comme moi, va bien te faire rire... et dont tu ne te doutes pas. Ah! ah! ah! on vient de te demander à moi en mariage... qu'est-ce que tu en dis?

GENEVIÈVE, froidement.

Que je ne tiens pas à me marier...

CLÉRAMBOURG.

Est-il possible!..

GENEVIÈVE.

Auprès de vous, mon père, mon sort me semble si heureux et si doux, que je n'ai nulle envie de le changer.

CLÉRAMBOURG, la serrant dans ses bras.

Ma fille!.. ma fille chérie! (S'arrêtant.) Permets donc... cependant... permets, Geneviève... ce n'est pas pour te contraindre... mais un jour il faudra pourtant y songer... Voilà ma sœur... voilà d'autres amis encore qui prétendent déjà que je ne veux pas te marier... moi qui dans ce moment ai trois prétendants pour toi... et je venais seulement te demander une chose, c'était de choisir! mais tu ne veux pas...

GENEVIÈVE.

A moins cependant.

CLÉRAMBOURG.

Quoi! que veux-tu dire?

GENEVIÈVE.

A moins que vous-même... ne l'exigiez ou ne le désiriez...

CLÉRAMBOURG.

Je ne le désirerais... que si tu avais une idée... une préférence...

GENEVIÈVE, vivement.

Est-il possible!

CLÉRAMBOURG, vivement.

C'est donc vrai?.. tu me l'as donc caché?.. tu n'as donc plus de confiance en moi!.. il y a donc quelqu'un que tu préfères?

GENEVIÈVE, lui prenant la main.

Oui... vous avez raison, il y a quelqu'un que j'aime avant tout : c'est vous, mon père!

CLÉRAMBOURG.

Ah! ce mot-là me désarme, et pour un rien je te demanderais pardon.

GENEVIÈVE.

Et de quoi donc?

CLÉRAMBOURG.

D'un mauvais mouvement... d'une faiblesse involontaire ; mais que veux-tu.

Air de *Turenne*.

Il est des amants infideles,
Il est des maris inconstants.
Le temps emporte sur ses ailes
Bien des vœux et bien des serments,
Et fleur d'amour ne dure qu'un printemps!
Mais ma tendresse à moi, dès ton enfance,

Croît et redouble, et tu l'éprouveras :
L'amour d'un père est le seul ici-bas
Qui ne connaît pas l'inconstance.

Mais c'est égal, je te chercherai un mari... si je peux jamais en trouver un qui soit digne de toi! Après cela tu ne l'aimerais pas éperdument qu'il n'y aurait pas grand mal. Une affection tranquille et raisonnée, voilà ce qu'il y a de mieux pour être heureuse en ménage; toutes ces grandes passions... ces amours *exagérées* qui nous absorbent... finissent toujours mal. C'est pour cela justement que je redoute les mariages d'inclination... Aussi, sois tranquille, je m'arrangerai, je te le promets, pour ne faire qu'un bon choix! jusque-là, tu resteras avec moi, qui tâcherai de te rendre la plus heureuse des filles... Quels sont les privilèges, les avantages d'une femme mariée?.. d'avoir une maison, des gens, de belles robes, des diamants... tu les auras... ou plutôt tous mes trésors t'appartiennent déjà, car c'est pour toi que je les ai gagnés. Fais donc ce que tu voudras, ma fille; dépense, commande, ordonne à tout le monde, à commencer par moi, qui serai trop heureux de t'obéir.

GENEVIÈVE.

Non, mon père, à vous seul le soin de mon avenir et de mon bonheur. Ce que vous déciderez sera ma loi; et la position, pour moi, la plus désirable et la plus heureuse sera celle que vous-même aurez choisie. (Elle sort par la porte à gauche.)

SCÈNE VII.

CLÉRAMBOURG, seul avec joie.

Choisir... choisir moi-même! cette chère enfant!.. c'est à moi qu'elle s'en rapporte!.. Oh! je la marierai... ne fût-ce que pour démontrer à ma sœur que tous ses reproches sont absurdes!.. La seule difficulté... c'est de trouver quelqu'un qui me convienne... et à elle aussi! Mais enfin... et puisque, grâce au ciel, elle n'aime personne... nous avons le temps!

SCÈNE VIII.

CLÉRAMBOURG, ADRIEN.

CLÉRAMBOURG, d'un air joyeux.

Ah! te voilà, mon cher Adrien!.. Viens donc vite!.. j'ai grand besoin d'ami et de conseil.

ADRIEN.

Vous! Monsieur?

CLÉRAMBOURG, de même.

Moi-même!.. je suis bien malheureux et bien embarrassé.

ADRIEN.

Vous n'en avez pas l'air...

CLÉRAMBOURG.

C'est pourtant la vérité... Trois partis qui se présentent pour ma fille... trois à la fois!

ADRIEN, à part.

O ciel!..

CLÉRAMBOURG.

Le colonel de Sacy, que recommande ma sœur... le fils de notre préfet, que recommande son père... et enfin un neveu du ministre, un jeune pair de France, qui se recommande de lui-même... Les trois demandes viennent de m'arriver ce matin, et presque en même temps.

ADRIEN.

C'est là ce qui vous tourmente et vous embarrasse?..

CLÉRAMBOURG.

D'autant plus que ma fille s'en rapporte entièrement à moi et me laisse le droit de prononcer... ce qui est fort difficile... fort délicat... Je finirai, tu le verras, par ne pas marier cette enfant-là!

ADRIEN, vivement.

Vous croyez?

CLÉRAMBOURG.

Que veux-tu, ces trois partis étant également convenables, je ne vois aucune raison pour préférer l'un et me faire ainsi des ennemis des deux autres... Si encore ma fille m'aidait un peu... si elle avait quelque goût... quelque inclination pour un des prétendants... je serais trop heureux... cela me guiderait!.. Moi, je voudrais qu'elle eût fait un choix, qu'elle préférât quelqu'un... mais non... elle me laisse toute la responsabilité... elle n'aime personne...

ADRIEN.

Je crois, Monsieur, que vous vous trompez.

CLÉRAMBOURG, vivement.

Que veux-tu dire?

ADRIEN.

Ce serait mal à moi de vous cacher ce que je sais... ou du

moins ce que j'ai cru voir... Oui, Monsieur... vous me rappeliez encore ce matin que votre fille était ma première bienfaitrice... que je ne serais rien sans elle... et son bonheur avant tout.

CLÉRAMBOURG, *brusquement.*

Achève donc!..

ADRIEN, *cherchant à cacher son trouble.*

Eh bien! Monsieur... réjouissez-vous, votre tâche sera moins difficile que vous ne le pensiez... mademoiselle Geneviève aime quelqu'un.

CLÉRAMBOURG, *avec colère.*

Eh! qui donc? ce jeune pair de France?

ADRIEN.

Non, Monsieur.

CLÉRAMBOURG.

Le fils de notre préfet?.. je m'en suis toujours douté!

ADRIEN.

Eh! non!

CLÉRAMBOURG.

Le colonel! J'en étais sûr!.. mais qui te l'a dit! qui te le fait croire?

ADRIEN.

Tout à l'heure... quand je lui ai appris que M. de Sacy était venu pour vous demander sa main... si vous aviez vu son trouble... son émotion... sa crainte qu'il ne fût refusé par vous...

CLÉRAMBOURG.

Et elle ne m'en a rien dit!..

ADRIEN, *avec chaleur.*

Ni à moi non plus!.. mais c'était si facile à deviner... sa main tremblait, elle pâlissait... elle était prête à se trouver mal...

CLÉRAMBOURG.

Et je ne me suis douté de rien!

ADRIEN, *avec explosion.*

Vous! mais moi!.. (*Se reprenant.*) Moi qui vous suis dévoué...

CLÉRAMBOURG, *lui prenant les mains.*

Merci, mon ami... merci... Mais ce colonel, d'où le connaît-elle? où l'a-t-elle vu?

ADRIEN.

Hier... à ce bal.

CLÉRAMBOURG.

Quoi, parce qu'il est brillant, élégant... parce qu'il valse bien!.. parce qu'elle a valsé deux fois avec lui, la valse à deux temps!

ADRIEN.

C'est indigne!

CLÉRAMBOURG.

C'est affreux.

ADRIEN.

Je n'en puis revenir.

CLÉRAMBOURG.

Ni moi non plus! conduisez donc les jeunes filles au bal! Voilà! (Il remonte.)

ADRIEN, descendant à droite.

Voilà! (Se retournant.) Qu'importe après tout... vous désiriez un gendre... un gendre qu'elle aimât.

CLÉRAMBOURG.

Je ne dis pas non.

ADRIEN.

Et vous voilà furieux!

CLÉRAMBOURG.

Furieux... du mystère qu'elle m'en a fait... furieux du secret qu'elle a gardé avec moi, son père... sans compter, vois-tu bien, que si elle a craint de m'avouer une pareille préférence... c'est qu'il y a des raisons... c'est qu'elle sait, comme nous, que ce beau colonel est un brillant séducteur... qui fait ainsi chaque jour de nouvelles conquêtes.

ADRIEN.

En vérité!

CLÉRAMBOURG.

Parbleu! toutes les femmes en raffolent, et Geneviève est déjà comme elles... Et ma fille sera malheureuse... elle adorera un indigne mari... et son pauvre père... et nous ses amis... elle nous oubliera!.. Écoute, Adrien, il faut que tu la voies, que tu lui parles... puisqu'elle a déjà eu confiance en toi...

ADRIEN.

Mais elle ne m'a rien dit.

CLÉRAMBOURG.

C'est égal... de ta part ce ne sera pas suspect et ce le serait de la mienne... elle croirait que c'est par haine pour le co-

lonel... Dis-lui adroitement... tout le mal que tu sais de lui...

ADRIEN.

Je n'en sais pas, Monsieur.

CLÉRAMBOURG, avec impatience.

Allons donc!.. il est évident qu'un militaire... parbleu, c'est connu!.. et si quelqu'un peut lui faire entendre raison... c'est toi avec qui elle a été élevée... toi qu'elle regarde et qu'elle aime comme un frère, va la trouver... je t'en prie...

ADRIEN.

Ça m'est impossible... Monsieur... car je venais ici en ce moment... vous dire... que des nouvelles inattendues et cruelles pour moi...

CLÉRAMBOURG, le regardant.

En effet... je n'avais pas remarqué le changement de tes traits.

ADRIEN.

Ce n'est rien, Monsieur, mais ces nouvelles m'obligent... à partir pour Paris...

CLÉRAMBOURG.

Alors, reviens au plus vite... car tu vois bien que je ne peux pas me passer de toi.

ADRIEN.

Aussi c'est bien malgré moi que je viens vous rendre les clefs de votre caisse... mais il le faut... Mon bienfaiteur et mon père, adieu pour toujours.

CLÉRAMBOURG, le retenant pas la main.

Qu'est-ce que j'entends là!.. toi sur qui j'avais compté... toi que je regardais comme ma seule consolation... tu m'abandonnes au moment où tout le monde me délaisse ou me trahit.

Air de *Lantara.*

Toi, me quitter! c'est impossible!
Et me quitter sans motifs, sans raison!

ADRIEN.

Si vraiment! un motif terrible
M'oblige à fuir cette maison.

CLÉRAMBOURG.

S'il est ainsi, dis-le-moi, parle donc!
Loin d'un ami quel caprice t'entraîne?
Que te faut-il? Est-ce de l'or?

(Lui présentant la clef de sa caisse.)
Prends, partageons !
(Le regardant.)
Aurais-tu quelque peine?
(Lui ouvrant les bras.)
Alors, viens donc, et partageons encor!
Oui, si ton cœur renferme quelque peine,
Viens sur le mien et partageons encor.

ADRIEN, s'élançant vers Clérambourg.

Ah! Monsieur... (S'arrêtant.) Non... non, c'est impossible... Adieu...

CLÉRAMBOURG, regardant Adrien qui s'éloigne.

Tu as raison!.. va-t'en!.. va-t'en!.. car toi aussi tu n'es qu'un ingrat!

ADRIEN, revenant sur ses pas.

Moi, un ingrat... vous vous trompez, Monsieur... c'est parce que je vous ai juré reconnaissance et respect... c'est parce que je ne suis pas un ingrat... que je quitte cette maison... J'aime votre fille... je l'adore...

CLÉRAMBOURG.

Toi?

ADRIEN.

A en perdre la raison... il faut donc que je m'en aille .. car cet amour dont je ne suis plus maître... est une offense pour vous, mon bienfaiteur... qui ne pouvez jamais l'approuver.

CLÉRAMBOURG.

Pourquoi pas?

ADRIEN.

Hein?

CLÉRAMBOURG.

Qu'est-ce que j'étais donc, quand j'ai commencé ma fortune?.. un noble ou grand seigneur? non! un commis comme toi. J'avais pour réussir du courage... du talent... et de la probité... tu as tout cela : nos deux maisons peuvent marcher de pair... et si une telle alliance ne dépendait que de moi...

ADRIEN, poussant un cri.

Est-il possible!

CLÉRAMBOURG, vivement

Oui, sans cet amour qu'elle a dans le cœur... amour, qui fera son malheur et le mien, je te dirais sur-le-champ : touche là, mon gendre.

ADRIEN.

Ah! Monsieur, quelle reconnaissance! mais par malheur je ne puis jamais être aimé d'elle.

CLÉRAMBOURG.

Je le sais bien ! c'est égal, essaye toujours, c'est ton affaire... ça te regarde!.. Tâche de lui faire oublier son colonel...

ADRIEN, avec chaleur.

Et si je pouvais y parvenir... vous consentiriez?..

CLÉRAMBOURG, avec embarras.

Certainement... nous verrions !.. En attendant... je t'aiderai s'il le faut de mon aveu... de ma protection.

ADRIEN, avec reconnaissance.

Ah! Monsieur!..

CLÉRAMBOURG.

Tais-toi! c'est elle!

SCÈNE IX.

GENEVIÈVE, CLÉRAMBOURG, ADRIEN.

CLÉRAMBOURG.

Depuis que tu m'as quitté, mon enfant... j'ai pesé mûrement les avantages et les inconvénients de tous les partis... il faut que tu te maries, je l'exige... je le veux... Cependant, et quoique tu m'eusses permis de choisir... quoique j'aie mon idée à moi... rien ne se fera sans ta volonté...

GENEVIÈVE.

Dites-moi donc quelle est la vôtre ?

CLÉRAMBOURG, avec embarras.

La mienne... dame! la mienne... si tu me la demandes... je te dirai franchement que je ne tiens guère à la fortune... quand il s'agit de ton bonheur : ce qui fait que j'ai jeté les yeux sur un honnête homme... dont je suis sûr, et que j'appellerais toujours mon fils... même quand tu ne l'accepterais pas pour mari...

GENEVIÈVE, tremblante d'émotion.

Eh! qui donc ?

CLÉRAMBOURG.

Adrien !

GENEVIÈVE, poussant un cri de joie qu'elle cherche à retenir.

Ah! est-ce bien là, mon père... votre volonté ?

CLÉRAMBOURG, vivement.

Tu peux toujours refuser... tu es la maitresse... mais quant à moi (Avec émotion.) c'est mon désir... le plus grand.

GENEVIÈVE, qui pendant ce temps a regardé son père avec attention, dit à part.

Je ne le pense pas !

CLÉRAMBOURG.

Celui-là, du moins, ne t'emmènera pas à son régiment ou dans les pays lointains... tu resteras avec moi... tu ne me quitteras pas...

GENEVIÈVE.

Je vous l'ai dit, mon père... dès que cela vous plaît... et vous convient... cela me suffit.

CLÉRAMBOURG, avec inquiétude.

Comment... tu acceptes donc... c'est fini ?..

GENEVIÈVE.

Écoutez-moi, mon père... vous vous rappelez mes paroles de ce matin... vous êtes tout pour moi. (Regardant de temps en temps Adrien.) Et tout ce que j'aime... tout mon bonheur est ici avec vous...

CLÉRAMBOURG.

En vérité !..

GENEVIÈVE, d'une voix caressante.

Il n'y en aurait plus pour moi... s'il fallait séparer mon existence de la vôtre et vous quitter un instant.

CLÉRAMBOURG.

Ma Geneviève... mon enfant bien-aimé !

GENEVIÈVE.

Quant à M. Adrien, je l'ai toujours regardé comme un frère...

CLÉRAMBOURG, avec joie.

C'est bien !

GENEVIÈVE.

J'ai pour lui l'amitié... l'estime la plus vraie.

CLÉRAMBOURG, de même.

C'est très-bien.

GENEVIÈVE.

Mais je dois, avant tout, lui parler franchement... mon affection à moi sera toujours calme et tranquille...

CLÉRAMBOURG.

Tant mieux... c'est plus durable...

GENEVIÈVE.

Pour des sentiments exaltés... et romanesques, je n'en ai pas.

CLÉRAMBOURG, gaiement à Adrien.

C'est vrai; car elle me proposait ce matin de t'éloigner d'ici, de t'établir ailleurs.

ADRIEN, regardant Geneviève avec douleur.

Est-il possible?

GENEVIÈVE, vivement.

Dans votre intérêt, Monsieur!

CLÉRAMBOURG, à Adrien.

Et par raison!.. la raison avant tout! c'est l'essentiel en ménage... aussi, mes enfants, mes chers enfants... c'est ce que je demande... ce que je veux...

ADRIEN, qui jusque-là a écouté avec une impatience qu'il a cherché vainement à calmer.

Et moi, Monsieur, c'est ce que je ne veux pas.

CLÉRAMBOURG.

Que dites-vous?

ADRIEN.

Que je refuse! je l'aime trop pour ne la devoir qu'à l'obéissance!.. sa froideur causerait mon désespoir, et ma tendresse à moi lui serait importune! Un tel mariage... ferait deux malheureux... il vaut mieux qu'il n'y en ait qu'un, et que ce soit moi...

CLÉRAMBOURG

Allons! c'est comme une fatalité... je le disais tout à l'heure... je ne pourrai jamais marier cette enfant-là!

GENEVIÈVE.

Mais, mon père...

CLÉRAMBOURG.

Ah!..

ENSEMBLE.

AIR : *O rage, ô colère!* (LA BARCAROLLE.)

ADRIEN.

Je vous remercie,
Mon âme attendrie,
Veut toute la vie
Bénir vos bienfaits.
Mais moi votre gendre,
Ah! mon cœur trop tendre

N'y saurait prétendre :
Adieu pour jamais.

CLÉRAMBOURG.

Mais quelle folie!
D'une âme attendrie,
Il me remercie
De tous mes bienfaits.
Et quand pour mon gendre,
Je voulais le prendre
Voyez quel esclandre!
Il part pour jamais.

GENEVIÈVE.

Ah! quelle folie,
Quelle frénésie,
Quand mon père oublie
Pour lui ses projets!
Lorsque pour son gendre
Il veut bien le prendre,
Lui, sans me comprendre,
Me perd pour jamais.

(Clérambourg sort par la porte du fond.)

SCÈNE X.

ADRIEN, qui s'est jeté dans un fauteuil près du bureau à droite, GENEVIÈVE, s'approchant de lui après un instant de silence.

GENEVIÈVE.

Il faut convenir, monsieur Adrien, que vous êtes bien singulier et bien impatientant...

ADRIEN.

Moi!

GENEVIÈVE.

Si j'avais un peu d'amour-propre... je ne vous regarderais plus... je ne vous adresserais pas même la parole... Comment, il ne tient qu'à vous de m'épouser! mon père dit oui... moi, je ne dis pas non! on vous offre ma main, et vous la refusez!

ADRIEN.

Parce que vous ne m'aimez pas... et moi je vous aime tant... Vous ne saurez jamais, Geneviève, tout ce qui s'est passé dans mon cœur de souffrances et de combats.

GENEVIÈVE.

C'est ce qui vous trompe encore... je sais tout.

ADRIEN.

Et qui a pu vous l'apprendre ?

GENEVIÈVE, le regardant.

Quelqu'un... en qui j'ai confiance.

ADRIEN.

Qui a pu trahir un secret que seul je possédais ?

GENEVIÈVE.

Vous-même !

ADRIEN.

Quoi ! malgré mon silence...

GENEVIÈVE.

C'est peut-être lui qui m'a tout dit... et depuis longtemps...

ADRIEN.

Depuis longtemps alors cet amour vous offense... et vous me haïssez.

GENEVIÈVE.

Je n'ai pas dit cela, Monsieur, je n'ai pas besoin de m'expliquer là-dessus... mais si vous voulez réparer vos torts, il faut me jurer... une *soumission* aveugle et absolue...

ADRIEN.

Je le jure.

GENEVIÈVE.

Écoutez-moi donc !.. il y a des cœurs trop tendres ou trop susceptibles... dont on doit, par devoir, ménager et cacher les faiblesses... et surtout celles d'un père.

ADRIEN.

Que dites-vous ?

GENEVIÈVE.

C'est un secret que moi, sa fille, je dois garder et respecter. Il faut donc vous fier à moi... me laisser faire... et quoi qu'il arrive... ne pas vous fâcher... comme tout à l'heure... à propos de rien.

ADRIEN.

De rien ! quand vous déclarez ne pas m'aimer !

GENEVIÈVE.

Et quand je vous détesterais...

AIR de *Mademoiselle Garin*.

Il faut, Monsieur, je dois vous en instruire,
Croire très-peu ce que vous entendez ;
Et croire un peu ce que l'on craint de dire :
Mais pour le reste, en silence attendez !

Quoi d'un délai, dont le temps vous effraie,
Vous, négociant, vous redoutez les frais!
Qu'importe enfin! si plus tard on vous paie
Le capital avec les intérêts

ADRIEN.

Mais cependant...

GENEVIÈVE, vivement, à demi voix.

Oui, Monsieur, pour votre bonheur il faut que vous me soyez tout à fait indifférent, que mon père en soit bien persuadé, et vous-même aussi... car si vous pouviez seulement supposer le contraire, il y aurait dans votre air quelque chose d'heureux et de triomphant qui perdrait tout... et il faut que vous m'épousiez...

ADRIEN, vivement.

Ah!.. avec amour...

GENEVIÈVE.

Non! avec désespoir...

ADRIEN.

Je ne vous comprends pas.

GENEVIÈVE.

Tant mieux...

ADRIEN.

Mais, en attendant, si seulement je pouvais entrevoir une lueur d'espérance...

GENEVIÈVE.

Maintenant, aucune!.. plus tard, je ne dis pas...

ADRIEN.

Ah! c'est qu'être aimé de vous, est un bonheur si grand... un rêve si doux... qu'à peine à présent oserais-je y croire même si je l'entendais...

GENEVIÈVE.

Impossible... ce mot-là, si je le prononçais, nous perdrait tous les deux.

ADRIEN.

Et moi, pour l'entendre, je consentirais à ma perte.

AIR : *J'ai reçu ta promesse* (Finale du SERMENT).

ADRIEN.

Ce mot seul, je vous prie,
Et dussé-je en mourir,
Même au prix de ma vie,
Je voudrais l'obtenir!

GENEVIÈVE.

Taisez-vous, je vous prie,
Et laissez-moi partir;
Calmez une folie
Qui pourrait nous trahir.

ADRIEN.

Oui, Geneviève, au nom de mon amour extrême...

GENEVIÈVE.

Relevez-vous, et ne demandez rien!

ADRIEN.

Au nom de mes tourments, ce mot, ce mot suprême,
Et je puis tout braver si de vous je l'obtiens.

GENEVIÈVE.

Puisque vous l'exigez, oui, Monsieur, je vous aime
Depuis longtemps... et je n'aime que vous!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CLÉRAMBOURG.

CLÉRAMBOURG.

Qu'est-ce que j'entends-là?

GENEVIÈVE, à part.

Grand Dieu! c'est fait de nous!

ENSEMBLE.

GENEVIÈVE.

La frayeur m'a saisie,
Qu'allons-nous devenir!
Il croira, je parie,
Qu'on voulait le trahir.

CLÉRAMBOURG, à part.

A ma vue obscurcie,
Quel tableau vient s'offrir!
Mensonge et perfidie,
On voulait me trahir!

ADRIEN, avec joie.

A mon âme ravie,
Quel bonheur vient s'offrir!
Même au prix de la vie,
On voudrait l'obtenir.

(Courant à Clérambourg.)

Oui, Monsieur, partagez mon bonheur, je suis le plus heureux des hommes... Elle m'aime, elle me l'a dit.

GENEVIÈVE, à part.

Imprudent !

CLÉRAMBOURG, cherchant à cacher son émotion sous un rire forcé.

Oui... je viens de l'entendre... et il paraît qu'elle a eu vous une confiance... qu'elle n'a pas en moi .. car elle me l'avait laissé ignorer... elle ne m'en avait jamais parlé...

GENEVIÈVE, bas, à Adrien.

Que vous avais-je dit! tout est perdu.

ADRIEN, à part.

O ciel !.. (Haut.) Et comme vous aviez la bonté, la générosité de consentir à ce mariage... comme tout à l'heure encore... vous m'aviez dit...

CLÉRAMBOURG.

Certainement... tout à l'heure encore... je ne demandais pas mieux, et même, vous le savez, je vous ai conjuré d'accepter.

ADRIEN.

Tout à l'heure, Monsieur, vous daigniez me tutoyer et m'appeler votre fils...

CLÉRAMBOURG.

C'est vrai... c'est vrai ! peut-être, sans m'en rendre compte, ai-je été froissé... de ton obstination... de ton refus... qui m'a affligé dans le premier moment, et maintenant plus encore...

ADRIEN.

Comment cela ! Monsieur ?

CLÉRAMBOURG, avec impatience.

Comment .. comment... parce que je ne pouvais pas être à tes ordres... à tes caprices... il me fallait prendre un parti... et voyant que tu refusais la main de ma fille... au moment même où le colonel revenait chez moi chercher une réponse définitive...

ADRIEN.

Eh bien?..

CLÉRAMBOURG.

Eh bien.,. je n'avais aucune raison de l'éloigner davantage... je l'ai accueilli... je lui ai dit...

ADRIEN, poussant un cri.

O ciel!..

CLÉRAMBOURG.

Que diable aussi!..

ADRIEN.

Je ne me plains pas, Monsieur, je n'accuse personne que moi; mais je sais ce qui me reste à faire... Adieu!

ENSEMBLE.

AIR : *C'en est trop, mon honneur doit punir cet outrage* (de PHILIPPE).

Plus d'espoir, de bonheur!
J'ai perdu ce que j'aime;
Le dépit, la douleur
S'emparent de mon cœur.
Insensé, j'ai moi-même
Refusé tant d'appas;
A ma douleur extrême,
Je ne survivrai pas!

GENEVIÈVE.

Plus d'espoir, de bonheur,
Oui, je perds ce que j'aime;
Le regret, la douleur
S'emparent de mon cœur!
Oui, c'est lui, c'est lui-même,
Qui me refuse, hélas!
A sa douleur extrême
Il ne survivra pas.

CLÉRAMBOURG, à part.

Je n'ai plus de frayeur,
Et dans ma joie extrême,
D'espoir et de bonheur,
Je sens battre mon cœur.
Comme un autre moi-même,
Ici, tu resteras,
Et la fille que j'aime,
Ne me quittera pas.

CLÉRAMBOURG, à Adrien.

J'en suis fâché, mon cher, mais une fois qu'on donne
Sa parole...

ADRIEN.

J'entends! et n'accuse personne
Que moi, moi seul!
(A part.)
Mais à présent, morbleu!
Je sais ce qui me reste à faire.
(Haut.)
Adieu!

(A Geneviève.)

Adieu!

GENEVIÈVE.

Quel est son dessein, ô mon Dieu!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(Adrien sort.)

SCÈNE XII.

CLÉRAMBOURG, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE, à part.

Comment faire à présent que mon père est lié et engagé avec le colonel?

CLÉRAMBOURG, regardant Adrien qui est sorti et se rapprochant de sa fille.

A nous deux, maintenant, et puisqu'il n'est plus là... puis-je savoir ce que cela signifie... connaîtrai-je enfin la vérité?..

GENEVIÈVE.

Je vous l'ai dite ce matin... je vous l'ai dite toujours.

CLÉRAMBOURG.

Voilà qui est fort... et vous saurez, Mademoiselle, que je suis indigné... que je suis outré...

GENEVIÈVE, vivement.

Et moi aussi.

CLÉRAMBOURG, étonné.

Toi?..

GENEVIÈVE, avec fermeté.

Moi...

CLÉRAMBOURG.

Par exemple, au moment où j'allais me mettre en colère... c'est elle...

GENEVIÈVE, de même.

Oui, mon père... parce que c'est moi qui ai le droit de me plaindre et d'être fâchée... je vous déclare ce matin... que je ne veux pas vous quitter, que je veux rester près de vous... et depuis ce moment, par un fait exprès et comme pour me contrarier, vous semblez prendre à tâche de rassembler... de me présenter successivement... une foule de prétendants.

CLÉRAMBOURG.

Je ne dis pas non... mais...

GENEVIÈVE.

Est-ce moi qui les demande?.. je n'en veux pas... je n'en veux aucun.

CLÉRAMBOURG.

Mais cependant Adrien...

GENEVIÈVE.

Je le refuse.

CLÉRAMBOURG.

Et le colonel?..

GENEVIÈVE.

Je le refuse... je n'en veux pas... je les déteste... je les déteste tous...

CLÉRAMBOURG, tout à fait radouci.

Ne te fâche pas, Geneviève, ne te fâche pas, et tâchons de nous entendre! explique-moi alors pourquoi Adrien était tout à l'heure à tes genoux?

GENEVIÈVE.

Lui!.. vous croyez?

CLÉRAMBOURG.

Je l'y ai vu! Et pourquoi lui disais-tu : Je vous aime!.. je n'aime que vous?

GENEVIÈVE, ingénument.

Lui ai-je dit cela?

CLÉRAMBOURG.

Parbleu!.. je l'ai bien entendu!

GENEVIÈVE.

C'est possible! il menaçait de se tuer, si je ne lui faisais un pareil aveu... et vous le connaissez, il est capable de tout!

CLÉRAMBOURG, effrayé.

Bonté du ciel!

GENEVIÈVE.

Aussi je lui aurais dit tout ce qu'il aurait voulu.

CLÉRAMBOURG, troublé.

Tu as bien fait... Ainsi donc ce n'est pas lui que tu aimes?

GENEVIÈVE.

Non!

CLÉRAMBOURG, avec inquiétude.

C'est donc... le colonel?

GENEVIÈVE.

Non!

CLÉRAMBOURG, avec joie.

Eh bien... eh bien. (A demi voix.) Rassure-toi, je ne me suis pas engagé avec lui... je n'ai rien dit... je suis resté dans le vague et l'indécision!

GENEVIÈVE, avec un cri de joie étouffé et portant la main à son cœur.

Ah !

CLÉRAMBOURG.

Ainsi, je peux donc faire encore tout ce que tu veux?

GENEVIÈVE, avec fermeté.

Ce que je veux, mon père...

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE, apportant une lettre.

CLÉRAMBOURG.

Une lettre !.. l'écriture du colonel!

GENEVIÈVE, se levant vivement.

Du colonel!

CLÉRAMBOURG.

Eh bien! oui, du colonel... Qu'est-ce que tu as donc?

GENEVIEVE.

Rien, mon père... lisez donc.

CLÉRAMBOURG, lisant.

« Monsieur. Votre jeune commis, M. Adrien, qui jamais, je crois, n'a touché une épée, veut absolument me tuer ou se faire tuer par moi!... »

GENEVIÈVE, qui est debout près de la table à droite, se laisse tomber dans le fauteuil qui est derrière elle.

Ah!..

CLÉRAMBOURG, à gauche, continuant la lecture de la lettre, sans s'apercevoir que sa fille vient de s'évanouir.

« Il me faut accepter, et bien contre mon gré, un combat que vous, Monsieur, vous pouvez empêcher d'un seul mot, en choisissant définitivement entre nous deux; mais ce mot, hâtez-vous de l'écrire, car nous partons. » (Avec agitation.) Choisir!.. choisir ! sans avoir seulement un instant à soi pour se décider!.. (Allant à sa fille.) Dis-moi alors toi-même, Geneviève... (La regardant.) O ciel ! elle est sans connaissance!.. elle ne m'a pas dit la vérité... ce colonel... c'est clair! c'est évident!.. c'est lui ! (Avec amertume.) Ah ! (Prenant les mains de Geneviève qu'il serre dans les siennes.) Ma fille!.. ma fille chérie, reviens à toi! tu l'auras, tu l'épouseras!.. (Se retournant vers le domestique.) Mais allez donc, allez vite chercher du secours! (Au domestique qui fait un pas pour sortir.) Non... non... elle revient à elle. (Se frappant le front.) Et ce combat qui va avoir lieu si je n'écris pas!..

(S'approchant du guéridon à gauche.) Ah! quel tourment, quel tourment d'être père... Attendez! il le faut! c'est un sacrifice qu'elle voulait me faire... et je serais assez cruel, assez égoïste pour l'accepter!.. non, c'est à moi de me sacrifier. (Au valet.) Tenez... tenez... ce mot au colonel... partez! (Le domestique sort.)

SCÈNE XIV.

CLÉRAMBOURG, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE, qui pendant les dernières lignes de la scène précédente, a rouvert les yeux et est revenue à elle peu à peu.

Qu'est-ce? qu'est-il donc arrivé? il devait se battre!

CLÉRAMBOURG, s'approchant d'elle.

Rassure-toi! on ne se battra pas! il n'y aura rien! tout est arrangé, arrangé par moi... d'une manière que tu approuveras.

GENEVIÈVE.

Vous m'assurez qu'il n'y a plus de danger... pour personne?

CLÉRAMBOURG.

Aucun, je te le jure! le colonel et Adrien seront ici tantôt, tous les deux, à dîner avec nous.

GENEVIÈVE.

Et comment avez-vous fait?

CLÉRAMBOURG.

D'ici là, je t'en prie, ne parlons plus de cela, qu'il n'en soit plus question... car moi, vois-tu... cela m'a fait bien mal!

GENEVIÈVE, courant à son père qui vient de s'asseoir près du guéridon.

Vous avez raison, mon père, occupons-nous d'autre chose; c'est à moi de vous calmer... de vous distraire...

CLÉRAMBOURG, regardant Geneviève qui est en face de lui, de l'autre côté du guéridon.

Te voir là... près de moi... cela me suffit! mets-toi là!

GENEVIÈVE, regardant sur le guéridon près duquel elle est assise.

Ah!.. ce livre que vous aimez tant... voulez-vous...

CLÉRAMBOURG.

Comme tu voudras... pourvu que je te regarde à moi seul et à mon aise!

GENEVIÈVE, lisant en regardant de temps en temps son père.

« C'est surtout quand elle est mariée que la jeune fille comprend et apprécie la tendresse de ses parents.

CLÉRAMBOURG.

Hein?

GENEVIÈVE, même jeu.

« Jusqu'alors, elle ne s'en doutait pas... mais les soins qu'elle est obligée de donner à sa jeune famille lui apprennent ceux qu'on lui a prodigués... les inquiétudes ou les tourments qu'elle éprouve lui rappellent ceux qu'elle a causés...»

CLÉRAMBOURG.

Qu'est-ce que tu me dis là?

GENEVIÈVE.

« Heureuse, elle a besoin de raconter à son père le bonheur qu'elle lui doit. »

CLÉRAMBOURG, avec émotion.

O ciel!

GENEVIÈVE, même jeu.

« Malheureuse! c'est à lui qu'elle vient confier ses peines...»

CLÉRAMBOURG, écoutant avec intérêt.

C'est vrai!..

GENEVIÈVE, de même.

« Les larmes que le mari a fait couler... c'est la main paternelle... qui les essuie!.. »

CLÉRAMBOURG, de même.

C'est vrai! c'est vrai...

GENEVIÈVE, s'interrompant.

Vous trouvez!

CLERAMBOURG, avec impatience.

Continue...

GENEVIÈVE, continuant, mais d'un ton plus gai.

« Sans compter qu'en mariant sa fille, le bon père n'a pas perdu, mais augmenté son trésor .. cette nouvelle famille qui l'entoure lui rappelle les traits et la tendresse de son enfant... son amour à lui s'étend et se multiplie... sans s'affaiblir! A d'autres le soin d'élever ou de corriger leur jeune âge... lui n'a rien à faire qu'à les aimer... »

CLÉRAMBOURG, avec émotion.

C'est bien!

GENEVIÈVE, de même.

Aimer tous ses petits enfants...

CLÉRAMBOURG, les larmes aux yeux.

C'est bien... c'est très-bien... ce que tu me dis là! . Moi qui n'avais jeté les yeux que sur la première feuille.

GENEVIÈVE, souriant.

C'est qu'en tout... il y a le revers... (A Clérambourg, qui lui a pris le livre des mains.) Et mais, que faites-vous?

CLÉRAMBOURG.

AIR de *Colalto*.

Laisse-moi lire de nouveau,
Ce dernier passage, ma fille!
Et surtout ce riant tableau
Du vieux grand-père, au sein de sa jeune famille.
Ces sentiments si doux que j'ai rêvés
Et qu'à l'instant, tu me lisais, ma chère,
(Feuilletant le livre.)
Je cherche en vain, où sont-ils?

GENEVIÈVE, portant la main à son cœur.

Là, mon père,
Par mon amour, c'est là qu'ils sont gravés,
Et pour toujours c'est là qu'ils sont gravés.

C'est là que vous pourriez les lire... sans le voile qui couvre vos yeux... et que mon amour ne peut écarter.

CLÉRAMBOURG, avec émotion.

Ah! toi seule as raison!.. toi seule... tu sais aimer... Tu te sacrifierais pour me rendre heureux... et moi... dans mon égoïsme... dans ma jalousie!...

GENEVIÈVE, voyant son père qui tend les bras vers elle en suppliant, et qui se met presque à genoux.

Mon père, que faites-vous?

CLÉRAMBOURG.

Pardon, mon enfant, pardon!.. car je suis bien coupable!

GENEVIÈVE.

Vous... mon Dieu!

CLÉRAMBOURG.

AIR : *Je n'ai point vu ces bosquets de lauriers.*

Oui, ton amour, ma fille, est un trésor,
Dont je ne puis supporter le partage;
C'est mon seul bien, et tout à l'heure encor,
Quand il fallait, signant ton mariage,
Me prononcer et choisir à l'instant,
Ce colonel... vois... quel sort est le nôtre!
Ce colonel était si séduisant...

GENEVIÈVE.

Eh bien! mon père...

CLÉRAMBOURG.

Enfin, tu l'aimais tant...
Que malgré moi, j'ai choisi l'autre.
(Sur un cri de Geneviève.)
Pardonne-moi! j'ai choisi l'autre!

Mais je m'en punirai... je te le jure... J'irai trouver Adrien... je le supplierai de me rendre ma promesse, et d'accepter en échange... la moitié de ma fortune...

GENEVIÈVE.

Lui! il ne voudra jamais...

CLÉRAMBOURG.

Que faire alors?

GENEVIÈVE.

Ce que doit faire un loyal négociant... tenir votre parole.

CLÉRAMBOURG, hésitant.

Mais... mais l'autre qui te plaisait?..

GENEVIÈVE, souriant.

Oui... au bal!.. mais vous vous y connaissez mieux que moi... et je suis persuadée qu'Adrien fera un meilleur mari.

CLÉRAMBOURG.

Vraiment!..

GENEVIÉVE, avec joie.

Vraiment! je suis enchantée de l'épouser... (Rencontrant un regard inquiet de Clérambourg.) parce qu'au moins je resterai ici... nous ne nous quitterons pas! rien ne sera changé!.. Oui, mon père... vous ne vous apercevrez même pas que je suis mariée... ni moi non plus,..

CLÉRAMBOURG, avec joie.

A la bonne heure... et à cétte condition-là...

GENEVIÈVE, à part, avec joie, et apercevant Adrien.

Adrien!

SCÈNE XV.

ADRIEN, CLÉRAMBOURG, GENEVIÈVE.

ADRIEN, près de la porte, tremblant de joie, et n'osant entrer.

Est-ce vrai... Monsieur... est-ce vrai? cette lettre que vous venez d'écrire au colonel... et où vous lui disiez que c'est moi... que vous choisissez?

CLÉRAMBOURG.

Eh! oui... Et à moins que tu ne refuses encore de faire honneur à ma signature...

ADRIEN, entrant vivement.

Oh! non, Monsieur... (Avec timidité.) mais Mademoiselle...

GENEVIÈVE, regardant Adrien avec tendresse.

Mademoiselle... obéit comme toujours à son père! (Adrien veut s'élancer vers elle pour la remercier; elle l'arrête d'un geste.)

CLÉRAMBOURG, avec joie, et prenant le bras de sa fille.

Et tu fais bien, ma fille... tu fais bien! Quant à l'époque du mariage... nous verrons... nous en reparlerons...

GENEVIÈVE, tranquillement.

Oui... nous en reparlerons... rien ne presse!

ADRIEN, à voix basse.

Mais, Mademoiselle...

GENEVIÈVE, vivement.

Taisez-vous donc!

CLÉRAMBOURG.

D'ici... à un mois... ou deux...

GENENIÈVE, froidement.

Ou trois... Je profiterai de ce temps-là pour me rendre à Paris... chez ma tante.

CLÉRAMBOURG, vivement.

Toi, me quitter?..

GENEVIÈVE.

Puisqu'elle m'attend... et qu'il n'y a pas de prétexte pour ne pas partir.

CLÉRAMBOURG, avec impatience.

Mais si tu te mariais cependant...

GENEVIÉVE.

Ah! c'est différent!.. ce serait elle alors qui serait forcée de venir... et ça la dérangerait peut-être.

CLÉRAMBOURG, de même, et tenant toujours sa fille sous le bras.

Qu'est-ce que ça me fait... je vais lui écrire... lui faire part de ton mariage...

GENEVIÈVE.

A la bonne heure...

CLÉRAMBOURG, emmenant toujours sa fille sous le bras.

Et lui apprendre qu'il aura lieu.., d'ici à huit jours. (Adrien fait un geste de joie.)

GENEVIÈVE, froidement.

Comme vous voudrez. (En parlant ainsi, Clérambourg a emmené sa fille jusqu'à la porte du fond. Il se retourne alors, et aperçoit Adrien qui est resté seul sur le devant du théâtre, à gauche.)

CLÉRAMBOURG, à Geneviève.

Et ton mari qui reste là ?..

GENEVIÈVE, d'un air naturel.

C'est vrai... je l'oubliais.

CLÉRAMBOURG, à sa fille, et d'un air de reconnaissance.

C'est gentil ce que tu me dis là... (A Adrien.) Allons, viens donc.

GENEVIÈVE, tendant la main à Adrien.

Eh ! oui, Monsieur... venez donc !.. (Adrien se précipite sur la main de Geneviève, qui la lui donne à baiser, pendant qu'elle donne toujours le bras à son père.)

FIN DU DIX-HUITIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU DIX-HUITIÈME VOLUME

FIN DE LA TABLE.

LAGNY. — Typographie VIALAT.

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

SOUS PRESSE

LA TRIBUNE MODERNE

PREMIÈRE PARTIE

M. DE CHATEAUBRIAND

SA VIE, SES ÉCRITS, SON INFLUENCE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE
SUR SON TEMPS

PAR

M. VILLEMAIN

Un beau volume in-8

PRIX : 7 FRANCS 50 CENT.

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupre, rue Saint-Louis, 46.